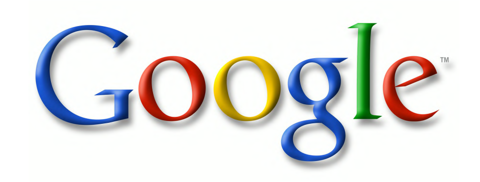
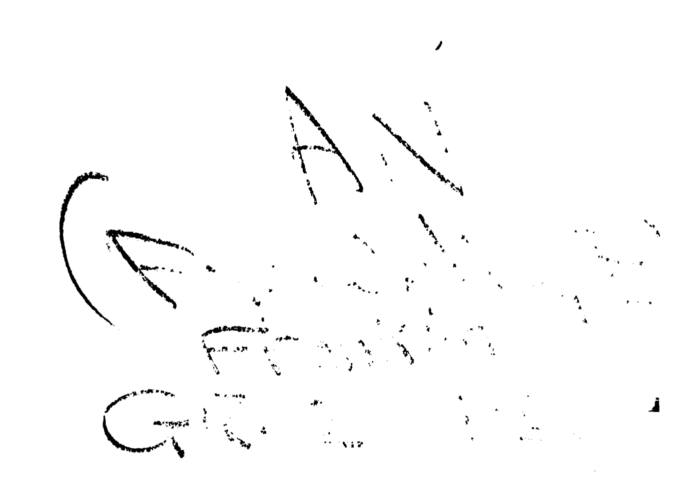




Fran[illegible] 186

C Franklin

MÉMOIRES

DE

BENJAMIN FRANKLIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

MÉMOIRES

DE

BENJAMIN FRANKLIN

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

TRADUITS DE L'ANGLAIS, ET ANNOTÉS

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE

de l'Institut de France

et des Sociétés historiques de New-York et de Massachusetts

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

INTRODUCTION.

C'est en 1771, dans la soixante-cinquième année de son âge, que Franklin commença à écrire ses *Mémoires*, sous forme de lettre adressée à son fils William, gouverneur de New-Jersey. Reçu à Twyford, par son ami le docteur Shipley, le *bon évêque* de Saint-Asaph, Franklin profitait du calme des champs pour recueillir les souvenirs de sa jeunesse, et laisser son histoire en exemple à son fils. Il avait mené le récit de sa vie jusqu'à sa vingt-septième année, date de son mariage, lorsque les querelles de l'Amérique et de l'Angleterre le prirent tout entier, et lui ôtèrent le loisir de songer aux heureux jours du passé. Treize ans plus tard, quand l'indépendance de sa patrie eut été reconnue, Franklin, pressé par ses amis, reprit l'histoire de sa vie. Ce fut dans sa petite maison de Passy qu'il commença d'écrire la suite de ses *Mémoires*; quatre ans plus tard, rentré à Philadelphie parmi les siens, il continua ce récit qu'il conduisit jusqu'en l'année 1757, c'est-à-dire jusqu'au moment où il arrivait en Angle-

terre comme agent de la Pensylvanie. C'est à cette date que finissait sa vie privée, que commençait sa vie politique.

Pourquoi Franklin n'a-il pas poussé plus loin ses *Mémoires?* Quoiqu'il fût fort âgé, à l'époque où il s'arrêta, cependant ni la force ni la santé ne lui manquaient. Fût-ce modestie de sa part? Craignît-il de paraître jouer le rôle principal dans les événements auxquels il avait été mêlé? Jugea-t-il que la vie privée offre seule une leçon morale à tous les hommes; que la vie politique appartient plus à l'histoire qu'à des confidences privées? Toutes les suppositions sont permises; mais on peut regretter qu'il ait terminé à sa cinquante et unième année l'exposé d'une vie qui dura quatre-vingt-quatre ans, et dont le soir fut plus glorieux encore que le matin.

Franklin envoya une copie de son manuscrit à son vieil ami de Passy, M. Le Veillard. Deux ans après la mort de l'auteur, M. Le Veillard laissa traduire en français le commencement des *Mémoires*. Cette traduction, publiée à Paris, fut retraduite à Londres en 1793, et pendant vingt ans, en Amérique comme en Angleterre, on ne connut que cette traduction d'une traduction. En 1798, Castéra publia à Paris une nouvelle traduction des *Mémoires*, sous le titre de *Vie de Franklin, écrite par lui-même, suivie de ses Œuvres morales, politiques et littéraires*, 2 vol. in-8°. Dans sa préface, Castéra ne dit point qu'il ait entre les mains le manuscrit original, il est donc à peu près certain que

c'est la traduction anglaise qu'à son tour il a retraduite en français.

Le manuscrit de Franklin fut conservé par la famille Le Veillard comme une relique précieuse. Dans son voyage à Paris en 1802, sir Samuel Romilly l'eut entre les mains. « Mme Gautier, écrit-il dans son journal, m'a procuré le plaisir de lire le manuscrit original de Franklin. Il n'en existe que deux copies, celle-ci et une autre que Franklin prit avec une machine à copier les lettres; celle-la est entre les mains de son petit-fils. Franklin avait donné ce manuscrit à M. Le Veillard, de Passy, qui fut guillotiné durant la Révolution. A sa mort, le volume passa entre les mains de sa fille ou petite-fille, Mlle Le Veillard, qui l'a maintenant en sa possession. Il est évident que c'est le brouillon de l'auteur, car en beaucoup d'endroits le mot primitivement choisi a été effacé à la plume, et remplacé par un synonyme qui est écrit, non pas au-dessus de la rature, mais dans le courant du texte, ce qui prouve jusqu'à l'évidence que la correction a été faite au moment même de la rédaction. Il y a beaucoup d'additions faites à la marge, qui est fort grande, mais je n'ai pas vu un seul passage qui fût effacé. »

C'est seulement en 1817, vingt-sept ans après la mort de Franklin, que les *Mémoires* furent publiés en entier, et dans leur langue originale. Ils parurent dans l'édition des *Œuvres de Franklin*, donnée par son petit-fils, William-Temple Franklin. Il est probable que ce dernier avait retardé la publication des *Mémoires* par

égard pour son père, qui mourut en 1813, pensionné par le gouvernemeut anglais. On n'ignore pas que dans la lutte des colonies et de la métropole, le fils de Franklin se sépara de son père, et resta fidèle à l'Angleterre, qu'il avait servi comme gouverneur de New-Jersey. Ce fut une des grandes douleurs de Franklin.

Les *Mémoires* publiés par William-Temple Franklin furent aussitôt traduits en français par un anonyme, qui est, je crois, M. Charles Malo. L'ouvrage, qui forme deux volumes in-8° et qui parut en 1818, est intitulé : *Mémoires sur la vie et les écrits de Benjamin Franklin, docteur en droit, etc., publiés sur le manuscrit original, rédigés par lui-même en grande partie, et continués jusqu'à sa mort par William-Temple Franklin, son petit-fils.* En 1828, M. Renouard a donné à Paris, en deux volumes in-12, un nouvelle traduction des *Mémoires sur la vie de Benjamin Franklin, écrits par lui-même.* Cette traduction a été revue sur le manuscrit original, probablement celui de M. Le Veillard. Enfin, en 1841, il a paru chez le libraire Gosselin, un volume in-12, intitulé : *Mémoires complets ; Œuvres morales et littéraires de B. Franklin, traduction nouvelle d'après la dernière édition publiée à New-York.*

Telles sont les traductions de Franklin que nous avons eues entre les mains. Nous n'avons pas à en apprécier le mérite, quoiqu'il nous soit permis de dire que celle de M. Renouard est de beaucoup la meilleure. Toutes ces éditions se sont rapidement épuisées, preuve

certaine de l'intérêt avec lequel on a toujours lu les confessions de Franklin.

La traduction nouvelle qu'on offre au public, a été faite sur la grande édition des *Œuvres complètes de Franklin*, donnée à Philadelphie par M. Jared Sparks[1]. C'est le texte classique. Nous avons emprunté à l'éditeur sa division en chapitres qui rend la lecture plus commode ; nous lui avons pris aussi des notes et des documents qui éclairent la vie de Franklin.

Nous nous sommes servis également et avec grand profit de la biographie de Franklin que M. James Parton vient de publier à New-York[2]. Il semblait que l'infatigable et savant Jared Sparks n'eût rien laissé à glaner ; cependant M. Parton a retrouvé plus d'un détail curieux, et surtout il nous a fait mieux connaître les contemporains, les amis et les adversaires de Franklin.

Grâce à ces secours, nous espérons que notre traduction sera d'une lecture agréable et facile, et que le lecteur, transporté en Amérique au milieu de mœurs et d'institutions étrangères, ne se trouvera pas trop dépaysé. Cette familiarité avec les hommes et les choses du Nouveau Monde ne rendra que plus saisissantes les leçons de morale que nous donne l'auteur.

1. *The works of* Benjamin Franklin ... *with notes and a life of the author*, by Jared Sparks, *revised édition* Philadelphie, 10 vol. in 8°. Le titre ne porte point de date; la préface est datée de février 1840.

2. *Life and Times of* B. Franklin, *by* James Parton, New-York, 1864. 2 vol. in 8°.

Franklin nous a laissé une peinture si naïve et si vraie des cinquante premières années de sa vie, que personne n'a osé lutter avec le maître, et refaire un pareil portrait. Dans la *Vie de Franklin*, M. Jared Sparks a eu le bon esprit de prendre son héros pour collaborateur ; il s'est tu aussi longtemps que Franklin a parlé. De son côté, M. Parton n'a fait que commenter les *Mémoires* avec autant de soin que de modestie. C'est un excellent exemple, et nous n'avions qu'à le suivre.

Mais une fois arrivés en 1757, que fallait-il faire? Comment écrire la vie de Franklin? Comment ne pas rester trop au-dessous des *Mémoires ?*

A l'origine on joignit aux *Mémoires* la continuation qu'en avait faite le docteur Stuber, de Philadelphie, un des amis de Franklin. Castéra et l'éditeur de 1841 ont publié cette continuation, qui renferme d'excellentes choses, mais qui aujourd'hui est fort incomplète. William-Temple Franklin a donné en 1817, à la suite des *Mémoires*, une *Vie* de son aïeul où quelques détails curieux et originaux sont mêlés à beaucoup de fratras. Cette vie a été traduite par l'éditeur français de 1818. Enfin, Jared Sparks et Parton ont publié chacun une biographie de Franklin; toutes deux se recommandent par la richesse des matériaux. Ni l'une ni l'autre n'ont été traduites en français[1].

1. En 1848, M. Mignet a publié une *Vie de* Franklin *à l'usage de tout le monde*, dans les *Petits Traités* publiés par l'Académie des sciences morales et politiques. Le livre a eu un succès mé-

S'il ne s'agissait que de faire connaître la vie publique de Franklin, je n'hésiterais pas à traduire l'ouvrage de M. Sparks, qui selon moi est celui qui s'accommode le mieux au ton des *Mémoires;* mais j'ai pensé qu'il y avait mieux à faire. Ce qu'on aime avant tout dans Franklin, c'est lui-même; c'est lui qu'on veut entendre. On veut causer et s'instruire avec le Socrate américain.

Pourquoi donc ne pas charger Franklin lui-même de nous raconter les trente-trois dernières années de sa vie? Cela est aisé. Il nous a laissé une correspondance où jour par jour il nous expose ses sentiments et ses idées Cette correspondance est considérable. Elle remplit quatre gros volumes dans l'édition de M. Sparks. Est-il si difficile d'en prendre la fleur? Ne peut-on insérer ces paroles vivantes dans un récit peu étendu, mais qui tienne le lecteur au courant des événements? Ne vaut-il pas mieux enfin s'effacer derrière Franklin, et l'écouter quand il fait lui-même sa confession à ses amis?

Je l'ai pensé; j'ai pris dans sa correspondance tout ce qui m'a semblé offrir de l'intérêt, et j'ose croire qu'on recevra avec plaisir cette suite des *Mémoires de Franklin, écrits par lui-même.* Ce sera d'ailleurs chose nouvelle pour le public français. On a bien imprimé à

rité; mais ce n'est qu'un abrégé, et ce que nous voulons offrir au public, c'est une histoire des trente-quatre dernières années de Franklin, qui soit aussi détaillée que les *Mémoires.* Le livre de M. Mignet ne pouvait donc remplacer celui que nous voulions faire. Mais nous l'avons consulté avec fruit, et je crois qu'on le lira toujours avec plaisir.

Paris, en 1817, la *Correspondance inédite et secrète du docteur Franklin, depuis l'année* 1753 *jusqu'en* 1790, 2 vol. in-8°; mais cette correspondance, publiée d'après l'édition de William-Temple Franklin, par le traducteur anonyme des *Mémoires*, a eu peu de succès. Elle est incomplète, on n'y a point suivi l'ordre chronologique, la traduction laisse quelquefois à désirer, et surtout il y manque les notes nécessaires pour que la plupart de ces lettres ne soient pas autant d'énigmes pour le lecteur. Dans un écrit confidentiel, que d'allusions, que de demi-mots, que de sous-entendus qui échappent à un étranger si l'on ne vient pas à son secours? Aujourd'hui, grâce à M. Sparks et à M. Parton, ces lettres n'ont plus de mystères pour nous; il nous est permis de les lire comme si elles nous étaient adressées, d'en sentir toute la finesse et d'en goûter tout l'esprit.

Il est enfin une raison qui ne me permettait pas d'hésiter. Ce qui fait le charme des *Mémoires*, ce n'est pas le récit des événements, qui n'ont rien que de fort ordinaire, ce sont les réflexions qui accompagnent le récit. Franklin est né moraliste. La première lettre qu'il écrit à sa sœur est un sermon sur les vertus d'une bonne ménagère. La pénitente a quinze ans, le prêcheur en a vingt. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, Franklin n'a point changé. C'est toujours l'homme qui raisonne sa conduite, le sage qui, suivant l'ingénieuse définition de M. Bancroft, n'a jamais dit ni un mot trop tôt, ni un mot trop tard ; celui qui n'a jamais dit

un mot de trop, ni manqué de dire à l'heure voulue le mot décisif. Dans ses lettres, combien de leçons de morale, données avec autant de gaîté que de force! Ce n'est pas un auteur qu'on lit, c'est un ami qu'on écoute. Franklin est là avec son visage vénérable, ses cheveux flottants en arrière, et son œil toujours fin et vif; c'est une des plus aimables figures du siècle dernier. Que de préjugés il ébranle en se jouant; comme il raille l'égoïsme des individus et la fausse sagesse des gouvernements, qui n'est qu'une autre forme de l'égoïsme! Ne lui demandez rien de sublime; ne cherchez pas chez lui ces élans qui vous élèvent au-dessus d'un monde passager, Franklin ne quitte jamais la terre; ce n'est pas le génie, c'est le bon sens à la suprême puissance. Ne cherchez pas en lui un poëte, ni même un orateur, mais un maître de la vie pratique, un homme à qui le monde appartient. Toutefois, ne croyez pas que vous ayez affaire à une sagesse vulgaire et intéressée; ce bonhomme narquois, qui rit de toutes choses, n'en est pas moins un cœur généreux, un patriote dévoué jusqu'à la mort, un des plus sincères amis de l'humanité. Son rire n'est pas celui de Voltaire; il n'en a ni le mordant ni l'amertume; c'est le sourire bienveillant d'un vieillard à qui la vie a enseigné l'indulgence. En notant, sans fausse vanité, ce qu'il appelle ses *errata* de conduite, Franklin nous apprend que personne n'a le droit d'être sévère pour autrui, et que dans la plus belle vie, il y a toujours plus d'une page à corriger. C'est ainsi qu'il se fait petit avec nous, mais pour

nous encourager; c'est un compagnon qui nous prend par la main, et qui peu à peu, en causant familièrement, nous fait rougir de nos faiblesses, et nous communique quelque chose de sa chaleur et de sa bonté.

Voilà ce qui fait des *Mémoires* et surtout de la *Correspondance*, une lecture fortifiante pour tous les âges et toutes les conditions. Personne n'est parti de plus bas que le pauvre apprenti de Boston, personne ne s'est élevé plus haut, par ses propres forces, que l'inventeur du paratonnerre, personne n'a rendu de plus grands services à son pays que le diplomate qui a signé la paix de 1783 et assuré l'indépendance des États-Unis. Mieux que les biographies de Plutarque, cette vie si longue et si bien remplie, est un enseignement perpétuel qui s'adresse à tous les hommes; chacun peut y trouver un exemple ou un conseil.

Pour nous autres Français, la Correspondance a un attrait particulier. De 1776 à 1785, Franklin a été des nôtres ; c'est à Passy qu'il a vécu les plus beaux jours de sa vieillesse. Ses lettres nous font connaître la cour de France, et les habiles ministres qui conseillaient Louis XVI, M. de Vergennes et son bras droit, M. Gérard de Rayneval, le comte de Castries, Necker. Franklin a été l'ami de cette généreuse noblesse française qui, dans la guerre d'Amérique, a jeté son dernier et son plus pur éclat, comme une flamme qui va mourir. Le nom de Lafayette, pour ne parler que de celui-là, revient souvent sous la plume du ministre américain. Enfin, et ceci n'est pas sans quelque intérêt

pour l'histoire des lettres et des mœurs françaises, Franklin fait revivre devant nous cette charmante société d'Auteuil que la Révolution a écrasée. Voici Mme Helvétius avec ses chats, et autour d'elle les intimes, l'abbé Morellet, Cabanis, Condorcet, quelquefois Turgot et Dalembert, sans oublier le physicien Le Roy, l'ami Le Veillard et la bonne famille Brillon. Après ces commensaux viennent les grandes visites : Voltaire, Malesherbes, La Rochefoucauld, Mably, Raynal et, dans le lointain, Mirabeau, qui s'essaye à l'éloquence politique en écrivant contre l'ordre des Cincinnati. Dans notre siècle avide de *mémoires*, ceux-là, certes, ne sont pas à dédaigner. L'observateur est aimable et fin, il parle avec amour de ce monde qui l'a entouré de prévenances et de soins.

On ne connaîtrait pas Franklin si on ne joignait à la lecture des *Mémoires* et de la *Correspondance* ces Essais ingénieux où, avec l'ironie de Socrate et la grâce d'Addisson, il a traité certaines questions de morale et d'économie politique. Qui n'a lu la *Science du Bonhomme Richard*, le *Sifflet*, le *Dialogue avec la Goutte?* Quelques-uns de ces essais ont cela de curieux pour nous, qu'ils ont été écrits en français par Franklin, pour plaire à son aimable voisine, Mme Brillon. Ce ne sont pas des modèles de style ; mais si le langage est quelquefois incertain, il est toujours gracieux ; on y sent le tâtonnement d'un homme supérieur qui joue d'un instrument étranger. Ces essais publiés au jour le jour par Franklin, ont été souvent réunis et traduits

en français. M. Renouard, notamment, en a donné une bonne édition, qui a été plusieurs fois réimprimée[1]. Nous publions aussi, dans un dernier volume, ces Essais que nous avons traduits à nouveau et rangés suivant l'ordre chronologique. C'est le complément naturel des *Mémoires* et de la *Correspondance*. On aura ainsi, et pour la première fois en France, la collection de toutes les œuvres morales de Franklin. Ce recueil permettra de saisir et d'admirer l'unité d'une vie où tout est honnête, sincère, vigoureux. Franklin n'a jamais joué la comédie, ni avec les autres, ni avec lui-même ; il dit ce qu'il pense, il fait ce qu'il dit. Il ne connaît qu'un chemin qui éloigne de la misère, et puisse mener honnêtement à la fortune ; il ne sait qu'une façon d'arriver au bonheur, ou du moins au contentement de soi-même: c'est le travail, l'économie, la probité. Telle est la recette qu'il donne à ses lecteurs; mais cette recette, il a commencé par en essayer lui-même; on peut l'en croire quand il vous livre le secret qui lui a réussi. Dans notre société démocratique, où chacun cherche à améliorer sa condition, ce qui en soi est légitime, rien ne vaut l'exemple et les leçons d'un homme qui, sans appui et sans fortune, est devenu maître après avoir été ouvrier, s'est donné lui-même l'éducation qui lui manquait, et à force de labeur, de privations et de courage, s'est élevé au premier rang dans son pays, et a conquis l'admiration

1. *Mélanges de Morale, d'Économie et de Politique, extraits des ouvrages de* B. Franklin, etc. 3e édition, Paris.

et le respect du genre humain. Avoir l'esprit de Franklin, ou être servi comme lui par les événements, n'est pas donné à tout le monde ; mais chacun peut tenir à honneur de suivre un pareil modèle, même sans espoir d'aller aussi loin que lui.

Un homme de bien, qui a emporté avec lui l'estime et les regrets de tous ceux qui l'ont connu, M. Hachette, avait été vivement frappé de l'utilité qu'offrirait aujourd'hui une nouvelle et plus complète édition des œuvres morales de Franklin. C'est à sa demande que je me suis chargé de cette traduction ; c'est ensemble que nous avions arrêté le plan de cette collection. Multiplier et répandre ces excellentes leçons, porter l'espoir et le courage dans plus d'un chétif foyer, c'était l'ambition de M. Hachette ; c'est là ce qu'il se promettait d'un livre qu'il ne devait pas voir. Qu'il me soit permis de consacrer à sa mémoire un travail qu'il a inspiré et qui, sans lui, ne se serait pas fait. Au-dessous du nom de Franklin on a quelque droit d'inscrire celui d'un homme, qui, lui aussi, a été un sincère ami du peuple, et s'est occupé, sans relâche, de le moraliser en l'instruisant.

ÉDOUARD LABOULAYE.

Glatigny-Versailles, décembre 1865.



MÉMOIRES

DE

BENJAMIN FRANKLIN[1].

CHAPITRE PREMIER.

Origine et généalogie de sa famille. — Sa naissance. — Sa mère. — Occupations de son enfance. — Anecdote. — Portrait de son père. — Épitaphe de son père et de sa mère. — Passion de Franklin pour la lecture. — Il entre en apprentissage chez son frère pour devenir imprimeur. — Il compose des ballades. — Son amitié avec Collins. — Il écrit. — Il essaie de ne se nourrir que de végétaux. — Il étudie la méthode de discussion qu'a suivie Socrate. — Il s'intéresse à la publication d'un journal. — Il se querelle avec son frère. — Il quitte Boston et s'embarque à bord d'un sloop pour New-York.

CHER FILS,

J'ai toujours pris plaisir à recueillir ce que j'ai pu trouver de petites anecdotes, concernant mes

1. La Première partie des Mémoires, formant les cinq premiers chapitres de cette édition, a été écrite par l'auteur en

ancêtres. Vous pouvez vous rappeler, que, lorsque vous étiez avec moi en Angleterre, je fis des recherches parmi ce qui me restait de parents, et j'entrepris même un voyage à ce sujet. J'imagine qu'il vous sera également agréable d'apprendre quels ont été les événements de ma vie, événements qui, pour la plupart, vous sont inconnus. Pour les écrire, je profite de quelques semaines d'entier loisir. Il y a en outre quelques motifs qui m'excitent à cette entreprise. De la pauvreté et de l'obscurité où je suis né, et où j'ai passé mes premières années, je me suis élevé à une assez grande aisance, et j'ai acquis quelque célébrité dans le monde. Une bonne fortune constante m'a accompagné jusqu'à l'âge avancé où je suis parvenu[1]; peut-être mes descendants seront-ils curieux de connaître les moyens que j'ai employés, et qui, grâce à la Providence, m'ont si bien réussi. C'est un exemple qu'ils peuvent juger à propos d'imiter, si par hasard ils se trouvent jamais dans une situation semblable.

Cette bonne fortune, quand j'y réfléchis (ce qui m'arrive assez souvent), m'a fait dire quelquefois que, si l'offre m'en était faite, je ne refuserais pas

forme de lettre, adressée à son fils, William Franklin, gouverneur de New-Jersey. Cette lettre est datée de Twyford, 1771. Twyford était la résidence du docteur Shipley, évêque de Saint-Asaph, et grand ami de Franklin.

1. Franklin avait alors 65 ans.

de revivre ma vie, depuis le commencement jusqu'à la fin. Je demanderais seulement le privilége qu'ont les auteurs de corriger dans une seconde édition les fautes de la première. Peut-être aussi souhaiterais-je de changer quelques incidents contre d'autres plus favorables. A tout prendre, et quand même on me refuserait cette condition, j'accepterais encore de recommencer la vie. Mais, comme il ne faut pas s'attendre à cette répétition, ce qui, suivant moi, ressemble le plus à vivre une seconde fois sa vie, c'est d'en rappeler toutes les circonstances; et pour rendre ce souvenir plus durable, il faut le mettre par écrit.

En m'occupant ainsi, je cède au penchant naturel des vieillards, qui aiment à parler d'eux-mêmes, et à conter ce qu'ils ont fait; mais je m'y livrerai sans fatiguer ceux qui, par respect pour mon âge, se croiraient obligés de m'écouter; ils seront toujours libres de me lire ou de n'en rien faire. Enfin (autant vaut l'avouer, puisqu'aussi bien personne ne me croirait si je disais le contraire), peut-être satisferai-je aussi, et de façon sensible, ma propre vanité. Il est de fait que je n'ai jamais entendu, ou lu, cette phrase préliminaire : *Sans vanité je puis dire*, etc., qu'aussitôt elle n'ait été suivie de quelque trait vaniteux. En général, quelque largement qu'on en soit fourni soi-même, on ne peut souffrir la vanité chez autrui; pour moi,

partout où je la trouve, je lui fais grâce entière, car je suis convaincu qu'elle est souvent bienfaisante et pour le possesseur, et pour ceux qui vivent dans sa sphère d'action. En mainte circonstance il ne serait donc pas tout à fait absurde de remercier Dieu, pour nous avoir donné la *vanité* parmi les autres douceurs de la vie.

Et, puisque je parle de remercier Dieu, je désire reconnaître en toute humilité, que c'est à sa divine providence que j'attribue le bonheur de ma vie passée. C'est elle qui m'a conduit aux moyens que j'ai employés, et qui les a fait réussir. Ma foi à cet égard me donne, non la *certitude*, mais *l'espérance* que la même bonté s'exercera encore envers moi, soit en me continuant ce bonheur, soit en me donnant la force de supporter un fatal revers, que je puis éprouver, comme tant d'autres l'ont fait; mon avenir n'étant connu que de celui-là seul qui a en son pouvoir de faire de nos afflictions même une bénédiction.

Un de mes oncles, qui avait eu, comme moi, la curiosité de recueillir les anecdotes de la famille, m'a mis autrefois dans les mains, quelques notes qui m'ont fourni plusieurs détails, touchant nos ancêtres. C'est là que j'ai appris que, durant trois cents ans au moins, ils ont vécu dans le même village, à Ecton, dans le comté de Northampton, où ils possédaient une petite terre d'environ trente

acres. Peut-être étaient-ils établis à Ecton, depuis plus longtemps; mais on n'a pu remonter plus haut[1].

Ce petit domaine n'aurait pas suffi à maintenir nos pères, s'ils n'y avaient joint le métier de forgeron. Ce métier s'est continué parmi eux, et a toujours été exercé par l'aîné de la famille jusqu'au temps de mon oncle qui, lui aussi, de même que mon père, suivit la même coutume à l'égard de son fils aîné. Quand j'examinai les registres d'Ecton, j'y trouvai la mention de leurs mariages et de leurs

1. Peut-être y étaient-ils, depuis le temps, où chaque famille prenant un surnom, la nôtre choisit celui de Franklin, qui jusque là désignait une certaine classe de personnes.

La preuve que le nom de Franklin était celui d'une classe d'individus en Angleterre, se trouve dans le traité de *Laudibus legum Angliæ*, écrit vers l'an 1412, par le juge Fortescue. Pour démontrer qu'on peut former un bon jury par toute l'Angleterre, l'auteur dit :

« Ce pays est tellement rempli et fourni de propriétaires, qu'il n'y a pas de village, si petit qu'il soit, où n'habite un chevalier, un écuyer, ou un de ces chefs de famille appelés *Franklins*, qui tous ont de riches domaines; on y trouve encore des francs tenanciers, et des *yeomen* ayant assez de bien pour former un jury.. »

Chancer appelle aussi son gentilhomme campagnard un *Franklin*, et en fait le portrait suivant :

« Ce digne Franklin portait à la ceinture une bourse de soie, aussi blanche que le lait du matin. Chevalier du comté, premier juge de l'assise, prêt à aider le pauvre, et à conseiller celui qui a besoin d'avis; dans tous ses emplois il se montrait généreux et juste. Renommé par sa courtoisie, tout le monde l'aimait. »

Spencer, dans la *Reine des Fées*, dit aussi :

« Ils voient une cour spacieuse et unie, agréable promenade, où vient au-devant d'eux un beau Franklin d'aimables manières. (Note de Franklin). »

morts, mais seulement depuis l'année 1555; il n'y avait pas de registre plus ancien. J'y appris néanmoins que j'étais le dernier fils du dernier fils; et qu'il en était de même de mes pères, en remontant à cinq générations. Mon grand-père, Thomas, né en 1598, vécut à Ecton, jusqu'à ce qu'il se sentît trop vieux pour continuer son état. Alors il se retira à Banbury, comté d'Oxford, dans la maison de son fils John, chez qui mon père servait comme apprenti. C'est là que mourut mon oncle, et qu'il est enterré. Nous avons vu sa tombe, en 1758. Son fils aîné, Thomas, vécut dans la maison d'Ecton, et la laissa, ainsi que la terre, à sa fille unique, qui épousa un certain Fisher, de Wellingborough[1]. Tous deux vendirent le domaine à M. Isted, qui en est aujourd'hui le propriétaire.

Mon grand-père eut quatre fils qui vécurent, savoir : Thomas, John, Benjamin et Josiah. Éloigné de mes papiers, je ne vous dirai de mes oncles que ce que ma mémoire me fournira; si mes papiers ne sont pas perdus en mon absence, vous y trouverez beaucoup plus de détails.

Thomas, l'aîné de mes oncles, fut élevé par son père pour être forgeron; mais possédant beaucoup

1. Dans le voyage qu'il fit, en 1758, pour rechercher ses parents d'Angleterre, Franklin retrouva à Wellingborough M. et Mme Fisher, mariés depuis 50 ans, et qui se rappelaient le départ du père de Franklin pour l'Amérique en 1685.

d'esprit naturel, et encouragé, comme tous ses frères, par un certain Palmer, écuyer, qui était alors le principal habitant d'Ecton, Thomas se mit en état d'être praticien, et devint un personnage considérable dans le comté. Il fut l'âme de toutes les entreprises d'utilité publique, dans le comté ou la ville de Northampton, aussi bien que dans le village. On en cite plus d'un exemple. Il fut fort considéré, et patroné par lord Halifax[1]. Il mourut en 1702, le 6 janvier, quatre ans, jour pour jour, avant ma naissance. Le portrait que quelques vieillards nous firent de mon oncle, nous frappa; je me le rappelle, comme quelque chose d'extraordinaire;

1. Une lettre de Franklin à sa femme, datée de Londres, 6 septembre 1758, nous donne des détails plus complets sur cet oncle Thomas, qui par son activité et son entregent, ressemblait beaucoup à son futur neveu.

« Nous avons été à Ecton, village où est né mon père, où ont vécu son père, son grand-père, son arrière-grand-père, et qui sait combien d'autres ancêtres? Notre première visite fut pour la vieille maison et ses dépendances. M. Fisher en devint propriétaire par sa femme; et après l'avoir louée, comme il était mal payé, il la vendit. La terre a été réunie à une autre ferme; il y a une école dans la maison. C'est un vieux bâtiment en pierres, fort délabré, mais on le connaît encore sous le nom de la *maison Franklin*. De là, nous allâmes visiter le recteur de la paroisse, qui habite près de l'église, un très-vieil édifice. Il nous reçut fort gracieusement, et nous montra le registre de la vieille église, où sont inscrits les naissances, mariages et morts de nos ancêtres, durant deux cents ans, et dès les premières pages du livre. Sa femme, une bonne vieille dame, causant volontiers (c'est la petite-fille du fameux archidiacre Palmer, qui eut autrefois cette paroisse, et qui y vécut), nous raconta une foule de choses sur la famille; elle nous mena au cimetière et nous montra leurs tombes, si couvertes de mousse, qu'il nous était

tant il y avait de ressemblance entre son caractère et le mien. « S'il était mort le même jour, quatre ans plus tard, me dites-vous, on aurait pu croire à la transmigration des âmes. »

John, mon second oncle, fut élevé pour être teinturier en laines, à ce que je crois. Benjamin fut élevé pour être teinturier en soie, et fit son apprentissage à Londres. C'était un homme d'esprit. Je me souviens qu'il vint chez mon père, à Boston, quand j'étais enfant; il demeura avec nous plusieurs années. Il y eut toujours une affection particulière entre mon père et lui, et je fus son filleul. Mon oncle Benjamin parvint à un grand âge. Il laissa en manuscrit deux volumes in-4° de poésie; c'étaient des pièces fugitives adressées à ses amis.

impossible de lire les épitaphes; mais grâce à un bassin d'eau, et à un bon coup de balai, il fut possible de les nettoyer et de les copier.

« La dame nous amusa beaucoup avec les histoires de Thomas Franklin, le père de Mme Fisher. C'était un *conveyancer*, quelque chose comme un légiste, greffier de la cour du comté, et greffier de l'archidiacre dans ses visites; meneur de toutes les affaires du comté, il fut employé dans toutes les entreprises communes. Il ouvrit une souscription pour établir, dans le clocher, un carillon que nous avons entendu. Il trouva un procédé facile pour mettre les prairies du village à l'abri de l'inondation, quand la rivière débordait; et ce procédé est encore en usage. Quand il le proposa, personne ne comprenait comment la chose pourrait réussir, mais chacun disait : « Puisque Franklin assure qu'il sait comment il faut faire, ça se fera. » Ses conseils et ses avis étaient recherchés en toute occasion et par tout le monde; on le soupçonnait même d'être un peu sorcier. Il mourut quatre ans juste avant ma naissance, le même jour du même mois. » (Franklin's Works. T. VII, p. 177).

Il avait inventé une écriture sténographique qu'il m'apprit ; mais, faute d'exercice, je l'ai oubliée. D'une grande piété, il était fort assidu aux sermons des meilleurs prédicateurs; ces sermons, il les écrivait par sa méthode, et il en a ainsi recueilli plusieurs volumes.

C'était aussi un politique, et plus peut-être qu'il ne convenait à sa position. Dernièrement, à Londres, il m'est tombé entre les mains, une collection qu'il avait faite des principaux pamphlets politiques qui parurent de 1641 à 1717. Il en manque plusieurs volumes, comme on le voit par le numéro que porte chacun d'eux. Il en reste pourtant huit volumes *in-folio*, et vingt *in*-4° et *in*-8°. Un bouquiniste qui connaissait mon nom, parce que je lui avais acheté des livres, trouva ces manuscrits et me les apporta. Il paraîtrait que mon oncle les avait laissés en Angleterre, quand il partit pour l'Amérique, il y a environ cinquante ans. Je trouvai en marge plusieurs notes de son écriture. Son petit-fils, Samuel Franklin, vit encore à Boston.

Notre humble famille embrassa de bonne heure la religion réformée. Nos ancêtres restèrent protestants durant le règne de Marie, et coururent quelquefois le risque d'être persécutés, à cause de leur zèle contre le papisme. Ils avaient une Bible en anglais, et pour la cacher et la mettre en sûreté, elle

était attachée tout ouverte et retenue avec des cordons au-dessous, et en dedans du couvercle d'un escabeau [1]. Quand mon bisaïeul voulait lire la Bible à sa famille, il plaçait l'escabeau sur ses genoux, et tournait les pages du livre sous les cordons. Un des enfants se tenait à la porte, afin d'avertir s'il voyait l'appariteur, qui était un officier de la cour ecclésiastique : en ce cas, on remettait l'escabeau sur ses pieds, et la Bible y restait cachée comme auparavant. C'est de mon oncle Benjamin que je tiens cette anecdote. Toute la famille resta dans l'église anglicane jusque vers la fin du règne de Charles II. A cette époque, quelques ministres qui avaient été déposés comme non-conformistes, ayant tenu des conventicules dans le comté de Northampton, mon oncle Benjamin et mon père Josiah furent du nombre de leurs adhérents, et persistèrent dans cette croyance jusqu'à leur mort. Le reste de la famille resta dans l'église épiscopale.

Mon père se maria jeune, et emmena sa femme et ses trois enfants dans la Nouvelle-Angleterre, vers 1685. Les conventicules étant alors défendus par la loi, et leurs assemblées souvent troublées ; des personnes considérables, de la connaissance de mon père, prirent le parti d'émigrer en Amérique, et le décidèrent à les accompagner dans un pays où ils

1. *Joint-Stool.*

espéraient exercer leur religion en toute liberté. Mon père y eut encore quatre enfants de la même femme, et dix autres d'une seconde, en tout dix-sept. Je me souviens d'en avoir vu treize assis ensemble à sa table, qui tous arrivèrent à l'âge d'homme et se marièrent. J'étais le dernier fils, et le plus jeune de tous les enfants, excepté deux filles. Je naquis à Boston[1] dans la Nouvelle-Angleterre : ma mère, seconde femme de mon père, se nommait Abiah Folger. Elle était fille de Pierre Folger, un des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre. Cotton Mather en fait une mention honorable dans son histoire ecclésiastique de la province, intitulée : *Magnalia Christi Americana.* Si je me rappelle bien ses expressions, il le nomme, « un pieux et savant Anglais. » J'ai ouï dire que Folger écrivit de petits ouvrages de circonstance; mais il n'en fit imprimer qu'un seul : je me souviens de l'avoir vu il y a quelques années. Il fut écrit en 1675[2]. Il était en vers familiers, suivant le goût du temps et du pays, et s'adressait au gouvernement. L'auteur y réclame la liberté de conscience en faveur des anabaptistes, des quakers et des autres sectaires qu'on avait

1. Le dimanche, 6 janvier 1706, vieux style, ce qui répond au 17 janvier 1706, nouveau style.

2. Le livre est intitulé : *A looking Glass for the Times.* C'est une protestation contre le péché de la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire l'esprit de persécution. Parton, 1, 23, en a donné des extraits.

persécutés ; il attribue à cette persécution les guerres des Indiens et les autres malheurs qui ont affligé le pays, les regardant comme autant de jugements de Dieu pour punir un crime aussi odieux; enfin il exhorte à révoquer des lois si contraires à la charité. Cette petite pièce me parut écrite avec une mâle liberté, et une agréable simplicité. Je me rappelle les six derniers vers, mais j'ai oublié le commencement de la strophe; le sens en est que ses critiques viennent d'un bon cœur, et que, par conséquent, il veut qu'on sache qu'il en est l'auteur.

Comme je hais de tout mon cœur le métier de libelliste, je mets ici mon nom, de Pierre Folger, et ma demeure de Sherburne-Town [1]. Je suis votre véritable ami.

Mes frères aînés furent tous mis en apprentissage pour différents métiers. A huit ans l'on m'envoya à l'école de grammaire[2], mon père ayant dessein de me consacrer au service de l'église, comme la dime de ses enfants. Ma facilité à apprendre à lire, qui doit avoir été très-précoce, car je ne me rappelle pas le temps où je ne savais pas lire, et l'opinion de nos amis que je deviendrais un savant encouragèrent mon père dans son projet. Mon oncle Benjamin l'approuva aussi, et offrit de me don-

1. Dans l'île de Nantucket.

2. Dans les écoles de grammaire on enseignait les éléments du latin, et on donnait l'instruction classique.

ner ses volumes de Sermons sténographiés, pour me faire un premier fond, si je voulais apprendre la sténographie. Je ne restai pourtant à l'école de grammaire que moins d'une année, quoique pendant ce temps j'eusse fait assez de progrès pour m'élever du milieu de la classe à la tête, et pour passer dans la classe suivante d'où l'on m'aurait mis dans la troisième à la fin de l'année.

Mais mon père, chargé d'une famille nombreuse, ne pouvait supporter, sans en être gêné, les dépenses d'une éducation de collége. Considérant d'ailleurs, comme il le dit en ma présence à un de ses amis, que l'état auquel il m'avait destiné n'offrait que des espérances bornées à ceux qui l'embrassaient, il renonça à son premier projet, me retira de l'école de grammaire, et m'envoya dans une école d'écriture et d'arithmétique, tenue par un homme alors fort renommé. C'était un maître habile, et qui réussissait dans sa profession, en employant les moyens les plus doux et les plus encourageants. Avec lui j'acquis assez vite une belle main, mais j'échouai complétement en arithmétique. A dix ans, mon père me reprit chez lui pour l'aider dans son état, qui était celui de fabricant de chandelles et de savon ; il n'y avait pas été élevé, mais il l'avait pris en arrivant dans la Nouvelle-Angleterre, parce qu'il avait reconnu que la teinture qui n'était pas en grande demande, ne suffirait pas au

soutien de sa famille. Je fus donc occupé à couper des mèches pour les chandelles, à emplir les moules, à garder la boutique, à faire les commissions, etc.

Le commerce me déplaisait, j'avais un goût décidé pour la marine; mais mon père s'y opposa. Cependant comme nous demeurions près de la mer, j'étais souvent dans l'eau ou sur l'eau. J'appris à nager et à conduire un canot; et quand je m'embarquais avec d'autres enfants, c'était moi qu'ordinairement on chargeait de gouverner, surtout dans les cas difficiles. En général, j'étais le meneur de mes camarades, et il m'arrivait quelquefois de les mettre dans l'embarras. J'en citerai un exemple, parce qu'il prouve que, de bonne heure, mon esprit formait déjà des projets d'utilité publique, quoique alors mal dirigés. Il y avait un marais salant qui bordait le réservoir d'un moulin; nous y allions souvent pêcher des petits poissons à la marée haute. A force d'y piétiner, nous en avions fait un vrai bourbier. Je proposai d'y construire un quai sur lequel nous nous trouverions de pied ferme, et je montrai à mes camarades un gros tas de pierres destinées à bâtir une maison près du marais; c'était précisément ce qui convenait à notre projet. Dans la soirée, dès que les ouvriers furent partis, j'assemblai un grand nombre de mes compagnons de jeux, nous commen-

çâmes à travailler avec toute l'ardeur d'une fourmilière, nous mettant quelquefois deux ou trois après une pierre, si bien que nous les portâmes toutes pour faire notre petit quai. Le lendemain matin, les ouvriers furent surpris de ne plus trouver les pierres qui nous avaient servi pour notre quai. On rechercha les auteurs de cet enlèvement, on nous découvrit, on se plaignit, et nos pères nous corrigèrent. J'eus beau démontrer au mien l'utilité de nos travaux, il me convainquit que ce qui n'était pas honnête ne pouvait être vraiment utile.

Je suppose que vous serez bien aise de savoir quelle espèce d'homme était mon père. Il avait une excellente constitution, était d'une taille moyenne, bien fait et très-fort. Il dessinait joliment, et savait un peu de musique. Sa voix était sonore et agréable: aussi quand il chantait en s'accompagnant sur le violon, comme il avait l'habitude de le faire, après les travaux du jour, on avait plaisir à l'entendre. Il avait quelques connaissances en mécanique, et à l'occasion savait se servir des outils de plus d'un métier. Mais son grand mérite, était le bon sens, le jugement solide et la prudence qu'il portait dans ses affaires domestiques comme dans celles d'intérêt public. Il est vrai qu'il ne prit jamais part à ces dernières; la nombreuse famille qu'il avait à élever, et son peu de fortune, le forçaient à se renfermer dans son commerce; mais je me rappelle que des

hommes qui étaient à la tête du pays venaient souvent lui demander son opinion sur les affaires publiques, et sur celle de l'Église à laquelle il appartenait, et qu'ils montraient beaucoup de déférence pour son jugement et ses avis.

Les particuliers le consultaient sur leurs affaires quand il s'élevait quelque difficulté, et les deux parties le choisissaient fréquemment pour arbitre. Autant qu'il le pouvait, il aimait avoir à sa table quelque ami ou quelque voisin intelligent pour causer avec lui, et il avait toujours soin de faire tomber la conversation sur quelque sujet utile ou ingénieux qui pût former l'esprit de ses enfants. Par ce moyen, il dirigeait notre attention vers tout ce qui était bon et sage dans la conduite de la vie. On faisait peu ou point d'attention à ce qui était sur la table : on ne s'occupait jamais de savoir si les mets étaient bien ou mal apprêtés, si c'était leur saison ou non, s'ils étaient de bon ou de mauvais goût, préférables ou inférieurs à tel ou tel autre plat de même espèce : aussi, ai-je été élevé dans une si parfaite indifférence à cet égard, que jamais je ne me suis inquiété de ce qu'on me servait. Tout cela m'est tellement égal qu'aujourd'hui encore, quelques heures après le dîner, il me serait impossible de dire de quels plats il était composé. Cette habitude a été pour moi d'un grand avantage dans mes voyages, tandis que

mes compagnons ont été quelquefois très-malheureux, faute de trouver à satisfaire leur goût plus délicat, parce qu'il était plus exercé.

Ma mère avait aussi une excellente constitution : elle nourrit elle-même ses dix enfants. Je n'ai jamais vu ni à elle ni à mon père d'autre maladie que celle dont ils moururent, mon père à quatre-vingt-neuf ans, ma mère à quatre-vingt-cinq ans. Ils sont enterrés ensemble à Boston ; j'ai placé sur leur tombe, il y a quelques années, une tablette de marbre avec cette inscription :

JOSIAH FRANKLIN
ET
ABIAH, sa femme,
reposent ici.
Tendrement unis, ils vécurent ensemble
Cinquante-cinq ans.
Sans biens, sans place lucrative,
Par un travail constant et une honnête industrie,
(Avec la grâce de Dieu,)
Ils fournirent aux besoins d'une famille nombreuse,
Et élevèrent de façon honorable treize enfants
Et sept petits-enfants.
Que cet exemple, lecteur,
T'encourage à remplir les devoirs de ta profession,
Et à ne point te défier de la Providence.
Il fut homme pieux et prudent;
Elle fut femme discrète et vertueuse.

Le plus jeune de leur fils,
Par amour filial,
Consacre cette pierre à leur mémoire.
J. F. né en 1655, mort en 1744, âgé de 89 ans.
A. F. né en 1667, morte en 1752, âgée de 85 ans[1].

1. Cette tablette ayant été ruinée par le temps, les citoyens

Je m'aperçois à mes digressions que je suis vieux. J'écrivais autrefois avec plus de méthode. Mais on ne se pare pas pour ses amis comme pour un bal public. Ce n'est peut-être que de la négligence.

Revenons à mon histoire. Je continuai à travailler pendant deux ans chez mon père, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de douze ans. Mon frère John qui avait été élevé dans le même commerce, avait quitté mon père, s'était marié, et il avait formé un établissement dans Rhode-Island. Suivant toute apparence j'étais donc destiné à prendre sa place, et à devenir marchand de chandelles. Mais mon dégoût pour cet état étant toujours le même, mon père craignit que, s'il ne me donnait pas un métier qui me fût agréable, je n'abandonnasse la maison pour aller à la mer, comme avait fait mon frère Josiah, à son grand déplaisir. En conséquence il me menait promener avec lui, et me faisait voir des menuisiers, des maçons, des tourneurs, des chaudronniers, etc., afin d'observer mon goût et de me donner une profession qui me retînt sur la terre ferme. J'ai toujours pris plaisir à voir de bons ouvriers se servir de leurs outils. Plus d'une fois je me suis bien trouvé d'avoir profité de mes visites. Cela m'a mis en état de faire dans ma maison divers petits ouvrages, quand

de Boston ont élevé en 1827 une pyramide de granit de 22 pieds de haut, sur la tombe des père et mère de Franklin. Sur cette pyramide ils ont reproduit l'inscription originale.

je n'avais pas un ouvrier sous la main, et de construire de petites machines pour mes expériences, à l'instant même où j'étais dans le feu du désir. Mon père se décida enfin pour l'état de coutelier, et me mit quelques jours à l'essai chez Samuel, fils de mon oncle Benjamin, qui avait appris ce métier à Londres, et qui venait de s'établir à Boston. Mais la somme que Samuel exigeait pour mon apprentissage ne convint pas à mon père, il me reprit à la maison.

Dès mon enfance j'étais passionné pour la lecture; et j'employais à acheter des livres, tout l'argent qui me venait dans les mains. J'étais fou de voyages. Ma première acquisition fut les *Œuvres de Bunyan* en petits volumes séparés. Je les revendis ensuite pour acheter les *Collections historiques de Burton*. C'étaient de petits livres à fort bon marché, formant en tout quarante volumes. La petite bibliothèque de mon père était presque toute composée d'ouvrages de polémique religieuse. Je les lus presque tous. J'ai souvent regretté qu'à une époque où j'étais dévoré d'une telle soif de m'instruire, il ne me fût pas tombé sous la main des livres mieux appproprIés à mes goûts, puisqu'il était décidé que je ne serais

1. Le *Voyage du Pèlerin* (Pilgrim's progress) de Bunyan, est une pieuse allégorie qui représente la vie du chrétien, dans cette vallée de larmes, et les dangers qui l'assiégent. Après la Bible, c'est le livre le plus populaire de l'Angleterre, et le plus souvent réimprimé.

pas théologien. Parmi ceux qui me charmèrent étaient *les Vies de Plutarque*, que je lus souvent et je crois encore que ce fut du temps bien employé. Il y avait aussi un ouvrage de De Foe[1], intitulé : *Essai sur les projets*, et un autre du docteur Mather[2], intitulé: *Essai sur les moyens de faire le bien*; peut-être ces livres m'ont-ils donné une tournure d'esprit, qui a eu de l'influence sur quelques-uns des principaux événements de ma vie.

Cette passion *livresque* détermina enfin mon père à faire de moi un imprimeur, quoique un de ses fils, James, eût déjà pris cette profession. En 1717, mon frère James revint d'Angleterre avec une presse et des caractères pour s'établir à Boston. Cet état me plaisait beaucoup plus que celui de mon père, cependant j'avais toujours un penchant pour la mer. Pour prévenir les effets d'un goût qu'il craignait, mon père était impatient de m'engager avec mon frère. Je résistai quelque temps; mais à la fin

1. De Foe, l'auteur de *Robinson Crusoé*, exposait dans son *Essai sur les projets*, une foule d'idées originales qui, depuis lors, ont passé dans la pratique. Il demandait une meilleure organisation des banques publiques et privées, de meilleures routes, une bonne loi de faillites, des associations fraternelles pour secourir la misère, un asile pour les idiots, des écoles spéciales, telles qu'une école militaire, ou un collége pour les jeunes filles, etc. De telles idées devaient germer dans une tête aussi vive que celle de Franklin. Il est au moins visible qu'il a fort étudié le style et la manière de De Foe. V. Parton, 1, 45.

2. Cotton Mather était un théologien puritain de la Nouvelle-Angleterre.

je me laissai persuader et je signai mon contrat d'apprentissage, n'ayant encore que douze ans. Je devais servir mon frère comme apprenti jusqu'à vingt et un ans, et ne devais recevoir le salaire d'un ouvrier que la dernière année. En peu de temps je fis de grands progrès dans ce métier, et je devins pour mon frère un ouvrier fort utile. Je pus alors me procurer de meilleurs livres. Je fis connaissance avec des commis libraires; ils me permettaient quelquefois d'emprunter quelque volume que j'avais grand soin de leur rendre en bon état et le plus tôt possible. Souvent, au lieu de me coucher, je passais la plus grande partie de la nuit à lire un livre que j'avais emprunté le soir, et que je devais rendre le matin, de peur qu'on s'aperçût qu'il manquait.

Plus tard, un négociant, M. Mathew Adams, homme d'esprit et de sens, qui avait une jolie collection de livres, vint à fréquenter notre imprimerie, fit quelque attention à moi, et m'invita à visiter sa bibliothèque; il m'offrit obligeamment de me prêter les livres que j'aurais envie de lire. Je me pris alors de passion pour la poésie, et j'écrivis quelques petites pièces de vers. Mon frère m'y encouragea, supposant qu'il en pourrait faire son profit; il m'engagea à composer deux ballades sur des sujets de circonstances. L'une, intitulée *Tragédie du Phare*, contenait le récit du naufrage du capitaine Worthilake et de ses deux filles; l'autre une chanson de matelot

sur la prise du fameux pirate Teach, dit *Barbe-Bleue*. Toutes deux étaient de misérables rapsodies écrites en style de complainte. Quand elles furent imprimées, mon frère m'envoya les vendre par la ville. La première eut un débit prodigieux ; l'événement était récent, et avait fait beaucoup de bruit. Ce succès flatta ma vanité ; mais mon père me découragea, en critiquant mon chef-d'œuvre, et en me disant que d'ordinaire les faiseurs de vers mouraient de faim. J'échappai ainsi au danger de devenir poëte, et probablement très-mauvais poëte : mais comme la prose m'a été d'une grande utilité dans le cours de ma vie, et un des principaux instruments de ma fortune, il faut que je vous dise de quelle manière, dans la situation où je me trouvais, j'acquis le peu de talent qu'on peut me supposer dans cette partie.

Il y avait dans la ville un jeune homme, grand amateur de livres, qui s'appelait John Collins ; j'étais intimement lié avec lui. Nous discutions quelquefois, nous avions la fureur d'argumenter et grand désir de nous réfuter l'un l'autre. Ce goût de discussion, soit dit en passant, engendre souvent une très-mauvaise habitude, et rend fort désagréables en société des gens qui ne cherchent qu'à contredire. Outre qu'on détruit tout le charme de la conversation en y introduisant de l'aigreur, on fait naître ainsi de l'éloignement, même de l'inimitié entre des personnes faites pour s'aimer. J'avais pris

cette mauvaise habitude en lisant chez mon père des livres de polémique religieuse. J'ai remarqué depuis ce temps que les personnes de bon sens tombent rarement dans ce défaut; excepté les avocats, les universitaires, et généralement les gens de toute sorte qui ont été élevés à Édimbourg.

Un jour, je ne sais plus trop à quelle occasion nous discutions, Collins et moi, la question de savoir s'il est convenable de donner aux femmes une éducation scientifique, et si elles sont faites pour l'étude. Collins soutenait que cette éducation n'était pas convenable, et que les femmes en sont naturellement incapables. Je pris le côté opposé de la question, un peu peut-être pour le plaisir de disputer. Collins était naturellement plus éloquent que moi; il avait plus de mots à sa disposition, et j'étais quelquefois vaincu, plutôt, à mon avis, par le flux de ses paroles, que par la force de ses raisonnements. Comme nous nous étions séparés sans rien décider, et que nous ne devions pas nous revoir de quelque temps, je mis par écrit mes arguments; je les copiai lisiblement et les lui envoyai. Il me répondit; je lui répliquai. Nous avions échangé, chacun trois ou quatre lettres, quand mon père trouva par hasard cette correspondance et la lut. Sans entrer dans le fond de la discussion, il en prit occasion de me parler de mon style. Il me dit que pour l'orthographe et la ponctuation, j'avais l'avantage

sur mon adversaire, ce qu'il attribua à mon travail dans l'imprimerie; mais que j'étais loin d'avoir la même élégance d'expression, la même méthode et la même clarté, ce qu'il me prouva par plusieurs exemples. Je sentis la justesse de ses observations; dès lors je fis plus d'attention à ma façon d'écrire, et je pris la résolution de perfectionner mon style.

Vers cette époque, je trouvai un volume dépareillé du *Spectateur*[1]. Jamais je n'avais vu cet ouvrage. Je l'achetai, le lus, le relus, et fus enchanté. Le style m'en parut excellent, je conçus le désir de l'imiter, s'il m'était possible. Dans cette vue, j'en choisis quelques articles, et après avoir pris des notes abrégées sur les idées contenues dans chaque phrase, je les laissai de côté durant quelques jours. Et alors sans regarder le livre, j'essayais de reproduire l'original en restituant chaque phrase dans son entier à l'aide des expressions qui me semblaient le plus convenables. Je comparais alors mon *Spectateur* avec celui d'Addison; j'aperçus quelques-unes de mes fautes, et je les corrigeai. Mais je trouvai qu'il me manquait un fonds d'expressions, ou pour mieux dire une certaine facilité de me rappeler les mots et de les placer à propos. Je pensai que j'aurais déjà acquis cette facilité si j'avais con-

1. Recueil périodique publié au dix-huitième siècle par Addison et Steele, qui renferme en grand nombre des essais de morale dans le genre de ceux que Franklin a écrits plus tard.

tinué à faire des vers; la recherche continuelle de mots qui aient le même sens, mais de longueur et de sons différents à cause de la mesure, et de la rime, m'aurait forcé à rechercher la variété des expressions, m'aurait fixé cette variété dans la mémoire, et m'en aurait rendu maître. Je pris donc quelques-unes des histoires du *Spectateur*, et je les mis en vers, puis lorsque j'eus à peu près oublié le texte original, je remis mes vers en prose.

Quelquefois je brouillais toutes mes notes, et après quelques semaines, je tâchais de les remettre en ordre avant de rétablir les phrases dans leur entier, et de traiter de nouveau le sujet. C'était pour m'apprendre à arranger les idées. En comparant mon œuvre avec l'original, je découvrais bien des fautes, et je les corrigeais: mais j'avais quelquefois le plaisir de penser que dans certains détails de peu d'importance, j'avais été assez heureux pour améliorer l'ordre ou le style de mon modèle. Cela m'encourageait, et me faisait espérer qu'avec le temps je pourrais devenir un écrivain passable: c'était toute mon ambition. Le temps que je consacrais à ces exercices de style et à la lecture, c'était le soir, ou le matin avant l'heure de l'ouvrage, ou le dimanche, lorsque je réussissais à passer ce jour à l'imprimerie, évitant, autant que je le pouvais, cette constante assiduité au culte public, que mon père exigeait de moi, quand je vivais sous ses yeux, et

que je regardais toujours comme un devoir, quoique je ne trouvasse pas le temps de le remplir.

Vers ma seizième année il m'arriva de lire un livre dont l'auteur, nommé Tryon, recommande le régime végétal. Je résolus de l'observer. Mon frère étant encore garçon, ne tenait point maison, et payait pension pour être nourri, ainsi que ses apprentis, dans une autre famille. Le refus que je faisais de manger de la viande était gênant et l'on me grondait souvent de cette bizarrerie. Je me mis au fait de la manière dont Tryon préparait quelques-uns de ses plats, comme les pommes de terre ou le riz bouilli, le *pudding* à la minute, etc., et alors je proposai à mon frère de me nourrir moi-même, s'il voulait me donner chaque semaine la moitié de la somme qu'il payait pour ma nourriture. Il y consentit sur-le-champ, et je trouvai que je pouvais économiser la moitié de ce qu'il me donnait. C'était un nouveau fonds pour acheter des livres, mais j'y avais un autre avantage. Mon frère et ses apprentis quittaient l'imprimerie pour aller prendre leurs repas ; j'y restais seul, et dépêchant mon repas frugal, qui ne consistait le plus souvent qu'en un biscuit ou un morceau de pain, une poignée de raisins, ou une tarte que j'achetais chez un pâtissier, et un verre d'eau, j'employais à étudier le temps qui me restait jusqu'à leur retour. Je fis d'autant plus de progrès, que la tempérance dans

le boire et le manger rend la tête plus claire et l'intelligence plus vive. C'est alors qu'ayant eu plus d'une occasion de rougir de mon ignorance en calcul, que j'avais deux fois manqué d'apprendre à l'école, je pris les éléments d'arithmétique par Cocker, et je les compris seul, et le plus facilement du monde. Je lus aussi le livre de Seller et Sturny, sur la navigation, ce qui m'apprit le peu de géométrie qui s'y trouve; mais je n'allai jamais loin dans cette science. Ce fut aussi vers cette époque que je lus l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke, et *l'Art de penser* de MM. de Port-Royal.

Tandis que je m'occupais à perfectionner mon style, il me tomba sous la main une grammaire anglaise (je crois que c'est celle de Greenwood), qui était terminée par deux petits essais sur la rhétorique et la logique; le dernier finissait par une discussion suivant la méthode de Socrate. Aussitôt après, je me procurai *les Faits mémorables de Socrate* par Xénophon, où il se trouve beaucoup d'exemples de la même méthode. J'en fus charmé; je l'adoptai; et renonçant à mes rudes contradictions et à mes arguments tranchants, je pris le rôle d'un humble questionneur. La lecture de Shaftesbury et de Collins venait de me rendre sceptique; je doutais déjà de plusieurs points de nos doctrines religieuses : je trouvai donc cette méthode socratique la plus sûre pour moi, la plus embarrassante pour ceux contre

qui je l'employais; j'y pris goût; je la pratiquai sans cesse, et je devins très-adroit et très-habile à tirer, même de gens les plus instruits, des concessions dont ils ne prévoyaient pas les conséquences, et qui les plongeaient ensuite dans des difficultés inextricables. J'obtenais par ce moyen des triomphes que, ni ma cause, ni mes raisons ne méritaient toujours.

Je continuai pendant quelques années à me servir de cette méthode, mais je l'abandonnai peu à peu, n'en conservant que l'habitude de m'exprimer avec une modeste défiance; ne me servant jamais, quand j'avance une chose qui peut être contestée, des mots *certainement*, *indubitablement*, ou de tout autre mot qui donne un air d'assurance dogmatique; mais disant plutôt, *je crois*, ou *je présume* que telle chose est ainsi ou ainsi : *il me semble que cela est ainsi*, ou *je ne pense pas que cela soit ainsi*, pour telle et telle raison, ou *j'imagine que cela est ainsi*, ou *cela est ainsi*, *si je ne me trompe*. Cette habitude m'a été, je crois, d'un grand avantage, quand j'ai eu besoin d'inculquer mes opinions aux autres, et de porter les gens à des mesures que j'ai quelquefois essayé de faire adopter. Comme l'objet principal de toute conversation est *d'instruire* ou *d'être instruit*, *de plaire* ou *de persuader*, je voudrais que tous les hommes de sens et de bonne volonté n'affaiblissent pas le pouvoir qu'ils ont de faire le bien, en pre-

nant un ton décisif et tranchant qui manque rarement de déplaire, qui provoque l'opposition, et qui nous empêche d'atteindre la fin pour laquelle la parole nous a été donnée. En fait, si vous voulez instruire les autres, des assertions dogmatiques et tranchantes éveilleront l'envie de vous contredire, et empêcheront qu'on ne vous écoute simplement. Désirez-vous au contraire recevoir des autres de l'instruction, et profiter de leur expérience? Il ne faut pas parler comme si vos opinions actuelles étaient immuables. Les gens modestes et de bon sens, qui n'aiment pas la dispute, vous laisseront la tranquille possession de vos erreurs. A suivre cette marche, vous parviendrez rarement à plaire à vos auditeurs, et à obtenir le concours que vous désirez. Pope dit très-judicieusement :

« Il faut instruire les hommes comme si vous ne les instruisiez pas, et leur parler de ce qu'ils ignorent comme s'ils n'avaient fait que l'oublier. »

Il nous recommande aussi

« De parler de ce qu'on sait le mieux d'un air de défiance. »

vers qu'il aurait pu faire suivre de celui-ci, qu'à mon avis, il a accouplé moins heureusement avec un autre :

« Manquer de modestie, c'est manquer de sens. »

Si vous me demandez pourquoi je dis moins heureusement, il faut que je vous cite les deux vers :

« Pour la présomption il n'y a point d'excuse. »
« Car manquer de modestie, c'est manquer de sens. »

Cependant le *manque de sens* (quand on est assez malheureux pour en manquer) n'est-il pas en quelque sorte une excuse pour le *manque de modestie*? et ces deux vers ne seraient-ils pas plus justes, si l'on disait :

« Pour la présomption il n'y a qu'une excuse. »
« C'est que manquer de modestie, c'est manquer de sens. »

Mais je laisse à des juges plus éclairés le soin de décider cette question.

En 1720 ou 21, mon frère avait commencé à imprimer un journal. C'était le second qui parût en Amérique, il avait pour titre : *The New England Courant*[1]. Le seul qui existât auparavant était *The Boston News Letter*. Je me souviens que plusieurs de ses amis le détournèrent de cette entreprise, comme ne devant pas réussir, un seul journal étant à leur avis bien suffisant pour l'Amérique. Aujourd'hui (1771) on n'y en compte pas moins de vingt-cinq[1].

1. Suivant M. Sparks, c'était le quatrième journal publié en Amérique. Le premier, *The Boston News Letter*, datait de 1704; le second, *The Boston Gazette*, et le troisième *The American Weekly Mercury*, publié à Philadelphie, datent de 1719.

2. A l'heure qu'il est on ne compte plus les journaux en Amérique

Il persista cependant. J'étais chargé de porter le journal aux abonnés, après avoir travaillé à la composition et à l'impression.

Mon frère avait parmi ses amis quelques hommes d'esprit qui s'amusèrent à écrire de petits articles pour le journal, ce qui lui donna de la réputation, et en augmenta le débit. Ces messieurs venaient souvent nous voir. En écoutant leur conversation, et le récit qu'ils faisaient des éloges qu'on accordait à leurs écrits, l'envie me prit de m'essayer comme eux. Mais comme j'étais encore un enfant, je craignis que mon frère ne refusât d'imprimer dans son journal ce que j'aurais écrit, s'il savait que j'en étais l'auteur; j'imaginai donc de déguiser mon écriture, et ayant rédigé un article anonyme, je le fis passer un soir sous la porte de l'imprimerie. On le trouva le lendemain matin; mon frère le communiqua aux amis qui écrivaient pour son journal, quand ils vinrent le soir, suivant leur habitude. Ils le lurent, le commentèrent en ma présence, et j'eus l'extrême plaisir de voir qu'il obtenait leur approbation, et que dans diverses conjectures sur l'auteur, ils n'en nommaient pas un qui ne jouît parmi nous de quelque réputation de savoir et d'esprit. Je suppose que je fus heureux en juges, et qu'ils n'étaient peut-

Il y en a plus pour la seule ville de Boston, qui compte 120 000 habitants, qu'il n'y en a dans tout Paris.

être pas d'aussi habiles gens que je le croyais alors. Quoi qu'il en soit, cet essai m'encouragea, j'écrivis d'autres articles, je les envoyai de la même manière, et ils obtinrent pareil succès Je gardai mon secret jusqu'à ce que j'eusse épuisé mon fonds; alors je me découvris, et je commençai à obtenir des amis de mon frère un peu plus de considération.

Quant à mon frère, cela ne lui plut qu'à demi; il pensa que j'en pourrais devenir trop vain. Peut-être même fut-ce une des causes des différends que nous commençâmes à avoir ensemble, vers ce temps-là. Quoiqu'il fût mon frère, il se considérait comme mon maître, et me regardait comme son apprenti; par conséquent, il attendait de moi les mêmes services que de tout autre, tandis que moi qui attendais plus d'indulgence d'un frère, je me sentais humilié de certaines exigences. Nos querelles étaient souvent portées devant mon père, et j'imagine que j'avais généralement raison, ou que je plaidais mieux ma cause, car le jugement était presque toujours en ma faveur. Mais mon frère était violent et souvent me battait, ce que je prenais fort mal. Aussi je trouvais mon apprentissage fort ennuyeux, et je soupirais sans cesse après une occasion de l'abréger : cette occasion finit par s'offrir de façon inattendue. Peut-être ce traitement dur et tyrannique, dont je souffris, servit-il à m'incul-

quer cette haine de l'arbitraire qui ne m'a quitté de ma vie.

Un article politique inséré dans notre journal, et dont je ne me rappelle plus le sujet, déplut à l'Assemblée [1]. Mon frère fut arrêté, réprimandé et emprisonné pour un mois, par ordre du président, sans doute parce qu'il ne voulut pas faire connaître l'auteur de l'article. Je fus aussi arrêté, et interrogé devant le Conseil [2]; mais, quoiqu'on n'eût rien tiré de moi, j'en fus quitte pour une admonestation, et l'on me remit en liberté, me considérant peut-être comme un apprenti qui était tenu de garder les secrets de son maître. Pendant l'emprisonnement de mon frère, événement que je ressentis vivement malgré nos querelles particulières, j'eus la direction du journal, et j'eus la hardiesse d'y donner quelques coups de patte à nos gouvernants. Mon frère prit très-bien la chose; mais d'autres personnes commencèrent à me regarder sous un jour défavorable, comme un jeune homme qui montrait du penchant pour les pamphlets et la satire.

La mise en liberté de mon frère fut accompagnée d'un ordre étrange. Défense était faite à *James Franklin* d'imprimer à l'avenir le journal intitulé :

1. L'Assemblée était le Corps législatif de la province de Massachusetts-Bay, dont Boston était la ville principale.

2. Le Conseil était le Sénat de la province, et en même temps le conseil du gouverneur.

The New England Courant. Une consultation se tint entre ses amis, à notre imprimerie, pour décider ce qu'on devait faire, en cette conjoncture. On proposa d'éluder la défense, en changeant le nom du journal. Mon frère, y trouvant des inconvénients, pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire était d'imprimer à l'avenir le journal sous le nom de *Benjamin Franklin,* et afin d'éviter la censure de l'Assemblée qui aurait pu l'atteindre comme continuant à imprimer le journal sous le nom d'un de ses apprentis, il consentit et se détermina à me rendre mon contrat d'apprentissage, avec une décharge au dos, afin que je pusse le montrer au besoin; mais pour s'assurer de mes services, mon frère me fit signer un nouveau contrat pour le reste du temps que j'avais encore à passer chez lui, lequel contrat devait rester secret entre nous. C'était un très-pauvre arrangement; néanmoins on le mit de suite à exécution, et le journal s'imprima, sous mon nom, pendant plusieurs mois.

Enfin une nouvelle querelle s'étant élevée entre mon frère et moi, je pris sur moi de réclamer ma liberté, présumant bien que mon frère ne se hasarderait pas à produire le nouveau contrat. Ce n'était pas bien à moi de prendre cet avantage; aussi je regarde cette action comme un des premiers *errata* de ma vie. Mais ce manque de délicatesse avait peu de poids sur moi quand j'étais sous l'impression

des coups que, dans sa colère, mon frère ne me donnait que trop souvent. Ce n'était pourtant pas un méchant homme, peut-être aussi étais-je taquin et impertinent.

Quand il vit que je voulais le quitter, il prit soin d'empêcher que je ne pusse trouver d'occupation dans aucune autre imprimerie de la ville, en allant parler successivement à chaque imprimeur, et chacun en conséquence refusa de m'employer. Je formai alors le projet d'aller à New-York : c'était la ville la plus voisine où il se trouvât un imprimeur. D'ailleurs j'étais assez porté à quitter Boston, en réfléchissant que je m'y étais rendu un peu suspect au parti gouvernant. Les procédés arbitraires de l'Assemblée, à l'égard de mon frère, rendaient assez probable que, si j'y restais, je ne tarderais pas à me jeter dans quelque embarras; d'ailleurs mes discussions indiscrètes sur la religion commençaient à me faire montrer au doigt avec horreur par les bonnes gens, comme un infidèle et un athée. Je résolus donc d'aller à New-York; mais mon père ayant pris alors le parti de mon frère, je sentis que si j'essayais de m'en aller ouvertement, on prendrait des mesures pour m'en empêcher. Mon ami Collins se chargea de préparer ma fuite. Il fit marché avec le capitaine d'un sloop de New-York, qui convint de me recevoir à son bord. Collins lui dit que j'étais un jeune homme de ses amis qui avait eu une intrigue

avec une fille de mauvaise réputation; que les parents de la demoiselle voulaient me forcer à l'épouser, et qu'en conséquence je ne pouvais ni paraître ni partir en public. Je vendis mes livres pour faire un peu d'argent; je me rendis secrètement à bord du sloop; nous eûmes un bon vent, et en trois jours je me trouvai à New-York, à trois cents milles de mon père; je n'avais que dix-sept ans, et je me trouvais sans la moindre recommandation, sans connaître personne, et presque sans argent (octobre 1723).

CHAPITRE II.

Voyage à Philadelphie. — Aventures dans un bateau. — Le docteur Brown. — Burlington. — Première visite à Philadelphie. — Meeting de Quakers. — Franklin cherche une place d'imprimeur. — Il commence à travailler chez Keimer. — Il fait des connaissances. — Il est patroné par sir William Keith, gouverneur de Pensylvanie. — Première entrevue avec lui. — Keith lui propose de l'établir. — Franklin retourne à Boston. — Son père désapprouve les projets de Keith. — Voyage à New-York. — Le passage de New-Port. — Franklin retrouve son ami Collins à New-York. — Ils vont ensemble à Philadelphie. — La mauvaise conduite de Collins amène une séparation. — Keith insiste pour exécuter son projet, et propose à Franklin de l'envoyer à Londres, pour y acheter des caractères. — Franklin revient à l'usage de la viande. — Anecdotes sur Keimer. — Ses compagnons : Osborne, Watson, Ralph. — Leurs exercices en composition. — Franklin se décide à suivre le conseil du gouverneur Keith et à visiter l'Angleterre.

Le goût que j'avais eu pour la mer était passé, sans quoi j'aurais été à même de le satisfaire en ce

moment. Mais comme j'avais une autre profession, et que je me regardais comme un assez bon ouvrier, j'offris mes services à un imprimeur de New-York, le vieux M. William Bradford, qui avait été le premier imprimeur en Pensylvanie, mais qui avait quitté cette province, par suite d'une querelle avec le gouverneur Georges Keith. M. Bradford ne put me donner d'occupation, ayant peu d'ouvrage, et assez d'ouvriers; mais il me dit :

« Mon fils, à Philadelphie, a perdu son premier ouvrier, Aquila Rose, qui vient de mourir; si vous allez là-bas, je crois qu'il pourra vous employer. »

Philadelphie était à cent milles, je partis pourtant dans une barque à destination d'Amboy, laissant ma malle et mon bagage faire le grand tour par mer.

En traversant la baie, nous essuyâmes un coup de vent qui mit en pièces nos voiles pourries, nous empêcha d'entrer dans le chenal et nous jeta sur Long-Island. Pendant notre route, un Hollandais, passager comme moi, et qui était ivre, se laissa tomber par-dessus bord. Au moment où il enfonçait dans la mer, je le saisis sous l'eau par le toupet, je le tirai, et nous le rattrapâmes. Le bain qu'il avait pris le dégrisa un peu; il alla se coucher, après avoir tiré de sa poche un livre qu'il me pria de lui faire sécher. C'était mon ancien favori, *le Voyage du Pèlerin*, de John Bunyan, traduit en

hollandais, bien imprimé, sur beau papier, avec des gravures en taille-douce, et mieux habillé que je l'avais jamais vu dans sa propre langue. J'ai su depuis que cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, je crois qu'il a trouvé plus de lecteurs qu'aucun autre livre, excepté peut-être la Bible. L'honnête John est le premier, que je sache, qui ait mêlé le dialogue à la narration, genre d'écrire fort séduisant pour le lecteur, qui, dans les endroits les plus intéressants, se trouve en quelque sorte admis dans la compagnie et présent à la conversation des personnages. De Foe l'a imité avec succès dans son *Robinson Crusoé*, dans sa *Molly Flanders*, et en d'autres ouvrages; Richardson en a fait autant dans sa *Paméla*, etc.

En approchant de l'île, nous vîmes que nous étions dans un endroit où l'on ne pouvait aborder à cause des brisants. Nous jetâmes l'ancre, et nous filâmes notre câble vers la côte. Quelques personnes descendirent sur la plage, et nous hélèrent, nous en fîmes autant; mais le vent était si fort, et les vagues faisaient tant de bruit en se brisant, que nous ne pûmes nous entendre. Il y avait quelques petites barques près du rivage; nous leur fîmes signe de venir nous chercher, mais on ne nous comprit point, ou ce que nous demandions était impraticable, car les barques s'en allèrent. La nuit approchait; il ne nous restait d'autre ressource que de

prendre patience jusqu'à ce que le vent tombât; en conséquence, le patron et moi, nous résolûmes de dormir si nous pouvions, et nous nous entassâmes dans les écoutilles, où nous rejoignîmes le Hollandais qui était encore tout mouillé. Nous fûmes bientôt aussi trempés que lui; car la lame qui se brisait sur le pont, pénétrait jusqu'à nous. C'est ainsi que nous passâmes toute la nuit, sans beaucoup de repos. Enfin le vent étant tombé le lendemain, nous fîmes un détour pour gagner Amboy avant le soir. Nous avions passé trente heures sans eau, sans vivres, sans autre boisson qu'une bouteille de mauvais rhum, l'eau sur laquelle nous voguions étant salée.

Dans la soirée je me trouvai beaucoup de fièvre, et j'allai me coucher; mais ayant lu quelque part que l'eau froide, bue en grande quantité, est bonne contre la fièvre, je suivis cette recette, et suai beaucoup pendant une grande partie de la nuit. La fièvre me quitta, et au matin ayant passé le bac, je continuai mon voyage à pied, ayant cinquante milles à faire pour arriver à Burlington, où l'on m'avait dit que je trouverais des barques de passage qui me conduiraient jusqu'à Philadelphie.

Il plut très-fort toute la journée : je fus trempé jusqu'aux os, et après midi je me trouvai si fatigué, que je m'arrêtai dans une misérable auberge, où je passai la nuit, commençant à regretter d'avoir quitté le logis. Je faisais une si triste figure,

qu'aux questions qu'on me fit, je vis qu'on me soupçonnait d'être un engagé fugitif[1], et que je courais le risque d'être arrêté sur ce soupçon. Néanmoins, je me remis en route le lendemain, et j'arrivai le soir à huit ou dix milles de Burlington, à une auberge tenue par un docteur Brown. Il entra en conversation avec moi, tandis que je prenais quelque rafraîchissement; et voyant que j'avais un peu de lecture, il me témoigna beaucoup d'intérêt et d'amitié. Notre liaison a duré le reste de sa vie. J'imagine qu'il avait été charlatan empirique, car il n'y avait pas une ville d'Angleterre, pas un pays d'Europe dont il ne parlât en parfaite connaissance de cause. Il avait quelque instruction, et ne manquait pas d'esprit; mais c'était un impie, un vrai mécréant; il entreprit, quelques années plus tard, de traduire la Bible en vers burlesques, comme Cotton l'a fait autrefois pour Virgile. Par ce moyen, il mettait certains faits sous un jour ridicule, ce qui n'aurait pas été sans danger pour les esprits faibles, si cet ouvrage eût été imprimé; mais il ne le fut jamais.

1. On transportait aux colonies des émigrants, et quelquefois des condamnés qui s'obligeaient à servir pendant un certain nombre d'années. C'étaient des esclaves à temps; on les nommait *indented servants*, ou engagés par contrat (*indenture.*) Fuir était un délit; c'était le vol de sa propre personne. Le fugitif était marqué au fer chaud d'un R, première lettre de *Runaway*, c'est-à-dire *échappé*.

Je passai la nuit chez lui, et j'arrivai le lendemain matin à Burlington. J'eus le chagrin d'y apprendre que les barques ordinaires pour Philadelphie venaient de partir un instant auparavant, et qu'il n'en partirait plus avant le mardi suivant; nous n'étions qu'au samedi. Je retournai donc dans la ville chez une vieille femme à qui j'avais acheté du pain d'épices, pour manger sur le bateau, et je lui demandai conseil. Elle m'offrit de me loger jusqu'à ce que je pusse trouver passage sur quelque barque. Fatigué, comme je l'étais d'avoir fait tant de chemin à pied, j'acceptai sa proposition. En apprenant que j'étais imprimeur, elle m'engagea à rester à Burlington et à m'y établir, ne sachant pas tout ce qu'il fallait de fonds pour commencer un tel établissement. Elle était fort hospitalière, partagea de bon cœur avec moi son dîner, consistant en bajoue de bœuf, et ne voulut accepter en retour qu'un pot d'ale. Je me crus donc établi chez elle jusqu'au mardi suivant. Mais dans la soirée, comme je me promenais au bord de la rivière, je vis approcher une barque qui allait à Philadelphie, avec quelques passagers. On me reçut à bord, et comme il n'y avait pas de vent, chacun se mit à ramer. Vers minuit, nous n'avions pas encore vu la ville. Plusieurs de nos compagnons assurèrent que nous devions l'avoir passée, et ne voulurent pas ramer davantage : les autres ne savaient où nous

étions ; on se dirigea donc vers la côte, nous entrâmes dans une petite baie, prîmes terre près d'une vieille haie sèche dont le bois nous servit à faire du feu, la nuit étant très-froide (c'était en octobre) ; nous restâmes là jusqu'au jour. Alors un de nos compagnons reconnut que nous étions dans la crique de Cooper, un peu au-dessus de Philadelphie. Nous aperçûmes la ville, dès que nous fûmes sortis de la digue ; nous y arrivâmes vers huit ou neuf heures le dimanche matin, et nous débarquâmes sur le quai de *Market-Street*[1].

Si je suis entré dans tous les détails de ce voyage, et si j'en fais autant à l'égard de ma première entrée à Philadelphie, c'est afin que vous puissiez comparer un début si peu favorable avec la figure que j'y ai faite dans la suite. J'étais en habit de travail, mes meilleurs vêtements venant par mer. Mon long séjour dans la barque m'avait couvert de boue ; mes poches étaient gonflées de bas et de chemises, je ne connaissais personne et ne savais où trouver un logement. Fatigué d'avoir marché et ramé, et passé la nuit sans dormir, j'avais grand'faim, et il me restait pour tout argent un seul dollar[2], et un shilling[3] en monnaie de billon que je donnai aux bateliers pour mon pas-

1. La rue du Marché.
2. 5 fr. 25 c.
3. 1 fr. 25 c.

sage. Ils le refusèrent d'abord, parce que j'avais ramé; mais j'insistai pour qu'ils le reçussent. L'homme est quelquefois plus généreux quand il a peu d'argent que lorsqu'il en a beaucoup, peut-être pour empêcher qu'on ne soupçonne qu'il n'en a guère.

Je montai la rue, regardant autour de moi, jusqu'à ce que je fusse près de Market-Street. Là je rencontrai un enfant qui avait du pain à la main. J'avais fait plus d'un repas avec du pain sec, je demandai à l'enfant où il avait acheté le sien, et j'entrai sur-le-champ chez le boulanger qu'il m'indiqua. J'y demandai des biscuits, voulant dire des biscuits tels que nous en avions à Boston : on n'en faisait pas de cette espèce à Philadelphie. Je demandai alors un pain de trois sols : on me dit qu'on n'en tenait pas. Ne connaissant ni les prix, ni les noms des différentes sortes de pain, je demandai qu'on m'en donnât pour trois sols, n'importe de quelle espèce. Le boulanger me donna trois grosses miches. Je fus surpris de la quantité; je les pris cependant, et n'ayant pas de place dans mes poches, je sortis avec une miche sous chaque bras, en mangeant la troisième. J'avançai ainsi dans Market-Street, jusqu'à Fourth-Street[1], passant devant la maison de M. Read, mon futur beau-père.

1. *La quatrième rue.* En Amérique, les rues transversales sont ordinairement désignées par leur numéro d'ordre; les rues per-

Sa fille était à la porte, elle me vit, et trouva, ce qui était vrai, que je faisais une figure bien gauche et bien ridicule. Je tournai, je descendis Chesnut-Street et partie de Walnut-Street, mangeant toujours, chemin faisant; et enfin je me retrouvai sur le quai de Market-Street, près de la barque dans laquelle j'étais arrivé. Je me rendis à bord pour y boire de l'eau de la rivière, et me trouvant rassasié avec un de mes pains, je donnai les deux autres à une femme et à son enfant, qui avaient fait le voyage avec nous dans la barque, et qui repartaient avec elle pour aller plus loin.

Une fois restauré, je regagnai la rue. J'y trouvai alors beaucoup de gens bien vêtus qui prenaient tous le même chemin : je les suivis, et j'entrai avec eux dans la grande maison d'assemblée des quakers, près du marché. Je m'assis parmi eux, et après avoir regardé autour de moi pendant quelques instants, n'entendant rien dire, comme j'étais accablé de lassitude, et que je n'avais pas fermé l'œil de la nuit précédente, je m'endormis et continuai mon somme jusqu'à la fin de l'assemblée, où l'on eut la bonté de m'éveiller. Telle fut la première maison où j'entrai et où je dormis à Philadelphie.

pendiculaires portent des noms d'arbres. Nous verrons bientôt *Chesnut-Street* (la rue des Châtaigniers,) et *Walnut-Street* (la rue des Noyers.)

Je redescendis du côté de la rivière, et regardant toutes les figures, je vis un jeune quaker dont la physionomie me plut; je l'accostai et le priai de me dire où un étranger pouvait trouver à se loger. Nous étions alors près de l'enseigne *des trois Matelots*. « Voici, me dit-il, une maison où l'on reçoit les étrangers, mais elle n'est pas respectable; si tu veux venir avec moi, je t'en montrerai une meilleure. » Il me conduisit au *Crooked Billet*[1], dans Water-Street[2]. Je me fis donner à dîner, et tandis que je mangeais, on me fit diverses questions, ma jeunesse et ma mine me faisant soupçonner d'être un fugitif.

Après le dîner, mon hôte m'ayant donné un lit, je m'y jetai sans me déshabiller, et je dormis jusqu'à six heures du soir, où l'on m'appela pour souper. Je retournai me coucher de très-bonne heure, et dormis profondément jusqu'au lendemain matin. Alors je m'habillai aussi proprement qu'il me fut possible et je me rendis à l'imprimerie d'Andrew Bradford. Dans la boutique, je trouvai son vieux père que j'avais vu à New-York, et qui, ayant voyagé à cheval, était arrivé à Philadelphie avant moi. Il me présenta à son fils qui me reçut poliment, et m'offrit à déjeuner, mais il me dit

1. *A la Bûche Tortue.*
2. *Rue de l'Eau.*

qu'il n'avait pas besoin d'ouvrier en ce moment, en ayant pris un tout récemment : il ajouta qu'il y avait un autre imprimeur dans la ville, un certain Keimer qui venait de s'établir, peut-être celui-là pourrait-il m'occuper; dans le cas contraire, je pouvais venir loger chez lui, et il me donnerait quelque petite chose à faire, de temps à autre, jusqu'à ce qu'il se présentât quelque chose de mieux.

Le vieillard dit qu'il irait avec moi, chez le nouvel imprimeur, et quand nous y fûmes arrivés : « Voisin, dit Bradford, je vous amène un jeune homme qui travaille dans votre état; peut-être avez-vous besoin d'un ouvrier. » Keimer me fit quelques questions, me mit en mains le composteur, pour voir comment je travaillais, et dit qu'il ne tarderait pas à m employer, quoiqu'il n'eût pas d'ouvrage à me donner en ce moment. Et, prenant le vieux Bradford qu'il n'avait jamais vu pour un des habitants de Philadelphie qui s'intéressaient à lui, il lui parla de son entreprise et du succès qu'il en espérait. Bradford ne dit pas qu'il était le père de l'autre imprimeur, et sur ce que Keimer, disait qu'il comptait bientôt avoir la plus grande partie des impressions de la ville, Bradford, à l'aide de quelques questions adroites, de quelques doutes qu'il laissa voir, parvint à tirer de lui quelles étaient ses vues, sur quelles protections il

comptait, et de quelle manière il se proposait d'agir. Moi qui étais là, et qui entendais toute cette conversation, je vis sur-le-champ que l'un était un vieux renard, et l'autre un vrai novice. Bradford me laissa avec Keimer, qui fut un peu étonné quand je lui dis quel était ce vieillard qui venait de lui parler.

L'imprimerie de Keimer consistait en une vieille presse endommagée, et en une petite fonte de caractères anglais, tout usés. Il s'en servait en ce moment pour son compte en composant une élégie sur la mort d'Aquila Rose, dont j'ai déjà parlé. Aquila Rose était un jeune homme d'esprit, d'une excellente réputation, fort estimé dans la ville, secrétaire de l'Assemblée, et poëte assez agréable. Keimer se mêlait aussi de faire des vers, mais fort médiocres. On ne pouvait dire *qu'il les écrivait*, car sa méthode était de les *composer*[1] à mesure qu'ils sortaient de son cerveau. Comme il n'y avait pas de manuscrit, que Keimer n'avait qu'une paire de casses, et que son *Élégie* employait probablement tous les caractères, personne ne pouvait l'aider. Je tâchai de mettre sa presse en état, afin qu'on pût s'en servir (ce qu'il n'avait pas encore fait, et ce qu'il n'entendait nullement); et je lui promis de revenir et d'imprimer son *Élégie*, aussitôt

1. *Composer*, c'est assembler des caractères typographiques pour en former des mots et des lignes.

qu'elle serait prête. Je retournai chez Bradford, qui me donna un peu d'ouvrage de ville pour le moment, et je pris chez lui mon logement et mes repas. Peu de jours après, Keimer m'envoya chercher pour imprimer son *Élégie*. Il s'était procuré une autre paire de casses, et un pamphlet à réimprimer qu'il me mit entre les mains.

Ces deux imprimeurs entendaient médiocrement leur profession. Bradford n'avait pas fait d'apprentissage, et n'était rien moins que lettré; Keimer, un peu plus instruit, n'était qu'un compositeur et n'entendait rien au travail de la presse. Il avait été un des prophètes français[1], et pouvait jouer leur enthousiasme et leur agitation. A cette époque il ne faisait profession d'aucune religion particulière, mais professait un peu de toutes suivant l'occasion; il ne connaissait point du tout le monde, et avait en lui, comme je le reconnus par la suite, un assez grand fonds de friponnerie. Il n'aimait pas que je logeasse chez Bradford, tandis que je travaillais pour lui. Il ne pouvait pourtant me loger, car il avait bien une maison, mais elle n'était pas meublée. Il me trouva un logement chez M. Read dont j'ai déjà parlé, et qui était propriétaire de sa maison. Ma malle étant arrivée, je pus paraître aux yeux de miss Read, d'une manière un peu plus

1. Probablement un des Camisards, ou protestants des Cévennes, que poursuivit Louis XIV.

convenable que lorsqu'elle m'avait vu, pour la première fois, mangeant ma miche dans la rue.

Je commençai à faire connaissance avec quelques jeunes gens de la ville qui aimaient la lecture. Je passais mes soirées avec eux fort agréablement, et je gagnais de l'argent par mon travail et mon économie. Je vivais content, oubliant Boston autant que je le pouvais, et ne désirant pas qu'on y sût où je demeurais, excepté mon ami Collins qui était dans le secret et qui le gardait fidèlement. Il arriva enfin un événement qui me ramena à la maison beaucoup plus tôt que je ne désirais. Un de mes beaux-frères, Robert Holmes, était capitaine d'un sloop qui faisait le commerce entre Boston et le Delaware. Se trouvant à New-castle, à quarante milles au-dessous de Philadelphie, et ayant entendu parler de moi, il m'écrivit pour me dire le chagrin que mon brusque départ avait fait éprouver à mes parents et à mes amis de Boston, et m'assura de la tendresse qu'on me conservait; il me promit que tout s'arrangerait selon mes désirs, si je voulais revenir, ce qu'il m'engageait vivement à faire. Je lui répondis pour le remercier de ses avis, mais je lui expliquai les raisons que j'avais eues de quitter Boston, de façon assez forte et assez claire pour le convaincre que je n'étais pas dans mon tort autant qu'il l'imaginait.

Sir William Keith, gouverneur de la province,

était alors à New-Castle; le capitaine Holmes était par hasard avec lui quand il reçut ma réponse; il lui parla de moi et lui montra ma lettre. Le gouverneur la lut et parut surpris quand il sut mon âge. Il dit qu'il me regardait comme un jeune homme qui promettait beaucoup, et qui méritait d'être encouragé; qu'il n'y avait à Philadelphie que de misérables imprimeurs, et que si je voulais m'y établir, il ne doutait pas que je n'y réussisse ; que quant à lui, il me chargerait des impressions pour le gouvernement, et me rendrait tous les services qui dépendraient de lui. Mon beau-frère Holmes me rapporta ces détails par la suite à Boston, mais je n'en savais rien encore, quand un jour Keimer et moi étant à travailler près de la fenêtre, nous vîmes le gouverneur et un autre gentleman (c'était le colonel French de New-Castle dans le Delaware), tous deux richement habillés, traverser la rue, droit en face de notre maison, et frapper à la porte.

Keimer descendit à l'instant, croyant que la visite était pour lui; mais le gouverneur me demanda, monta, et avec des égards et une politesse auxquels j'avais été peu accoutumé, il me fit force compliments, me témoigna le désir de faire ma connaissance, me gronda avec bonté de ne pas m'être présenté chez lui, lors de mon arrivée à Philadelphie, et voulut m'emmener à la taverne où il allait avec le colonel French, pour y goûter, à ce

qu'il dit, d'excellent madère. Je ne fus pas peu surpris, Keimer était muet, abasourdi : je suivis le gouverneur et le colonel dans une taverne au coin de la troisième rue. En buvant le madère, sir William me proposa de m'établir à Philadelphie. Il me fit voir la probabilité du succès; le colonel French et lui m'assurèrent que je pouvais compter sur leur amitié et leur crédit pour m'obtenir les impressions du gouvernement dans les deux provinces[1]. Comme je parus douter que mon père voulût m'aider dans ce projet, sir William dit qu'il me donnerait une lettre pour lui où il lui en démontrerait les avantages, et qu'il ne doutait pas qu'il ne se rendît à ses raisons. Il fut donc résolu que je retournerais à Boston par le prémier bâtiment qui ferait voile et que j'emporterais la lettre du gouverneur à mon père. Jusque-là, le secret devait rester entre nous, et je retournai travailler chez Keimer comme de coutume. De temps en temps le gouverneur m'invitait à dîner chez lui, ce que je regardais comme un honneur d'autant plus grand, qu'il causait avec moi de la manière la plus affable, sur le ton de la familiarité et de l'amitié.

Vers la fin d'avril 1724, un petit bâtiment partit pour Boston. Je pris congé de Keimer, en lui disant

1. La Pensylvanie et le Delaware.

que j'allais faire une visite à mes parents. Le gouverneur me donna une longue lettre pour mon père à qui il disait de moi les choses les plus flatteuses, en lui recommandant avec force le projet de mon établissement à Philadelphie, comme une chose qui devait assurer ma fortune. En descendant la Delaware, le navire toucha sur un écueil, et fit une voie d'eau; nous eûmes un gros temps à la mer, et nous fûmes obligés de travailler aux pompes presque continuellement, ce que je faisais à mon tour comme les autres. Cependant, après une traversée de quinze jours, nous arrivâmes sains et saufs à Boston. J'avais été absent sept mois, et mes parents n'avaient pas eu de mes nouvelles, car mon beau-frère Holmes n'était pas de retour, et n'avait rien écrit. Ma présence inattendue surprit ma famille; chacun me témoigna pourtant le plaisir de me revoir, excepté mon frère. J'allai le voir à son imprimerie; j'étais mieux vêtu que je ne l'avais jamais été quand j'étais son apprenti; j'étais habillé de neuf, de la tête aux pieds, j'avais une montre, et le gousset garni de près de cinq livres sterling en argent. Mon frère ne me reçut pas d'un air franc, il me regarda du haut en bas, et se remit à la besogne.

. Les ouvriers me demandèrent avec curiosité où j'avais été, quelle espèce de pays c'était que la Pensylvanie, et s'il m' vait plu. J'en fis un grand éloge,

je m'étendis sur l'heureuse vie que j'y avais menée, et sur ma ferme résolution d'y retourner. Un des ouvriers m'ayant demandé quelle espèce de monnaie on avait là-bas, je tirai de ma poche une poignée d'argent que j'étalai devant eux : c'était pour eux une sorte de *pièce curieuse;* ils n'étaient pas accoutumés à en voir, la monnaie de Boston étant du papier. Je saisis ensuite l'occasion de leur faire voir ma montre, enfin (tandis que mon frère gardait son air renfrogné), je leur donnai un dollar pour boire et je leur dis adieu. Cette visite piqua singulièrement mon frère. Quelque temps après, ma mère lui parlant de réconciliation, et lui témoignant le désir de nous voir vivre à l'avenir en bonne intelligence, et comme deux frères, il dit que je l'avais insulté devant ses ouvriers d'une manière qu'il ne pourrait jamais ni oublier, ni pardonner. En cela pourtant il se trompait.

Mon père reçut avec quelque surprise la lettre du gouverneur, mais il ne m'en dit pas grand'chose. Au retour du capitaine Holmes, il la lui montra, et lui demanda s'il connaissait sir William Keith, et quelle espèce d'homme c'était, ajoutant que le gouverneur devait avoir peu de discernement puisqu'il songeait à établir un enfant à qui il manquait encore trois ans pour arriver à l'âge d'homme. Holmes dit tout ce qu'il put en faveur du projet, mais mon père y était tout à fait opposé, et finit par me donner

un refus formel. Mon père écrivit une lettre polie à sir William, le remercia du patronage qu'il m'avait offert avec tant de bonté, mais dit qu'il ne pouvait m'aider à m'établir, attendu qu'il me trouvait trop jeune pour me confier une affaire aussi importante et qui exigeait des avances considérables.

Mon vieil ami Collins était commis à la poste. Charmé du tableau que je lui faisais de ma nouvelle patrie, il se détermina à m'y suivre; et tandis que j'attendais la décision de mon père, il partit avant moi par terre pour Rhode-Island, me laissant le soin d'apporter à New-York où il se proposait de m'attendre, mes livres et les siens, qui consistaient en une jolie collection d'ouvrages de mathématiques et de sciences.

Quoique mon père n'approuvât point la proposition de sir William, il n'en fut pas moins flatté que j'eusse obtenu à ce point, l'estime d'un homme qui occupait un tel rang dans le pays que j'habitais, et que j'eusse eu assez de conduite et d'industrie pour m'équiper aussi bien que je l'avais fait et en aussi peu de temps. Ne voyant pas jour à me réconcilier avec mon frère, il consentit que je retournasse à Philadelphie. En même temps il me conseilla d'être respectueux avec tout le monde, de chercher à me concilier l'estime générale, et de ne pas me livrer au goût trop prononcé qu'il me croyait pour la satire et les libelles. Il ajouta qu'a-

vec un travail soutenu, de la prudence et de l'économie, je pourrais épargner de quoi m'établir à vingt et un ans, et que s'il me manquait quelque chose, il viendrait à mon aide pour le reste. Ce fut tout ce que j'en pus obtenir, excepté quelques petits cadeaux que je reçus de ma mère et de lui comme preuves d'amitié, lorsque je m'embarquai une seconde fois pour New-York; mais cette fois de leur consentement, et avec leur bénédiction.

Le navire ayant touché à New-Port, en Rhode-Island, j'allai voir mon frère John qui s'y était marié et établi, depuis quelques années. Il me reçut très-affectueusement; car il m'avait toujours aimé. Un de ses amis, nommé Vernon, ayant quelque argent qui lui était dû en Pensylvanie (environ trente-cinq livres, monnaie courante), me chargea d'en faire le recouvrement, avec prière de le garder jusqu'à ce qu'il me fît connaître ce que j'en devrais faire. Il me donna donc un pouvoir afin de toucher. Cette affaire me causa beaucoup de désagrément dans la suite.

A New-Port nous prîmes un assez grand nombre de passagers, parmi lesquels se trouvaient deux jeunes femmes qui voyageaient de compagnie, et une dame quakeresse de moyen âge, femme sensée et respectable, accompagnée de ses domestiques. J'avais fait preuve d'obligeance en lui rendant de légers services qui probablement lui avaient fait

concevoir pour moi quelque bienveillance, car lorsqu'elle remarqua ma familiarité avec les deux jeunes femmes, familiarité qui croissait chaque jour et que les deux voyageuses paraissaient encourager, elle me prit à part, et me dit : « Jeune homme, je suis inquiète pour toi ; tu es ici sans amis, tu ne parais pas connaître beaucoup le monde, ni les piéges auxquels la jeunesse est exposée; crois-moi, ce sont de mauvaises femmes, je le vois à toutes leurs actions; si tu n'es pas sur tes gardes, elles t'entraîneront dans quelque danger. Elles te sont étrangères, et c'est par amitié pour toi que je te conseille de ne point te lier avec elles. » Comme je paraissais d'abord ne point partager la mauvaise opinion qu'elle en avait conçue, elle cita différentes choses qu'elle avait vues et entendues, détails qui m'avaient échappé, mais qui maintenant me prouvent qu'elle avait raison. Je la remerciai de son bon avis, et lui promis de le suivre. Quand nous arrivâmes à New-York, les deux voyageuses me dirent où elles demeuraient, et m'invitèrent à les aller voir ; mais je m'en dispensai, et je fis bien, car le lendemain le capitaine s'aperçut qu'il lui manquait une cuiller d'argent, et quelques autres choses qu'on avait pris dans sa cabine. Sachant que ces deux femmes étaient de mauvaise vie, il obtint un mandat de justice pour faire une perquisition chez elles, y trouva les objets volés, et fit punir les

voleuses. Aussi, quoique pendant la traversée nous eussions touché sur un roc caché par les eaux, je pensai que je venais d'échapper à un écueil encore plus dangereux.

A New-York je trouvai mon ami Collins qui y était arrivé quelque temps avant moi. Nous avions été intimes depuis notre enfance; nous avions lu ensemble les mêmes livres; mais il avait eu l'avantage de pouvoir donner plus de temps que moi à la lecture et à l'étude, et il avait une facilité surprenante pour les mathématiques, science dans laquelle il me surpassait de beaucoup. Tandis que je demeurais à Boston, je passais avec lui presque tous les instants de loisir que je pouvais accorder à la conversation. C'était alors un garçon rangé et laborieux; son savoir lui avait concilié l'estime de plusieurs pasteurs et d'autres gentlemen, il promettait de faire bonne figure dans le monde. Mais durant mon absence il avait pris l'habitude de boire de l'eau-de-vie, et je sus de lui-même aussi bien que des autres que, depuis son arrivée à New-York, il s'était enivré tous les jours, et s'était conduit de la manière la plus extravagante. Il avait aussi joué, et avait perdu son argent, de sorte que je fus obligé de payer son logement, et de le défrayer de ses dépenses sur la route et jusqu'à Philadelphie; ce qui fut pour moi une lourde charge.

Le gouverneur de New-York, Burnet, fils de l'é-

vêque Burnet, ayant appris du capitaine qu'un de ses passagers avait beaucoup de livres à bord, le pria de me mener chez lui. Je m'y rendis, j'y aurais mené Collins s'il n'eût été gris. Le gouverneur me reçut avec beaucoup de politesse, me montra sa bibliothèque, qui était considérable; et nous eûmes une assez longue conversation sur les livres et les auteurs. C'était le second gouverneur qui me faisait l'honneur de m'accorder quelque attention, et pour un pauvre jeune homme comme moi, c'était chose fort agréable.

Nous nous mîmes en route pour Philadelphie. Je reçus en chemin l'argent de Vernon; sans cela, je ne sais comment nous aurions fini notre voyage. Collins désirait trouver de l'emploi dans quelque maison de banque: il avait des lettres de recommandation; mais soit qu'on découvrît son goût pour la boisson par son haleine ou par sa conduite, il ne put réussir dans aucune de ses démarches, et continua à se loger et à se nourrir dans la même maison que moi, et à mes frais. Sachant que j'avais cet argent de Vernon, il me faisait des emprunts continuels, me promettant toujours de me rembourser dès qu'il aurait trouvé de l'occupation. Enfin il m'en prit tant que je devins fort inquiet de ce que je pourrais faire, si on me demandait la remise de cette somme.

Collins continua de boire, ce qui occasionna quel-

quefois des querelles entre nous ; car il était fort irritable quand il avait la tête échauffée. Un jour, nous trouvant avec d'autres jeunes gens dans une barque sur la Delaware, il refusa de ramer à son tour. « Je veux qu'on rame pour moi jusqu'à la maison, » dit-il. « Nous ne ramerons pas pour vous, » répondis-je. « Vous ramerez, répliqua-t-il, à moins que vous ne préfériez passer la nuit sur l'eau? » « Eh bien, ramons, dirent les autres ; qu'importe cela? » Mais sa conduite m'avait donné de l'humeur, je refusai de ramer. Alors il jura que je ramerais ou qu'il me jetterait par-dessus bord, et marchant sur les bancs, il vint à moi et me frappa ; mais je passai ma tête entre ses jambes, et me relevant brusquement, je le jetai à l'eau, la tête la première. Je le savais excellent nageur, j'étais sans inquiétude. Avant qu'il reparût pour saisir la barque, nous donnâmes quelques coups de rames pour nous éloigner de lui, et chaque fois qu'il en approchait, nous nous mettions hors de sa portée, en lui demandant s'il ramerait. Il était près d'étouffer de colère, cependant il fut assez obstiné pour ne vouloir jamais promettre de ramer. Voyant qu'il commençait à se fatiguer, nous le laissâmes enfin rentrer dans la barque, et nous le reconduisîmes chez lui bien mouillé. Après cette aventure, c'est à peine si nous échangeâmes un mot de politesse. Enfin un capitaine des Antilles, qui était chargé de

trouver un précepteur pour le fils d'un gentleman des Barbades, proposa cette place à Collins. Il l'accepta, et partit en me promettant de m'envoyer ce qu'il me devait, sur le premier argent qu'il recevrait; jamais je n'entendis parler de lui.

La violation du dépôt de Vernon fut un des premiers grands *errata* de ma vie. Il me fut ainsi prouvé que mon père n'avait pas tout à fait tort quand il me trouvait trop jeune pour conduire une entreprise. Cependant en lisant sa lettre, sir William dit que mon père était trop craintif, qu'il fallait savoir distinguer les personnes, que la prudence n'était pas toujours le partage des années, et que la jeunesse n'en était pas toujours dépourvue. « Au surplus, ajouta-t-il, puisque votre père ne veut pas vous établir, c'est moi qui m'en charge. Donnez-moi l'état des articles qu'il faut tirer d'Angleterre, je les ferai venir. Vous me payerez quand vous pourrez. Je veux avoir ici un bon imprimeur, et je suis sûr que vous réussirez. » Tout ceci était dit avec un si grand air de cordialité, que je ne doutais pas un instant qu'il ne pensât ce qu'il disait. J'avais gardé le secret sur la proposition qu'il m'avait faite de m'établir à Philadelphie, et je continuai à me taire. Si l'on avait su que je comptais sur le gouverneur, quelque ami, qui l'aurait mieux connu, m'eût probablement averti de ne pas m'y fier; car, je l'appris ensuite, il avait la réputation d'être

fort libéral en promesses sans avoir jamais l'intention de les tenir. Mais ne lui ayant rien demandé, comment aurais-je pu m'imaginer que ces offres généreuses n'étaient pas sincères ? Je le croyais le meilleur de tous les hommes.

Je lui remis l'état des choses nécessaires pour monter une petite imprimerie. Suivant mon calcul cela devait coûter à peu près cent livres sterling [1]. Il approuva mon devis, et me demanda s'il ne serait pas avantageux que je me rendisse moi-même en Angleterre, pour y choisir les caractères, et veiller à ce qu'on ne prît que des objets de bonne qualité. « D'ailleurs, ajouta-t-il, vous pourriez former des liaisons et établir des correspondances pour le commerce de librairie et de papeterie. » Je convins que cela pourrait être utile. « Alors, me dit-il, tenez-vous prêt à partir avec *l'Annis*. » C'était le bâtiment qui faisait tous les ans le voyage de Philadelphie à Londres, et d'ordinaire en ce temps-là il n'y en avait pas d'autre. Mais comme il devait se passer encore quelques mois avant que *l'Annis* mît à la voile, je continuai à travailler avec Keimer, fort inquiet de l'argent que Collins avait tiré de moi, et tremblant que Vernon ne me le redemandât, ce qui n'arriva toutefois que quelques années plus tard.

Je crois avoir oublié de dire qu'à mon premier

1. 2500 francs.

voyage de Boston à Philadelphie, le bâtiment ayant été surpris par un calme au delà de Block-Island, notre équipage s'occupa à pêcher des morues, et en prit une grande quantité. Jusque-là j'avais persisté dans ma résolution de ne rien manger qui eût vie, et en cette occasion, d'après mon oracle Tryon, je regardais la prise de chaque morue comme une espèce de meurtre que rien n'autorisait, puisqu'aucun de ces pauvres poissons ne nous avait fait, ni n'avait pu nous faire rien qui justifiât ce massacre. Mon raisonnement me semblait très-sensé. Mais j'avais été autrefois un grand amateur de poisson, et quand la morue sortit de la poêle elle sentait très-bon. Je balançai quelque temps entre mes principes et mon goût. Enfin je me rappelai que lorsqu'on avait vidé cette morue j'avais vu tirer de son estomac d'autres poissons plus petits. « Puisque vous vous mangez les uns les autres, pensai-je, je ne vois pas pourquoi nous ne vous mangerions pas. » J'en fis donc mon dîner et de grand cœur. Depuis lors je vécus comme tout le monde, ne retournant que de temps à autre, et par occasion au régime végétal. Tant il est commode d'être *une créature raisonnable*, puisque cela met en état de trouver ou de fabriquer *des raisons* pour justifier tout ce qu'on a envie de faire.

Keimer et moi nous vivions familièrement, et en assez bonne intelligence ; car il ne soupçonnait rien

de mon projet d'établissement. Il avait gardé une bonne part de son ancien enthousiasme, et il aimait la controverse. Aussi discutions-nous souvent. Je le travaillais si bien avec ma méthode socratique, je l'avais si souvent embarrassé par des questions en apparence étrangères au sujet qui nous occupait, et qui cependant, y arrivant par degrés, le faisaient tomber dans des difficultés et des contradictions, qu'il finit par devenir méfiant à un point ridicule. A peine voulait-il me répondre sur la question la plus simple, avant de m'avoir demandé : « Qu'en prétendez-vous conclure? » Cela lui donna pourtant une si haute idée de mes talents pour la dialectique, qu'il me proposa sérieusement de devenir son associé dans l'établissement d'une nouvelle secte. Il devait prêcher la doctrine, et moi je devais refuter les opposants. Quand il en vint à m'expliquer son système, j'y trouvai plusieurs idées bizarres auxquelles je m'opposai, à moins qu'il ne me permît d'avoir aussi ma part dans sa doctrine; et d'y placer quelques-unes de mes opinions.

Keimer portait sa barbe dans toute sa longueur, parce qu'il est dit quelque part dans la loi de Moïse: *Tu ne gâteras pas les coins de ta barbe.* Il observait aussi le repos du septième jour, le sabbat. C'étaient pour lui deux points fondamentaux. Ils me déplaisaient l'un et l'autre; je promis cependant de les adopter, s'il voulait se conformer à mon régime

de ne point manger de viande. « Je crains, dit-il, que ma constitution ne le supporte pas. » Je l'assurai qu'il s'en accommoderait, et qu'il ne s'en porterait que mieux. Keimer était grand mangeur, je voulais m'amuser en l'affamant. Il consentit à essayer de mon système, si je voulais lui tenir compagnie. Je le fis, nous vécûmes ainsi pendant trois mois. Une femme du voisinage achetait, préparait et nous apportait régulièrement nos provisions. Je lui avais donné une liste de quarante plats qu'elle nous apprêtait alternativement, et dans lesquels il n'entrait ni chair ni poisson. Ce caprice me convenait d'autant mieux alors qu'il était fort économique; il ne nous coûtait pas à chacun plus de dix-huit pence[1] par semaine. Depuis ce temps, j'ai observé plusieurs carêmes très-rigoureusement, quittant tout à coup la nourriture ordinaire pour celle-ci, et y revenant de même, sans en éprouver le moindre inconvénient. Je regarde donc comme de peu de valeur le conseil de ne faire ces changements que par gradation insensible. Je supportais gaiement ce régime; mais le pauvre Keimer en souffrait terriblement. Il se fatigua, se mit à soupirer après les marmites d'Égypte et ordonna un beau jour qu'on lui fît rôtir un cochon de lait. Il m'invita à dîner avec deux dames de ses amies ; mais le

1. 1 fr. 80 c.

rôti ayant été placé trop tôt sur la table, il ne put résister à la tentation, et le mangea tout entier avant notre arrivée.

A cette même époque je faisais un doigt de cour à miss Read. J'avais pour elle beaucoup d'estime et d'affection, et j'avais quelque raison de croire que mes sentiments étaient partagés. Mais comme j'étais sur le point de faire un long voyage, et que nous étions tous deux fort jeunes (n'ayant qu'un peu plus de dix-huit ans), sa mère jugea prudent de nous empêcher d'aller trop loin pour le moment ; elle pensa que si je devais épouser sa fille, il convenait d'attendre mon retour et l'établissement que j'espérais. Peut-être aussi pensait-elle que mes espérances à cet égard n'étaient pas aussi bien fondées que je m'en flattais.

Mes principaux compagnons à cette époque étaient trois jeunes gens, grands amateurs de lecture, Charles Osborne, Joseph Watson et James Ralph. Les deux premiers étaient clercs d'un des premiers convoyancer[1] de la ville, Charles Brockden ; l'autre était commis chez un négociant. Watson était un jeune homme pieux, sensé, et d'une grande intégrité : les deux autres étaient plus relâchés dans leurs principes religieux, surtout Ralph, qui, de même que Collins, avait changé de pays à cause de

1. C'est une espèce de notaire, mais sans caractère public.

moi, ce dont ils m'ont puni tous les deux. Osborne était sensé, ouvert, franc, sincère et affectionné à ses amis, mais trop enclin à la critique en littérature. Ralph avait de l'esprit, des manières agréables, une grande éloquence; je crois n'avoir jamais connu de plus agréable causeur. Tous deux étaient grands amateurs de poésie, et commençaient à s'exercer à des pièces fugitives. Nous fîmes ensemble bien des promenades agréables, le dimanche dans les bois qui bordent la Schuylkill. Nous lisions tour à tour, et nous faisions ensuite des observations sur ce que nous avions lu.

Ralph était tenté de se donner entièrement à la poésie, ne doutant pas qu'il n'y fît de grands progrès, et même qu'il n'y fît fortune. Il prétendait qu'à leur début les plus grands poëtes avaient fait autant de fautes que lui. Osborne tâchait de le détourner de son projet; il disait que Ralph n'avait pas le génie de la poésie, et lui conseillait de ne songer qu'à l'état qu'il avait embrassé; lui remontrant que, quoiqu'il n'eût pas de fonds à mettre dans le commerce, il pouvait, à force de soins et d'exactitude, parvenir à trouver de l'occupation comme facteur de marchandises, et avec le temps, acquérir de quoi travailler pour son propre compte. Quant à moi, j'approuvais fort qu'on s'amusât de poésie de temps en temps, pour se perfectionner le style, mais je ne voulais pas qu'on allât plus loin.

Un jour on proposa qu'à notre première réunion chacun de nous apportât une pièce de vers de sa composition, afin de profiter mutuellement de nos observations, de nos critiques et de nos corrections. Le style et l'expression étant ce que nous avions en vue, on mit toute invention de côté, en convenant de faire une version du dix-huitième psaume, qui décrit la descente d'une déité. Lorsque l'époque de notre réunion approcha, Ralph vint me trouver et me dit que sa pièce était prête. Je lui dis que j'avais été occupé, et qu'ayant d'ailleurs peu de dispositions pour la poésie, je n'avais rien fait. Il me montra son ouvrage afin de savoir ce que j'en pensais. Je le trouvai fort bien, et lui donnai de grands éloges. « Eh bien! me dit-il, Osborne n'ac-
« cordera jamais le moindre mérite à quoi que je
« puisse faire; il en fera mille critiques, unique-
« ment par envie. Il est moins jaloux de vous : je
« voudrais donc que vous prissiez ma pièce, et que
« vous la lussiez comme étant de vous; quant à
« moi, je dirai que je n'ai pas eu le temps, et que
« je n'ai rien fait : nous verrons ce qu'il en dira. »
J'y consentis, et je copiai la pièce sur-le-champ, afin qu'elle fût de mon écriture.

On se réunit. Watson lut d'abord sa traduction ; il s'y trouvait quelques beautés, mais encore plus de défauts. Osborne lut ensuite la sienne : elle était beaucoup meilleure. Ralph lui rendit justice, fit

remarquer quelques défauts, mais en applaudit les beautés. Il ajouta qu'il n'avait rien à nous lire. C'était mon tour. J'hésitai quelques instants ; je parus désirer qu'on m'excusât ; je n'avais pas eu le temps de faire des corrections, etc. On ne reçut pas mes excuses, il fallut produire mes vers. On les lut et relut. Watson et Osborne renoncèrent à la palme, et se réunirent pour faire l'éloge de la pièce. Ralph fit quelques critiques, et proposa quelques changements. Osborne fut sévère à l'égard de Ralph, et me dit que Ralph n'était pas plus en état de critiquer des vers que d'en composer. En retournant au logis avec Ralph, Osborne s'exprima plus fortement encore en faveur de ma prétendue poésie, disant qu'il s'était retenu en ma présence, de peur que je ne le soupçonnasse de flatterie. « Qui eût imaginé, dit-il, « que Franklin fût capable d'écrire ainsi ! Quel coloris ! quelle force ! quel feu ! Il a enchéri sur l'original. Dans la conversation, il cherche ses expressions ; il hésite, il balbutie, et cependant comme « il écrit, grand Dieu ! » A la réunion suivante, Ralph apprit à nos compagnons le tour que nous leur avions joué, et l'on rit aux dépens d'Osborne.

Cette aventure confirma Ralph dans sa résolution de devenir poëte[1]. Je fis tout ce que je pus pour l'en dissuader ; il continua de versifier, jusqu'à ce que

1. Ralph se fit un nom comme historien et comme écrivain politique. Ses poésies et ses pièces de théâtre eurent peu de suc-

Pope le guérit de cette manie. Il devint cependant un assez bon écrivain en prose : nous en parlerons davantage dans la suite. Mais comme je n'aurai peut-être plus occasion de revenir sur les deux autres, je dirai ici que Watson mourut entre mes bras quelques années après. Nous le regrettâmes beaucoup; c'était le meilleur de notre bande. Osborne passa aux Antilles, où il devint avocat distingué, et gagna de l'argent; mais il mourut jeune. Nous étions sérieusement convenus, lui et moi, que celui des deux qui mourrait le premier, viendrait, si la chose était possible, faire une visite amicale au survivant, et l'informer comment les choses se passent dans cet autre monde. Mais il n'a jamais rempli sa promesse.

Le gouverneur paraissait aimer ma compagnie, il m'invitait souvent chez lui; il me parlait toujours de mon établissement comme d'une chose arrêtée. Il devait me donner des lettres de recommandation pour plusieurs de ses amis, sans parler de la lettre de crédit qui devait me procurer la somme néces-

cès. Il fit un poëme intitulé : *la Nuit*, et un autre intitulé : *Saicney*, dans lequel il attaqua Swift, Pope et Gay. Pope, pour se venger, mit le nom de Ralph dans le *Dunciade* :

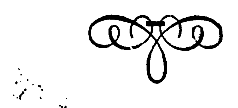
Silence, loups, tandis que Ralph hurle pour Cynthia,
Et rend la *Nuit* hideuse; répondez-lui, hibous.

Ralph mit sa plume au service des ministres, et mourut pensionné en 1762

saire pour acheter une presse, des caractères, du papier, etc. Il m'indiqua plusieurs rendez-vous pour me donner ces lettres, me promettant qu'elles seraient prêtes, mais à chaque visite il me remettait au lendemain. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au moment où le vaisseau, dont le départ avait été retardé plusieurs fois, fut sur le point de mettre à la voile. Lorsque je me présentai pour prendre congé de sir William et recevoir ses lettres, son secrétaire, le docteur Caird, vint me trouver et me dit que le gouverneur était très-occupé à écrire, mais qu'il serait à New-Castle avant que le vaisseau y fût arrivé, et qu'il me les y remettrait.

Quoique Ralph fût marié et qu'il eût un enfant, il se décida à m'accompagner dans ce voyage. On croyait qu'il voulait se procurer des correspondants en Angleterre et obtenir des marchandises pour les vendre en commission ; mais j'appris ensuite qu'ayant des motifs de mécontentement contre les parents de sa femme, il se proposait de la leur laisser sur les bras, et de ne jamais retourner en Amérique. Ayant fait mes adieux à mes amis, et échangé des promesses avec miss Read, je quittai Philadelphie. Le vaisseau jeta l'ancre à New-Castle : le gouverneur y était ; mais quand je me présentai chez lui, son secrétaire vint à moi ; il m'exprima le vif regret qu'éprouvait sir William de ne pouvoir me voir en ce moment, parce qu'il avait des affaires de

la plus haute importance ; mais il m'enverrait certainement les lettres à bord, me souhaitait heureux voyage et un prompt retour, etc. Je retournai à bord un peu surpris, mais n'ayant aucun soupçon.



CHAPITRE III.

Franklin, accompagné de Ralph, met à la voile pour Londres. — A son arrivée il remet des lettres qu'il suppose écrites par le gouverneur. — Il découvre que Keith l'a trompé. — Son argent est épuisé. — Il s'engage comme ouvrier imprimeur chez Palmer. — Il écrit et imprime un traité de métaphysique. — Fréquente un club composé du docteur Mandeville et autres personnes. — Se brouille avec Ralph. — Passe à l'imprimerie de Watts, près de Lincoln's Inn-Fields. — Habitudes des ouvriers. — Dépenses de Franklin. — Ses hauts faits en natation. — Il entreprend des affaires avec M. Denham. — Sir William Wyndham.

M. Andrew Hamilton, célèbre avocat de Philadelphie, avait pris passage sur notre navire, pour lui et pour son fils. Il y avait aussi M. Denham, quaker et négociant, et MM. Oniam et Russel, maîtres de forges dans le Maryland. Ils avaient retenu la grande chambre, de sorte que Ralph et moi fûmes obligés de nous loger avec l'équipage; et comme personne ne nous connaissait à bord, on nous regarda comme

des gens du commun. Mais M. Hamilton retourna de New-Castle à Philadelphie avec son fils James, qui, depuis, fut gouverneur; le père était rappelé par des honoraires considérables qu'on lui offrait pour venir plaider contre la saisie d'un bâtiment. Et juste au moment de mettre à la voile, le colonel French vint à bord; les égards qu'il me montra firent qu'on m'accorda plus de considération; les autres passagers m'invitèrent, ainsi que mon ami Ralph, à venir dans la chambre, où maintenant il y avait place, et nous allâmes nous y établir.

J'appris que le colonel French avait apporté à bord les dépêches du gouverneur, et je demandai au capitaine celles dont je devais être porteur. Il me répondit que toutes les lettres avaient été mises ensemble dans le sac; qu'il n'avait pas le temps de chercher les miennes, mais qu'avant notre arrivée en Angleterre, il me fournirait l'occasion de les prendre : je me tranquillisai donc pour le moment, et nous continuâmes notre voyage. Nous avions bonne société dans la chambre, et nous vivions dans une abondance peu ordinaire, M. Hamilton ayant laissé toutes les provisions qu'il avait faites, et il y en avait beaucoup. Pendant cette traversée, M. Denham contracta pour moi une amitié qui dura autant que sa vie. Le voyage, d'ailleurs, ne fut pas très-agréable, car nous eûmes presque toujours du mauvais temps.

Quand nous entrâmes dans la Manche, le capitaine me tint parole, et me remit le sac aux lettres pour y chercher celles du gouverneur. J'en trouvai quelques-unes sur l'enveloppe desquelles on avait écrit : *confiée aux soins de M. Franklin.* J'en choisis six ou sept, jugeant à l'écriture qu'elles pouvaient être celles qu'on m'avait promises. Une d'elles notamment était adressé à Basket, imprimeur du roi, et une autre à un marchand de papier. Nous arrivâmes à Londres le 24 décembre 1724. Je me rendis d'abord chez le papetier, qui se trouva le premier sur mon chemin; je lui remis la lettre comme lui étant adressée par le gouverneur Keith. « Je ne « connais personne de ce nom, » me dit-il, et ayant ouvert la lettre : « Oh! s'écria-t-il, c'est de Riddles- « den : j'ai reconnu depuis peu que c'est un coquin « fieffé; je ne veux rien avoir à faire avec lui, ni « recevoir de ses lettres ; » sur quoi il me remit la dépêche entre les mains, me tourna les talons, et s'occupa de servir quelque pratique. Je fus surpris de voir que ces lettres n'étaient point du gouverneur; et réfléchissant sur toutes les circonstances, je commençai à douter de sa sincérité. J'allai trouver mon ami Denham, et je m'ouvris à lui de toute l'affaire. Il me dévoila le caractère de Keith, et me dit qu'il n'y avait pas la moindre probabilité qu'il eût écrit de lettres en ma faveur, que parmi tous ceux qui le connaissaient, personne n'avait la moindre

confiance en lui. Denham rit de l'idée que le gouverneur m'aurait donné une lettre de crédit, lui qui n'avait de crédit chez personne. J'étais fort inquiet de ce que je pourrais faire; Denham me conseilla de chercher de l'emploi dans ma profession. « Vous vous perfectionnerez, me dit-il, chez les « imprimeurs anglais, et à votre retour en Améri- « que, vous vous établirez avec avantage. »

Il arriva que nous savions tous deux, aussi bien que le papetier, que Riddlesden, l'attorney[1], était un vrai fripon. Il avait à demi ruiné le père de miss Read, en lui persuadant de le cautionner. D'après sa lettre, il paraissait qu'il y avait sur le tapis une intrigue secrète pour nuire à M. Hamilton, qu'on supposait en chemin pour Londres avec nous, et que Keith avait trempé dans le complot avec Riddlesden. Denham, qui était ami d'Hamilton, pensa qu'il fallait l'en informer : aussi quand ce dernier débarqua en Angleterre, ce qui ne tarda guère, je me rendis chez lui, et moitié par ressentiment contre Keith et Riddlesden, moitié par intérêt pour lui, je lui remis la lettre. Il me remercia cordialement; l'avis avait de l'importance pour lui; depuis ce temps il devint mon ami, fort à mon avantage en plus d'une occasion.

Mais que penser d'un gouverneur qui joue un

1. Espèce d'avoué avocat.

tour si misérable et en impose si grossièrement à un enfant sans expérience? C'était chez lui une habitude. Il voulait plaire à tout le monde, et, n'ayant rien à donner, il donnait des espérances. C'était d'ailleurs un homme d'esprit et de sens, un assez bon écrivain et un bon gouverneur pour le peuple; ses constituants, les Propriétaires[1], n'en auraient pu dire autant, car il s'écartait quelquefois de leurs instructions. Quelques-unes de nos meilleures lois sont de lui, et ont été rendues sous son administration.

Ralph et moi étions inséparables : nous prîmes ensemble un logement dans Little-Britain, à trois shillings et demi par semaine; c'était tout ce que nous pouvions y mettre. Ralph trouva quelques parents, mais ils étaient pauvres et hors d'état de l'assister. Ce fut alors qu'il m'apprit son intention de rester à Londres, et de ne jamais retourner à Philadelphie. Il n'avait pas apporté d'argent avec lui, tout ce dont il pouvait disposer ayant servi à payer son passage. J'avais quinze pistoles, aussi m'enprunta-t-il de quoi vivre, tandis qu'il cherchait de l'occupation. Il pensa d'abord au théâtre, se croyant né pour être acteur; mais Wilkes[2], à qui il s'adressa,

1. Le gouvernement de la Pensylvanie appartenait héréditairement à la famille de Penn, le fondateur de la colonie. C'était du reste un pouvoir assez limité, la colonie ayant une libre représentation.

2. C'était un comédien distingué.

lui conseilla franchement de n'y pas songer, attendu qu'il lui serait impossible de réussir. Il proposa alors à Roberts, éditeur dans Pater-Noster-Row, d'écrire pour lui une feuille hebdomadaire, dans le genre du *Spectateur*, à des conditions que celui-ci n'accepta point. Enfin il tâcha d'obtenir de l'ouvrage, comme écrivain public, et de faire des copies pour les papetiers et les hommes de loi dans les environs du Temple; mais il ne trouva pas de place vacante.

Quant à moi, je trouvai sur-le-champ de l'occupation chez Palmer, célèbre imprimeur dans l'enclos de Saint-Barthélemy : j'y restai près d'un an. Je travaillais beaucoup, mais je dépensais avec Ralph une bonne partie de ce que je gagnais, courant avec lui les spectacles et les autres amusements publics. Nous avions vu à peu près la fin de mes pistoles, et nous vivions alors au jour le jour. Ralph semblait avoir tout à fait oublié sa femme et son enfant, et j'oubliais aussi par degrés mes engagements avec miss Read, à qui je n'écrivis qu'une seule fois, encore était-ce pour lui annoncer que probablement je ne retournerais pas de sitôt à Philadelphie. C'est encore là un des *errata* de ma vie que je voudrais corriger, si je recommençais à vivre. En fait, les dépenses que nous faisions me mettaient dans l'impossibilité de payer mon retour.

Chez Palmer je fus employé comme compositeur,

à la seconde édition de *la Religion de la Nature*, de Wollaston[1]. Quelques-uns de ses raisonnements ne me paraissant pas fondés, j'écrivis une petite brochure métaphysique où je les critiquai. Elle était intitulée : *Dissertation sur la liberté et la nécessité, le plaisir et la peine;* je la dédiai à mon ami Ralph, et ne la tirai qu'à petit nombre. Elle me valut d'être plus considéré par M. Palmer, qui me regarda comme un jeune homme de quelque talent, quoiqu'il me fît des reproches sérieux sur les principes contenus dans cet ouvrage qui lui paraissait abominable. La publication de ce pamphlet est encore un des *errata* de ma vie[2]. Tandis que je logeais dans Little-Britain, je fis connaissance avec un libraire nommé Wilcox dont la boutique touchait à ma porte. Il avait une immense collection de livres d'occasion. On ne connaissait pas encore les cabinets de lecture; nous convînmes que moyennant un prix raisonnable dont je ne me souviens pas, je pourrais prendre pour les lire tous ceux de ses livres qui me plairaient : je regardai

1. *Religion of Nature delineated.* C'est un de ces essais de théologie naturelle si fort à la mode dans le dix-huitième siècle. L'objet de ces livres est de montrer l'accord du christianisme et de la raison.

2. Ce pamphlet, longtemps perdu et considéré comme introuvable, a été réimprimé par M. Parton, à la suite de sa vie de Franklin. Tom. I. C'est un ouvrage d'écolier, et Franklin a raison de l'appeler un de ses *errata*. Il y revient dans le chapitre suivant pour le condamner.

cela comme une bonne fortune, et j'en profitai autant que je pus.

Mon pamphlet étant tombé par hasard entre les mains d'un chirurgien nommé Lyons, auteur d'un livre intitulé : *l'Infaillibilité du jugement humain*, cela me valut sa connaissance. Il me témoigna beaucoup d'estime, vint souvent me voir pour causer de toutes ces questions, et me conduisit à la taverne des *Cornes*, dans Cheapside. Il me présenta au docteur Mandeville, auteur de *la Fable des Abeilles*, qui tenait dans cette taverne un club dont il était l'âme; c'était un aimable et plaisant compagnon. Lyons me présenta aussi au docteur Pemberton[1], au café de Baston. Le docteur me promit de me procurer quelque jour l'occasion de voir sir Isaac Newton, ce que je désirais vivement; mais ce jour n'arriva jamais.

J'avais apporté quelques curiosités dont la plus remarquable était une bourse d'amiante, substance que le feu purifie sans la brûler. Sir Hans Sloane en entendit parler, vint me voir, m'engagea à aller chez lui dans Bloomsbury-Square, me montra toutes ses curiosités, et me persuada d'y ajouter ma bourse; il me la paya généreusement[2].

1. Membre de la Société Royale, auteur d'un *Aperçu de la philosophie de sir Isaac Newton*, et d'un *Traité de chimie*; mort en 1771.
2. Franklin oublie qu'il avait écrit à sir Hans Sloane pour lui offrir de lui vendre son *coton Salamandre*.

Dans notre maison logeait une jeune marchande de modes, qui avait, je crois, une petite boutique dans les Cloîtres[1]. Elle avait reçu une assez bonne éducation, était vive, sensible, et d'une conversation agréable. Le soir, Ralph lui lisait des comédies : ils devinrent intimes ; elle prit un autre logement, il l'y suivit. Ils vécurent quelque temps ensemble ; mais Ralph étant toujours sans emploi, et elle ayant un enfant, ce qu'elle avait n'était pas suffisant pour les faire vivre tous les trois. Ralph résolut alors de quitter Londres, et d'établir une école de campagne : il se croyait très en état de faire une telle entreprise, car il avait une belle main et était passé maître en arithmétique et en comptabilité. Il regardait pourtant cette occupation comme au-dessous de lui, et comptant sur une meilleure fortune, il ne voulait pas qu'on sût un jour qu'il avait dérogé ; aussi changea-t-il de nom, et me fit-il l'honneur de prendre le mien. Je ne tardai pas à recevoir de lui une lettre où il m'annonçait qu'il s'était établi dans un petit village (du comté de Berk, je crois); c'est là qu'il montrait à lire et à écrire à dix ou douze enfants qui le payaient à raison de six pence[2] chacun par semaine. Il recommandait mistress T.... à mes soins, et me priait

1. Aux environs de la Bourse.
2. 60 centimes.

de lui répondre à l'adresse de *M. Frânklin*, maître d'école, à tel endroit.

Ralph continua de m'écrire souvent; il m'envoya de longs fragments d'un poëme épique qu'il composait alors, en me demandant mes remarques et mes corrections. Je lui en envoyai quelques-unes de temps à autre, mais je tâchai surtout de lui ôter l'envie de continuer son ouvrage. Une des satires de Young venait de paraître. J'en copiai un assez long morceau où le poëte met au grand jour la folie de courir après les muses, et je l'envoyai à Ralph. Ce fut peine perdue; chaque courrier m'apportait une nouvelle feuille du poëme.

Cependant mistress T.... ayant négligé pour Ralph et ses amis et son commerce, se trouvait souvent gênée, m'envoyait chercher, et m'empruntait tout l'argent que je pouvais épargner pour l'aider. Je pris goût à sa compagnie; et n'étant pas retenu par la religion, je voulus me prévaloir des services que je lui rendais. J'essayai de prendre avec elle quelques libertés (encore un *erratum*), qu'elle repoussa avec une juste indignation. Elle écrivit à Ralph, et lui apprit ma conduite; il en résulta une rupture entre nous. Quand il revint à Londres, il me signifia qu'il regardait comme annulées toutes les obligations qu'il m'avait, d'où je conclus que je ne reverrais jamais l'argent que je lui avais prêté, ou que j'avais avancé pour lui. Ceci avait peu d'im-

portance, puisque Ralph était sans ressources; en perdant son amitié, je me sentis délivré d'un pesant fardeau. Je songeai alors à avoir quelque argent devant moi, et dans l'espoir d'être occupé plus avantageusement, je quittai Palmer pour entrer chez Watts, qui demeurait auprès de Lincolns-Inn-Fields : son imprimerie était encore plus considérable que celle de Palmer; j'y restai tout le temps de mon séjour à Londres.

En entrant dans l'imprimerie de Watts, je me mis à la presse, imaginant que j'avais besoin de l'exercice corporel auquel j'étais habitué en Amérique, où le travail de la presse alterne avec la composition. Je ne buvais que de l'eau : les autres ouvriers, au nombre d'environ cinquante, étaient grands buveurs de bière. Au besoin cependant je montais et descendais les escaliers portant de chaque main une grande forme de caractères, tandis que les autres employaient les deux mains pour en porter une seule. Ils s'étonnaient de voir par cette preuve et par d'autres, que l'*Américain aquatique*, comme ils m'appelaient, était *plus fort* qu'eux qui buvaient de la bière *forte*. Nous avions un garçon de cabaret qui était toujours dans l'atelier pour fournir de la bière aux ouvriers. Mon compagnon de presse buvait chaque jour une pinte avant déjeuner, une pinte en déjeunant avec son pain et son fromage; une pinte entre le déjeuner et le

dîner, une pinte en dînant, une pinte dans l'après-midi, vers les six heures, et une dernière quand il avait fini sa journée. Je regardais cette habitude comme détestable; mais mon compagnon prétendait qu'il était nécessaire de boire de la bière *forte* pour avoir *des forces* en travaillant; j'essayai de le convaincre que la force corporelle que donne la bière ne peut être qu'en proportion de la farine d'orge qu'elle contient; qu'il entre plus de farine dans un pain d'un penny que dans une pinte de bière, et que par conséquent, son pain d'un penny arrosé d'une pinte d'eau, lui donnerait plus de forces que sa bière. Il n'en continua pas moins à boire, il avait tous les samedis soir quatre à cinq shillings à donner sur sa paye, pour cette misérable boisson, dépense dont je me trouvais exempt. C'est ainsi que, par leur faute, ces pauvres diables restent toujours au-dessous de leurs affaires.

Au bout de quelques semaines, Watts, désirant m'avoir à la composition, je quittai la presse; les compositeurs me demandèrent de payer une nouvelle *bienvenue*, c'était une affaire de cinq shillings. Je regardai cette demande comme une exaction, attendu que j'avais déjà payé ma bienvenue aux pressiers : le patron pensa de même, et me défendit de payer. Je résistai pendant deux ou trois semaines, on me traita comme un excommunié. Si je quittais la salle un instant, on me jouait tous les

mauvais tours possibles, on mêlait mes caractères, on transposait mes lignes, on mettait ma composition en pâte, etc., etc. Tous ces désordres on les attribuait à *l'esprit de la chapelle*[1], qui, disait-on, tourmentait ceux dont l'entrée n'était pas régulière. Enfin, malgré la protection du patron, je pris le parti de céder et de payer, convaincu que c'est folie que de vivre en mauvaise intelligence avec des gens qu'on doit avoir tous les jours pour compagnons.

Je me trouvai alors avec eux sur un bon pied, et j'acquis bientôt sur eux une influence considérable. Je proposai quelques changements raisonnables à leurs règlements d'atelier, et je les fis adopter, en dépit de l'opposition. A mon exemple, un grand nombre d'ouvriers renoncèrent à leur misérable déjeuner de bière, de pain et de fromage, en voyant qu'ils pouvaient se procurer dans une maison voisine une bonne soupe de gruau, bien chaude, assaisonnée de poivre, bien garnie de pain, avec un morceau de beurre, pour le prix d'une pinte de bière, c'est-à-dire pour trois pennys. C'était un déjeuner tout à la fois plus nourrissant et plus économique, et qui ne montait pas à la tête.

1. La *chapelle* était le nom que les ouvriers anglais donnaient à l'imprimerie; je crois que le même nom a existé en France. On dit encore un exemplaire de *chapelle* pour un exemplaire composé avec les feuilles d'épreuve.

Ceux qui continuaient à se gorger de bière toute la journée, étaient quelquefois sans crédit au cabaret, faute de payement; alors ils me priaient de répondre pour eux, *leur lumière étant éteinte*, pour me servir de leur expression. Le samedi soir, je surveillais la paye, et je retenais le montant des engagements que j'avais contractés pour eux, et qui allaient quelquefois à trente shillings par semaine. Ce petit service, et la réputation que j'avais d'être un bon *zigue* (ce qui veut dire une langue bien pendue), maintinrent mon importance dans la société. Mon assiduité n'était pas moins agréable au maître (jamais je ne fêtais *saint lundi*), et la rapidité peu commune avec laquelle je composais, faisait qu'il me chargeait des ouvrages de ville qui sont ordinairement mieux payés. Je vivais donc agréablement.

Mon logement dans Little-Britain étant trop éloigné, j'en pris un autre dans Duke-Street, en face de la chapelle catholique. C'était au troisième étage sur le derrière, dans un magasin italien. La maison était tenue par une veuve. Elle avait une fille, une servante et un garçon de boutique; ce dernier ne logeait pas chez elle. Après avoir fait prendre des renseignements à mon ancienne demeure, la veuve consentit à me loger pour le même prix de trois shillings et demi par semaine, ce qu'elle ne faisait à si bon marché, me dit-elle, que

parce que la présence d'un homme serait une protection pour sa maison. La veuve était âgée. Fille d'un ministre protestant, elle avait été élevée dans la religion réformée; mais elle avait été convertie au catholicisme par son mari, dont elle révérait la mémoire. Elle avait longtemps vécu avec des personnes de distinction, elle en pouvait citer mille anecdotes, à remonter jusqu'au règne de Charles II. Elle avait les genoux perclus par la goutte, et sortait rarement de sa chambre, aussi avait-elle quelquefois besoin de compagnie; la sienne me paraissait si agréable, que j'étais toujours prêt à passer la soirée avec elle toutes les fois qu'elle le désirait. Notre souper ne consistait qu'en un demi-anchois chacun, une très-petite tranche de pain et de beurre, et une demi-pinte d'ale que nous partagions : mais sa conversation en faisait l'assaisonnement. Comme je ne rentrais jamais tard, et que je ne causais aucun embarras dans sa maison, elle désirait me conserver pour locataire; aussi, lorsque je lui parlai d'un logement qu'on me proposait, plus près de mon imprimerie, à raison de deux shillings par semaine, ce qui, dans mes projets d'économie, faisait quelque différence pour moi, elle me dit de n'y pas songer, et m'offrit une diminution de deux shillings par semaine. Je demeurai donc chez elle, à raison d'un shilling et demi, aussi longtemps que je restai à Londres.

Dans un grenier de la maison, vivait, dans la retraite la plns profonde, une vieille fille de soixante-dix ans. J'appris de mon hôtesse que cette dame était catholique romaine; elle avait été envoyée sur le continent dans sa jeunesse, et était entrée dans un couvent avec l'intention de se faire nonne. Mais le climat ne lui convenant point, elle était retournée en Angleterre, et comme il ne s'y trouve pas de couvent, elle avait fait vœu de vivre en nonne autant que la chose était possible dans sa situation. En conséquence elle avait disposé de tout son bien pour des œuvres de charité, et ne s'était réservé, pour vivre, que douze livres sterling[1] de rente annuelle, encore donnait-elle en charités une partie de cette somme. Elle ne vivait que de gruau à l'eau, et ne faisait de feu que pour le faire bouillir. Elle avait passé bien des années dans ce grenier. Ceux qui avaient successivement occupé la maison étaient catholiques, et lui avaient permis d'y loger *gratis*, convaincus que sa présence attirerait sur eux la bénédiction du ciel. Un prêtre la venait confesser tous les jours.

« Je lui demandai une fois, me dit mon hôtesse, comment, en vivant comme elle faisait, elle pouvait trouver tant d'occupation pour un confesseur.

1. 300 francs.

— Oh! répondit-elle, il est impossible d'éviter les *vaines pensées.* »

J'obtins un jour la permission de lui rendre visite. Elle était enjouée, polie, et d'une conversation agréable. La chambre était propre; mais il ne s'y trouvait d'autre meuble qu'un matelas, une table avec un crucifix et un livre, un tabouret sur lequel elle me fit asseoir, et un tableau sur la cheminée, représentant sainte Véronique déployant son mouchoir sur lequel était empreinte la figure sanglante de Jésus-Christ; ce qu'elle m'expliqua avec grand sérieux. Elle était pâle, mais n'était jamais malade; je cite cet exemple afin de prouver une fois de plus avec quel chétif revenu on peut maintenir sa vie et sa santé.

A l'imprimerie de Watts, je fis la connaissance d'un jeune homme d'esprit nommé Wygate. Il avait des parents riches, avait été mieux élevé que la plupart des imprimeurs, était un latiniste passable, parlait français et aimait la lecture. En allant deux fois à la rivière je lui appris à nager, ainsi qu'à un de ses amis, et ils devinrent bientôt bons nageurs. Ils me présentèrent à quelques personnes de province qui allaient par eau à Chelsea, pour y voir le collége et le cabinet de curiosités de don Saltero. Au retour et à la demande de la compagnie dont Wygate avait excité la curiosité, je me déshabillai, sautai dans la Tamise, et revins à la

nage presque de Chelsea au pont de Blackfriars, faisant, pendant le trajet, sur l'eau et entre deux eaux, des tours d'adresse et d'agilité qui surprirent et amusèrent beaucoup ceux qui ne les connaissaient pas encore.

Dès l'enfance j'avais aimé cet exercice. J'avais étudié et pratiqué les mouvements et les positions de Thévenot; j'en avais même inventé, en visant à l'aisance et à la grâce autant qu'à l'utilité[1]. Je pris cette occasion pour montrer à la compagnie tout mon savoir-faire, et je ne fus pas peu flatté de son admiration. Wygate qui désirait devenir passé-maître dans cet exercice, s'attacha de plus en plus à moi, autant par ce motif que par la ressemblance de nos études. Il finit par me proposer de faire ensemble notre tour d'Europe, en travaillant partout de notre métier pour nous défrayer. Ce projet me souriait assez. J'en parlai à mon bon ami, M. Denham, avec qui je passais souvent une heure quand j'en avais le loisir; il m'en dissuada, et me conseilla de ne songer qu'à retourner à Philadelphie, ce qu'il était sur le point de faire.

Il faut que je rapporte ici un trait du caractère de ce digne homme. Il avait été autrefois dans le commerce à Bristol; mais n'y ayant pas réussi, il

1. Franklin a écrit deux traités sur l'art de nager.

composa avec ses créanciers, et partit pour l'Amérique. C'est là qu'à force de travail, il fit en peu d'années une grande fortune commerciale. Lorsqu'il arriva en Angleterre avec moi, il invita ses anciens créanciers à dîner, les remercia des conditions favorables qu'il en avait obtenues, et tandis qu'ils ne s'attendaient qu'à un dîner, chacun d'eux, au premier service, trouva sous son assiette une traite sur un banquier pour le montant de tout ce qui lui restait dû en principal et en intérêts.

M. Denham me dit qu'il était sur le point de retourner à Philadelphie, et d'y porter une quantité considérable de marchandises pour y ouvrir un magasin. Il me proposa de m'emmener avec lui en qualité de commis, pour tenir les livres, ce qu'il se chargeait de m'apprendre, copier les lettres, et garder le magasin. Il ajouta qu'aussitôt que je serais au fait des affaires, il m'enverrait aux Antilles avec une cargaison de pain et de farine, qu'il me procurerait d'autres commissions avantageuses, et qu'avec de la conduite, je pourrais former un bon établissement. La chose me plut. Londres commençait à m'ennuyer : je me rappelais avec plaisir les jours heureux que j'avais passés en Pensylvanie, je désirais revoir ce pays. Il fut donc aussitôt convenu entre nous que j'entrerais chez lui aux appointements de cinquante livres par an, monnaie de Pen-

sylvanie[1]. C'était moins que ce que me valait alors mon état de compositeur; mais j'avais une perspective plus avantageuse.

Je dis donc adieu à l'imprimerie, et pour toujours, à ce que je croyais. J'entrai sur-le-champ dans mes nouvelles fonctions. J'accompagnais M. Denham chez tous les marchands pour y acheter divers articles; je veillais à l'emballage; je faisais des commissions, je pressais les ouvriers, etc. Lorsque tout fut à bord, il me resta quelques jours de loisir. Un de ces jours-là, à ma grande surprise, un homme célèbre que je ne connaissais que de nom, sir William Wyndham, me fit prier de passer chez lui. Je m'y rendis. Il avait entendu parler, je ne sais trop comment, de mon voyage, à la nage, de Chelsea au pont de Blackfriars, et il savait qu'en peu d'heures j'avais enseigné l'art de nager à Wygate et à un autre jeune homme. Il avait deux fils prêts à partir pour faire leur tour d'Europe; il désirait qu'ils apprissent à nager avant leur départ, et il me proposa une récompense généreuse, si je voulais leur donner des leçons. Ils n'étaient pas encore à Londres; le temps de mon séjour dans cette ville était incertain : je ne pus donc accepter cette proposition. Mais cet incident me fit penser que si je restais en Angleterre et que j'y ouvrisse une école

1. La livre de Pensylvanie valait moins que la livre sterling qui était de 25 francs.

de natation, je pourrais y gagner beaucoup d'argent. Cette idée me frappa si vivement que si l'offre m'eût été faite plus tôt, il est probable que je ne serais pas retourné si vite en Amérique. Bien des années après, vous et moi, nous avons eu une affaire plus importante à traiter avec un de ces fils de sir William Wyndham, devenu comte d'Egremont : j'en parlerai quand le temps sera venu.

Ce fut ainsi que je passai environ dix-huit mois à Londres. Pendant la plus grande partie de ce temps, je travaillai sans relâche dans ma profession, et je dépensai fort peu pour moi-même, si ce n'est en spectacles et en livres. Mon ami Ralph m'avait longtemps tenu dans la pauvreté. Il me devait environ vingt-sept livres sterling[1] que suivant toute apparence je ne devais jamais revoir, somme considérable à déduire de mes petites économies ! J'aimais Ralph néanmoins, car il avait beaucoup de qualités aimables. Mais si je n'avais pas augmenté ma fortune, j'avais augmenté mon instruction, j'avais fait connaissance avec des personnes d'esprit dont la conversation était pour moi d'un grand avantage ; et j'avais lu énormément.

1. 675 francs.

CHAPITRE IV.

Voyage de Londres à Philadelphie. — Projets de Franklin détruits par la mort de M. Denham. — Keimer lui offre la direction de son imprimerie. — Portrait des ouvriers de l'imprimerie. — Franklin se décide à se séparer de Keimer, et commence les affaires à son propre compte. — Il grave des planches pour le papier monnaie de New-Jersey, et imprime les Bills. — Ses vues sur la religion. — Nouvelles de sa brochure de Londres. — Traduction nouvelle de l'oraison dominicale avec des explications. — Franklin s'associe avec Hugh Meredith pour l'exploitation d'une imprimerie.

Nous partîmes de Gravesend le 23 juillet 1726. Pour les incidents de ce voyage[1], je vous renvoie à mon Journal, vous les y trouverez exactement détaillés. La partie la plus importante de ce Journal est peut-être le plan qu'on y trouve, et que j'avais dressé pendant la traversée; c'était une règle de conduite pour l'avenir[1]; ce plan est d'autant plus

1. Voyez l'Appendice, à la fin de ce volume.
2. Ce plan de conduite ne s'est pas retrouvé dans le manuscrit.

remarquable que je le formai étant encore bien jeune, et que je le suivis assez fidèlement jusque dans ma vieillesse.

Nous débarquâmes à Philadelphie le 11 octobre. J'y trouvai plus d'un changement. Keith n'était plus gouverneur, il avait été remplacé par le major Gordon. Je le rencontrai qui se promenait dans la rue comme un simple particulier. Il parut un peu

M. Parton, 1, 152, croit l'avoir découvert dans un papier écrit de la main de Franklin et ainsi conçu :

« Ceux qui écrivent sur l'art poétique nous enseignent que pour faire quelque chose qui mérite d'être lu, il faut toujours, avant de commencer, se former un plan régulier; autrement on s'expose à ne faire rien que de confus. Je suis disposé à croire qu'il en est de même dans la vie. Je ne me suis jamais fait un plan régulier de conduite, aussi ma vie n'a-t-elle été qu'une suite de scènes confuses. Je vais commencer une vie nouvelle; c'est le moment de prendre quelques résolutions et de dresser un programme de conduite, afin de vivre désormais comme une créature raisonnable.

« I. Il est nécessaire que je sois extrêmement frugal jusqu'à ce que j'aie payé ce que je dois.

« II. Essayer de dire la vérité en toute occasion; ne donner à personne des espérances qu'on ne peut remplir, être sincère en parole et en action : c'est la plus aimable qualité d'un être raisonnable.

« III. M'appliquer à toute besogne que j'entreprends, ne pas me laisser divertir de mes affaires par quelque projet insensé de devenir riche tout d'un coup, car le travail et la patience sont les sources les plus sûres de l'abondance.

« IV. Je prends la résolution de ne dire du mal de personne, la chose même fût-elle vraie; j'essayerai plutôt d'excuser les fautes que j'entendrai reprocher à autrui, et à l'occasion je dirai tout le bien que je sais de chacun. »

Franklin est revenu plus d'une fois sur cette idée. Il y a dans ses *Mémoires* et dans ses *Essais de morale* plusieurs de ces plans de conduite. Il a toujours voulu savoir le pourquoi et le comment de chaque chose, et surtout de chacun des actes de sa vie.

honteux de me voir, et passa sans rien dire. Je n'aurais pas été moins honteux de reparaître devant miss Read, si ses parents, désespérant avec juste raison de mon retour, après le reçu de ma lettre ne l'avaient engagée à se marier. Elle avait épousé, pendant mon absence, un potier nommé Rogers. Elle ne fut jamais heureuse avec lui, et s'en sépara bientôt, refusant d'habiter avec lui et de porter son nom : car le bruit courait qu'il avait une autre femme. C'était un misérable dont le seul mérite était d'être excellent ouvrier, ce qui avait séduit la famille de miss Read. Il fit des dettes, prit la fuite en 1727 ou 1728, et passa aux Antilles, où il mourut.

Keimer avait une maison mieux montée qu'à mon départ; la boutique était bien fournie en papeterie. Il y avait abondance de caractères neufs, et un assez grand nombre d'ouvriers, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de bon ; Keimer paraissait avoir beaucoup d'ouvrage.

M. Denham prit un magasin dans Water-Street[1], nous y étalâmes nos marchandises : je m'appliquai au commerce, j'étudiai les comptes, et je devins, en peu de temps, habile vendeur. Nous logions et nous mangions ensemble ; il me donnait les conseils d'un père, et en avait pour moi la tendresse; je le res-

1. La rue la plus commerçante de Philadelphie.

pectais et je l'aimais; nous aurions vécu ensemble fort heureusement; mais au commencement de février 1727, comme je venais d'achever ma vingt et unième année, nous tombâmes tous deux malades. Je fus attaqué d'une pleurésie qui faillit m'emporter. Je souffrais beaucoup, je me crus perdu et me trouvai un peu désappointé quand je revins à la santé, regrettant presque d'avoir un jour ou l'autre à recommencer toute cette désagréable opération. J'ai oublié quelle était la maladie de M. Denham; elle fut très-longue, il finit par y succomber. Par testament nuncupatif il me laissa un petit legs comme témoignage d'amitié, et je me trouvai encore une fois seul dans le vaste monde, car le magasin fut confié aux exécuteurs testamentaires, et mon emploi se trouva supprimé.

Mon beau-frère Holmes étant alors à Philadelphie, m'engagea à reprendre mon ancien métier; Keimer me tenta en m'offrant des appointements considérables pour me mettre à la tête de son imprimerie, afin qu'il pût s'occuper davantage de son magasin de papier. J'avais pris à Londres une mauvaise opinion de lui, d'après ce que m'en avaient dit sa femme et ses parents; je ne me souciais pas de me lier d'affaires avec lui. Je désirais trouver de l'occupation comme commis marchand; mais n'y ayant pas réussi, je traitai de nouveau avec Keimer. Je trouvai chez lui comme ouvriers

Hugues Meredith, Pensylvanien d'origine galloise. Il était agé de trente ans, et avait été élevé pour les travaux de la campagne; c'était un homme honnête, sensé, ne manquant pas d'expérience et aimant la lecture, mais adonné à la boisson. Venait ensuite Étienne Potts, jeune campagnard qui venait de compléter ses vingt et un ans; lui aussi avait été élevé pour vivre aux champs; il avait des talents naturels peu communs, beaucoup d'esprit et de gaieté, mais il était un peu paresseux. Keimer leur donnait des gages extrêmement faibles par semaine, à la condition de les augmenter d'un shilling tous les trois mois, s'ils le méritaient en se perfectionnant dans leur travail. L'espoir de gagner un jour un salaire élevé les avait attirés chez lui; Meredith devait travailler à la presse, et Potts à la reliure; Keimer s'était engagé à leur apprendre ces deux métiers, quoiqu'il ne sût ni l'un ni l'autre. Enfin il y avait encore chez lui un nommé John, sauvage Irlandais, complétement ignorant, dont un capitaine de vaisseau lui avait vendu les services pour quatre ans, et qui devait aussi travailler à la presse; puis Georges Webb, étudiant d'Oxford, que Keimer avait aussi acheté pour quatre ans, afin d'en faire un compositeur, et dont je parlerai tout à l'heure; enfin un jeune garçon de campagne, David Harry, qu'il avait pris en qualité d'apprenti.

Je m'aperçus bientôt que son intention, en m'accordant des appointements beaucoup plus forts qu'il n'avait coutume de le faire, était de former par mes soins ces ouvriers neufs et peu coûteux. Une fois que j'aurais instruit ces gens qui ne pouvaient le quitter, il lui serait facile de se passer de mes services. Je ne laissai pas néanmoins de me mettre gaiement à la besogne; je mis en bon ordre son imprimerie, où régnait une grande confusion, et j'amenai par degrés ses ouvriers à soigner leur travail, et à faire mieux.

C'était chose bizarre que de trouver un écolier d'Oxford, réduit à la condition de serviteur acheté. Webb n'avait que dix-huit ans; voici ce qu'il me conta de son histoire. Il était né à Gloucester, avait été élevé dans une école de grammaire, et s'était distingué parmi ses camarades par la manière dont il jouait son rôle, quand ils représentaient quelque pièce de théâtre. Il était membre du club *des beaux-esprits* à Gloucester, et les journaux de l'endroit avaient imprimé sa prose et ses vers. De là on l'envoya à Oxford; il y resta près d'un an, peu content de sa position, et n'ayant pas de plus grand désir que de voir Londres et de se faire comédien. Enfin ayant reçu les quinze guinées de son trimestre, au lieu de payer les dettes qu'il avait contractées, il quitta la ville, cacha sa robe d'écolier dans un buisson, et fit à pied le voyage de Londres.

Là, sans ami qui pût le conseiller, il tomba en mauvaise compagnie, dépensa bientôt ses guinées, ne trouva aucun moyen de se faire présenter aux comédiens, devint misérable, mit tous ses habits en gage et finit par manquer de pain. Un jour qu'il se promenait dans la rue, affamé et ne sachant que devenir, on lui mit en main une affiche d'enrôleur, où l'on offrait un bon repas à l'heure même, et une prime à ceux qui voudraient servir en Amérique. Il se rendit à l'instant même au bureau, signa l'engagement, fut mis à bord, fit la traversée, et n'écrivit pas une ligne à ses parents pour les informer de ce qu'il était devenu. C'était un compagnon agréable, plein d'esprit et de vivacité, d'un excellent caractère, mais paresseux, insouciant, et imprudent au suprême degré.

John, l'Irlandais, ne tarda pas à déserter; je vécus fort agréablement avec les autres; ils me respectaient d'autant plus qu'ils voyaient que Keimer était incapable de les instruire, tandis qu'avec moi ils apprenaient tous les jours quelque chose. Mes relations avec les gens d'esprit de la ville s'étendirent. Nous ne travaillions jamais le samedi, qui était le sabbat de Keimer, j'avais donc deux jours à donner à la lecture. Keimer lui-même me traitait avec une grande politesse et des égards apparents. Enfin je n'avais d'autre inquiétude que ma dette à Vernon; j'étais hors d'état de la payer, n'ayant été

jusque-là qu'un pauvre économe; mais Vernon fut assez complaisant pour ne me rien demander.

Notre imprimerie manquait souvent de *sortes*[1], et en Amérique il n'y avait point de fonderie de caractères. J'avais vu fondre des lettres à Londres chez James; mais sans faire grande attention aux procédés employés. Je parvins pourtant à faire un moule; je me servis des caractères que nous avions, comme de poinçons; je frappai des matrices en plomb, et par ce moyen je suppléai passablement à ce qui nous manquait. Je gravais au besoin, je fabriquais l'encre, j'étais garçon de magasin, en un mot j'étais un *factotum*.

Mais quelque utile que je me rendisse, je vis que mes services perdaient chaque jour d'importance, à mesure que les autres ouvriers devenaient plus habiles. En me payant le second quartier de mes appointements, Keimer me fit sentir qu'il les trouvait lourds, et qu'il pensait que je consentirais à une réduction. Il devint par degrés moins poli, prit davantage les airs d'un maître, trouva souvent des reproches à me faire, devint difficile, et parut chercher une rupture. Je supportai tout avec beaucoup de patience, car j'attribuais en partie sa mauvaise humeur au mauvais état de ses affaires. Enfin une misère rompit notre engagement. Un

1. C'est-à-dire de certaines lettres qui, dans la composition, s'épuisaient avant les autres.

grand bruit s'étant fait entendre près de notre maison, je mis la tête à la fenêtre pour voir ce qui se passait. Keimer, qui était dans la rue, leva les yeux, m'aperçut, me cria très-haut et d'un ton de colère de m'occuper de ma besogne; il ajouta quelques mots de reproches qui me piquèrent d'autant plus qu'ils étaient dits dans la rue, et que les voisins, qui étaient aussi aux fenêtres, se trouvaient témoins de la manière dont on me traitait. Keimer monta sur-le-champ dans l'imprimerie et continua à me quereller; les gros mots s'ensuivirent de part et d'autre; enfin il me signifia mon congé pour le trimestre, comme nous en étions convenus, en témoignant son regret de ne pouvoir me renvoyer plus tôt. Je lui répondis que ses regrets étaient superflus, attendu que je le quittais à l'instant même, et prenant mon chapeau je sortis de chez lui, après avoir prié Meredith, que je trouvai en bas, d'avoir soin de quelques objets que je laissais et de me les apporter à mon logis.

Meredith vint chez moi dans la soirée, nous reparlâmes de mon affaire. Il avait conçu pour moi beaucoup d'estime, et regrettait fort que je quittasse la maison, tandis qu'il y restait. Il me dissuada de retourner dans mon pays natal comme je commençais à y penser; il me rappela que Keimer devait tout ce qu'il possédait; que ses créanciers commençaient à s'inquiéter; qu'il tenait misérable-

ment sa maison : qu'il vendait souvent à prix coûtant, pour avoir de l'argent comptant; et souvent aussi vendait à crédit sans tenir aucun compte. Il y avait donc à parier que Keimer ferait bientôt faillite, ce serait une occasion dont je pourrais profiter. J'objectai mon manque d'argent; Meredith me répondit que son père avait une grande opinion de moi, et que d'après quelques conversations qu'ils avaient eues ensemble, il était sûr que son père m'avancerait la somme nécessaire à mon établissement, si je voulais former une société avec lui Meredith. « Mon engagement avec Keimer, ajouta-t-il, finira au printemps prochain; d'ici là nous pouvons faire venir de Londres une presse et des caractères. Je sais que je ne suis pas ouvrier; mais si vous voulez, vous apporterez dans la société votre talent en affaires, je fournirai le capital, et nous partagerons les bénéfices par moitié. »

La proposition me plut, j'acceptai. Son père était alors dans la ville, il approuva notre arrangement; d'autant plus, disait-il, que j'avais eu assez d'influence sur son fils pour le décider à ne plus boire que de loin en loin, et qu'il espérait que lorsque nous serions intimement unis, Meredith romprait entièrement avec cette mauvaise habitude. Je donnai au père un état des objets qui nous étaient nécessaires, il chargea un négociant de les faire venir d'Angleterre, et l'on convint de garder

un profond secret, jusqu'à ce que tout fût arrivé. En attendant je cherchai de l'ouvrage à l'autre imprimerie. Il n'y avait point de place, je restai quelques jours sans occupation. Cependant Keimer se croyait sur le point d'obtenir l'impression d'un papier monnaie pour New-Jersey : cet ouvrage exigeait des gravures et des caractères divers que seul je pouvais fournir; Keimer, craignant que Bradford ne me prît dans son imprimerie et ne lui enlevât l'affaire, m'écrivit une lettre fort polie, en me disant que d'anciens amis ne devaient pas se brouiller pour quelques mots échappés dans le feu de la colère, et il m'invita à rentrer chez lui. Meredith me décida à y consentir; c'était une occasion de l'instruire par mes leçons de chaque jour. Je rentrai donc chez Keimer, et nous vécûmes en termes plus doux qu'auparavant. Il obtint l'impression de New-Jersey; je fabriquai une presse en taille-douce, la première qu'on ait vue dans le pays; je gravai des vignettes et divers ornements pour les billets. Nous allâmes ensemble à Burlington, où j'exécutai le tout à la satisfaction générale, et Keimer reçut pour ce travail une somme qui retarda sa ruine.

A Burlington, je fis connaissance avec les gens les plus distingués de la province. Plusieurs d'entre eux composaient un comité qui avait été chargé par l'assemblée de surveiller nos travaux, et d'avoir

soin qu'on ne tirât pas plus de billets que la loi ne l'ordonnait. Ils étaient donc constamment avec nous tour à tour, et celui qui se trouvait de service amenait d'ordinaire un ami ou deux pour lui tenir compagnie. Mon esprit, grâce à la lecture, étant plus cultivé que celui de Keimer, ce fut sans doute pour cette raison que ma conversation parut leur plaire plus que la sienne. Ils m'invitaient chez eux, me présentaient à leurs amis, et me faisaient toutes sortes de politesses, tandis qu'ils négligeaient un peu Keimer, quoiqu'il fût le maître. Il est vrai que c'était une étrange créature, d'une ignorance profonde sur les usages du monde; se plaisant à contrecarrer brutalement les idées reçues; négligé dans sa mise jusqu'à la malpropreté; enthousiaste jusqu'au fanatisme, et un peu fripon par-dessus le marché.

Nous restâmes à Burlington près de trois mois, et je pus compter, parmi les amis que j'y acquis alors, le juge Allen, Samuel Bustill, secrétaire de la province; Isaac Pearson, Joseph Cooper, et plusieurs Smiths, membres de l'Assemblée, et Isaac Decow, l'arpenteur général[1]. Decow était un vieillard fin et sagace : il me dit qu'il avait commencé dans sa jeunesse par brouetter de l'argile pour les

1. L'arpentage joue un grand rôle aux États-Unis, où il faut cadastrer les terres publiques afin de les vendre. Washington a commencé par être arpenteur.

faiseurs de briques: qu'il n'avait appris à écrire que fort tard; qu'il avait porté la chaîne pour les arpenteurs qui lui avaient appris leur métier, et qu'il avait maintenant, par son industrie, acquis une honnête fortune.

« Je prévois, me dit-il, que vous ne tarderez pas à remplacer cet homme dans son imprimerie, et que vous ferez votre fortune à Philadelphie dans ce métier. »

Il n'avait pourtant pas la moindre idée du projet que j'avais de m'établir en cette ville ou ailleurs. Ces amis me furent par la suite d'une grande utilité, et je trouvai aussi l'occasion de rendre service à quelques-uns d'entre eux. Ils me conservèrent leur estime pendant toute leur vie.

Avant de parler de mon établissement, il est bon de vous faire connaître quelle était alors ma situation d'esprit, quels étaient mes principes de morale, afin que vous puissiez voir quelle a été leur influence sur la suite de ma vie.

Mes parents m'avaient donné de bonne heure des sentiments religieux, et m'avaient élevé pieusement dans les principes de la dissidence[1]. Mais j'avais à peine quinze ans, qu'après avoir eu tour à tour des doutes sur différents points agités dans les livres de controverse que je lisais, je commen-

1. On nomme ainsi les Églises puritaines qui sont séparées de l'Église anglicane.

çai à douter de la révélation même. Quelques livres contre le déisme tombèrent entre mes mains : c'était, disait-on, la substance des sermons qui avaient été prêchés aux lectures de Boyle [1]. Ils produisirent sur moi un effet tout contraire à celui qu'on s'en était promis en les écrivant. Les arguments des déistes qu'on citait pour les réfuter, me parurent beaucoup plus forts que la réfutation; bref, je devins bientôt un déiste achevé. Mes raisonnements pervertirent quelques-uns de mes compagnons, notamment Collins et Ralph. Mais songeant que tous deux avaient fort mal agi avec moi sans le moindre remords, et me rappelant la conduite de Keith (autre esprit fort), et ma propre conduite à l'égard de Vernon et de miss Read, conduite qui me donnait souvent des remords, j'en vins à soupçonner que cette doctrine, fût-elle vraie, n'était pas très-utile. Ma brochure imprimée à Londres [2], en 1725, avait pour épigraphe ces vers de Dryden :

Tout est bien ; mais l'œil faible de l'homme
Ne saurait voir qu'une part de la chaîne,
  l'anneau qui le touche,
Il n'atteint pas cette balance équitable
Qui pèse tout, là-haut.

1. Boyle a laissé une fondation pour faire chaque année un certain nombre de *lectures* ou leçons publiques sur la religion.

2. Dans une lecture du 9 novembre 1779, adressée à Benjamin Vaughan, Franklin parle de cette brochure ainsi qu'il suit :

« Elle était dédiée à M. J. R., c'est-à-dire à James Ralph

Des attributs de Dieu, de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance infinie, je tirais cette conclusion que rien ne pouvait être mal dans le monde : que le vice et la vertu étaient des distinctions vides de sens, puisque rien de pareil n'existait. Maintenant je voyais ma brochure d'un autre œil ; je ne la trouvais plus aussi forte que je l'avais cru autrefois.

jeune homme de mon âge, mon intime ami, qui devint ensuite écrivain politique et historien. Mon but était de prouver la doctrine de la nécessité, conformément aux attributs supposés de Dieu, d'après le raisonnement suivant : Dieu étant infiniment sage, savait, en créant et en gouvernant le monde, ce qui serait le mieux ; étant infiniment bon, il a dû l'organiser pour le mieux ; étant infiniment puissant, rien n'a dû s'opposer à sa volonté : donc tout est bien.

« Je n'en fis tirer que cent exemplaires. J'en donnai quelques-uns à des amis ; mais plus tard désapprouvant cet ouvrage, et le trouvant capable d'égarer les esprits, j'en brûlai tout le reste, excepté un seul exemplaire dont les marges étaient remplies de notes manuscrites de Lyons, auteur de l'*Infaillibilité du jugement humain.* Lyons était un de mes amis de Londres. Je n'avais pas dix-neuf ans quand j'écrivis cette brochure. En 1730 j'en composai une autre sur la même question, mais dans le sens opposé. Je commençais par y établir pour maxime fondamentale, ce fait « que presque tous les hommes, dans tous les « temps et dans tous les pays, ont eu recours à la prière. » De là je faisais ce raisonnement : « Si toutes choses sont ordonnées « d'avance, la prière doit l'être comme tout le reste ; mais « comme la prière ne peut rien changer à ce qui est ordonné, « la prière est donc inutile, c'est une absurdité. Dieu n'aurait « pas ordonné la prière, si toutes les autres choses étaient or- « données : cependant la prière existe ; par conséquent toutes « choses ne sont pas ordonnées d'avance, etc. » Cette brochure ne fut jamais imprimée, et le manuscrit en est perdu depuis longtemps. La grande incertitude que je trouvai dans les raisonnements métaphysiques, me dégoûta, je quittai ce genre de lectures et d'études pour m'occuper de sujets qui me satisfaisaient davantage. »

Je me demandais si quelque erreur ne s'était pas glissée, à mon insu, dans mes raisonnements, et n'en avait pas gâté toutes les conclusions, accident commun en métaphysique.

Je finis par rester convaincu que *la vérité*, *la sincérité*, *la probité*, dans les relations d'homme à homme, étaient de la plus haute importance pour le bonheur de la vie, et je formai par écrit la résolution qui se trouve encore dans mon Journal, de ne jamais m'en écarter tant que je vivrais. La révélation, il est vrai, n'avait par elle-même aucune influence sur mon esprit; mais je pensais que si certaines actions ne sont pas mauvaises *parce que* la révélation les défend, ni bonnes *parce qu'elle* les ordonne, cependant, il est probable que, tout bien considéré, ces actions peuvent être défendues ou ordonnées *parce qu'en* raison même de leur nature elles sont mauvaises ou bonnes pour nous. Cette persuasion, la main de la Providence, quelque ange gardien, un concours de circonstances et de situations favorables, ou toutes ces causes réunies, me protégèrent pendant cette dangereuse époque de la jeunesse; et à travers les situations hasardeuses où je me trouvais au milieu d'étrangers, loin des yeux et des avis de mon père, elles me préservèrent de commettre *volontairement* de graves offenses à la morale et à la justice, auxquelles on aurait pu s'attendre en raison de mon manque de re-

ligion. Je dis *volontairement*, parce que les fautes que j'ai fait remarquer, avaient été la suite presque *nécessaire* de ma jeunesse, de mon inexpérience, et de la malhonnêteté d'autrui. J'avais donc une assez bonne réputation en entrant dans le monde, je l'appréciai à sa valeur, et je résolus de la conserver.

Peu de temps après notre retour à Philadelphie, les caractères neufs arrivèrent de Londres. Nous réglâmes nos comptes avec Keimer, et nous le quittâmes, de son consentement, avant qu'il eût rien appris. Nous trouvâmes une maison à louer près du marché et nous l'arrêtâmes. Pour alléger notre loyer, qui n'était cependant que de vingt-quatre livres par an[1], quoique je l'aie vu monter depuis jusqu'à soixante-dix[2], nous cédâmes une partie des bâtiments à un vitrier, nommé Thomas Godfrey, et à sa famille; ils se chargèrent d'une portion considérable de ce loyer, et en même temps nous prirent en pension. A peine avions-nous déballé nos caractères et monté notre presse, que Georges House, une de mes connaissances, nous amena un campagnard qu'il avait rencontré dans la rue, cherchant un imprimeur. Nous venions de dépenser tout notre argent à acheter une multitude de petites choses dont nous ne pouvions nous pas-

1. 600 francs,
2. 1750 francs.

ser; aussi les cinq shillings du campagnard, notre premier gain, vinrent-ils si à-propos, qu'ils me firent plus de plaisir que tous les écus que j'ai gagnés depuis ce temps-là. La reconnaissance que j'en eus à House m'a souvent rendu plus disposé à encourager les jeunes commençants que je ne l'aurais peut-être été sans cela.

En tout pays, il y a des oiseaux de malheur qui prédisent la ruine. Il s'en trouvait un à Philadelphie : c'était un homme de marque, un vieillard, à l'air grave, à la parole sentencieuse. Il se nommait Samuel Mickle. Ce monsieur, qui m'était étranger, s'arrêta un jour à ma porte, et me demanda si j'étais le jeune homme qui venait d'ouvrir une nouvelle imprimerie. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il en était fâché pour moi, attendu que c'était une entreprise coûteuse, et que j'en serais pour mes frais; car Philadelphie marchait vers sa perte; ses habitants étaient déjà en banqueroute, ou à demi ruinés: toutes les apparences du contraire, tels que la construction de nouveaux édifices et l'augmentation des loyers, étaient choses trompeuses, et qui ne serviraient qu'à hâter la débâcle universelle; il le savait de science certaine. Il me fit alors un tel détail des maux existants, et de ceux qui devaient bientôt arriver, qu'il me laissa presque désespéré. Si j'avais connu cet homme avant de m'établir, il est

probable que je ne l'aurais jamais fait. Mickle continua pourtant à rester dans cette ville déchue, en déclamant toujours sur le même ton. Pendant bien des années, il refusa d'acheter une maison, parce que tout allait de mal en pis; enfin j'eus le plaisir de lui en voir payer une cinq fois plus cher qu'elle ne lui aurait coûté, quand il commença ses prédictions sinistres.



CHAPITRE V.

La *Junte*. — Portrait de ses premiers membres. — Franklin écrit le *Touche à tout*. — Il établit un journal. — Son association avec Meredith est dissoute. — Il écrit une brochure sur la nécessité d'un papier monnaie. — Il ouvre une boutique de papeterie. — Ses habitudes de travail et de frugalité. — Il fait sa cour et se marie.

J'aurais dû dire plus tôt, que dans l'automne de l'année précédente (1726), javais réuni la plupart des gens instruits des ma connaissance, en un club destiné à nous perfectionner mutuellement. Nous l'appelâmes la *Junte*[1]; nous nous assemblions tous les vendredis soir. Le règlement que je rédigeai obligeait chaque membre, à proposer à tour de rôle, une ou plusieurs questions sur quelque point de morale, de politique, ou de science, pour en

1. Mot espagnol qui veut dire assemblée. Les beaux esprits de Philadelphie appelaient en riant cette réunion : le Club des Tabliers de cuir (*The leathern apron Club*), parce qu'il était composé d'ouvriers.

faire l'objet de la discussion de la compagnie; et en outre à lire une fois tous les trois mois un essai de sa composition sur un sujet à son choix. Nos débats devaient avoir lieu sous la direction d'un président, et être inspirés par le pur amour de la vérité, sans qu'il y eût place pour le plaisir de disputer, et la vanité de triompher. Afin de prévenir toute chaleur déplacée, on déclara marchandise de contrebande, et on soumit à une légère amende, toute affirmation dogmatique et toute contradiction directe[1].

Les premiers membres de ce club furent Joseph Breintnal, qui copiait les actes pour les *scriveners*[2], c'était un homme de moyen âge, d'un excellent caractère, grand amateur de poésie, lisant tout ce qui lui tombait sous la main, faisant quelques vers passables, très-ingénieux pour faire de petites malices, et d'une conversation sensée.

Thomas Godfrey, qui avait appris seul les mathématiques, homme supérieur dans son genre d'études, et qui inventa par la suite ce qu'on nomme aujourd'hui *le quart de cercle d'Hadley;* mais hors de ses études, il savait peu de chose, et n'était pas agréable compagnon. De même que la plupart des

1. Ce règlement de la Junte est imprimé dans les *Essais de morale et d'économie politique*, qui font partie de notre édition des œuvres de Franklin.

2. Espèce de notaires.

grands mathématiciens que j'ai connus, il exigeait une précision rigoureuse en tout ce qu'on disait, niait à tout propos, ou faisait des distinctions sur la moindre bagatelle, et se rendait ainsi le fléau de la conversation : il nous quitta bientôt;

Nicolas Scull, arpenteur, puis arpenteur général ; il aimait les livres, et faisait des vers à l'occasion ;

William Parsons ; il avait d'abord été cordonnier ; mais aimant la lecture, il avait acquis des connaissances profondes dans les mathématiques qu'il avait étudiées en vue de l'astrologie, ce dont il fut ensuite le premier à rire. Il devint aussi arpenteur général ;

William Maugridge, menuisier, mais excellent mécanicien, et d'ailleurs homme solide et sensé ;

Hugues Meredith, Stéphen Potts et Georges Webb, dont j'ai déjà parlé ;

Robert Grace, jeune gentleman de quelque fortune, généreux, vif, spirituel, aimant les jeux de mots et aussi ses amis ;

Enfin William Coleman, alors commis négociant. Il était à peu près de mon âge, il avait la tête la plus froide et la plus saine, le meilleur cœur, et les principes de morale les plus justes que j'aie jamais rencontrés chez aucun homme. Il devint ensuite un négociant considérable et l'un de nos juges provinciaux. Notre amitié dura sans interruption

jusqu'à sa mort, pendant plus de quarante ans. L'existence du club se prolongea presque aussi longtemps. C'était la meilleure école de philosophie, de morale et de politique qu'il y eût alors dans la province ; car nos questions, qui étaient lues huit jours avant l'ouverture de la discussion, nous forçaient à lire avec attention pour ne parler qu'en connaissance de cause. Nous y acquérions aussi de meilleures habitudes de conversation, tout étant calculé dans nos règlements, pour empêcher que nous ne pussions nous blesser les uns les autres. C'est cette raison qui fit durer si longtemps ce club, dont j'aurai occasion de parler encore bien des fois.

Si j'en parle ici, c'est pour dire que j'y trouvais aussi mon compte; car chacun de ceux qui le composaient s'évertuait à nous procurer des affaires. Brientnal, entre autres, nous obtint des quakers l'impression de quarante feuilles de leur histoire, le surplus devant être imprimé par Keimer. Il nous fallut travailler ferme; car le prix était bas. C'était un *in-folio*, format *pro patriâ*, imprimé en *cicero*, avec des notes en *petit-romain*. J'en composais une feuille par jour, et Meredith la tirait à la presse. Il était souvent onze heures du soir, quelquefois plus tard, avant que j'eusse fini ma distribution pour le lendemain; car les petits ouvrages que nos autres amis nous procuraient de temps en temps, nous retardaient quelquefois. Mais j'étais si

résolu à composer tous les jours une feuille de l'*in-folio*, qu'un soir que j'avais terminé ma mise en page et que je croyais avoir fini ma journée, un accident ayant rompu une des formes et mis deux pages *en pâte*, je distribuai sur-le-champ les caractères, et je refis la composition avant de me coucher. Cette ardeur au travail, dont nos voisins étaient témoins, commença à nous donner de la réputation et du crédit. On m'assura que dans le club des négociants qui se réunissaient tous les soirs, quelqu'un ayant parlé de notre nouvelle imprimerie, l'opinion générale fut qu'elle ne pourrait se soutenir, y ayant déjà deux imprimeurs dans la ville, Keimer et Bradford. Mais le docteur Baird, (que vous et moi avons vu bien des années après, dans le lieu de sa naissance, à Saint-Andrew, en Écosse,) fut d'un avis contraire. « L'activité de ce Franklin, dit-il, est supérieure à tout ce que j'ai vu en ce genre. Je le vois encore à l'ouvrage quand je sors du club, et il y est déjà le matin avant qu'aucun de ses voisins soit levé. » Cette observation frappa le reste du club, et peu après un négociant qui en faisait partie nous offrit de nous fournir les articles de papeterie ; mais nous n'étions pas encore décidés à ouvrir boutique.

Si j'entre dans des détails aussi étendus sur mon assiduité, ce n'est pas pour me donner des éloges ; c'est afin que ceux de mes descendants qui liront ces

pages, reconnaissent combien cette vertu est utile, en voyant, dans la suite de cette relation, les effets favorables qu'elle eut pour moi.

Georges Webb avait trouvé une amie qui lui avait prêté de quoi racheter le temps qu'il devait encore passer chez Keimer. Il vint alors nous offrir ses services comme ouvrier. Nous ne pouvions lui donner d'occupation; mais je fis la sottise de lui dire, sous le sceau du secret, que j'avais le projet de publier bientôt un journal, et qu'alors nous aurions de la besogne pour lui. Je lui confiai que mon espoir de succès était fondé sur ce que le seul journal qui parût alors, imprimé par Bradford, était une œuvre pitoyable, mal dirigée, sans intérêt, et que cependant elle donnait du profit à son propriétaire. Je me flattais donc qu'un bon journal ne pourrait manquer de réussir. Je lui recommandai le secret; mais Webb en parla à Keimer, qui sur-le-champ, et pour me prévenir, publia un *Prospectus* pour un nouveau journal auquel Webb devait travailler. Je fus piqué de ce procédé, et pour parer le coup, comme je n'étais pas encore prêt à commencer ma publication j'écrivis, quelques morceaux amusants pour le journal de Bradford, sous le titre de *Touche-à-tout*[1], et

1. *Busy-Body*. Les cinq premiers numéros de ce journal sont de Franklin, et ont été réimprimés dans ses œuvres. C'est une imitation du *Spectateur*. On en trouvera un extrait dans les *Essais de morale et d'économie politique*.

Breintnal les continua pendant quelque temps. De cette façon l'attention publique se fixa sur cette feuille, et le *Prospectus* de Keimer, que nous tournâmes en ridicule, tomba dans l'oubli. Keimer imprima pourtant son journal ; mais avant d'avoir achevé le troisième trimestre, avec soixante-dix souscripteurs, tout au plus, il m'offrit de me le céder pour une bagatelle. Comme j'étais en mesure, j'acceptai de suite sa proposition, et en peu d'années cette publication devint très-lucrative pour moi[1].

Je m'aperçois que je m'habitue à parler au nombre singulier. Notre association continuait pourtant d'exister; mais, en fait, tout le fardeau des affaires portait sur moi. Meredith n'entendait rien à la composition, c'était un pauvre pressier, et il était rarement à jeun. Mes amis déploraient mon association avec Meredith; mais il fallait bien en tirer le meilleur parti possible.

Nos premiers numéros furent tels qu'on en avait jamais vu dans la province. De meilleurs caractères, une belle impression, mais surtout quelques observations que je rédigeai sur le différend qui existait alors entre le gouverneur Burnet[2] et l'assemblée de Massachusetts, frappèrent les principaux

1. Elle portait le titre de *Gazette de Pensylvanie*. Franklin prit le journal au n° 40, 25 septembre 1729.

2. Ces remarques sont contenues dans la *Gazette de Pensyl-*

habitants, leur firent beaucoup parler du journal et de celui qui le dirigeait, et les engagèrent tous en peu de semaines à devenir nos souscripteurs.

Beaucoup d'autres les imitèrent, le nombre de nos abonnés augmenta de jour en jour. Ce fut un des premiers bon effets des peines que j'avais prises

vanie du 2 octobre 1729; on y sent déjà le patriotisme américain de Franklin. « Son excellence, le gouverneur Burnet mourut subitement deux jours après la date de cette réplique à son dernier message. On pensait que le différend aurait pris fin avec lui, ou du moins qu'il aurait dormi jusqu'à l'arrivée d'Angleterre d'un nouveau gouverneur qui pourrait être plus ou moins enclin à adopter les mesures de son prédécesseur; mais les dernières nouvelles reçues par la poste annoncent que son Honneur le lieutenant gouverneur, qui, en cas de mort ou d'absence du gouverneur se trouve chargé du gouvernement, a fait revivre la querelle pour son propre compte; l'on en verra les détails dans notre prochain numéro.

« Peut-être quelques-uns de nos lecteurs ne connaissent-ils point parfaitement la cause originaire de cette vive contestation entre le gouverneur et l'assemblée. Il paraît que le peuple jouissait depuis un siècle du privilége de payer le traitement du gouverneur, d'*après le sentiment qu'on avait* des services qu'il avait rendus. Peu de gouverneurs, pas un peut-être, ne s'étaient plaints, ou n'avaient eu à se plaindre de la parcimonie de l'assemblée; mais le feu gouverneur Burnet avait apporté des instructions pour demander *un traitement fixe* de mille livres par an (25 000 fr.) pour lui et ses successeurs, et il requit l'assemblée d'y consentir sur-le-champ. Elle mit autant de fermeté à s'y refuser, qu'il apporta d'opiniâtreté à l'exiger. Il paraît, d'après les votes et les procès-verbaux de l'assemblée, qu'elle regarda cette demande comme une exaction contraire aux droits de la charte provinciale et de la grande charte d'Angleterre : elle pensa qu'il devait y avoir une dépendance mutuelle entre les gouverneurs et les gouvernés; que rendre le gouverneur indépendant, ce serait courir le risque d'anéantir les priviléges de la province, et ouvrir le chemin à la tyrannie. Elle crut aussi que la province n'en était pas moins soumise à la Grande-Bretagne, parce que le gouverneur dépendait de sa bonne conduite et de la colonie pour la

pour me mettre en état d'écrire un peu ; un autre fut que les principaux personnages de la province voyant alors un journal entre les mains de gens capables de tenir une plume, cherchèrent à m'être utiles et à m'encourager. Bradford était chargé de l'impression des séances, des lois, et de tout ce qui

fixation d'un traitement libéral ; attendu d'ailleurs que tous les actes, toutes les lois qu'il peut juger à propos de promulguer, doivent obtenir l'approbation de la mère patrie. pour continuer à être exécutoires. Dans le cours de la querelle, on mit en avant d'autres raisons, et l'on employa des arguments qu'il est inutile de rapporter ici, parce que tout le détail de cette affaire a déjà été mis sous les yeux du public dans notre journal.

« Le feu gouverneur a reçu des éloges mérités pour la fermeté et l'intégrité dont il a fait preuve en suivant ses instructions, malgré les difficultés qu'il a éprouvées, l'opposition qu'il a rencontrée, et les tentations auxquelles il a été exposé de temps en temps pour l'engager à renoncer à sa prétention. Cependant on doit peut-être savoir quelque gré à l'assemblée (le zèle et l'attachement de ce pays au gouvernement actuel étant trop bien connu pour qu'on puisse la soupçonner de manquer de loyauté), qui a montré tant de courage pour maintenir ce qu'elle *regarde* comme ses droits et ceux du peuple qu'elle représente, malgré les artifices et les menaces d'un gouverneur connu par son adresse et par sa politique, fort des instructions qu'il avait reçues d'Angleterre, et puissamment aidé par l'avantage qu'un homme, dans un pareil poste, a toujours de pouvoir attirer dans son parti les hommes les plus importants d'un pays, en leur accordant, suivant son bon plaisir, des places lucratives et honorifiques. L'heureuse mère patrie verra peut-être avec plaisir que, si ses vaillants coqs et ses chiens sans égal perdent quelque chose de leur feu et de leur intrépidité naturelle quand on les transporte sous un climat étranger, du moins, ses enfants, transplantés dans les parties du globe les plus éloignées, conservent encore, même à la troisième et quatrième génération, cet esprit de liberté et de courage indomptable, qui, dans tous les siècles, ont distingué si glorieusement LES BRETONS ET LES ANGLAIS du reste des hommes. »

avait rapport à l'administration. Il imprima une adresse de la chambre au gouverneur, avec une négligence extrême; elle était pleine de fautes. Nous la réimprimâmes avec élégance et correction, et nous en envoyâmes un exemplaire à chaque membre de l'assemblée. On vit la différence; nos amis, dans la chambre, se sentirent plus forts, et nous firent nommer imprimeurs de l'assemblée, pour l'année suivante.

Parmi ces amis, je ne dois pas oublier M. Hamilton, dont j'ai déjà parlé. Il était revenu d'Angleterre, et faisait partie de la chambre. Il s'intéressa vivement à moi en cette occasion, comme il le fit encore plusieurs fois dans la suite, et me continua son patronage jusqu'à sa mort[1].

Vers cette époque, M. Vernon me rappela ma dette; mais sans me presser. Je lui écrivis une lettre d'excuses où j'avouai tout, en le priant d'avoir encore un peu de patience. Il y consentit. Je lui payai le principal et les intérêts aussitôt que la chose me fut possible, corrigeant ainsi jusqu'à un certain point cet *erratum*.

Survint alors un nouvel embarras auquel je n'avais aucune raison de m'attendre. Le père de M. Meredith qui, suivant les promesses qu'il m'avait faites, devait payer notre imprimerie, ne put rien

1. J'obtint dans la suite 500 livres pour son fils (12 600 fr.)

fournir au delà des cent livres déjà payées; il en restait dû autant au marchand, qui s'impatienta et nous poursuivit tous. Nous donnâmes caution; mais il était clair que si nous ne pouvions nous procurer cette somme pour le temps fixé, le procès finirait par un jugement et par une saisie-exécution qui ruinerait du même coup et nos belles espérances et nous-mêmes; car la presse et les caractères seraient vendus pour le payement, et peut-être à moitié prix.

Dans cette extrémité, deux véritables amis dont je n'ai jamais oublié et dont je n'oublierai jamais l'obligeance, tant que ma mémoire conservera un souvenir, vinrent me trouver séparément, à l'insu l'un de l'autre, et sans que je leur eusse rien demandé. Chacun d'eux offrit de m'avancer tout l'argent qui serait nécessaire pour que l'affaire n'appartînt plus qu'à moi seul, si la chose était possible. Ils n'aimaient pas mon association avec Meredith, parce que, disaient-ils, on le voyait souvent ivre dans les rues, ou jouant, dans les cabarets, à des jeux grossiers, ce qui ne nous faisait pas honneur. Ces deux amis étaient William Coleman et Robert Grace. Je leur dis que je ne pouvais parler de séparation, tant qu'il resterait quelque apparence que les Meredith rempliraient leurs engagements, parce que je me croyais fortement leur obligé pour ce qu'ils avaient fait, et ce qu'ils feraient encore

s'ils le pouvaient; mais que si définitivement ils manquaient à leurs promesses, et qu'il fallût dissoudre notre association, je me croirais libre d'accepter les services de mes amis.

Les choses en restèrent là quelque temps. Enfin je dis à mon associé : « Votre père n'est peut-être pas content de la part que vous avez prise dans notre affaire, et il ne se soucie pas d'avancer pour vous et pour moi, ce qu'il avancerait volontiers pour vous seul? S'il en est ainsi, dites-le moi, je vous abandonnerai toute l'imprimerie, et je chercherai quelque autre occupation. » — « Non, me répondit-il, mon père a été trompé dans ses espérances; il lui est réellement impossible de faire plus qu'il n'a fait, et je ne veux pas le mettre plus longtemps dans l'embarras. Je vois que cet état ne me convient point; j'ai été élevé pour être fermier, et c'était folie à moi que de venir à la ville pour y faire à trente ans l'apprentissage d'un nouveau métier. Beaucoup de nos Gallois vont s'établir dans la Caroline du Nord où la terre est à bon marché. J'ai envie de les y suivre et de reprendre mon ancien état : vous trouverez sans doute des amis qui vous aideront. Si vous voulez vous charger des dettes de la société, rendre à mon père les cent livres qu'il a avancées, payer mes petites dettes personnelles, et me donner trente livres et une selle neuve, je renonce à l'association et je vous laisse tout dans les

mains. » J'acceptai la proposition, elle fut sur-le-champ mise par écrit, signée et scellée. Je donnai à Meredith ce qu'il demandait, il partit bientôt après pour la Caroline, d'où il m'envoya l'année suivante deux longues lettres contenant les détails les plus exacts qu'on eût encore donnés sur ce pays, sur le climat, le sol et la culture, car sur ces matières il avait un excellent jugement. J'imprimai ces deux lettres dans mon journal, elles firent grand plaisir au public.

Dès que Meredith fut parti, j'eus recours à mes deux amis, et ne voulant donner à aucun d'eux une préférence désobligeante pour l'autre, je pris de chacun moitié de la somme qu'il m'avait offerte, et dont j'avais besoin; je payai toutes les dettes de la société, et je continuai les affaires en mon nom seul, après avoir averti le public de la dissolution de la société: je crois que ceci se passait dans ou vers l'année 1729[1].

A cette époque, il s'éleva un cri public pour demander une augmentation de papier-monnaie[2]. En Pensylvanie il n'y en avait que pour quinze mille livres[3], encore devait-il bientôt être amorti. Les riches s'opposaient à toute émission nouvelle, ils

1. Franklin se trompe; l'acte de dissolution est daté du 14 juillet 1730.

2. Il y avait très-peu de numéraire en Amérique; et les assignats étaient la monnaie courante dans les colonies.

3. 375 000 francs.

s'étaient déclarés contre le papier-monnaie, dans la crainte qu'il ne se dépréciât comme cela était arrivé dans la Nouvelle-Angleterre, au détriment de tous les créanciers. Nous avions discuté cette question dans notre junte, et j'y avais soutenu la nécessité d'une nouvelle émission ; j'étais persuadé que la première émission de 1723, toute modique qu'elle était, avait fait un grand bien en augmentant le commerce, l'industrie et le nombre des habitants de la province. Toutes les vieilles maisons étaient habitées, et on en bâtissait tous les jours de nouvelles, tandis que je me rappelais fort bien qu'à mon arrivée à Philadelphie, lorsque je me promenais dans les rues en mangeant ma miche, j'avais vu beaucoup de maisons dans Walnut-Street, entre Second-Street et Front-Street, ayant sur leurs portes l'écriteau : *A louer ;* il en était de même dans Chestnut-Street et dans plusieurs autres rues, ce qui me faisait croire que les habitants désertaient la ville les uns après les autres.

Nos débats m'avaient si bien rempli de ce sujet, que je composai et imprimai une brochure anonyme intitulée : *De la nature et de la nécessité d'un papier-monnaie.* Elle fut bien reçue du peuple, et déplut aux riches ; car elle redoubla et fortifia le cri d'une nouvelle émission ; mais comme les riches n'avaient point chez eux d'écrivain capable de répondre à ma brochure, leur opposition fut impuis-

sante : l'augmentation fut votée à la majorité de la chambre. Les amis que j'avais dans l'assemblée, considérant que j'avais rendu quelque service en cette occasion, crurent convenable de m'en récompenser en me chargeant d'imprimer les billets : c'était une très-bonne affaire et qui me fut d'un grand secours. Encore une bonne fortune que je dois aux soins que j'avais pris pour me mettre en état d'écrire.

Le temps et l'expérience démontrèrent si évidemment l'utilité de cette circulation, que dans la suite on ne disputa guère sur le principe : on porta bientôt la quantité du papier-monnaie à cinquante-cinq mille livres[1], et en 1739 elle monta à quatre-vingt mille[2], tout ayant augmenté pendant cet intervalle, commerce, bâtisses et habitants. Aujourd'hui je crois pourtant qu'il existe des bornes au delà desquelles le papier-monnaie deviendrait nuisible.

Bientôt après, grâce à mon ami Hamilton, j'obtins l'impression du papier-monnaie de New-Castle, autre bonne affaire, comme je l'envisageais alors, les petites choses paraissant grandes à ceux qui sont dans une petite position ; et réellement l'avantage était grand pour moi, parce qu'il me donnait un grand encouragement. M. Hamilton me procura aussi l'impression des lois et des séances de ce gou-

1. 1 375 000 francs.
2. 2 000 000 de francs.

vernement; je la conservai tant que j'exerçai ma profession.

J'ouvris alors une petite boutique de papeterie; j'y avais des actes de toute espèce, en blanc[1], et c'étaient les plus corrects qu'on eût encore vus. Mon ami Breintnal m'avait aidé. Je vendais aussi papier, parchemin, livres de comptes, etc. A cette époque, un compositeur que j'avais connu à Londres, nommé Whitemash, excellent ouvrier, vint m'offrir ses services; il travailla avec moi constamment et avec zèle; je pris aussi un apprenti, le fils d'Aquila Rose.

Je commençai alors peu à peu à acquitter la dette que j'avais contractée pour mon imprimerie. Afin d'assurer mon crédit et ma réputation comme commerçant, j'eus grand soin non-seulement d'être en réalité laborieux et frugal, mais d'éviter toute apparence contraire; j'étais toujours habillé simplement, et jamais on ne me voyait en un lieu de plaisir : je ne faisais jamais une partie de pêche ni de chasse : un livre seul pouvait quelquefois me débaucher de mon ouvrage, mais c'était rarement, en particulier, et sans scandale. Pour montrer que je ne me regardais pas comme au-dessus de mon état, j'apportais quelquefois chez moi sur une

1. C'est-à-dire où l'on n'avait plus qu'à mettre le nom des personnes, les sommes à payer, etc., comme dans nos quittances de loyer.

brouette, à travers les rues, le papier que j'allais acheter dans les magasins. Aussi j'étais regardé comme un jeune homme laborieux, très-bien dans ses affaires; et comme je payais régulièrement ce que j'achetais, les négociants qui importaient des articles de papeterie sollicitaient ma pratique; d'autres offraient de me fournir des livres, et je voyais mon commerce prospérer. Cependant le crédit et les affaires de Keimer déclinant tous les jours, il fut enfin forcé de vendre son imprimerie pour satisfaire ses créanciers. Il passa aux Barbades et y vécut quelques années dans une misérable position.

Son apprenti, David Harry, que j'avais instruit, tandis que je travaillais dans son imprimerie, acheta son fonds et lui succéda à Philadelphie; je craignis d'abord de trouver dans Harry un rival formidable: il avait des amis en état de le bien servir, et qui lui portaient un vif intérêt; je lui proposai donc une association, qu'heureusement pour moi il rejeta avec dédain. Il était fier, s'habillait en gentleman, faisait de la dépense, aimait à s'amuser hors de chez lui; il fit des dettes, et négligea les affaires, sur quoi les affaires le quittèrent. N'ayant plus d'ouvrage, il alla rejoindre Keimer aux Barbades, emportant son imprimerie avec lui. Là, l'apprenti employa son ancien maître en qualité d'ouvrier; ils ne cessaient de se quereller. Harry se trouvant toujours au-dessous de ses affaires, fut enfin obligé de

vendre ses caractères et retourna cultiver la terre en Pensylvanie. La personne qui avait acheté l'imprimerie employa Keimer, mais ce dernier mourut peu d'années après.

Il ne resta plus alors d'autre imprimeur à Philadelphie que le vieux Bradford, mais il était riche et aimait ses aises : il faisait quelque peu d'affaires en employant des ouvriers de passage, mais il ne s'en inquiétait guère. Cependant, comme il tenait le bureau de poste, on s'imaginait qu'il avait de meilleures occasions d'obtenir les nouvelles, et l'on croyait que son journal donnait aux annonces plus de publicité que le mien, ce qui faisait qu'il en avait beaucoup plus que moi. Grand profit pour lui, et pour moi grand désavantage. Quoique, moi aussi, je reçusse et j'envoyasse les journaux par la poste, cela ne changeait rien à l'opinion publique, parce que je ne pouvais le faire qu'en gagnant les courriers, qui ne prenaient mes paquets qu'en cachette ; Bradford avait eu l'indélicatesse de leur défendre de s'en charger, ce qui fit naître en moi quelque ressentiment. Ce procédé me parut si mesquin, que, plus tard, lorsque j'eus la place de Bradford, j'eus soin de ne pas l'imiter.

J'avais jusque-là continué de vivre chez Godfrey, qui occupait une partie de ma maison avec sa femme et ses enfants ; il avait un côté de la boutique pour son état de vitrier, mais il travaillait peu, étant

toujours absorbé dans ses mathématiques. Mistriss Godfrey forma le projet de me marier avec la fille d'un de ses parents; elle saisit l'occasion de nous faire trouver souvent ensemble, si bien que je finis par faire sérieusement ma cour, la jeune personne ayant réellement tout ce qu'il fallait pour plaire. Les parents m'encourageaient, en m'invitant continuellement à souper, et en nous laissant en tête à tête, jusqu'à ce qu'enfin il fallut s'expliquer. Mistriss Godfrey se chargea de négocier notre petit contrat. Je lui fis entendre que je désirais que la jeune fille m'apportât en mariage de quoi payer ce que je devais encore sur mon imprimerie, ce qui, je crois, n'excédait pas cent livres[1]. Elle revint m'annoncer que les parents ne pouvaient disposer de cette somme : je dis qu'ils pouvaient l'emprunter sur leur maison. Après quelques jours, on me répondit que la famille n'approuvait pas ce mariage; qu'ayant pris des informations auprès de Bradford, on avait su que l'imprimerie n'était pas un bon état; que les caractères seraient bientôt usés, et qu'il en faudrait de nouveaux; que Keimer et David Harry avaient fait faillite l'un après l'autre, et que probablement je ne tarderais pas à les suivre; bref, on m'interdit la maison et l'on enferma la fille.

Était-ce un changement d'avis ou un artifice ?

1. 2 500 francs.

Les parents supposaient-ils que la jeune fille et moi nous étions trop avancés pour reculer, et que nous nous marierions sans leur aveu, ce qui leur permettrait de donner ou de refuser ce que bon leur semblerait; c'est ce que je ne sais pas ; mais je soupçonnai ce motif, j'en fus piqué, et je n'allai pas plus loin. Mistriss Godfrey ne tarda pas à me rendre un compte plus favorable de leurs dispositions, et voulut renouer l'affaire : mais je lui annonçai ma ferme résolution de ne plus rien avoir à démêler avec cette famille. Cela mit les Godfrey de mauvaise humeur ; nous nous querellâmes ; ils quittèrent la maison, et je me décidai à l'occuper tout entière.

Cette affaire avait tourné mes idées vers le mariage, je regardai autour de moi et fis des ouvertures en plusieurs endroits ; mais je m'aperçus bientôt qu'on regardait en général l'imprimerie comme un pauvre métier, et que je ne trouverais pas de femme qui m'apportât de l'argent, à moins que je n'en prisse une qui n'aurait pas d'autre avantage. Cependant cette ardeur de jeunesse, si difficile à gouverner, m'avait souvent entraîné dans des intrigues avec des femmes de bas étage, intrigues qui m'occasionnaient quelques dépenses etde graves inconvénients, sans parler du risque de ruiner ma santé, danger que je craignais par-dessus tout et auquel j'échappai par un heureux hasard.

Comme voisin, j'avais continué à entretenir des liaisons d'amitié avec la famille de miss Read, où j'avais toujours été bien accueilli depuis le premier instant que j'y avais logé. Ses parents m'invitaient souvent à les aller voir, me consultaient sur leurs affaires, et je leur étais parfois de quelque utilité. J'étais touché de la situation malheureuse où se trouvait la pauvre miss Read; elle était presque toujours mélancolique, s'égayait rarement et fuyait la compagnie. Je regardais mon inconstance et ma légèreté, pendant mon séjour à Londres, comme étant en grande partie la cause de ce malheur, quoique la mère de miss Read fût assez bonne pour se charger elle-même de cette faute plutôt que de m'en accuser, disant que c'était elle qui s'était opposée à ce que j'épousasse sa fille avant mon départ, et que c'était elle aussi qui l'avait engagée à se marier en mon absence. Notre mutuelle tendresse se ranima, mais il y avait de grands obstacles à notre union; son mariage, il est vrai, était regardé comme nul, puisqu'on assurait que Rogers avait une autre femme vivant en Angleterre; mais c'est ce qu'il n'était pas aisé de prouver, à cause de la distance. On disait aussi que Rogers était mort, mais cela n'était pas certain; enfin, la chose fût-elle vraie, Rogers avait laissé des dettes dont on pouvait réclamer le payement à son successeur. Nous passâmes pourtant par-dessus toutes ces difficul-

tés, et j'épousai miss Read, le 1er septembre 1730; aucun des inconvénients que je craignais n'arriva : ma femme fut pour moi une tendre compagne, elle m'aida beaucoup en tenant la boutique; nous réussîmes ensemble et nous tâchâmes toujours de nous rendre mutuellement heureux : c'est ainsi que je corrigeai de mon mieux ce grand *erratum*.

Vers ce temps, comme notre club ne se réunissait pas dans une taverne, mais chez M. Grace, dans une petite pièce réservée, je proposai, puisque nous citions souvent nos livres dans nos discussions, de les réunir dans notre salle d'assemblée, pour les consulter au besoin. En réunissant ainsi nos livres dans une commune bibliothèque, chacun de nous aurait l'avantage de se servir des livres d'autrui comme s'il en était propriétaire. Mon projet plut à mes amis, on l'agréa, et le fond de la salle fut rempli des livres que chacun put apporter; le nombre n'en fut pas aussi grand que nous l'avions espéré; et quoique leur réunion nous fût d'une grande utilité, le manque de soins entraîna quelques inconvénients; au bout de l'année, la collection fut démembrée, et chacun remporta ses livres chez soi.

Ce fut alors que je mis au jour mon premier projet d'utilité publique, celui d'une bibliothèque par souscription. J'en rédigeai le plan; je le fis mettre en forme par notre grand *scrivener* Brockden, et avec l'aide de mes amis de la *junte*, je me

procurai, cinquante souscripteurs qui payèrent chacun quarante shillings, pour commencer, et qui s'obligèrent à payer dix shillings par an pendant cinquante ans, durée de notre société. Plus tard, le nombre des souscripteurs s'étant élevé à cent, nous obtînmes une charte[1] : notre bibliothèque par souscription fut ainsi la mère de toutes celles qui existent dans l'Amérique septentrionale, et qui sont aujourd'hui si nombreuses. C'est maintenant une grande institution, et qui va toujours en croissant. Ces bibliothèques ont amélioré l'esprit général en Amérique; elles ont rendu les marchands et les fermiers aussi intelligents que les gentlemen en d'autres pays; peut-être ont-elles contribué en quelque degré à la vigueur avec laquelle toutes nos colonies ont défendu leurs droits.

Ici commence la seconde partie des mémoires de Franklin; la première avait été écrite en 1771. Plusieurs de ses amis, l'ayant lue en manuscrit, l'engagèrent à continuer. Le quaker Abel James et Benjamin Vaughan lui écrivirent des lettres pressantes

1. C'est-à-dire l'autorisation de former une corporation.

à ce sujet. Franklin céda à ces instances, comme on le voit dans le préambule suivant, que nous mettons en note[1] pour ne pas interrompre le récit.

1. *Continuation des Mémoires de ma vie, commencée à Passy, près Paris, en* 1784.

« Il y a déjà quelque temps que j'ai reçu deux lettres qui me pressaient de continuer l'histoire de ma vie ; mais j'ai été trop occupé jusqu'à présent, pour céder à cette demande. Il vaudrait mieux, sans doute, que je fisse ce travail chez moi ; j'y trouverais des papiers qui aideraient ma mémoire, et me donneraient le moyen de fixer les dates ; mais comme l'époque de mon retour est incertaine, et que je jouis en ce moment de quelque loisir, je vais essayer de recueillir mes souvenirs et d'écrire ce que je pourrai. Si je vis assez pour retourner chez moi, je pourrai faire à ce récit les changements et les corrections néces saires.

« N'ayant pas ici de copie de ce que j'ai déjà écrit, je ne sais si j'ai rendu compte des moyens que j'ai employés pour établir à Philadelphie une bibliothèque publique qui, si faible dans son origine, est devenue maintenant si considérable. Je me souviens pourtant que j'étais arrivé à peu près à l'époque de cet événement (1730) : je vais donc commencer par là mon récit ; il ne s'agira que de raver cet article, s'il se trouve que j'en aie déjà parlé. »

CHAPITRE VI.

Origine de la bibliothèque de Philadelphie. — Moyen d'obtenir des souscriptions. — Franklin réussit dans ses affaires. — La cuiller d'argent et la tasse de porcelaine. — Sentiments religieux, et remarques sur la prédication — Plan pour arriver à la perfection morale. — Explication du plan. — Liste de vertus; règles pour les pratiquer. — Division du temps ; occupation de chaque heure. — Plaisante anecdote. — L'art de la vertu. — Projet d'écrire un traité sur ce sujet.

Au temps où je m'établis en Pensylvanie, il n'y avait pas une bonne boutique de libraire dans toutes les colonies au sud de Boston. A New-York et à Philadelphie, les imprimeurs étaient en même temps libraires, mais ils ne vendaient que du papier, des almanachs, des ballades et quelques livres d'écoles. Ceux qui aimaient la lecture étaient obligés de tirer leurs livres d'Angleterre ; chacun des membres de la junte en possédait quelques-uns. Nous avions quitté la taverne où s'étaient tenues nos premières réunions,

et nous avions loué une chambre pour y établir notre club. Je proposai d'y rassembler tous nos livres, ce qui ne nous permettrait pas seulement de les consulter dans nos conférences, mais ce qui serait un avantage commun, puisque chacun pourrait emprunter les livres qu'il désirerait lire chez lui. Ce projet fut exécuté, et nous satisfit quelque temps.

En voyant l'avantage que nous retirions de cette petite collection, je formai le dessein de l'étendre en ouvrant une bibliothèque publique par souscription. Je dressai un aperçu du plan ainsi que les règlements qui seraient nécessaires, et je chargeai un praticien habile, M. Charles Brockden, de mettre le tout en forme d'articles, par lesquels chaque souscripteur s'obligeait à payer comptant une certaine somme pour le premier achat des livres, et une contribution annuelle pour en augmenter le nombre. Il y avait alors si peu de lecteurs à Philadelphie, et nous étions pour la plupart si pauvres, que, malgré tous mes soins, il me fut impossible de trouver plus de cinquante personnes, presque tous jeunes commerçants, qui consentissent à payer quarante shillings pour le premier fonds, et ensuite dix shillings par an pour l'abonnement. Ce fut avec ce petit capital que nous commençâmes; on fit venir des livres; la bibliothèque fut ouverte une fois par semaine pour les prêter aux souscripteurs, sous

condition de payer le double de la valeur des livres si l'on ne les rendait pas en bon état. On sentit bientôt l'utilité de cette institution, aussi fut-elle imitée dans d'autres villes et dans d'autres provinces. Les bibliothèques s'accrurent par des donations particulières, la lecture devint à la mode, et notre peuple n'ayant pas d'amusements publics pour le distraire de l'étude, se familiarisa avec les livres, si bien qu'au bout de quelques années, les étrangers reconnurent en lui plus d'instruction et plus d'intelligence que n'en ont en général les mêmes classes en d'autres pays.

Au moment où nous allions signer les articles dont nous venons de parler, et qui étaient obligatoires pour nous, nos hoirs, etc., pendant cinquante ans, M. Brockden, qui avait rédigé l'acte, nous dit : « Vous êtes des jeunes gens, et cependant il est « peu probable qu'aucun de vous vive assez long- « temps pour voir l'expiration du terme que vous « fixez dans cet acte. » Il existe pourtant encore un certain nombre de ces premiers signataires, mais l'acte fut annulé quelques annés après par une charte qui incorpora la compagnie à perpétuité[1].

Les objections et les refus que je rencontrai en sol-

1. Le premier acte est daté du 1er juillet 1731. La charte d'incorporation fut obtenue des propriétaires de Pensylvanie en 1742. La bibliothèque est aujourd'hui une des plus considérables de l'Amérique Elle compte 80 000 volumes. On y voit la statue en marbre de Franklin.

licitant des souscriptions, me firent bientôt sentir l'inconvénient auquel on s'expose en se présentant comme auteur d'un projet utile, quand il est permis de supposer que ce projet élèvera, le moins du monde, votre réputation au-dessus de celle de ces voisins dont le secours vous est nécessaire pour réussir. Je me tins donc dans l'ombre autant que possible, et présentai mon plan comme étant l'œuvre de *plusieurs amis* qui m'avaient chargé de le proposer aux amateurs de lecture. De cette façon, mon affaire marcha plus aisément, aussi ne manquai-je jamais d'employer le même moyen en pareille occasion; le succès dont il fut presque toujours suivi m'autorise à le recommander. Le petit sacrifice de vanité qu'il exige au début, est amplement payé par la suite; s'il se passe quelque temps sans qu'on sache à qui est dû le mérite du projet, il se trouvera quelqu'un plus vain que vous qui ne manquera pas de se l'attribuer; et alors l'envie même sera disposée à vous faire justice, en arrachant les plumes empruntées, et en les rendant à leur propriétaire.

Cette bibliothèque me fournit le moyen d'augmenter mes connaissances par une étude constante à laquelle je réservai une heure ou deux par jour; je réparai ainsi jusqu'à un certain point ce qui me manquait du côté de l'éducation littéraire, que mon père avait eu autrefois dessein de me donner. La

lecture était le seul amusement que je me permisse. Je ne perdais pas mon temps dans les tavernes, ni à des jeux et des folies d'aucune espèce, et je continuais, avec une ardeur infatigable, un travail nécessaire. Je devais encore une partie de mon imprimerie; j'avais une jeune famille qu'il faudrait bientôt élever, et il me fallait disputer le terrain à deux rivaux qui étaient établis dans la ville avant moi. Néanmoins ma situation devenait chaque jour plus aisée. J'avais conservé mes anciennes habitudes de frugalité, et je me rappelais un proverbe de Salomon, que mon père me répétait souvent parmi les instructions qu'il me donnait dans mon enfance : *Avez-vous vu un homme ardent à l'ouvrage? C'est auprès des rois qu'il se tiendra, et non parmi la foule*[1]. Je regardais donc le travail comme un moyen d'acquérir de la fortune et de la considération, ce qui me donnait du courage, quoique je fusse loin de penser que je dusse jamais paraître en réalité *devant les rois;* cela est arrivé pourtant, car je me suis trouvé devant cinq têtes couronnées, et j'ai eu l'honneur de dîner avec un roi, celui de Danemarck.

Nous avons un proverbe anglais qui dit:

Si tu veux réussir, consulte ta femme.

1. Prov. xxii, 29. *Vidisti virum velocem in opere suo? Coram regibus stabit, nec erit ante ignobiles.*

Il fut heureux pour moi d'en avoir une qui avait autant de goût que moi pour le travail. Elle m'aidait de tout cœur dans mon commerce; pliait et cousait les brochures, arrangeait la boutique, achetait de vieux chiffons pour les revendre aux fabricants de papier, etc. Nous n'avions pas de domestiques fainéants; notre table était simple et frugale; notre mobilier le moins cher possible. Par exemple je déjeunai longtemps avec un morceau de pain et du lait, que je prenais dans une écuelle de terre de deux sols, avec une cuiller d'étain. Mais voyez comme le luxe s'introduit dans les familles, et y fait des progrès en dépit des principes! Un matin, je trouvai mon déjeuner servi dans une tasse de porcelaine, avec une cuiller d'argent. C'était ma femme qui avait fait cette emplette pour moi à mon insu, et cela lui avait coûté la somme énorme de vingt-trois shillings. Elle ne put excuser ou justifier cette dépense qu'en disant qu'elle pensait que *son* mari méritait une cuiller d'argent et une tasse de porcelaine tout aussi bien que le mari d'aucune de ses voisines. Ce fut la première apparition que l'argenterie et la porcelaine firent dans notre maison; mais avec le temps, et à mesure que notre fortune augmenta, cela s'éleva peu à peu jusqu'à une valeur de plusieurs centaines de livres.

J'avais été élevé dans la communion presbytérienne; aussi, quoique plusieurs de ses dogmes,

comme *les décrets éternels de Dieu*, *l'élection*, *la réprobation*, me parussent inintelligibles, et que d'autres me semblassent douteux, quoique de bonne heure je m'absentasse du service public de cette secte, le dimanche étant mon jour d'étude, je ne fus pourtant jamais sans principes religieux. Par exemple je n'ai jamais douté de l'existence d'un Dieu; je n'ai jamais douté qu'il ait créé le monde, et qu'il le gouverne par sa Providence; j'ai toujours cru que le culte le plus agréable à Dieu, c'est de faire du bien aux hommes, que notre âme est immortelle, que le crime est puni, que la vertu est récompensée dans ce monde ou dans l'autre. Voilà quels étaient pour moi les principes essentiels de toute religion, et ces principes on les trouvait dans toutes les églises d'Amérique; j'avais donc du respect pour toutes, quoique à un degré différent, suivant que je trouvais ces principes plus ou moins mêlés d'autres articles qui, sans inspirer, ni répandre, ni fortifier les idées morales, ne servaient qu'à nous diviser et à nous rendre ennemis les uns des autres. Ce respect général joint à l'opinion que la plus mauvaise église a encore quelque bon effet, m'engagea à m'abstenir de toute parole qui aurait pu diminuer la bonne opinion qu'un autre avait de sa religion; et lorsque la population de notre province augmenta, et avec elle le besoin continuel de nouveaux temples, à élever par souscriptions vo-

lontaires, jamais, quelle que fût la secte, je ne refusai mon obole.

Quoique j'assistasse rarement au culte public, je le regardais pourtant comme convenable et utile, quand il était bien conduit, et je payais régulièrement ma souscription annuelle au seul ministre presbytérien que nous eussions alors à Philadelphie. Il venait quelquefois me voir en qualité d'ami, m'engageait à aller entendre ses instructions, et j'y allais de temps en temps; une fois, entre autres, j'y allai cinq dimanches de suite. Si le ministre eût été bon prédicateur, peut-être aurais-je continué à le suivre, quoique cela eût dérangé mes études du dimanche; mais ses discours roulaient sur des sujets polémiques, sur l'explication des dogmes particuliers à notre secte; tout cela était pour moi sec, sans intérêt, sans édification. Pas un seul principe de morale n'était enseigné ni fortifié; on eût dit que le but du prédicateur était de faire des *presbytériens* plutôt que de *bons citoyens*.

Un jour enfin il prit pour texte ce verset du quatrième chapitre de l'Épître aux Philippiens : *Finalement, frères, que tout ce qui est vrai, honnête, juste, pur, aimable, édifiant, que tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable, soit l'entretien de votre pensée.* Je m'imaginai que dans un sermon sur un pareil texte, nous ne pouvions manquer d'avoir quelque leçon morale; mais le ministre se renferma dans

cinq points, et prétendit que l'Apôtre avait seulement en vue : 1° l'observation du sabbat; 2° la lecture assidue des saintes Écritures; 3° l'assistance régulière au service divin; 4° l'approche du sacrement; 5° le respect pour les ministres de Dieu. Toutes ces choses pouvaient être fort bonnes, mais ce n'était nullement cette sorte de bonnes choses que j'attendais d'un semblable texte, et je désespérai d'être plus heureux une autre fois. Cela me dégoûta du sermon, je n'y allai plus. Quelques années auparavant (en 1728), j'avais composé pour mon usage personnel une liturgie, ou forme de prières, intitulée : *Articles de foi et actes de religion;* j'y revins et n'allai plus aux assemblées. Ma conduite pouvait être blâmable, mais je ne chercherai pas à l'excuser, mon dessein étant de rapporter des faits, et non d'en faire l'apologie.

Ce fut vers cette époque que je conçus le hardi et difficile projet d'arriver à la *perfection morale*. Je désirais vivre sans commettre aucune faute dans aucun temps, et en me corrigeant de toutes celles dans lesquelles un penchant naturel, l'habitude ou la société pouvaient m'entraîner. Comme je savais, ou du moins que je croyais savoir ce qui était bien ou mal, je ne voyais pas pourquoi je ne pourrais pas *toujours* faire l'un et éviter l'autre. Mais je trouvai bientôt que j'avais entrepris une tâche plus difficile que je ne l'avais imaginée. Tandis que je donnais toute mon

attention, que j'employais tous mes soins à me préserver d'une faute, je tombais souvent dans une autre. L'habitude profitait de la distraction, le penchant était quelquefois trop fort pour la raison. A la fin je conclus que la conviction purement spéculative qu'il est de notre intérêt d'être complétement vertueux, ne suffit pas seule pour nous préserver des faux pas; il faut rompre avec nos mauvaises habitudes, en acquérir de bonnes, et nous y affermir avant de pouvoir compter sur une conduite uniforme, une rectitude inébranlable. Ce fut dans ce dessein que j'essayai de la méthode suivante.

Dans les divers dénombrements de *vertus morales* que j'avais trouvés dans les livres, la liste était plus ou moins longue, suivant le plus ou le moins d'idées que chaque écrivain renfermait sous un même mot. Par exemple, les uns n'entendaient par le mot *tempérance* que la modération dans le boire et le manger, tandis que les autres l'étendaient à la modération dans tout autre plaisir, aux inclinations, aux passions du corps et de l'âme, même à l'avarice et à l'ambition. Par amour de la clarté, je préférai employer plus de mots en attachant à chacun d'eux moins d'idées, plutôt que de ranger un plus grand nombre d'idées sous moins de mots. Je réunis donc sous treize noms de vertus, tout ce qui, à cette époque, me paraissait nécessaire ou désirable, et j'ajoutai à chacun d'eux un précepte qui

exprimait l'étendue que je donnais à leur signification.

Voici les noms des *vertus*, avec les préceptes qui y étaient joints :

I°. TEMPÉRANCE. Ne mangez pas jusqu'à vous appesantir; ne buvez pas jusqu'à vous échauffer.

II°. SILENCE. Ne parlez que de ce qui peut servir à autrui ou à vous-même. Évitez les conversations oiseuses.

III°. ORDRE. Que chez vous chaque chose ait sa place, chaque affaire son temps.

IV°. RÉSOLUTION. Formez la résolution de faire ce que vous devez faire, et faites, sans faute, ce que vous avez résolu.

V°. ÉCONOMIE. Ne faites de dépenses que pour le bien des autres ou pour le vôtre, c'est-à-dire, ne dissipez rien.

VI°. TRAVAIL. Ne perdez pas de temps. Employez-vous toujours à quelque chose d'utile. Retranchez toute occupation qui ne sert à rien.

VII°. SINCÉRITÉ. N'usez d'aucun mauvais détour : que vos pensées soient innocentes et justes; et si vous parlez, parlez comme vous pensez.

VIII°. JUSTICE. Ne faites tort à personne, soit en lui faisant injure, soit en négligeant de lui faire le bien auquel votre devoir vous oblige.

IX°. MODÉRATION. Évitez les extrêmes. N'ayez pas pour les injures le ressentiment que vous croyez qu'elles méritent.

X°. PROPRETÉ. Ne souffrez aucune malpropreté sur vous, sur vos vêtements, ni dans votre demeure.

XI°. TRANQUILLITÉ. Ne vous laissez pas troubler par des bagatelles, ou par des accidents ordinaires et inévitables.

XII°. CHASTETÉ..

XIII°. HUMILITÉ. Imitez Jésus et Socrate.

Mon dessein étant d'acquérir l'*habitude* de toutes ces vertus, je jugeai qu'il valait mieux ne pas distraire mon attention en la portant sur toutes en même temps, mais la fixer d'abord sur *une seule*, puis quand j'aurais été maître de celle-là, passer à une autre, et avancer ainsi jusqu'à ce que je les eusse acquises toutes les treize. Et comme la pratique de quelques-unes pouvait faciliter l'acquisition de certaines autres, je les arrangeai dans cette vue, suivant l'ordre indiqué ci-dessus. Je plaçai la *tempé-*

rance la première, parce qu'elle tend à procurer cette froideur de tête et cette clarté d'esprit qui sont si nécessaires quand il faut toujours veiller, toujours être en garde, pour combattre l'attrait incessant des anciennes habitudes, et la force des tentations qui se succèdent sans cesse. Une fois cette vertu acquise et établie, le *silence* deviendrait plus facile. Ayant le désir d'acquérir des connaissances autant que de me fortifier dans la vertu; considérant que dans la conversation on s'instruit davantage par le secours de l'oreille que par celui de la langue; désirant rompre l'habitude que j'avais contractée de parler sur des riens, de faire à tous propos des calembourgs et des pointes, ce qui ne rendait ma compagnie agréable qu'aux gens légers, j'assignai le second rang au *silence*. J'espérai que joint à *l'ordre* qui le suivait, il me donnerait plus de temps pour suivre mon plan et mes études. La *résolution*, devenue chez moi une habitude, me donnerait la persévérance nécessaire pour acquérir toutes les vertus suivantes; l'*économie* et le *travail*, en me libérant de la dette dont j'étais encore chargé, et en amenant chez moi l'aisance et l'indépendance, me rendraient plus facile l'exercice de la *sincérité*, de la *justice*, etc. Concevant alors que, suivant l'avis que donne Pythagore dans ses *Vers dorés*[1], un examen journalier

1. Ce sont des sentences morales que leur excellence a fait ap

me serait nécessaire, j'imaginai la méthode suivante pour y parvenir.

Je fis un petit livre, où il y avait une page pour chaque vertu. Je réglai chaque page en encre rouge, de façon à avoir sept colonnes, une pour chaque jour de la semaine, mettant au haut de chacune des colonnes les première lettres du nom des jours. Je coupai ensuite transversalement ces colonnes par treize lignes rouges, au commencement desquelles j'écrivis la première lettre du nom des treize vertus. Sur cette ligne, et à la colonne voulue, je marquais d'un point noir chaque faute, qu'après examen, je reconnaissais avoir commise contre telle ou telle vertu[1].

peler de ce nom; nous disons dans le même sens: *C'est une parole d'or.*

1. Ce petit livre, qui a été conservé, est daté du dimanche premier juillet 1733.

MODÈLE DES PAGES.

TEMPÉRANCE.

Ne mangez pas jusqu'à vous appesantir; ne buvez pas jusqu'à vous échauffer.

	Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.
Tempérance....							
Silence........	+	+		+		+	
Ordre..........	+	+	+		+	+	+
Résolution.....			+			+	
Économie......			+			+	
Travail........							
Sincérité.......							
Justice.........							
Modération.....							
Propreté.......							
Tranquillité....							
Chasteté.......							
Humilité.......							

Je résolus de donner, tour à tour, une semaine d'attention sérieuse à chacune de ces vertus. Ainsi pendant la première semaine, mon grand soin fut d'éviter jusqu'à la moindre faute contre la *tempérance*, laissant les autres vertus courir leur chance *ordinaire*, mais marquant chaque soir les fautes de la journée. Si dans la première semaine je pouvais maintenir sans point noir ma première ligne marquée *Tempérance*, je supposais que l'habitude de la première vertu était assez enracinée et le défaut contraire assez affaibli, pour me hasarder à porter mon attention sur la seconde vertu et pour tâcher de maintenir les deux lignes exemptes de point noir durant la seconde semaine. Allant ainsi jusqu'à la dernière vertu, je pouvais les pratiquer toutes en treize semaines, et recommencer quatre fois par an.

Un homme qui veut nettoyer un jardin n'essaie pas d'en arracher d'un coup toutes les mauvaises herbes, cela excéderait ses moyens et ses forces ; il commence par une plate-bande, et ne passe à la seconde que quand il a fini le travail de la première. C'est de la même façon que j'espérais goûter le plaisir encourageant de voir dans mes pages les progrès que j'aurais faits en vertu, en faisant disparaître successivement les points noirs de mes lignes, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, j'eusse le bonheur de

trouver un livre tout blanc, après un examen journalier pendant treize semaines.

J'avais mis pour épigraphe à mon petit livre, ces lignes tirées du *Caton* d'Addison :

C'est là que je me tiens. S'il est au-dessus de nous quelque pouvoir suprême
(Et tout dans la nature nous crie son existence),
Il doit se plaire à la vertu, et celui en qui il se plaît, doit être heureux.

J'y avais mis aussi ce passage de Cicéron:

O vitæ Philosophia dux! ô virtutum indagatrix expultrixque vitiorum! Unus dies bene, et ex præceptis tuis actus, peccanti immortalitati est anteponendus[1].

Enfin cet autre tiré des livres des Proverbes où Salomon, parlant de la sagesse ou de la vertu, nous dit :

De longs jours sont dans sa main droite; dans sa gauche, les richesses et les honneurs. Ses voies sont belles, et la paix est sur tous ses sentiers[2].

Et concevant Dieu comme la source de la sagesse, je pensai qu'il était juste et nécessaire de sollici-

1. O Philosophie! guide de la vie; toi qui recherches la vertu et qui chasses le vice; un seul jour bien rempli en suivant tes préceptes vaut mieux que toute une éternité criminelle.
2. Prov. III, v. 16-17.

ter son secours pour acquérir la vertu. Dans ce dessein je composai la petite prière suivante, que j'avais mise en tête de mes tables d'examen pour m'en servir tous les jours :

« O Bonté toute-puissante ! père généreux ! guide miséricordieux. Augmente en moi cette sagesse qui me découvre mon véritable intérêt. Affermis en moi la résolution de faire ce que me dicte cette sagesse. Reçois les bons offices que je puis rendre à tes autres enfants, comme la seule marque de reconnaissance qu'il me soit possible de te donner pour les faveurs que tu m'accordes sans cesse. »

Je me servais aussi quelquefois d'une petite prière que j'avais prise dans les Saisons de Thomson :

Père de la lumière et de la vie, Dieu suprême !
Enseigne-moi ce qui est bien, enseigne-moi toi-même !
Sauve-moi de la folie, de la vanité, du vice et de toute bassesse ;
Nourris mon âme de science, de paix et de vertu !
Là est la bénédiction sainte, solide, et qui ne s'évanouit jamais !

Le précepte de l'*Ordre* exigeant que *chaque affaire eût son temps déterminé*, une page de mon petit livre contenait la répartition suivante des vingt-quatre heures de la journée.

PLAN.

	Heures.	
MATIN. *Question.* Que ferai-je de bien aujourd'hui?	5 6 7	Me lever, faire ma toilette, dire la prière : *O bonté toute-puissante, etc.*, régler les affaires du jour, prendre la résolution du jour, poursuivre mon étude, déjeuner.
	8 9 10 11	Travailler.
MIDI	12 1	Lire, ou examiner mes comptes et dîner.
APRÈS-MIDI.	2 3 4 5	Travailler.
SOIR. *Question.* Qu'ai-je fait de bien aujourd'hui?	6 7 8 9	Mettre toutes choses en place. Souper. Musique, amusement ou conversation. Examen de la journée.
NUIT.	10 11 12 1 2 3 4	Dormir.

Je me mis à exécuter ce plan d'examen intérieur et je le suivis, sauf quelques interruptions de temps à autre. Je fus surpris de me trouver beaucoup

plus de défauts que je ne l'avais imaginé; mais j'eus la satisfaction de les voir diminuer. Pour éviter l'ennui de recommencer mon petit livre, qui était criblé de trous à force de gratter les marques des anciennes fautes pour y mettre les nouvelles, je transcrivis mes tables et mes préceptes sur les feuilles d'ivoire d'un *Agenda.* J'y traçai les lignes avec de l'encre rouge qui restait toujours, et y notant mes fautes avec un crayon de mine de plomb, il m'était facile d'effacer les marques avec une éponge mouillée. Au bout de quelque temps, je ne fis cette épreuve de treize semaines qu'une fois par an, et ensuite une fois en plusieurs années. Enfin j'y renonçai entièrement lorsque j'en fus empêché par des voyages et des affaires multipliées; mais je portais toujours mon petit livre avec moi.

L'article de l'*Ordre* fut celui qui me donna le plus d'embarras. Ma distribution de la journée était praticable pour un homme à qui les affaires laissaient la libre disposition de son temps, pour un ouvrier imprimeur par exemple, elle était inexécutable pour un patron obligé de se mêler au monde, et de recevoir ses pratiques à leurs heures. Je trouvai même très-difficile de m'y conformer en ce qui regardait la place que devait occuper chaque chose, chaque papier, etc. Je n'avais pas été habitué de bonne heure à la *méthode*; et ayant une mémoire extraordinairement bonne, je ne sentais pas l'inconvénient

qui suit le manque d'ordre. Cet article me coûtait donc une attention si pénible, j'avais tant de dépit de me trouver si souvent en faute, je faisais si peu de progrès, j'avais des rechutes si fréquentes, que je fus près de renoncer à mon entreprise et de prendre mon parti sur ce défaut. Je ressemblais à l'homme qui, étant venu acheter une hache chez un forgeron, mon voisin, voulait que toute la surface du fer fût aussi brillante que le tranchant. Le forgeron consentit à donner le poli au fer de la hache, à condition que l'acheteur tournerait la roue de la meule. Ce dernier se mit donc à tourner, tandis que le forgeron appuyait fortement le fer sur la pierre, ce qui rendait très-fatigant de la tourner. Notre homme quittait de temps en temps la roue pour voir comment marchait la besogne; enfin il voulut prendre sa hache telle qu'elle était sans la repasser davantage. « Non! dit le forgeron, tournez, tournez, jusqu'à ce que la hache soit polie tout entière; à présent il n'y a que des taches. — C'est vrai, dit l'homme, mais *je crois que j'aime mieux une hache avec des taches*. Et moi je crois que c'est le cas de bien des gens qui, faute de moyens semblables à ceux que j'employais, trouvent trop difficile d'acquérir quelque vertu, ou de se corriger de quelque vice, renoncent à la lutte, et *concluent qu'une hache avec des taches est ce qu'il y a de mieux*. En effet, quelque chose qui prétendait être la raison me suggérait

par moment que, pousser le scrupule au point où je le poussais, c'était une espèce de coquetterie morale, qui ferait rire à mes dépens, si on la connaissait ; que trop de perfection avait l'inconvénient d'exciter l'envie et la haine; et qu'un homme bienveillant devait se permettre quelques défauts, afin de mettre ses amis à leur aise.

De fait, je me trouvai incorrigible sur l'article de l'*ordre* ; et maintenant que je suis vieux, et que ma mémoire est mauvaise, j'éprouve d'une manière sensible que cette qualité me manque. Mais, au total, quoique je ne sois jamais arrivé à la perfection que j'étais si ambitieux d'atteindre, et que j'en sois resté très-loin, mes efforts me rendirent pourtant meilleur et plus heureux que je ne l'aurais été si je n'avais rien essayé. C'est ainsi que ceux qui veulent se former une belle main, en imitant des modèles d'écriture gravés, tout en n'atteignant jamais la perfection de l'original, arrivent cependant à se corriger et à écrire de façon nette et lisible.

Il est peut être bon que mes descendants sachent qu'avec la grâce de Dieu c'est à ce petit expédient que leur aïeul a dû le bonheur constant de sa vie, jusqu'à sa soixante-dix-neuvième année, dans laquelle il écrit ces pages. Les revers qui peuvent atteindre le reste de ses jours sont dans la main de la Providence; mais, s'il en éprouve, le souvenir du bonheur dont il a joui devra lui donner la force

de les supporter avec plus de résignation. Il attribue à la *tempérance* sa longue santé et ce qui lui reste encore d'une bonne constitution : au *travail* et à l'*économie*, l'aisance qu'il a eue de bonne heure, la fortune qu'il a acquise, et aussi les connaissances qui lui ont permis d'être un citoyen utile, et d'obtenir quelque degré de réputation parmi les savants: à la *sincérité*, et à la *justice*, la confiance de son pays et les emplois honorables dont on l'a chargé : enfin à l'influence réunie de toutes ces vertus, même dans l'état d'imperfection où il a pu les acquérir, cette égalité de caractère et cet enjouement dans la conversation qui font encore rechercher sa compagnie, et qui la rendent agréable même à ses jeunes amis. J'espère donc que quelques-uns de mes descendants pourront imiter cet exemple et en recueillir le profit.

Quoique mon plan de conduite ne fût pas entièrement dépourvu de religion, on remarquera qu'il n'y entrait aucun dogme qui fût le cachet d'une église particulière. Je l'avais évité à dessein; car étant entièrement convaincu de l'utilité et de l'excellence de ma méthode, persuadé qu'elle pouvait servir aux hommes de quelque religion qu'ils fussent, et ayant dessein de la publier un jour ou l'autre, je n'y voulais rien insérer qui pût inspirer des préventions à aucune personne d'aucune secte. Je me proposais d'écrire un petit commentaire sur

chaque vertu : j'y aurais montré l'avantage de la posséder, et les maux attachés au vice qui y est opposé. J'aurais intitulé cet ouvrage l'*Art de la vertu*, parce que j'y aurais montré les moyens et la manière d'acquérir la vertu, ce qui aurait distingué mon livre de ces exhortations générales où l'on ne vous enseigne pas plus à être vertueux, que l'on ne vous indique la manière de le devenir. C'est agir comme l'homme dont parle l'Apôtre, dont la charité n'est qu'en paroles, et qui, sans montrer à celui qui est nu et qui a faim où il pourra trouver des aliments et des habits, se contente de l'exhorter à se nourrir et à se vêtir[1].

Par malheur, je n'ai jamais pu écrire ni publier cet ouvrage. De temps en temps, je jetais sur le papier quelques notes, des idées et des raisonnements que je comptais y employer, j'ai même encore quelques-unes de ces notes ; mais les soins continuels qu'ont exigés dans ma jeunesse les affaires privées, et plus tard les affaires publiques, m'ont toujours forcé de différer ce travail, et il n'a jamais été fini parce qu'il était lié dans mon esprit à un *grand et vaste projet*, dont l'exécution demandait son homme tout entier, et qu'une suite d'emplois fort inattendue m'a empêché de poursuivre.

Dans cet ouvrage mon dessein était d'expliquer et

1. *Saint Jacques*, ch. II, v. 15 et 16.

de prouver cet axiome qu'à ne considérer que la nature de l'homme : *les actions vicieuses ne sont pas mauvaises parce qu'elles sont défendues, mais qu'elles sont défendues parce qu'elles sont mauvaises.* Quiconque désire être heureux, même ici-bas, a donc intérêt à être vertueux. Comme il se trouve toujours dans le monde un grand nombre de riches négociants, de nobles, de princes et d'États qui ont besoin d'instruments honnêtes pour le ménagement de leurs affaires, et que le nombre des gens de bien est toujours rare, je me serais appuyé de ce fait et j'aurais essayé de démontrer aux jeunes gens qu'aucunes qualités n'ont plus de chance de conduire un homme pauvre à la fortune que la *probité* et l'*intégrité*.

Ma liste de vertus n'en contenait d'abord que douze; mais un quaker de mes amis ayant été assez obligeant pour m'avertir qu'on me regardait généralement comme fier; que mon orgueil se montrait fréquemment dans la conversation; que je ne me contentais pas d'avoir raison dans la discussion, mais que je devenais arrogant et presque insolent, ce dont il me convainquit en me citant plus d'un exemple, je résolus de me guérir de ce vice ou de cette folie comme des autres, et j'ajoutai l'*humilité* à ma liste, en donnant à ce mot un sens étendu.

Je ne puis me vanter d'avoir réussi à acquérir la *réalité* de cette vertu, mais je parvins du moins à en

prendre l'apparence. Je me fis une loi de ne jamais contredire directement les opinions d'autrui, ni de soutenir les miennes avec trop d'assurance. Suivant les anciens règlements de notre junte, je m'interdis même l'usage de tout mot, de toute expression, emportant l'idée d'une opinion arrêtée, comme : *certainement*, *sans aucun doute*, etc., et j'adoptai en place : *je présume*, *il me semble*, *j'imagine*, que telle chose est ainsi, ou *cela me paraît ainsi quant à présent*. Quand une personne avançait une proposition qui me semblait une erreur, je me refusais le plaisir de la contredire brusquement, ou de lui montrer à l'instant quelque absurdité dans ses propositions : en lui répondant, je commençais par convenir qu'en certains cas, en certaines circonstances, son opinion pouvait être juste, mais que dans l'occasion présente, *il me paraissait*, *il me semblait* qu'il y avait quelque différence, etc. J'éprouvai bientôt l'avantage de ce changement de ton ; la conversation en devint plus agréable ; la façon modeste avec laquelle j'énonçais mes opinions leur procurait un accueil plus favorable, et les exposait à moins de contradiction ; j'étais moins mortifié quand je me trouvais avoir tort, et j'amenais plus facilement les autres à abandonner leurs erreurs et à se joindre à moi lorsque j'avais raison.

Je n'adoptai pas cette méthode sans faire d'abord quelque violence à mon penchant naturel, mais elle

a fini par me devenir facile, et si habituelle, que depuis cinquante ans personne peut-être n'a entendu sortir de ma bouche une expression dogmatique. C'est à cette habitude (après ma réputation d'intégrité), que je crois devoir le crédit que j'obtins de bonne heure sur mes concitoyens, lorsque je proposai ou des institutions nouvelles, ou quelques changements dans les anciennes, et tout ce que j'ai eu d'influence dans les conseils publics, lorsque j'en devins membre; car je n'étais qu'un mauvais orateur, sans éloquence, hésitant souvent sur le choix des expressions, à peine correct dans mon langage, et cependant en général je faisais passer mon avis.

En fait de passions naturelles, il n'y en a peut-être pas de plus difficile à dompter que l'*orgueil*. Qu'on le déguise, qu'on le combatte, qu'on l'étouffe, qu'on le mortifie tant qu'on voudra, il vit toujours et de temps en temps il perce et se montre : vous le reconnaîtrez peut-être plus d'une fois dans ces Mémoires. Car, alors même que je me flatterais de l'avoir complétement subjugué, il est probable que je serais *fier de mon humilité*[1].

1. Ici se termine ce qui a été écrit à Passy, près Paris.

CHAPITRE VII.

Plan d'une société pour propager l'influence de la vertu. Croyance à un seul Dieu, à l'immortalité de l'âme, à des récompenses et des peines dans une vie future. — Almanach du *Bonhomme Richard*. — Règles pour diriger un journal. — Controverse concernant le prédicateur Hemphill. — Franklin étudie le français, l'italien et l'espagnol. — Il visite Boston. — La *Junte*. — Il est nommé secrétaire de l'assemblée. — Puis Directeur des postes à Philadelphie. — Il suggère des améliorations pour les Gardiens de la cité. — Il établit une compagnie d'assurances contre l'incendie.

C'est chez moi, à Philadelphie, en août 1788, que je vais continuer à écrire, mais je n'y ai point trouvé le secours que j'attendais de mes papiers; beaucoup ont été perdus pendant la guerre; j'y ai cependant retrouvé les lignes qui vont suivre.

J'ai déjà parlé d'un projet *de vaste étendue* que j'avais conçu; il me paraît donc convenable d'en dire ici quelques mots et d'en faire connaître l'objet. Lorsqu il se présenta pour la première fois à mon

esprit, je mis les idées suivantes sur un papier que le hasard a conservé :

Observations faites en lisant l'histoire, dans la bibliothèque, le 9 *mai* 1731.

« Les grandes affaires du monde, les guerres, les révolutions, etc., sont conduites et exécutées par des partis.

« Le but que poursuivent ces partis est leur intérêt commun dans le moment présent, ou ce qui leur semble tel.

« Les vues différentes de ces différents partis sont la cause de toutes les confusions.

« Tandis qu'un parti poursuit un dessein général, chacun de ses membres a en vue son intérêt particulier.

« Dès qu'un parti a atteint son but général, chacun des membres s'attache à son intérêt particulier qui croise celui des autres, met de la division dans ce parti, et cause encore plus de confusion.

« Dans les affaires publiques, peu de gens, quoi qu'ils disent, n'ont en vue que le bien de leur pays. Si leur conduite procure au pays un bien véritable, c'est qu'ils ont considéré d'abord que leur intérêt particulier était attaché à celui de leur patrie, et par conséquent ils n'ont point agi par un principe de bienveillance.

« Il y a moins d'hommes encore qui, dans les af-

faires publiques, agissent en vue du bien de l'humanité.

« Il me semble donc que c'est aujourd'hui ou jamais le moment de former le *parti de la vertu*, en réunissant les hommes sages et vertueux de toutes les nations en un corps régulier, qui se gouvernerait par un ensemble de règles bonnes et sages, auxquelles il serait plus facile à des gens sages et vertueux de se soumettre, qu'il ne l'est au commun des hommes d'obéir aux lois ordinaires.

« Je crois maintenant que quiconque suivra ce projet avec des intentions droites et le talent requis, ne peut manquer de plaire à Dieu, et de réussir. »

B. F.

En roulant ce projet dans mon esprit pour essayer de le mettre à exécution quand les circonstances m'en donneraient le loisir, je mettais de temps en temps sur des feuilles volantes les idées qui se présentaient à ma pensée. La plupart de ces écrits sont perdus, mais j'en retrouve un qui contient en substance un symbole, où j'avais rassemblé, à ce que je croyais, les principes essentiels de toutes les religions connues, sans y rien mettre qui pût blesser les membres d'églises particulières. Ce symbole est conçu en ces termes :

« Il y a un seul Dieu qui a créé toutes choses.

« Il gouverne le monde par sa providence.

« On doit lui rendre un culte par l'adoration, la « prière et les actions de grâces.

« Mais le culte le plus plus agréable à Dieu, est « de faire du bien aux hommes.

« L'âme est immortelle.

« Il est certain que Dieu récompensera la vertu, « et punira le vice dans ce monde ou dans l'autre. »

A cette époque, mon idée était que cette association ne comprît au début que des jeunes gens célibataires; qu'avant d'être initié, le candidat non-seulement déclarât qu'il adoptait ce symbole, mais encore qu'il se fût exercé à l'examen des treize semaines et à la pratique des vertus, conformément au modèle que j'en ai donné; que l'existence de cette société restât secrète jusqu'à ce qu'elle fût devenue considérable, afin d'éviter les sollicitations de gens peu propres à y être admis; mais que chacun de ses membres cherchât dans le cercle de ses connaissances des jeunes gens capables et bien disposés, à qui l'on pût communiquer ce projet graduellement et avec touts la prudence convenable. Je voulais, en outre, que tous les membres s'engageassent à donner leur avis, leur argent, leur concours, pour favoriser mutuellement l'intérêt, les affaires et l'avancement de chacun des associés. Enfin, pour nous distinguer, nous devions nous appeler la SOCIÉTÉ DES HOMMES

LIBRES ET INDÉPENDANTS, libres, parce que la pratique et l'habitude des vertus nous délivreraient de l'esclavage du vice; libres surtout parce que le travail et l'économie nous affranchiraient des dettes, qui exposent un homme à la contrainte par corps, et le rendent, en quelque sorte, esclave de ses créanciers.

Voilà tout ce que je puis me rappeler de ce projet, si ce n'est que je le communiquai en partie à deux jeunes gens qui l'adoptèrent avec enthousiasme ; mais ma pauvreté et la nécessité où j'étais de me donner tout entier à ma profession, me forcèrent à en reculer l'exécution; plus tard la multitude de mes occupations publiques et particulières m'obligèrent à un nouveau délai, de façon que mon projet en est resté là, et je n'ai plus aujourd'hui ni la force, ni l'activité nécessaires pour une telle entreprise. Néanmoins je suis encore d'avis que ce projet était praticable, et pouvait être utile, en formant un grand nombre de bons citoyens. Ce n'est point la grandeur apparente de l'œuvre qui me découragea, car j'ai toujours pensé qu'un homme de capacité ordinaire peut opérer de grands changements et faire de grandes choses dans le monde, s'il se forme d'abord un bon plan, s'il renonce ensuite à tous plaisirs, à toutes occupations qui pourraient distraire son attention, enfin s'il fait de l'exécution de ce projet sa seule étude et son unique affaire.

En 1732, je commençai à publier mon Almanach, sous le nom de *Richard Saunders*. Je le continuai environ 25 ans; on l'appelait communément *l'Almanach du bonhomme Richard*. Je m'efforçai de le rendre amusant et utile; aussi obtint-il un tel débit, que j'en retirai un profit considérable; j'en vendais près de dix mille exemplaires tous les ans. Quand je vis qu'il était généralement lu (on n'aurait pas trouvé un coin de la province où il manquât), je le regardai comme un véhicule excellent pour répandre l'instruction parmi les gens du peuple qui achetaient rarement un autre livre. Je remplis donc de proverbes tous les petits espaces qui se trouvaient entre les jours fériés du calendrier; parmi ces proverbes je choisis de préférence ceux qui recommandaient le travail et l'économie comme moyen d'arriver à la fortune, et par conséquent d'assurer l'empire de la vertu; car lorsqu'un homme est dans le besoin, ce n'est pas toujours chose aisée pour lui que d'agir honnêtement; et pour me servir ici d'un de ces proverbes, *il est difficile qu'un sac vide se tienne debout*.

Ces proverbes qui contenaient la sagesse des siècles et des nations, je les réunis, et j'en formai un discours suivi que je mis en tête de l'Almanach de 1757, comme la harangue adressée par un sage vieillard à des gens qui assistaient à une vente publique. La réunion en un seul foyer de tous ces

préceptes épars, leur donna plus de force. Cet essai reçut l'approbation universelle, il fut reproduit par tous les journaux du continent américain, et réimprimé en Angleterre, sur une grande feuille de papier, pour servir de tableau dans les maisons[1]. On en fit deux traductions en France; les curés et les seigneurs en achetèrent un grand nombre d'exemplaires pour les distribuer à leurs paroissiens et à leurs paysans. Comme j'y invitais à ne pas faire de dépenses inutiles en objets superflus tirés de l'étranger, quelques personnes pensèrent qu'il eut quelque influence, en Pensylvanie, sur l'abondance de numéraire qu'on y remarqua quelques années après ma publication.

Je regardai aussi mon journal comme un autre moyen de répandre l'instruction. Dans cette vue, j'y réimprimai fréquemment des extraits du *Spectateur* et d'autres écrivains moraux, et j'y insérai aussi de petits articles de mon crû que j'avais d'abord composés pour lire à notre club. De ce nombre était un dialogue socratique, où j'essaye de prouver qu'un homme vicieux, quels que soient ses talents et ses moyens, ne peut être proprement appelé un homme de bon sens, et un discours sur le renoncement à soi-même, montrant qu'on n'est sûr de cette vertu que lorsque la pratique est devenue

1. On le trouvera dans les *Essais de morale et d'économie politique.*

une *habitude*, et qu'on n'a plus à craindre l'opposition des penchants qui lui sont contraires. On peut retrouver ces deux morceaux dans les journaux du commencement de 1735.

Je bannissais avec soin de mon journal toute satire, toute injure personnelle, abus qui dans ces dernières années a fait la honte de notre pays. Quand on me sollicitait d'y insérer quelque article de ce genre, et que, suivant l'usage, les auteurs faisaient valoir la liberté de la presse, et soutenaient qu'un journal est comme une diligence dans laquelle chacun a droit de prendre place en payant, je répondais que j'imprimerais ce morceau séparément si on le voulait; que l'auteur en pourrait avoir autant d'exemplaires qu'il le désirerait, pour les distribuer lui-même; mais que je ne prendrais pas sur moi de répandre ses attaques, et qu'ayant contracté envers mes souscripteurs l'obligation de leur fournir des choses utiles ou amusantes, je ne pouvais sans injustice manifeste remplir leur journal avec des querelles particulières qui ne les concernaient nullement. Aujourd'hui beaucoup de nos imprimeurs ne se font pas scrupule de satisfaire la malice individuelle, en donnant cours à de fausses accusations contre les hommes qui jouissent parmi nous de la réputation la mieux établie; ils enveniment souvent la haine au point d'amener des duels : ils sont en outre assez indiscrets pour se livrer à

des réflexions insolentes sur le gouvernement des États voisins, et même sur la conduite des plus fidèles alliés de notre nation; ce qui peut amener les plus fâcheuses conséquences[1]. Je fais ces observations à titre d'avis aux jeunes imprimeurs, pour les encourager à ne jamais souiller leurs presses et déshonorer leur profession, en se prêtant à ces infâmes manœuvres. Qu'ils refusent fermement; ils peuvent voir, par mon exemple, qu'après tout, une telle conduite ne nuira point à leurs intérêts.

En 1733, j'envoyai un de mes ouvriers à Charleston, dans la Caroline du sud, où l'on avait besoin d'un imprimeur. Je lui fournis une presse et des caractères, d'après un acte de société en vertu duquel je devais toucher le tiers des bénéfices et supporter le tiers des dépenses. C'était un homme instruit, mais ignorant en matière de comptabilité, et quoiqu'il me fît quelquefois des remises d'argent, je ne pus pendant toute sa vie en tirer un compte, ni même un état satisfaisant de notre société. Après sa mort, sa veuve continua les affaires. Née et élevée en Hollande, dans un pays où la tenue des livres fait, dit-on, partie de l'éducation des femmes, non-seulement elle m'envoya un état de situation aussi

1. En tout ceci Franklin pense aux diffamations dont il a été l'objet en Amérique, durant son séjour en France, et aux attaques dont la France a eu quelquefois à souffrir, au moment même où elle secourait l'Amérique, avec une générosité sans exemple dans l'histoire.

clair qu'il lui fut possible de le faire, mais elle continua à me transmettre un compte trimestriel avec autant de régularité que d'exactitude, et conduisit ses affaires avec tant de succès, que non-seulement elle put élever honorablement une famille nombreuse, mais encore qu'à l'expiration de la société, elle se trouva en état d'acheter de moi l'imprimerie et d'y établir son fils.

Si je parle de cette affaire, c'est surtout pour recommander à nos jeunes femmes cette branche d'éducation. En cas de veuvage, la tenue des livres serait pour elles et pour leurs enfants un art plus utile que la danse et la musique; elle les mettra à l'abri des pertes que la mauvaise foi des gens d'affaires pourrait leur faire essuyer, et leur permettra peut-être de continuer un bon commerce, et de garder leurs correspondants jusqu'à ce qu'un fils soit en âge de prendre la maison et de la diriger: inestimable avantage et fortune de toute une famille.

Vers 1734, il arriva parmi nous un jeune prédicateur presbytérien, qu'on nommait Hemphill. Il avait un bel organe, et débitait d'excellents discours qu'il avait l'air d'improviser. Ces sermons attirèrent un grand nombre d'auditeurs de différentes sectes, qui tous se réunissaient pour en faire l'éloge. Je devins un de ses auditeurs les plus constants. Ses sermons me plaisaient, parce qu'ils étaient peu dogmatiques, et qu'ils inculquaient forte-

ment la pratique de la vertu, ce qu'en style religieux on appelle *les bonnes œuvres*. Sa doctrine déplut aux membres de notre église, qui se regardaient comme presbytériens orthodoxes. Plusieurs anciens ministres se joignirent à eux, et citèrent Hemphill devant le synode, en l'accusant de sentiments hétérodoxes, afin de le réduire au silence. Je devins son partisan zélé, et je contribuai de toutes mes forces à former un parti en sa faveur. Je combattis quelque temps pour lui avec espoir de succès. On écrivit beaucoup *pour* et *contre*, en cette occasion; et m'apercevant que Hemphill, quoique bon prédicateur, n'était qu'un pauvre écrivain, j'écrivis pour lui deux ou trois brochures, ainsi qu'un article que j'insérai dans la gazette d'avril 1735. Suivant le sort ordinaire des ouvrages de controverses, ces écrits, lus avec avidité dans le moment, furent bientôt oubliés; je doute fort qu'il en existe aujourd'hui un seul exemplaire.

Pendant la querelle, un malheureux incident fit grand tort à la cause de Hemphill. Un de nos adversaires l'ayant entendu prêcher un sermon dont on fit grand éloge, crut se rappeler qu'il avait déjà lu ce sermon quelque part, en tout ou en partie. Il fit des recherches, et en trouva un passage cité tout au long dans une *Revue anglaise*, et tiré d'un discours du docteur Foster. Cette découverte dégoûta beaucoup de nos partisans, qui abandonnèrent Hemphill,

et amenèrent notre prompte défaite devant le synode. Je tins bon cependant : je trouvais qu'il valait mieux prononcer de bons sermons composés par autrui, que d'en donner de mauvais de sa fabrique, comme le faisaient presque tous nos prédicateurs. Hemphill m'avoua ensuite qu'aucun de ceux qu'il avait prêchés n'était son ouvrage, il ajouta que sa mémoire était si bonne, qu'il pouvait retenir et répéter le premier sermon venu, après l'avoir lu une seule fois. Après notre défaite, il nous quitta pour chercher meilleure fortune ailleurs, et j'abandonnai notre église, tout en continuant, pendant bien des années, ma souscription pour l'entretien de ses ministres.

En 1733, j'avais commencé à étudier les langues. En peu de temps je me rendis assez maître du français pour pouvoir lire aisément les livres écrits en cette langue. Je passai alors à l'italien. Un de mes amis, qui l'apprenait aussi, venait souvent me tenter, en me proposant une partie d'échecs. Ce jeu me prenait une trop grande partie du temps que je réservais à l'étude, je finis par refuser de jouer davantage, à moins qu'à chaque partie le vainqueur n'eût le droit d'imposer une tâche au vaincu, soit quelques pages de grammaire à apprendre, soit une traduction à faire. Cette tâche, le vaincu s'engageait d'honneur à la remplir avant la prochaine réunion. Comme nous étions à peu près de même force, nous

nous battîmes l'un l'autre à coup d'italien. Avec un peu de peine, j'appris ensuite assez d'espagnol pour le lire.

J'ai déjà dit que je n'avais eu qu'une année d'études à l'école latine, et cela quand j'étais tout enfant; après quoi, j'avais entièrement négligé le latin. Mais quand j'eus fait connaissance avec le français, l'italien et l'espagnol, je fus surpris en ouvrant un Nouveau Testament latin, de voir, que je comprenais cette langue mieux que je ne croyais. Cela m'encouragea à me remettre à cette étude, je trouvai le latin d'autant plus facile, que les trois autres langues m'avaient grandement aplani la voie.

Après cette expérience, je pense qu'il y a quelque inconséquence dans notre façon d'enseigner les langues. On nous dit qu'il convient de commencer par le latin, et que, lorsque nous le saurons, il nous sera plus facile d'apprendre les langues modernes qui en sont dérivées; cependant nous ne commençons point par le grec pour arriver plus facilement au latin [1]. Il est vrai que si nous parvenons à gagner le haut d'un escalier sans mettre le pied sur les marches, celles-ci nous semblent plus faciles en descendant; mais certainement c'est en nous servant des premières marches, que la montée nous

1. C'est que le latin n'est point dérivé du grec, tandis que le français, l'italien et l'espagnol sont sortis du latin.

sera plus aisée. Je soumets ces réflexions à ceux qui dirigent l'éducation de la jeunesse. Puisqu'un grand nombre de ceux qui débutent par le latin, l'abandonnent après avoir consacré à cette étude plusieurs années sans y faire de grands progrès, puisque ce qu'ils ont appris leur devient à peu près inutile, et qu'ils se trouvent avoir perdu leur temps, ne vaudrait-il pas mieux qu'il eussent commencé par le français, passé ensuite à l'italien, et de là au latin ? En supposant qu'après avoir employé le même temps à l'étude des langues, ils y renonçassent avant d'être arrivés au latin, ils sauraient du moins une ou deux langues vivantes, qui leur seraient utiles dans la vie ordinaire.

Après une absence de dix ans, ayant enfin acquis quelque aisance, je fis un voyage à Boston pour y revoir mes parents, ce qu'il m'avait été impossible de faire plus tôt. A mon retour, je passai par New-Port pour voir mon frère James, qui s'y était établi avec son imprimerie. Nos anciens différends étaient oubliés ; notre entrevue fut cordiale et affectueuse. Sa santé déclinait rapidement. Il me témoigna le désir qu'après sa mort, qu'il ne croyait pas éloignée, je prisse chez moi son fils, alors âgé de dix ans, pour lui apprendre l'état d'imprimeur : ce que je fis par la suite, après avoir envoyé l'enfant passer quelques années dans une école avant de le pren-

dre avec moi. Sa mère continua les affaires jusqu'à ce qu'il fût en état de s'en charger, et alors j'aidai à son établissement en lui donnant un assortiment de caractères neufs, ceux de l'imprimerie de son père étant presque usés. Ce fut ainsi que je dédommageai amplement mon frère du tort que j'avais pu lui faire, en le quittant trop tôt.

En 1736, je perdis un de mes enfants, un beau garçon de quatre ans. Il mourut de la petite vérole qu'il avait gagnée naturellement[1]. Je le regrettai amèrement, je me reproche encore de ne pas l'avoir fait inoculer. Avis aux parents qui négligent cette précaution, parce que, disent-ils, ils ne se pardonneraient jamais si leur enfant mourait par suite de cette opération. Mon exemple doit leur montrer que le regret peut être le même, quoi qu'on fasse, et que par conséquent il vaut mieux choisir le parti qui présente le moins de dangers[2].

Notre club, la Junte, fut trouvé si utile; il procurait tant de satisfaction à ses membres, que plusieurs

1. C'est-à-dire qu'on ne lui avait pas inoculée. L'inoculation précéda la vaccine. On croyait qu'en donnant artificiellement la petite vérole à des sujets bien préparés, on diminuait le risque de la maladie. C'était une méthode qui n'était pas sans danger.

2. La perte de cet enfant laissa un profond chagrin dans l'âme de Franklin. En 1772, il écrivait à sa sœur : « Mon petit-fils réveille dans ma mémoire le souvenir de mon fils Francis. Quoiqu'il y ait trente-six ans que je l'ai perdu, je n'y puis encore penser sans un soupir. » On a conservé le portrait de cet enfant. Parton le donne dans sa *Vie de Franklin.* On montre encore le tombeau du petit Francis dans le cimetière de Christ-Church, à Philadelphie.

d'entre nous désiraient y introduire leurs amis, ce qui ne pouvait se faire sans excéder le nombre de douze, auquel nous nous étions fixés comme le plus convenable. A l'origine, nous nous étions fait une loi de tenir notre association secrète, et le secret fut assez bien gardé. Notre but, en cela, était de prévenir les demandes de personnes qui ne nous auraient pas convenu, et que peut-être il nous aurait été difficile de refuser. J'étais de ceux qui s'opposaient à toute augmentation; mais, au lieu de faire une opposition directe, je proposai, par écrit, que chaque membre séparément tâchât de former un club annexe, qui aurait les mêmes règlements relativement aux questions, etc., mais dont les membres ignoreraient le lien qui les rattachait à la Junte. Les avantages que j'attendais de ce système, c'était de former le cœur et l'esprit d'un plus grand nombre de jeunes citoyens; c'était de mieux connaître, en toute occasion, l'opinion générale des habitants, puisque chaque membre de la Junte pouvait proposer dans son club séparé les questions que nous jugions convenables, et adresser un rapport à ce sujet; c'était enfin de servir nos intérêts particuliers en étendant nos relations, et d'augmenter notre influence sur les affaires publiques et nos moyens de faire le bien, en répandant dans les différents clubs les sentiments de la Junte.

Le projet fut approuvé; chaque membre essaya

de former son club ; mais tous ne réussirent point. On n'en put établir complétement que cinq ou six, auxquels on donna différents noms, comme *la Vigne*, *l'Union*, *le Lien*, etc. Utiles pour ceux qui en faisaient partie, ces clubs nous procurèrent à nous-mêmes beaucoup d'amusement, de renseignements et d'instruction. Ils répondirent d'ailleurs assez bien à notre dessein d'influencer l'esprit public en certaines occasions, j'en citerai quelques exemples à leur date.

Mon premier pas dans les affaires publiques fut d'être nommé, en 1736, secrétaire de l'Assemblée générale[1]. Le vote eut lieu sans opposition; mais l'année suivante, quand on me représenta (l'élection du secrétaire étant annuelle comme celle des membres), un membre nouvellement élu fit un long discours contre moi, pour soutenir quelque autre candidat. Néanmoins, je fus nommé, ce qui me fut d'autant plus agréable que, sans parler des appointements attribués au secrétaire, cette place me fournissait une excellente occasion de conserver les bonnes grâces des membres de l'assemblée, et m'assurait aussi l'impression des discussions, des lois, du papier-monnaie, et d'autres publications officielles, ce qui, au total, était fort profitable.

1. C'était, aux colonies anglaises, le nom du Corps législatif.

Je fus donc médiocrement charmé de l'opposition que me fit ce nouveau membre. C'était un homme jouissant d'une belle fortune, ayant reçu une bonne éducation, et doué de talents qui, avec le temps, devaient lui assurer une grande influence dans la chambre, ce qu'en effet il obtint plus tard. Néanmoins je ne cherchai point à gagner sa faveur en lui témoignant un respect servile, mais au bout de quelque temps j'employai un autre moyen pour y parvenir. Ayant appris qu'il avait dans sa bibliothèque un livre rare et curieux, je lui écrivis un billet pour lui témoigner le désir de le lire, et je le priai d'être assez bon pour me le prêter pendant quelques jours. Il me l'envoya sur-le-champ; je le lui fis remettre au bout d'une semaine, en y joignant un nouveau billet avec les plus vifs remercîments pour sa complaisance. La première fois que nous nous rencontrâmes à la chambre, il m'adressa la parole, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, et me traita avec une extrême politesse. Depuis lors, il se montra toujours disposé à m'être utile en toute occasion, de façon que nous devînmes grands amis, et notre amitié dura jusqu'à sa mort. C'est une nouvelle preuve de la vérité d'une vieille maxime que j'avais apprise et qui dit : « *Celui qui vous a une fois rendu un service sera plus disposé à vous en rendre un autre que celui que vous avez obligé vous-même.* » On voit par là combien il est plus avantageux d'ou-

blier prudemment de mauvais procédés que d'en concevoir du ressentiment, de se venger et d'entretenir de longues inimitiés.

En 1737, le colonel Spotswood, ancien gouverneur de la Virginie, et alors maître général des postes, étant mécontent de la conduite de son délégué à Philadelphie, à cause de la négligence de cet agent et du peu d'exactitude qu'il trouvait dans ses comptes, lui retira la place et me l'offrit. Je m'empressai de l'accepter, et j'y trouvai de grands avantages. Le salaire était modique, mais ma nouvelle position facilitait la circulation de mon journal, ce qui augmenta le nombre des lecteurs et des annonces, et me procura ainsi un gain considérable. Le journal de mon ancien compétiteur tomba, en proportion de mon succès, et j'obtins satisfaction, sans traiter Bradford comme il m'avait traité lui-même lorsqu'il défendait à ses courriers de se charger de mes feuilles. La négligence que Bradford mit à tenir ses comptes lui fit, on le voit, grand tort; c'est une leçon pour les jeunes gens qui sont chargés des affaires d'autrui; il faut toujours rendre ses comptes avec une grande clarté, et faire ses remises d'argent avec exactitude. Une telle réputation est la plus puissante de toutes les recommandations pour obtenir de nouveaux emplois et augmenter ses affaires.

Je commençai alors à tourner mes pensées vers

les affaires publiques; mais je ne m'occupai d'abord que de petites questions. La garde de la ville fut une des premières choses qui me parut avoir besoin de réforme. Elle se faisait à tour de rôle par les différents constables des quartiers. Le constable avertissait un certain nombre d'habitants domiciliés de faire avec lui le service de la nuit. Ceux qui désiraient s'en dispenser lui payaient six shillings par an pour en être exempts. Cet argent était soi-disant destiné à payer des remplaçants soldés, mais la somme excédait de beaucoup la dépense nécessaire et faisait de la fonction de constable une place de profit. Moyennant un faible pourboire, le constable ramassait quelquefois de tels misérables comme gardes de nuit, qu'aucun habitant respectable ne voulait se trouver en leur compagnie. On négligeait les rondes, et l'on passait à boire la plupart des nuits. J'écrivis sur cet abus un article que je lus à la Junte. J'y dénonçais ces irrégularités, mais j'insistais particulièrement sur l'inégalité de cette taxe de six shillings, par rapport à la fortune de ceux qui la payaient, puisque une pauvre veuve dont toutes les propriétés n'excédaient peut-être pas cinquante livres, payait autant que le plus riche négociant qui avait dans ses magasins des marchandises pour plusieurs milliers de livres.

En somme, je proposai comme mesure plus efficace, de solder une garde à qui serait spécialement

confié ce service, et, pour en partager la charge de façon équitable, je demandai qu'on levât une taxe proportionnelle à la propriété. Cette idée ayant été approuvée à la Junte, fut communiquée aux autres clubs, mais comme si elle eût pris naissance dans chacun d'eux. Ce plan ne fut pas mis sur-le-champ à exécution ; mais en préparant l'esprit public à ce changement, il aplanit les voies à la loi qui fut rendue quelques années après, quand les membres de nos clubs eurent acquis plus d'influence.

Vers cette époque j'écrivis un article destiné d'abord à la Junte, mais qui fut publié par la suite, sur les incendies et leurs causes ordinaires : j'y indiquais les précautions et les moyens à prendre pour prévenir ce danger. On parla de ce travail comme d'un écrit fort utile, et il donna lieu à un projet qui ne tarda pas à se réaliser ; c'était de former une compagnie pour éteindre plus promptement le feu, et pour s'entr'aider mutuellement à emporter et à mettre à l'abri les objets menacés. Dès le début, ce projet réunit trente associés ; nos règlements obligeaient chaque membre à tenir toujours en état de service un certain nombre de seaux en cuir, avec des sacs solides et des paniers pour empaqueter et emporter le mobilier, en cas d'incendie. Nous convînmes de passer une soirée ensemble chaque mois, pour nous communiquer les idées qui se présenteraient à nous sur ce

sujet, et qui pourraient nous servir en cas d'incendie. L'utilité de cette institution fut bientôt remarquée, et le nombre de ceux qui voulurent entrer dans notre compagnie devenant trop considérable, nous leur conseillâmes d'en former une seconde, ce qui fut fait. De nouvelles compagnies s'établirent ainsi les unes après les autres, et devinrent si nombreuses qu'elles finirent par comprendre presque tous les propriétaires de la ville. Celle que je formai la première, la compagnie de l'*Union contre l'incendie*, existe encore au moment où j'écris, quoiqu'il se soit écoulé cinquante ans depuis son établissement, et que tous ses fondateurs soient morts, hormis un seul qui est mon aîné d'un an. Les amendes que payait chaque membre, en cas d'absence à l'assemblée du mois, ont servi à acheter des pompes, des échelles, des crochets, et d'autres outils nécessaires; et je me demande s'il existe aujourd'hui dans l'univers une ville mieux pourvue des moyens d'arrêter l'incendie. Dans le fait, depuis cette institution, le feu n'a jamais détruit à Philadelphie plus d'une ou deux maisons à la fois, et bien souvent il a été éteint avant que la maison où il avait commencé fût à demi consumée[1].

1. En Amérique comme en Angleterre, la carcasse des maisons est construite en brique, mais les intérieurs sont en bois; aussi rien n'y est plus fréquent, ni plus dangereux que les incendies.

CHAPITRE VIII.

Franklin se lie avec Whitefield. — Temple élevé pour les prédicateurs de toute croyance. — Caractère de Whitefield, son éloquence, ses écrits. — Franklin prend un associé dans son imprimerie. — Il propose l'établissement d'une société philosophique. — Il prend une part active à la préparation des moyens de défense contre l'Espagne. Il forme une association pour cet objet. — Sentiments des Quakers. — James Logan. — Anecdote sur William Penn. — La secte des *Dunkers*. — Symboles religieux. — Franklin invente un calorifère.

En 1731 nous arriva d'Irlande le Révérend M. Whitefield[1], qui s'était fait une réputation comme missionnaire. On lui permit d'abord de prêcher dans quelques-uns de nos temples, mais les pasteurs le virent bientôt de mauvais œil et lui refusèrent leur chaire; si bien qu'il fut obligé

1. Whitefield fut avec les Wesleys un des fondateurs du méthodisme. C'était moins une secte nouvelle qu'un parti évangélique qui voulait introduire une sévérité plus grande dans l'Église d'Angleterre. Les méthodistes sont aujourd'hui une des plus puissantes communions des États-Unis.

de prêcher en plein air. La foule de gens de toute secte et de toute croyance qui suivait ses sermons était énorme. Je fus du nombre, et je fis plus d'une réflexion en observant l'influence extraordinaire que l'éloquence de Whitefield exerçait sur ses auditeurs ; tous l'admiraient et le respectaient quoiqu'il les traitât fort mal, les assurant qu'ils étaient par nature *demi-brutes* et *demi-diables*. Ce fut miracle de voir le changement qui se fit aussitôt dans les mœurs de nos habitants. Après avoir été insouciant ou indifférent sur la religion, il semblait que tout le monde devînt religieux ; on ne pouvait se promener le soir dans la ville sans entendre chanter des psaumes dans les maisons de chaque rue.

Comme on trouva fort incommode de s'assembler en plein air, au risque de toutes les intempéries, on proposa de construire une maison d'assemblée, et on nomma des commissaires pour recueillir les souscriptions. A peine la proposition était-elle faite qu'on trouva la somme nécessaire pour acheter le terrain et élever le bâtiment, auquel on donna cent pieds de long sur soixante-dix de large : les travaux furent conduits avec tant de zèle, qu'on eut fini beaucoup plus tôt qu'on n'aurait cru. Le temple et le terrain furent remis à des *trustees*[1], et il fut dit expressément qu'ils seraient à la disposition *de tout*

1. Les *trustees* sont des commissaires administrateurs, entre les mains desquels repose la propriété.

prédicateur, de quelque religion qu'il fût, qui voudrait adresser quelque discours au peuple de Philadelphie, l'objet de cet établissement étant de servir, non pas à une secte particulière, mais à l'universalité des habitants; de sorte que si le Mufti de Constantinople voulait envoyer un missionnaire pour nous prêcher le mahométisme, il trouverait une chaire à son service.

En nous quittant, M. Whitefield se rendit en Géorgie, prêchant tout le long du chemin, dans les colonies qu'il traversait. L'établissement de cette province était de date récente; mais au lieu d'y appeler des laboureurs hardis, industrieux, rompus au travail, les seules gens qui conviennent à une colonie naissante, on avait amené des familles de marchands ruinés et des débiteurs insolvables, la plupart paresseux, indolents, tirés des prisons. Transportés dans les bois, incapables de défricher, et hors d'état de supporter les fatigues auxquelles ils étaient soumis, ces malheureux périssaient en foule, et laissaient de pauvres enfants sans ressources et sans appui. Leur déplorable situation toucha vivement le cœur bienfaisant de M. Whitefield, et lui inspira l'idée d'établir en Géorgie un asile où les orphelins seraient admis et élevés. A son retour, il prêcha partout en faveur de cette bonne œuvre, et recueillit des sommes considérables, car son éloquence avait un pouvoir miracu-

leux sur le cœur et la bourse de ses auditeurs; je puis me citer en exemple.

Je ne désapprouvais point son idée; mais comme il n'y avait alors, en Géorgie, ni matériaux ni ouvriers, et qu'on se proposait de les y envoyer à grands frais de Philadelphie, je pensais qu'il vaudrait mieux construire l'édifice à Philadelphie et y faire venir les orphelins. C'est ce que je conseillai à M. Whitefield, mais il persista dans son projet, rejeta mon avis, et, en conséquence, je refusai ma souscription. Quelque temps après, j'assistai à un de ses sermons, et je m'aperçus bientôt qu'il avait dessein de le finir par une quête; je me promis tout bas qu'il n'aurait rien de moi. J'avais en poche une poignée de monnaie de cuivre, trois ou quatre dollars en argent et cinq pistoles en or. A mesure qu'il parlait, je commençais à m'adoucir, et je résolus de lui donner ma monnaie de cuivre. Un autre trait d'éloquence me rendit honteux d'offrir si peu de chose, et me décida à donner mon argent; enfin sa péroraison fut si touchante que je vidai ma poche, et mis dans la bourse du quêteur tout ce qui s'y trouvait, l'or et le reste. A ce même sermon était aussi présent un des membres de notre club; il partageait mon opinion sur la construction d'un hospice en Géorgie, et, craignant une quête, il avait, par précaution, vidé ses poches avant de sortir de chez lui. Cependant, vers la fin du discours, il

sentit un vif désir de donner quelque chose, et pria un de ses voisins de lui prêter quelque argent. Heureusement, il fit cette demande au seul homme peut-être de toute l'assemblée qui avait la fermeté de ne pas être touché par le prédicateur. « Ami Hopkinson, lui répondit-il, en tout « autre temps, je te prêterai ce que tu voudras, mais « non pas en ce moment, car tu ne me parais pas « dans ton bon sens. »

Quelques ennemis de M. Whitefield affectèrent de croire qu'il appliquerait à son usage personnel le produit de ces quêtes; mais moi qui le connaissais intimement, puisque j'imprimais ses sermons et son journal, je n'ai jamais eu le moindre doute sur son intégrité, et je suis encore aujourd'hui fermement convaincu que toute sa conduite était celle d'un parfait *honnête homme*. Mon témoignage en sa faveur doit avoir d'autant plus de poids que nous n'avions pas les mêmes idées religieuses. Il priait quelquefois pour ma conversion; mais il n'eut jamais la satisfaction de croire que ses prières fussent exaucées. Notre amitié était purement de ce monde, et sincère des deux côtés; elle dura jusqu'à sa mort.

Le trait suivant fera voir sur quel pied nous vivions ensemble. Un jour qu'il arrivait d'Angleterre à Boston, il m'écrivit qu'il viendrait bientôt à Philadelphie, mais qu'il ne savait où loger, son ancien

ami et son hôte, M. Benezet, s'étant retiré à Germantown[1]. Ma réponse fut : « Vous connaissez ma maison ; si vous pouvez vous contenter du peu de commodité qu'on y trouve, vous y serez le très-bien venu. » Il m'écrivit que, si je lui faisais cette offre pour l'amour du CHRIST, je ne pourrais manquer d'en être récompensé. « Entendons-nous bien, « répondis-je, ce n'est pas *pour l'amour du* CHRIST « que je vous offre ma maison, mais *pour l'amour* « *de vous.* » Un de nos amis communs remarqua plaisamment que, la coutume des dévots, quand on leur rend un service, étant de rejeter sur le ciel le fardeau de la reconnaissance pour en débarrasser leurs épaules, j'avais trouvé le moyen de l'attacher sur celles de M. Whitefield, de manière à ce qu'il ne pût le secouer ici-bas[1].

Ce fut à Londres que je vis M. Whitefield pour la dernière fois ; il me consulta sur son établissement d'orphelins et sur le projet qu'il avait d'en faire un collége.

Il avait une voix forte et claire, il articulait ses

1. M. Benezet, Français de naissance, était établi en Amérique et appartenait à la communion des amis ou quakers. Il est célèbre pour s'être consacré le premier à demander la suppression de la traite et l'abolition de l'esclavage des noirs. Germantown est une ville voisine de Philadelphie, qui a été fondée par des Allemands. (German, en anglais.)

2. Whitefield eut plus d'une querelle de ce genre avec Franklin. Dans son journal, Whitefield avait écrit : « M. B. est un *Déiste*, je pourrais dire un *Athée.* » — Très-bien, dit Franklin : « Ceci est de la *chaux*, je pourrais dire du *charbon.* » Parton, 1, 320.

mots si distinctement qu'on pouvait l'entendre et le comprendre à une grande distance, d'autant plus que son auditoire gardait le plus profond silence. Il prêchait, un soir, du haut des degrés de Court-House, qui est au milieu de Market-Street, à gauche de Second-Street, qui coupe Market-Street à angle droit. Ces deux rues étaient remplies d'auditeurs jusqu'à une distance considérable. J'étais au dernier rang dans Market-Street, j'eus la curiosité de chercher jusqu'où je continuerais à entendre. Je descendis donc cette rue du côté de la rivière, et j'entendis distinctement ce que Whitefield disait jusqu'à ce que je fusse arrivé près de Front-Street, où le bruit de la rue couvrit sa voix. Imaginant alors un demi-cercle, dont la distance qui me séparait de lui serait le rayon, et remplissant ce demi-cercle d'auditeurs, à chacun desquels je donnais deux pieds carrés, je calculai que le prédicateur pouvait être entendu par plus de trente mille personnes. Cela me fit ajouter foi à ce que j'avais lu dans les journaux, qu'il avait prêché en plein air devant vingt-cinq mille personnes, et à l'histoire de généraux haranguant des armées entières, ce dont j'avais douté jusqu'alors[1].

1. M. Whitefield, encore fort jeune, prêchant un jour en plein air, un tambour qui voulait interrompre cette œuvre pie se mit à battre la caisse de toutes ses forces, de manière à couvrir la voix du prédicateur. M. Whitefield parlait très-haut, mais n'avait pas la force d'un tambour. Il interpella le soldat en ces termes:

A force de l'entendre, j'en vins à distinguer aisément les sermons qu'il avait nouvellement composés de ceux qu'il avait souvent prêchés dans le cours de ses voyages. Des répétitions fréquentes avaient tellement amélioré son débit; sa voix, son ton, son accent, étaient si justes et si parfaits, qu'il était impossible de ne pas être enchanté du discours, alors même qu'on ne s'intéressait pas au sujet. C'était un plaisir du même genre que celui qu'on éprouve en entendant un excellent morceau de musique. C'est un avantage qu'ont les prédicateurs ambulants sur ceux qui sont sédentaires; les derniers ne peuvent améliorer le débit de leurs sermons, à force de répétitions.

Ses écrits et ses publications répétées donnèrent un grand avantage à ses ennemis; des expressions peu mesurées, même des opinions erronées, échappées dans la chaleur du discours, auraient pu s'expliquer ou se justifier, en supposant d'autres choses qui auraient pu les accompagner; peut-être même aurait-on pu les nier; mais *littera scripta manet.*

« Ami, lui dit-il, vous et moi nous servons les deux plus grands maîtres qui existent, mais chacun suivant sa vocation. Vous battez le rappel pour procurer des volontaires au roi George, et moi je bats pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au nom de Dieu, ne nous nuisons pas l'un à l'autre; le monde est assez grand pour nous deux, et nous pouvons faire des recrues en abondance chacun de notre côté. » Cette apostrophe mit le tambour de bonne humeur; il se retira et laissa le prédicateur en possession du champ de bataille.

La critique se déchaîna contre ses écrits, et avec une telle apparence de raison, qu'elle diminua et empêcha de croître le nombre de ses sectateurs. Je suis donc sûr que, s'il n'avait jamais rien écrit, il aurait laissé après lui une église plus nombreuse et plus importante; sa réputation aurait encore grandi après sa mort. Comme il n'y aurait point eu d'écrits à censurer, ni rien qui pût affaiblir sa renommée, ses prosélytes auraient été libres de lui attribuer toutes les supériorités que leur enthousiasme et leur admiration lui auraient souhaitées.

Mes affaires augmentaient constamment, et mon aisance croissait tous les jours, car mon journal était devenu très-productif, étant presque le seul qui existât dans la province et dans celles qui l'environnaient. J'éprouvai aussi la vérité de cet adage: *Après avoir gagné les premières cent livres, il est plus facile de gagner les secondes*, l'argent étant de nature prolifique.

Mon association de la Caroline ayant réussi, cela m'encouragea à en former d'autres. J'aidai plusieurs de mes ouvriers qui s'étaient bien conduits, en les établissant comme imprimeurs en diverses colonies, aux mêmes conditions que je l'avais fait en Caroline. La plupart d'entre eux réussirent, et, au bout de six années, terme de notre société, se trouvèrent en état de m'acheter leurs caractères et de travailler pour leur compte seul, ce qui procura

l'établissement de plusieurs familles. Les associations finissent souvent par des querelles, mais je fus heureux en cela que les miennes marchèrent et se terminèrent à l'amiable. Je crois que je dus en grande partie cet avantage à la précaution d'avoir fixé très-explicitement, dans mes traités, quelles seraient les obligations de chaque associé, de sorte qu'il ne pouvait se trouver matière à discussion. Je recommande cette précaution à tous ceux qui forment des sociétés. Quelque estime que des associés puissent avoir l'un pour l'autre, quelle que puisse être leur confiance mutuelle au moment du contrat, il peut survenir de petites jalousies, des dégoûts; on peut trouver inégal le partage des soins et des affaires, etc., et il en résulte souvent des ruptures d'amitié ou de relations, peut-être même des procès, et d'autres conséquences désagréables.

Au total, j'avais bien des raisons pour m'applaudir de m'être établi en Pensylvanie. Il y avait cependant certaines choses que je regrettais de n'y pas trouver. Nuls moyens de défense, pas un seul établissement pour l'éducation complète de la jeunesse, point de milice, point de collége. Je fis donc, en 1743, un plan pour la création d'une académie[1], et pensant à cette époque que le révé-

1. L'académie américaine tient du collége et de l'université.

rend Richard Peters, qui se trouvait sans emploi était l'homme qui convenait à la surintendance de cette institution, je lui communiquai mon projet; mais il refusa d'y prendre part, ayant en vue de s'attacher aux *propriétaires*[1], ce qui était plus avantageux pour lui, et d'ailleurs lui réussit. Comme à cette époque je ne voyais personne autre à qui l'on pût confier cette fonction, je laissai dormir mon projet pendant quelque temps. Je fus plus heureux l'année suivante, 1744, en proposant une *Société philosophique* que je parvins à établir. L'écrit que je composai à ce sujet doit se trouver dans mes papiers, s'il n'est pas perdu comme tant d'autres[2].

Quant à la défense du pays, l'Espagne ayant été en guerre pendant plusieurs années avec la Grande-Bretagne, et s'étant de plus alliée à la France, nous mit en grand danger. Dans cette conjoncture, notre gouverneur Thomas fit les plus pénibles et les plus longs efforts pour déterminer notre assemblée de quakers à voter une loi sur la milice, et à prendre d'autres mesures défensives, mais comme il ne réussit pas, je résolus d'essayer ce que l'on pourrait obtenir du peuple par une association volontaire. Dans cette vue, je commençai par écrire

1. Les propriétaires de la colonie étaient les Penn, fils et héritiers du premier fondateur.
2. L'écrit se trouve dans les œuvres complètes de Franklin.

et publier une brochure que j'intitulai : SIMPLE VÉRITÉ. J'y mis dans le plus grand jour notre position déplorable ; j'y démontrai combien l'union et la discipline étaient nécessaires pour notre défense, et j'annonçai que, sous quelques jours, je proposerais à tous les habitants de signer une association à ce sujet. La brochure eut un effet soudain et surprenant. On me pressa de dresser l'acte d'association. Je le rédigeai, de concert avec quelques amis, et je convoquai une assemblée générale des citoyens dans le grand édifice dont j'ai déjà parlé. La salle était pleine. J'avais préparé un grand nombre d'exemplaires imprimés de l'acte d'association, et j'avais fait placer de l'encre et des plumes par toute la salle. Je fis une courte harangue sur la question, je lus l'acte, je l'expliquai, puis je distribuai les exemplaires imprimés qui furent signés avec empressement, sans qu'on y fît la moindre objection.

Quand la compagnie se fut séparée, et qu'on eut réuni les papiers, nous y trouvâmes plus de douze cents signatures; d'autres copies ayant été répandues dans le pays, les signataires finirent par monter à plus de dix mille. Tous se fournirent d'armes dans le plus court délai possible, se formèrent en compagnies et en régiments, nommèrent leurs officiers, et se réunirent une fois par semaine pour apprendre l'exercice et les autres

parties du service militaire. Les femmes firent des souscriptions entre elles pour fournir des drapeaux de soie qu'elles offrirent aux diverses compagnies, et sur lesquels on peignit des emblèmes, des devises et des inscriptions que je donnai.

Les officiers des compagnies, composant le régiment de Philadelphie, me choisirent pour colonel : mais sentant mon incapacité, je refusai cette place, et leur recommandai M. Lawrence, un bel homme, et de grande influence; ce fut lui qui fut nommé. Je proposai alors une loterie pour fournir aux dépenses de la construction et de l'armement d'une batterie, en bas de la ville. Tous les billets furent pris aussitôt, et la batterie fut bientôt construite, les merlons étant faits avec des poutres, et garnis en terre. Nous achetâmes quelques vieux canons à Boston; mais comme ils ne suffisaient pas, nous écrivîmes à Londres pour en avoir davantage. Nous sollicitâmes en même temps nos *Propriétaires* de nous aider, quoique sans grand espoir d'en rien obtenir.

En attendant, le colonel Lawrence, M. Allen, Abraham Taylor et moi, nous fûmes envoyés à New-York par les associés, afin d'emprunter quelques canons au gouverneur Clinton. Il nous refusa d'abord péremptoirement; mais à un dîner avec le Conseil, où l'on but force vin de Madère, comme c'était alors l'usage de la ville, il s'adoucit

par degrés et dit qu'il nous en prêterait six. Après avoir bu quelques verres de plus, il s'avança jusqu'à dix, et enfin il nous en accorda dix-huit de la meilleure grâce du monde. C'étaient de beaux canons de dix-huit, avec leurs affûts, qui furent bientôt transportés et montés sur nos batteries. Les associés y montèrent la garde toutes les nuits, tant que la guerre dura, et j'y faisais régulièrement mon service à mon tour, en qualité de simple soldat.

L'activité que je déployai dans ces opérations fut agréable au gouverneur et au Conseil. Ils prirent confiance en moi, et me consultèrent sur toutes les mesures où leur concours pouvait être utile à l'association. Appelant la religion à notre aide, je leur proposai de proclamer un jeûne général, afin de réformer les mœurs, et d'appeler les bénédictions du ciel sur nos efforts. Ils adoptèrent mon avis; mais comme ce jeûne était le premier auquel on eût jamais songé dans la province, le secrétaire ne savait où trouver un modèle pour rédiger la proclamation. L'éducation que j'avais reçue dans la Nouvelle-Angleterre, où l'on proclame un jeûne tous les ans, me fut ici de quelque avantage. Je dressai la proclamation suivant le style accoutumé; on la traduisit en allemand[1],

1. Il y avait un très-grand nombre d'Allemands établis en Pensylvanie.

on l'imprima dans les deux langues, et on la fit circuler dans toute la province : cela donna aux pasteurs des différentes communions l'occasion d'engager les membres de leurs églises à entrer dans l'association, et le mouvement fut probablement devenu général, excepté chez les quakers, si la paix n'eût été bientôt conclue.

Quelques-uns de mes amis pensaient que l'initiative que j'avais prise dans cette affaire aurait offensé les quakers[1], et nuirait à mon crédit dans l'assemblée où ils formaient la grande majorité. Un jeune homme qui comptait sans doute quelques partisans dans l'assemblée, et qui avait envie de me remplacer comme secrétaire, vint m'avertir qu'on avait décidé de m'ôter cette place à la prochaine élection, et, par intérêt pour moi, il me conseilla de donner ma démission, ce qui serait plus honorable que d'être remercié. Je lui répondis que j'avais lu ou entendu conter l'histoire d'un homme public qui s'était fait une règle de ne jamais demander une place, et de ne jamais la refuser, quand on la lui offrait. « J'approuve cette règle, ajoutai-je, et je la pratiquerai avec une légère addition : je ne *demanderai* jamais, je ne *refuserai* jamais, je ne *résignerai* jamais aucune place. Si l'on veut avoir ma place de secrétaire pour en dis-

1. On sait que les quakers ont la guerre en horreur et refusent de prendre les armes, même pour se défendre.

poser en faveur d'un autre, qu'on me la prenne. Je ne veux pas, en y renonçant volontairement, perdre mon droit d'user de représailles envers mes adversaires, un jour ou l'autre. » Je n'entendis plus parler de rien, et à l'élection suivante, je fus réélu à l'unanimité. Peut-être ne voyait-on pas de très-bon œil mon intimité récente avec les membres du Conseil, qui avaient pris le parti des gouverneurs dans toutes les discussions relatives aux préparatifs militaires, discussions dont la chambre avait été fatiguée; peut-être n'aurait-on pas été fâché que je donnasse ma démission, mais on ne se souciait pas de me déplacer uniquement à cause de mon zèle pour l'association, et on ne pouvait alléguer d'autre raison.

J'avais d'ailleurs quelques motifs de croire que certains quakers n'étaient pas fâchés qu'on songeât à la défense du pays, pourvu qu'on ne leur demandât pas d'y prendre part. Et je trouvai parmi eux bien plus de gens que je ne l'aurais cru qui, tout en se déclarant opposés à toute guerre *offensive*, se prononçaient nettement pour la *défensive*. Beaucoup de brochures furent publiées pour et contre cette question, et quelques-unes par de bons quakers en faveur de la *défense* du pays, ce qui, je crois, convertit un grand nombre de leurs jeunes gens.

Un fait qui se passa dans notre société contre l'incendie, me mit à même de connaître quelques-

uns des sentiments qui prévalaient parmi eux. Pour favoriser l'érection d'une batterie, il avait été proposé d'employer en billets de la loterie les fonds que nous avions en caisse, et qui montaient à environ 60 livres. D'après notre règlement, on ne pouvait disposer d'aucune somme que dans la séance qui suivait celle où la proposition avait été faite. La compagnie était composée de trente membres dont vingt-deux étaient quakers, et les huit autres de différentes églises. Nous nous trouvâmes tous les huit à l'assemblée; nous espérions que quelques quakers se joindraient à nous, mais nous n'étions nullement sûrs de la majorité. Un seul quaker, M. James Morris, parut s'opposer à la mesure. Il témoigna beaucoup de chagrin que cette proposition eût été faite, tous *les amis*[1], nous dit-il, étant d'un sentiment contraire, c'était là une cause de discorde qui pouvait rompre notre société. Nous lui dîmes que nous ne partagions pas cette crainte; nous étions la minorité; si tous les amis étaient contre la mesure et votaient contre nous, nous n'avions qu'à nous soumettre à la majorité, suivant l'usage de toutes les sociétés. Quand l'heure de la discussion fut arrivée, on demanda que la question fût mise aux voix. M. Morris convint que, suivant le règlement, nous avions le droit d'en agir

1. C'est le nom que se donnent les quakers.

ainsi, mais il nous assura qu'un certain nombre de membres de la compagnie avaient dessein de se trouver à la séance pour combattre la mesure, et il ajouta que la loyauté semblait exiger qu'on les attendît quelques instants.

Tandis que nous discutions là-dessus, un valet vint m'avertir qu'il y avait en bas deux messieurs qui demandaient à me parler. Je descendis, je trouvai deux quakers membres de notre compagnie. Ils me dirent qu'ils étaient huit assemblés dans une taverne voisine, qu'ils étaient décidés à venir et à voter avec nous si leurs voix étaient nécessaires, mais que dans le cas, où comme ils l'espéraient, nous n'aurions pas besoin d'eux, ils nous priaient de ne point les envoyer chercher, attendu que leur vote, en cette circonstance, pourrait les brouiller avec les *anciens* et les *amis*. Sûr de la majorité, je remontai, et, après une apparence d'hésitation, je consentis à un délai d'une heure. M. Morris convint que rien n'était plus loyal. Aucun de ses amis opposants ne parut, ce qui l'étonna beaucoup; et, l'heure expirée, la proposition fut adoptée à la majorité de huit contre un. Comme sur vingt-deux quakers, huit étaient disposés à voter avec nous, et que les treize autres avaient prouvé par leur absence qu'ils ne voulaient pas faire d'opposition, j'en conclus que la proportion des quakers opposés à toute défense, était comme un est

à vingt et un; car tous les absents étaient des quakers d'une excellente réputation, tous assistaient régulièrement aux séances de la société, et savaient ce qui devait se passer dans notre réunion.

L'honorable et savant M. Logan, qui avait toujours été de cette secte, écrivit une adresse aux quakers, où il déclarait l'approbation qu'il donnait à la guerre *défensive;* il appuyait son opinion de très-forts arguments. Il me remit soixante livres pour acheter des billets de la loterie créée pour l'établissement de la batterie, et me chargea d'employer au même objet les lots qu'il pourrait gagner. Il me raconta l'anecdote suivante de son ancien maître, William Penn, relativement à la question de défense. M. Logan, encore fort jeune, était parti d'Angleterre avec le propriétaire W. Penn, qu'il accompagnait en qualité de secrétaire. On était en temps de guerre, et leur navire fut poursuivi par un vaisseau armé qu'on croyait ennemi. Le capitaine se prépara à se défendre, et dit à William Penn et à sa compagnie de quakers, qu'il n'attendait d'eux aucun secours, et qu'ils pouvaient se retirer dans la cabine : tous suivirent ce conseil, excepté Logan qui resta sur le pont, et qu'on chargea de servir un canon. L'ennemi supposé se trouva être un ami; il n'y eut donc point de combat; mais quand le secrétaire descendit à la cabine pour y porter cette nouvelle, Penn lui fit

une réprimande sévère pour être resté sur le pont et avoir aidé à la défense du bâtiment, contre les préceptes des *amis*, et surtout sans en avoir été requis par le capitaine. Cette réprimande, faite en présence de toute la compagnie, piqua le secrétaire, qui répondit :

« J'étais à tes ordres; pourquoi ne m'as-tu pas commandé de descendre? Mais tu n'étais pas fâché que je restasse et que j'aidasse à défendre le vaisseau, lorsque tu croyais qu'il y avait du danger. »

Le nombre d'années que je passai dans l'assemblée dont la majorité était toujours composée de quakers, me donna plus d'une occasion de voir l'embarras où les plaçaient leurs principes contre la guerre, toutes les fois que, par ordre de la couronne, on demandait à la chambre des subsides militaires. D'un côté, ils craignaient d'offenser le gouvernement par un refus direct; de l'autre, ils redoutaient de blesser *les amis*, le corps des quakers, par une complaisance contraire à leurs principes. Ils usaient de mille moyens évasifs pour éviter de consentir, et de mille déguisements pour cacher leur consentement, quand il devenait inévitable. La forme la plus ordinaire était d'accorder la somme qui leur était demandée, pour l'usage du roi, sans jamais se faire rendre aucun compte de cet argent.

Quand la demande n'était pas faite directement

par la couronne, cette phrase ne pouvait plus convenir, il fallait imaginer quelque autre tournure. Ainsi, quand on manqua de poudre (pour la garnison de Louisbourg, à ce que je crois) et que le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre en demanda à celui de Pensylvanie, le gouverneur de cette dernière province, Thomas, appuya fortement cette requête auprès de la chambre. Les *amis* ne voulurent pas accorder d'argent pour acheter de la *poudre*, parce que c'était une munition de guerre, mais ils votèrent un secours de trois mille livres à la Nouvelle-Angleterre, pour être employé par le gouverneur en acquisition de pain, de farine, de blé ou *autre grain*. Quelques membres du Conseil, désireux de mettre la chambre dans un plus grand embarras, conseillaient au gouverneur de ne pas accepter ce don, parce que ce n'était pas ce qu'il avait demandé.

« Je prendrai l'argent, répondit-il, car j'entends fort bien ce qu'ils veulent dire : *autre grain* c'est de la poudre. »

Il en acheta donc, et ne reçut jamais le moindre reproche.

C'est par allusion à ce fait que, lorsque, dans notre société contre l'incendie, nous craignions l'insuccès de notre proposition de loterie, je dis à un de mes amis :

« Si nous échouons, demandons à employer nos

fonds à l'achat d'une machine à feu[1]. Les quakers ne peuvent avoir aucune objection à faire : et alors si vous et moi nous sommes nommés commissaires, nous achèterons un canon, qui est certainement une *machine à feu*.

— Je vois, me répondit-il, que votre long séjour dans l'assemblée ne vous a pas été inutile; votre projet à double sens est le vrai pendant de leur blé ou *autre grain.* »

L'embarras qu'éprouvaient les quakers venait de ce qu'ils avaient établi et publié, comme un de leurs principes, qu'aucune guerre n'était légitime; ce principe une fois proclamé, ils ne pouvaient plus le répudier, quoiqu'ils vinssent à changer d'opinion.

Ceci me rappelle la conduite, beaucoup plus prudente à mon avis, d'une autre secte qui existe parmi nous, celle des dunkers. Je connaissais un de ses fondateurs, Michael Weffare, dans le temps où elle commençait seulement à se montrer. Il se plaignait à moi des calomnies que les dévots des autres sectes débitaient contre les dunkers; on les accusait de principes et de pratiques abominables auxquels ils étaient entièrement étrangers. Je lui dis que tel avait toujours été le sort des sectes nouvelles, et que pour mettre fin à toutes ces calom-

1. *Fire engine*, pompe à incendie.

nies, je croyais qu'ils feraient bien de publier leurs articles de foi et les règles de leur discipline. Il me dit que la proposition en avait été faite parmi eux, mais qu'elle n'avait pas été agréée.

« En voici la raison, ajouta-t-il. Lorsque nous nous réunîmes en société, il plut à Dieu d'éclairer nos esprits de façon à nous faire voir que ce que nous avions cru des vérités étaient des erreurs, et que ce que nous avions pris pour des erreurs étaient des vérités. De temps à autre, il a plu à Dieu de nous accorder de nouvelles lumières; nos principes ont été en s'améliorant, et nos erreurs en diminuant. Nous ne sommes pas sûrs d'être arrivés au terme du progrès et à la perfection de la connaissance spirituelle ou théologique. En imprimant notre profession de foi, nous craindrions de nous trouver un jour liés et enchaînés par elle; peut-être nous refuserions-nous à toute amélioration nouvelle. A plus forte raison en serait-il ainsi de nos successeurs qui regarderaient tout ce qu'auraient fait leurs anciens comme une chose sacrée, dont ils ne devraient jamais se départir. »

Cette modestie, dans une secte, est peut-être un exemple unique dans l'histoire du genre humain; toutes les autres églises se supposent chacune en possession exclusive de la vérité, et regardent comme plongé dans l'erreur quiconque ne partage pas leur foi. C'est ressembler à l'homme qui

voyage par un épais brouillard. Ceux qui sont à quelque distance devant lui sur la route, il les voit enveloppés dans le brouillard, aussi bien que ceux qui sont derrière lui, il ne distingue pas davantage le peuple qui est dans les champs, sur les deux côtés; mais auprès de lui, tout lui paraît clair, quoiqu'il soit dans le brouillard tout autant que les autres. Pour éviter ce genre d'embarras, les quakers, depuis quelques années, se sont retirés peu à peu de l'assemblée et des fonctions publiques; ils ont mieux aimé renoncer au pouvoir qu'à leurs principes.

Pour suivre l'ordre des temps, j'aurais dû dire plus haut, qu'en 1742 j'inventai un poêle ouvert pour mieux chauffer les appartements, et en même temps pour économiser le bois, attendu que l'air froid s'échauffait en y entrant. Je fis présent du modèle à M. Robert Grace, un de mes anciens amis, qui, ayant une fonderie de fer, trouva grand profit à fondre des plaques pour ces poêles, qui obtinrent bientôt une grande vogue. Pour l'augmenter encore, j'écrivis et je publiai une brochure ayant pour titre : *Description des foyers pensylvaniens nouvellement inventés, contenant une explication détaillée de leur construction et de leurs effets, où l'on démontre leur supériorité sur toute autre manière de chauffer les appartements, et où l'on répond à toutes les objections qui y ont été faites*, etc. Cette brochure

eut un bon effet. Le gouverneur Thomas fut si charmé de la construction du poêle qui y était décrit, qu'il m'offrit de m'accorder un brevet pour m'en assurer la vente exclusive, pendant un certain nombre d'années; je refusai, d'après un principe qui a toujours eu du poids sur moi en pareil cas; c'est que, *comme nous retirons de grands avantages des inventions des autres, nous devons être charmés de trouver l'occasion de leur être utiles par nos propres inventions, et nous devons le faire largement et généreusement.*

Un quincaillier de Londres, pourtant, profita de ma brochure, et se l'appropriant, il fit à mon poêle quelques petits changements qui ne contribuèrent qu'à le détériorer, obtint un brevet en Angleterre, et gagna par ce moyen une petite fortune, à ce qu'on m'a rapporté. Ce n'est pas le seul exemple des brevets pris par d'autres pour mes inventions, quoique tous n'aient pas eu le même succès; je n'ai jamais réclamé à ce sujet, n'ayant aucune envie de m'enrichir par des brevets, et n'aimant pas les querelles. L'usage de ces cheminées, adopté dans un grand nombre de maisons, tant en Pensylvanie que dans les États voisins, a été, et est encore, une grande économie de bois pour les habitants.

CHAPITRE IX.

Projets relatifs à l'éducation de la jeunesse. — Souscription pour cet objet. — Établissement d'une académie. — Franklin choisi comme administrateur. — Son association avec David Hall. — Expériences électriques. — Franklin est nommé membre de l'Assemblée et commissaire pour faire un traité avec les Indiens. — Hôpital de Pensylvanie. — Franklin écrit en faveur de cette fondation et lui procure des souscriptions. — Avis donné à Gilbert Tennent. — Plan pour nettoyer, paver et éclairer les rues de Philadelphie. — Projet pour nettoyer les rues de Londres. — Franklin est nommé maître général des postes d'Amérique. — Il est nommé *maître ès-arts* par les universités de Cambridge et de Yale.

La paix étant conclue, et l'association pour la milice ayant pris fin avec la guerre, je pensai de nouveau à l'établissement d'une académie. Mon premier soin fut de m'associer quelques amis actifs, dont la Junto me fournit une bonne partie. Le second fut de publier un écrit intitulé : *Propositions relatives à l'éducation de la jeunesse en Pensylva-*

nie. Je le fis distribuer gratis aux principaux habitants, et dès que je crus les esprits un peu préparés par cette lecture, je proposai une souscription pour ouvrir et entretenir une académie. Le montant en était payable par cinquième, d'année en année. En divisant ainsi les payements, j'espérais obtenir une souscription plus considérable ; je ne me trompai point; car, si je m'en souviens bien, elle ne produisit pas moins de cinq mille livres[1].

Dans l'avertissement qui précédait ces propositions, je n'annonçai pas ce projet comme mon œuvre, mais comme celle *de plusieurs amis du bien public*. Suivant la règle que je m'étais prescrite, j'évitais de m'annoncer au public comme l'auteur d'aucun projet à son avantage.

Pour mettre cette idée à exécution, les souscripteurs choisirent parmi eux vingt-quatre *trustees*[2], et chargèrent M. Francis, alors attorney général[3], et moi, de rédiger la charte de l'académie. Dès qu'elle fut arrêtée et signée, on loua une maison, on engagea des maîtres, et les cours ouvrirent. Ce fut, je crois, en cette même année 1749.

Le nombre des écoliers augmenta si vite, que la maison se trouva bientôt trop petite ; nous cherchions un terrain bien situé pour y construire,

1. 125 000 francs.
2. Commissaires-administrateurs.
3. Avocat général.

quand le hasard nous procura une grande maison toute bâtie qui, avec quelques changements, faisait notre affaire. C'était l'édifice dont j'ai parlé plus haut, qui avait été construit pour les auditeurs de M. Whitefield ; voici comment nous en obtînmes la possession.

Il faut se rappeler que les souscriptions pour ce bâtiment, ayant été faites parmi des gens de différentes églises, on avait eu soin, en nommant les *trustees* entre les mains desquels reposait la propriété de l'édifice et du sol, de ne donner la prééminence à aucune secte, de peur qu'avec le temps cette prééminence ne tournât au seul profit d'une communion particulière, contrairement à l'intention des fondateurs : c'est pourquoi on avait choisi un *trustee* dans chaque église, un anglican, un presbytérien, un baptiste, un morave, etc. En cas de vacance par suite de mort, les *trustees* survivants choisissaient un nouvel administrateur parmi les souscripteurs. Le morave vint à mourir ; il n'avait pas plu à ses collègues, on résolut de ne pas le remplacer par quelqu'un de la même secte. La difficulté était d'éviter que par suite de cette élection on n'eût deux *trustees* de la même communion.

On proposa plusieurs personnes qui, pour cette raison, ne furent pas agréés. Enfin quelqu'un parla de moi, en faisant observer que je n'étais qu'un honnête homme, et que je n'appartenais à

aucune secte, ce qui décida les *trustees* à me choisir. L'enthousiasme qui existait quand on avait construit le bâtiment, était refroidi depuis longtemps. Les *trustees* n'avaient pu obtenir de nouvelles souscriptions pour payer la rente du terrain et acquitter quelques autres dettes que la construction avait occasionnées, ce qui les mettait dans un grand embarras. Comme je me trouvais alors membre des deux bureaux de *trustees*, l'un pour cet édifice et l'autre pour l'académie, j'avais une belle occasion pour traiter avec les deux ; je conclus enfin un accord par lequel les premiers *trustees* cédèrent le bâtiment à ceux de l'académie, à la charge par ces derniers d'acquitter les dettes, de conserver une grande salle pour les prédicateurs de passage, suivant l'intention des fondateurs, et d'entretenir une école gratuite pour l'instruction des enfants pauvres. On dressa des actes en conséquence, et les *trustees* de l'académie furent mis en possession des lieux après avoir payé les dettes. On divisa par étages ce vaste édifice, on y établit en haut et en bas les salles nécessaires pour les différentes classes, on acheta quelques portions de terrain qui en étaient voisines, enfin tout fut bientôt arrangé comme nous le désirions et on y installa les écoliers. C'est sur moi que tomba tout le soin et tout l'ennui des marchés à faire avec les ouvriers, de l'acquisition des matériaux, et de la surveillance des travaux ; je m'en

chargeai d'autant plus volontiers, qu'il n'en résultait aucun inconvénient pour mon commerce, ayant pris l'année précédente un associé capable, actif et honnête, M. David Hall, dont je connaissais parfaitement le mérite puisqu'il avait travaillé quatre ans avec moi. Il se chargea de tout le détail de l'imprimerie, et me payait régulièrement ma part de bénéfices. Cette société dura dix-huit ans, au grand avantage de tous deux.

Après un certain temps, l'administration de l'académie fut incorporée[1] par une charte qu'accorda le gouverneur : la fondation s'augmenta par des souscriptions qu'on obtint en Angleterre, et par des donations de terres qui lui furent faites par les Propriétaires; enfin l'Assemblée y a depuis beaucoup ajouté. Ainsi fut établie l'université actuelle de Philadelphie. Depuis l'origine, je n'ai pas cessé d'être un des *trustees;* il y a maintenant près de quarante ans; et j'ai eu le grand plaisir de voir nombre de jeunes gens qui y ont reçu leur éducation, se distinguer plus tard par leurs talents, se rendre utiles dans les emplois publics, et devenir l'ornement de leur pays.

Dégagé, comme je viens de le dire, des affaires privées, et ayant acquis une fortune suffisante, quoique modérée, je me flattais de pouvoir consa-

1. C'est-à-dire reconnue comme personne morale et capable d'acquérir.

crer le reste de ma vie à des études et à des amusements philosophiques[1]. J'achetai le cabinet du docteur Spence qui était venu d'Angleterre pour ouvrir des cours à Philadelphie, et je commençai avec ardeur mes expériences sur l'électricité. Mais le public, me regardant alors comme un homme de loisir, s'empara de moi pour son service; chaque partie de notre administration civile m'imposa presque en même temps quelque nouveau devoir. Le gouverneur me nomma juge de paix, la corporation de la cité me fit membre du conseil commun, et bientôt après *alderman*[2] Enfin les citoyens me choisirent pour les représenter à l'Assemblée. Ce dernier poste me fut d'autant plus agréable, que je commençais à m'ennuyer de siéger à toutes les séances pour écouter des débats auxquels ma qualité de secrétaire ne me permettait pas de prendre part, et qui étaient souvent si peu intéressants que j'en étais réduit pour m'amuser, à faire des cercles et des carrés magiques, ou tout autre chose qui pût chasser l'ennui; j'espérais aussi qu'une fois membre de la chambre, j'aurais plus d'occasions de faire le bien. Je ne prétendrai pas que mon ambition ne fût flattée de toutes ces promotions : elle l'était sans doute, car en considérant l'obscurité de mes commencements, c'étaient

1. Par *philosophie*, Franklin entend les sciences naturelles.
2. L'*alderman*, comme nos anciens échevins, aide le maire dans l'administration municipale.

de grandes choses pour moi ; et ces témoignages de l'opinion publique m'étaient d'autant plus agréables qu'ils étaient spontanés, et que je ne les avais nullement sollicités.

J'essayai des fonctions de juge de paix, en suivant quelques audiences, et en y siégeant pour écouter des causes, mais quand je vis que pour acquérir du crédit dans cette place, il fallait connaître mieux le droit que je ne faisais, je me retirai peu à peu, donnant pour excuse les fonctions plus importantes que j'avais à remplir à l'assemblée comme législateur. Je fus réélu pendant dix ans consécutifs, sans avoir jamais ni demandé la voix d'un électeur, ni témoigné directement ou indirectement mon désir d'être nommé. Lorsque je pris séance dans l'assemblée, mon fils en fut élu secrétaire.

L'année suivante, comme il s'agissait de faire un traité avec les Indiens à Carlisle, le gouverneur envoya un message à la chambre pour lui proposer de nommer des commissaires pris dans son sein, qui, avec quelques membres du Conseil, seraient chargés de cette affaire. La chambre choisit son président M. Norris, et moi. Après avoir reçu notre commission, nous nous rendîmes à Carlisle, où nous trouvâmes les Indiens. Comme ces peuples sont fort disposés à s'enivrer, et qu'étant une fois ivres ils sont querelleurs et turbulents, nous défen-

dîmes strictement qu'on leur vendît des liqueurs fortes ; ils se plaignirent de cette défense, mais nous leur promîmes que, s'ils voulaient être sobres pendant qu'on s'occuperait du traité, nous leur donnerions du rhum en abondance quand l'affaire serait terminée. Ils s'y engagèrent, et tinrent parole, parce qu'on ne leur donna pas de rhum ; aussi le traité fut il discuté avec beaucoup d'ordre, et conclu à la satisfaction des deux parties. Les Indiens réclamèrent alors, et reçurent le rhum qu'on leur avait promis : c'était dans l'après-midi. Leur nombre pouvait monter à une centaine, hommes, femmes et enfants ; ils étaient logés dans des cabanes provisoires, disposées en carré, à la porte de la ville. Dans la soirée, on entendit un grand bruit parmi eux ; les commissaires allèrent voir ce qui était arrivé. Les Indiens avaient fait un grand feu de joie au milieu du carré : ils étaient tous ivres, hommes et femmes ; tous se querellaient et se battaient. Leurs corps cuivrés, à demi nus, vus à la sombre lueur du feu, les tisons emflammés avec lesquels ils se poursuivaient et se battaient, leurs horribles hurlements, tout cela formait une scène qui répondait, autant qu'on peut l'imaginer, aux idées que nous nous faisons de l'enfer. Il était impossible d'apaiser le tumulte, nous nous retirâmes. A minuit, une foule de ces sauvages, vint hurler à notre porte en demandant encore du rhum ; nous

n'y fîmes aucune attention. Le lendemain, ils sentirent qu'en nous troublant ainsi, leur conduite n'avait pas été convenable ; ils nous envoyèrent trois de leurs vieux conseillers pour nous faire des excuses. L'orateur reconnut la faute commise, la rejeta sur le rhum, et chercha ensuite à justifier le rhum en disant : « Le grand esprit qui a fait toutes choses, a fait chaque chose pour un certain usage, et il faut que chaque chose serve à l'usage pour lequel elle a été faite ; or, quand il a fait le rhum, il a dit : *que ceci serve à enivrer les Indiens ; il faut donc que cela soit.* » Et véritablement, s'il entre dans les desseins de la Providence d'extirper ces sauvages pour faire place aux cultivateurs de la terre il n'est pas impossible que le rhum soit le moyen choisi. Il a déjà anéanti les tribus qui habitaient autrefois le bord de la mer.

En 1751, le docteur Thomas Bond, un de mes amis les plus chers, conçut le projet d'établir un hôpital à Philadelphie, (idée véritablement bienfaisante, qui m'a été attribuée, mais dont il fut réellement le premier auteur.) Cet hôpital était destiné à la réception et au traitement des pauvres malades, soit qu'ils habitassent la province, soit qu'ils fussent étrangers. Le docteur déploya autant de zèle que d'activité pour obtenir des souscriptions, mais cette proposition était une nouveauté en Amérique, et mal compris tout d'abord, il n'obtint que peu de succès.

A la fin, il vint me trouver, en me faisant ce compliment, qu'on ne pouvait réussir dans un projet de bien public sans que j'y prisse part. « Ceux à qui je propose de souscrire, me dit-il, me demandent: *Avez-vous consulté Franklin sur cette affaire? Qu'en pense-t-il?* Et, quand je leur dis que je ne vous en ai pas parlé, parce que je croyais ce projet hors du cercle ordinaire de vos occupations, ils ne souscrivent point et me disent : *nous y réfléchirons.* » J'examinai la nature et l'utilité probable de son projet; et, ses explications m'ayant paru très-satisfaisantes, non-seulement je souscrivis moi-même, mais encore j'entrepris de grand cœur de lui procurer des souscriptions. Cependant, avant de rien demander, je m'efforçai de préparer l'esprit public, en écrivant sur ce sujet, dans les journaux, suivant mon usage ordinaire; c'est ce que le docteur Bond avait négligé de faire.

Après cela, les souscriptions devinrent plus abondantes et plus considérables, mais, lorsqu'elles commencèrent à baisser, je vis que le produit en serait insuffisant, si nous ne recevions quelque secours de l'assemblée; je proposai de lui adresser une pétition, ce qui fut fait. Les membres nommés par la campagne ne goûtèrent pas d'abord le projet; ils objectèrent que l'hôpital ne serait utile qu'à la ville, que par conséquent c'était à la ville seule à en supporter les frais, et qu'ils doutaient que les habi-

tants eux-mêmes l'approuvassent. Je répondis que l'approbation des habitants était si générale, que je ne doutais nullement que nous ne parvinssions à lever une somme de 2000 livres[1], en dons volontaires, supposition que nos adversaires regardèrent comme extravagante et impossible.

Ce fut sur quoi je bâtis mon plan. Je demandai la permission de présenter un bill, afin d'incorporer en société les souscripteurs, suivant leur demande, en leur accordant une somme en blanc. La permission me fut accordée, surtout parce qu'on réfléchit que la chambre pourrait rejeter le bill si elle ne l'approuvait pas. Je le rédigeai de manière à rendre conditionnelle la clause importante : « Et, « il est arrêté par la susdite autorité, que lorsque « les susdits souscripteurs auront choisi leurs ad- « ministrateurs et leur trésorier, élevé leurs sous- « criptions à un capital de deux mille livres, (dont « l'intérêt annuel sera employé à entretenir les pau- « vres malades dans ledit hôpital, à défrayer la « nourriture, le service, les consultations, et les re- « mèdes,) *et qu'il en aura été justifié au président de « l'assemblée*, ledit président sera autorisé à signer « une ordonnance de deux mille livres sur le tré- « sorier provincial, pour être payées en deux paye- « ments égaux, d'année en année, entre les mains

1. 50 000 francs.

« du trésorier dudit hôpital, laquelle somme sera « employée aux frais de construction des bâti- « ments. »

Cette condition fit passer le bill. Les membres qui étaient opposés au secours accordé par l'État crurent qu'ils obtiendraient une réputation de charité, sans avoir à donner d'argent et consentirent à voter la loi. Mais alors, en sollicitant des souscriptions, nous fîmes valoir la promesse conditionnelle contenue dans le bill, comme un nouveau motif pour souscrire, puisque l'effet de la loi devait être de doubler chaque donation. Ainsi la clause opéra des deux côtés. Les souscriptions excédèrent bientôt la somme requise; nous demandâmes et nous obtînmes le don public, ce qui nous mit en état d'exécuter notre projet. Un beau et commode bâtiment s'éleva bientôt; l'expérience démontra l'utilité de cet établissement, il est aujourd'hui en pleine prospérité. Je ne me rappelle aucune de mes manœuvres politiques dont le succès m'ait causé plus de plaisir, et dans laquelle, en y réfléchissant, je me trouve plus excusable d'avoir employé un peu de finesse.

Ce fut vers cette époque, qu'un autre faiseur de projets, le révérend Gilbert Tennent, vint me prier de l'aider à faire une souscription pour bâtir une nouvelle chapelle. Elle était destinée à l'usage d'une congrégation composée par lui de presbytériens qui avaient été originairement disciples de M. Whi-

tefield. Pour ne pas me rendre importun à mes concitoyens en leur demandant trop souvent des souscriptions, je refusai absolument. Il me pria alors de lui donner la liste des personnes que je connaissais par expérience pour être généreuses, et animées d'un esprit public. Je pensai qu'après avoir reçu d'elles tant de marques de complaisance, il ne me convenait pas de les désigner pour être sollicitées par d'autres personnes, je refusai de lui communiquer cette liste. Il me demanda enfin de lui donner au moins mon avis. « Quant à cela, lui répondis-je, fort volontiers. Et d'abord, je vous conseille de vous adresser à tous ceux dont vous pensez obtenir quelque chose; voyez ensuite ceux de la générosité desquels vous n'êtes pas aussi sûr, et montrez-leur la liste de ceux qui ont donné; enfin ne négligez pas ceux dont vous n'attendez rien, parce que vous pouvez vous tromper à l'égard de quelques-uns. » Il me remercia en riant, et dit qu'il suivrait mon avis. Il le fit en effet, car il demanda *à tout le monde*, et il obtint une somme beaucoup plus forte qu'il ne l'espérait; elle lui servit à élever la belle et spacieuse chapelle qui se trouve dans Arch-Street.

Notre ville, quoiqu'elle fût percée avec régularité, qu'elle eût des rues larges, droites, et se coupant à angles droits, avait le désagrément de n'être point pavée. Dans les temps humides, les roues des grosses voitures labouraient les rues de manière à

en faire un bourbier qu'il était impossible de traverser; et pendant la sécheresse, la poussière était insupportable. J'avais demeuré près de l'endroit appelé *le marché de Jersey*, et je voyais avec peine les habitants s'enfoncer dans la boue, quand ils achetaient leur provisions. On pava enfin en briques une petite étendue de terre au milieu du marché. Une fois arrivé là, on s'y trouvait au moins en terre ferme; mais pour y parvenir, il fallait souvent se mettre dans la boue jusqu'à la cheville. A force de parler et d'écrire sur ce sujet, je fus enfin cause qu'on pava la rue, entre le marché et le trottoir en briques qui régnait le long des maisons. Cette opération donna, quelque temps, un accès plus facile vers l'endroit du marché où l'on se trouvait à pied sec; mais le reste de la rue n'étant point pavé, chaque fois qu'une voiture passait, elle laissait derrière elle une boue qu'on n'ôtait pas, car la ville n'avait point de balayeurs.

Après quelques recherches, je découvris un pauvre homme laborieux, qui se chargea de tenir le pavé propre, en le balayant deux fois par semaine, et d'enlever la boue de toutes les portes du voisinage, moyennant une rétribution de six pence par mois, pour chaque maison. Je fis imprimer un écrit pour démontrer les avantages que le voisinage tirerait de cette petite dépense: plus de facilité à tenir les maisons propres, puisqu'en entrant on

n'y apporterait plus autant de boue ; plus de profit pour les boutiques, puisque les acheteurs y arriveraient plus aisément et qu'il n'y aurait plus de poussière sur les marchandises dans les grands vents, etc., etc. J'envoyai cet écrit dans chaque maison, et un jour ou deux après, j'y passai pour voir quels étaient ceux qui consentaient à payer les six pence par mois. Personne ne s'y refusa, et tout alla bien pendant un certain temps. Tous les habitants de la ville furent charmés de la propreté du pavé qui entourait le marché, ce qui était d'une utilité générale. Cela fit naître le désir de voir paver toutes les rues, et on fut plus disposé à se soumettre à une taxe pour réaliser ce projet.

Quelque temps après, je dressai un bill pour faire paver la ville, et je le présentai à l'assemblée. Ce fut à la veille de mon voyage en Angleterre, en 1757, et le bill ne passa qu'après mon départ, avec un changement dans le mode de répartition, qui, à mon avis, n'était pas pour le mieux, mais avec un article additionnel pour l'éclairage de la ville, ce qui était une grande amélioration. Ce fut un particulier, M. John Clifton, qui, par l'échantillon qu'il donna de l'utilité des lanternes, en en plaçant une à sa porte, donna la première idée d'éclairer toute la ville. On m'a fait honneur de ce service rendu au public ; mais c'est à ce gentleman qu'il appartient véritablement. Je ne fis que suivre

son exemple, et je n'ai d'autre mérite à réclamer que d'avoir donné à nos lanternes une nouvelle forme, différente de celles à globe qu'on nous avait d'abord envoyées de Londres. On reconnut à celles-ci plus d'un inconvénient. L'air n'y pénétrant point par en bas, la fumée ne s'échappait pas facilement par en haut ; elle circulait dans le globe, s'attachait à l'intérieur et obstruait bientôt la lumière. Ces lanternes donnaient d'ailleurs l'embarras de les nettoyer tous les jours, et un coup porté par accident les brisait et les mettait hors de service. Je conseillai de les former de quatre panneaux de verre plat, surmontés d'un long tuyau de tirage, et de laisser dans le bas quelques ouvertures pour que l'air y pénétrât et facilitât l'ascension de la fumée. Par ce moyen elles ne se salissaient point, ne s'obscurcissaient pas en quelques heures, comme les lanternes de Londres, et continuaient à briller jusqu'au matin ; enfin un accident ne brisait qu'un des panneaux, et pouvait se réparer aisément.

Il y a à Londres, au Vauxhall, des lanternes à globe, qui sont toujours propres, parce qu'il y a des jours percés au fond ; j'ai été quelquefois surpris que les habitants de Londres n'aient point emprunté ce système pour l'éclairage de leurs rues. Il est vrai que ces jours n'ont été imaginés que pour allumer plus promptement les mèches au moyen d'un fil suspendu, et on n'a pas réfléchi au second

avantage qui est d'introduire de l'air. Aussi quand les lanternes ont brûlé quelques heures, les rues de Londres sont-elles misérablement éclairées.

Ces améliorations m'en rappellent une autre que je proposai à Londres, au docteur Fothergill[1], un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus, et grand promoteur de projets utiles. J'avais remarqué qu'on ne balayait jamais les rues quand il faisait sec, et qu'on n'en enlevait pas la poussière; on l'y laissait accumuler jusqu'à ce que la pluie la réduisît en boue, et alors, quand cette boue était restée quelques jours sur le pavé, où elle devenait si épaisse qu'il était impossible de traverser la rue ailleurs que dans les étroits passages nettoyés par de pauvres gens, on se donnait beaucoup de peine pour la ramasser, et on la jetait dans des tombereaux ouverts par en haut, et qui laissaient par les côtés, à chaque secousse, retomber une partie des ordures sur le pavé, au grand ennui des piétons. La raison donnée pour ne pas balayer les rues pendant la sécheresse, était que la poussière entrerait par les fenêtres des boutiques et des maisons.

Un hasard m'apprit combien il faut peu de temps pour le balayage. Un matin, devant ma porte, dans

1. John Fothergill, membre de la Société royale, médecin distingué, né à Carr-End en 1712, de parents quakers, et mort en 1780. Il en sera question dans la *Correspondance* de Franklin qui fait partie de notre édition.

Craven-Street, je trouvai une pauvre femme qui nettoyait mon trottoir avec un balai de bouleau. Sa pâleur et son air de faiblesse annonçaient une personne qui relève de maladie. Je lui demandai qui l'avait chargée de balayer en cet endroit. « Personne, me répondit-elle ; mais je suis pauvre et dans le besoin, et je balaye la porte des gens comme il faut, dans l'espoir qu'ils me donneront quelque chose. » Je lui dis de balayer toute la rue, et que je lui donnerais un shilling. Il était neuf heures du matin ; à midi, elle vint chercher son shilling. D'après la lenteur avec laquelle je l'avais vue travailler, j'avais peine à croire qu'elle eût fini si promptement son ouvrage ; j'envoyai mon domestique vérifier le fait; il vint me dire que toute la rue était parfaitement propre, et que la poussière avait été rejetée dans le ruisseau qui était au milieu. La première pluie qui survint l'entraîna, de manière que la rue et même le ruisseau se trouvèrent parfaitement propres.

Je conclus de là que, si cette femme débile avait pu balayer cette rue en trois heures, un homme actif et robuste l'aurait fait en moitié moins de temps. Et ici, qu'il me soit permis de faire remar quer l'avantage de n'avoir, dans les rues étroites, qu'un seul ruisseau placé au milieu, au lieu d'en avoir deux placés chacun le long du trottoir. Quand toute la pluie qui tombe dans une rue, coule des

deux côtés dans le milieu, elle y forme un courant assez fort pour emporter toute la boue qu'elle rencontre, mais quand elle se divise en deux canaux, elle est souvent trop faible pour entraîner la boue et ne fait que la rendre plus liquide ; les roues des voitures, et les pieds des chevaux la rejettent et l'étalent sur le pavé, qui devient glissant et malpropre, ou ils en éclaboussent les passants. Voici le projet que je communiquai au docteur :

« Pour mieux nettoyer les rues de Londres et de Westminster, et pour les tenir propres, on propose de passer un marché avec les divers *watchmen*[1], afin que dans les rues et ruelles de leur ressort, chacun d'eux balaye la poussière dans la sécheresse, et enlève la boue dans les autres temps, et à cet effet, on les pourvoira de balais et autres ustensiles nécessaires, qu'ils conserveront dans leurs guérites, afin de les prêter aux pauvres gens qu'ils pourraient employer à ce service ;

« Que, pendant la sécheresse de l'été, la poussière soit balayée en tas à des distances convenables, avant l'heure où l'on ouvre ordinairement les portes des maisons et les fenêtres des boutiques, et qu'elle soit ensuite emportée dans des tombereaux bien couverts.

« Que, lorsque la boue sera ramassée, on ne la

1. Gardiens des rues.

laisse pas en tas, pour être de nouveau dispersée par les roues des voitures et les pieds des chevaux, mais que les boueurs soient fournis de caisses de chariots placées, non pas sur de grandes roues, mais sur des roulettes fort basses, avec un fond à claire-voie et couvert de paille, de manière à retenir la boue, mais à laisser l'eau s'égoutter, ce qui rendra la charge bien moins lourde, l'eau en formant la plus grande partie. Ces chariots placés à des distances convenables, recevraient la boue qu'on y apporterait dans des brouettes, resteraient en place jusqu'à ce que la boue fût égouttée, et seraient ensuite emmenés par des chevaux. »

Depuis lors, j'ai conçu quelques doutes sur la possibilité d'exécuter partout la dernière partie de ce projet, certaines rues étant trop étroites pour qu'il soit possible d'y placer les tombereaux, sans gêner le passage; mais je pense encore que l'été, quand les jours sont longs, il est facile de balayer et d'emporter la poussière avant l'ouverture des boutiques. En me promenant dans le Strand et dans Fleet-Street[1] un matin, à sept heures, j'ai remarqué qu'il ne s'y trouvait pas une seule boutique ouverte, quoiqu'il fît grand jour, et que le soleil fût levé depuis trois heures; mais les habitants de Londres aiment à vivre à la lueur des

1. C'est le quartier marchand de Londres.

chandelles, et à dormir à la clarté du soleil, et cependant, ce qui est peu raisonnable, ils se plaignent toujours du droit sur les chandelles, et du haut prix du suif.

Quelques personnes peuvent penser que ce sont là des misères qui ne méritent, ni qu'on s'en occupe, ni qu'on en parle. Il est certain qu'un peu de poussière jetée dans les yeux d'un individu, ou dans une boutique, un jour de grand vent, n'est pas chose de grande importance, mais le grand nombre et la fréquente répétition de ces petits accidents dans une cité populeuse leur donne du poids et de l'intérêt; il ne faut donc pas critiquer trop sévèrement ceux qui donnent quelque attention à ces affaires d'apparence si basse. Le bonheur des hommes est moins le produit de grands coups de fortune, qui sont toujours rares, que de petites jouissances de tous les jours. Apprenez à un pauvre jeune homme à se raser lui-même et à tenir son rasoir en bon état, vous contribuerez plus au bonheur de sa vie, qu'en lui donnant mille guinées. Cette somme pourrait bientôt être dépensée, et il ne lui resterait que le regret de sa folie, tandis que dans l'autre cas, il échappe au perpétuel ennui d'attendre un barbier, de sentir des doigts malpropres, une mauvaise haleine et de méchants rasoirs. Il se rase quand cela lui convient, et jouit tous les jours du plaisir de se servir d'un bon outil. Tel est le sen-

timent qui m'a fait hasarder les pages qui précèdent. J'espère qu'il s'y trouvera quelques idées qui, un jour où l'autre, pourront être utiles à une ville que j'aime, où j'ai passé de bonnes années, et qui peut-être pourront servir aussi à quelques-unes de nos villes d'Amérique.

Le maître général des postes, en Amérique, m'avait employé quelque temps comme contrôleur pour mettre l'ordre dans différents bureaux, et faire rendre compte aux titulaires. A sa mort en 1753, je fus nommé son successeur, conjointement avec M. William Hunter, et cela en vertu d'un brevet du maître général des postes d'Angleterre. Le bureau des postes d'Amérique n'avait jusqu'alors rien rapporté à celui d'Angleterre. Nous devions avoir six cents livres [1] à partager entre nous, si nous pouvions tirer cette somme des bénéfices de l'administration. Pour y parvenir, il fallait faire un grand nombre d'améliorations ; quelques-unes devaient forcément être coûteuses au début, de sorte qu'après la quatrième année, le bureau nous était redevable de plus de neuf cents livres [2]. Mais il commença bientôt à nous payer de nos avances, et avant que je fusse déplacé par un caprice de ministère, dont je parlerai plus loin, nous avions amené les postes d'Amérique, à produire à la couronne un revenu net *trois*

1. 15 000 francs.
2. 22 500 francs.

fois plus considérable que celui des postes d'Irlande. Depuis cette imprudente destitution qu'a-t-elle reçu ? — Pas un liard.

Les affaires de la poste m'obligèrent à faire cette année un voyage dans la Nouvelle-Angleterre, où le collége de Cambridge[1] de son propre mouvement, m'offrit le degré de maître ès arts. Le collége d'Yale, dans le Connecticut, m'avait déjà fait le même honneur. Ainsi, sans avoir jamais étudié dans aucun collége, j'en obtins les honneurs. Ils me furent accordés en considération des améliorations et des découvertes scientifiques que j'avais faites sur l'électricité.

1. On dit aujourd'hui l'université. Cambridge est situé près de Boston. Yale est aussi une université.



CHAPITRE X.

Franklin assiste à la convention générale d'Albany comme délégué de Pensylvanie. — Il propose un plan d'union des colonies qui est adopté par la convention. — Entrevue avec le gouverneur Shirley, à Boston. — Conversation avec le gouverneur Morris sur les affaires de Pensylvanie.— Franklin assiste M. Quincy pour procurer des secours à la Nouvelle-Angleterre. — Il visite l'armée du général Braddock dans le Maryland. — Il procure des chevaux et des voitures pour faciliter la marche de l'armée. — Il obtient des fournitures pour les officiers. — Caractère de Braddock. — Récit de sa défaite à la bataille de la Monongahela. — Dans ses lettres au gouvernement, Braddock recommande les services de Franklin. — Ces services sont mal récompensés.

En 1754, comme on craignait de nouveau la guerre avec la France, un ordre des lords du commerce décida qu'un congrès de commissaires des différentes colonies s'assemblerait à Albany[1] pour

1. Albany sur l'Hudson est la capitale politique de l'État de New-York.

conférer avec les chefs des Six nations[1] sur les moyens de défendre leur pays et le nôtre. Après avoir reçu cet ordre, le gouverneur Hamilton en informa la chambre ; il l'engagea à faire des présents convenables aux Indiens, auxquels il fallait en offrir en cette occasion, et il nomma le président M. Norris, et moi, pour nous joindre à M. John Penn et au secrétaire Peters, en qualité de commissaires pour la Pensylvanie. La chambre approuva cette nomination, pourvut aux présents nécessaires, quoiqu'elle n'aimât pas beaucoup à traiter hors de la province, et nous nous réunîmes à Albany vers la mi-juin, avec les autres commissaires.

En chemin, je projetai et je dressai un plan pour l'union de toutes les colonies sous un seul gouvernement, en tant que cela pouvait être nécessaire pour leur défense, et pour d'autres objets d'intérêt général. En passant par New-York, je montrai mon plan à M. James Alexander et à M. Kennedy, deux personnages très-versés dans les affaires publiques; et fort de leur approbation, je me hasardai à le mettre sous les yeux du congrès. Il parut alors que plusieurs commissaires avaient formé des plans du même genre. On posa d'abord une question préliminaire : établirait-on une union ? Elle fut décidée

1. Les *Six nations* étaient une confédération de peuplades indiennes, placées entre le Canada et les colonies du Nord.

affirmativement à l'unanimité. On nomma alors un comité composé d'un membre de chaque colonie pour examiner les différents projets et en faire leur rapport. Ce fut le mien qui obtint la préférence, et on en proposa l'adoption avec quelques amendements[1].

Suivant ce projet, le gouvernement général était confié à un président-général nommé et payé par la couronne; un grand Conseil devait être choisi par les représentants du peuple des différentes colonies, réunis dans leurs assemblées respectives[2]. Les débats eurent lieu tous les jours dans le congrès, concurremment avec l'affaire des Indiens. On fit bien des objections, on éleva bien des difficultés, mais enfin on trouva réponse à tout. Le projet fut adopté à l'unanimité, et des copies en furent envoyées, à Londres, au bureau du commerce, et, dans les colonies, aux différentes assemblées. Sa destinée fut singulière. Les assemblées ne l'adoptèrent point, parce qu'elles trouvèrent qu'il donnait trop à la *prérogative*[3], et en Angleterre, on jugea qu'il était trop *démocratique*. Le Bureau du commerce ne l'approuva point, et ne le recommanda pas à l'approbation de Sa Majesté, mais on

1. Ce projet de Franklin a cela d'intéressant que ce fut le premier essai d'union entre les colonies, et en quelque façon le premier germe des État-Unis.
2. C'est ainsi qu'on élit aujourd'hui le Sénat des États-Unis.
3. C'est-à-dire à l'autorité du roi.

suggéra un autre plan, qui répondait mieux, croyait-on, à l'objet qu'on se proposait. Les gouverneurs des provinces devaient s'assembler avec quelques membres de leurs conseils, et ordonner la levée des troupes, la construction des forts, etc., avec faculté de tirer sur le trésor public de la Grande-Bretagne ; la dépense serait ensuite remboursée au trésor par une taxe imposée sur l'Amérique, en vertu d'un acte du parlement. Mon plan et les raisons sur lesquelles je l'appuyais se trouvent dans mes papiers politiques imprimés[1].

L'hiver suivant, comme je me trouvais à Boston, je causai beaucoup de ces deux systèmes avec le gouverneur Shirley. Une partie de ce qui se passa entre nous, à cette occasion, peut se voir aussi dans les mêmes papiers[2]. Les raisons différentes et contradictoires qui firent désapprouver mon projet me portent à croire qu'il était réellement le vrai milieu entre deux extrêmes ; je crois encore qu'il aurait été heureux pour les deux parties qu'on l'eût adopté. Les colonies ainsi réunies auraient été assez fortes pour se défendre elles-mêmes ; on n'aurait pas eu besoin d'envoyer des troupes d'Angleterre, par conséquent on n'aurait pas eu de prétexte

1. C'est ce qu'on appelle les papiers d'Albany (*Albany Papers*).

2. Voyez dans les *Essais de morale et d'économie politique* la lettre au gouverneur Shirley ; c'est un des morceaux les plus remarquables que Franklin ait écrits.

pour imposer une taxe à l'Amérique, et l'on aurait évité une lutte sanglante. Mais de telles méprises ne sont pas nouvelles ; l'histoire est pleine des fautes commises par les princes et par les gouvernements :

> « Regarde l'univers! Qu'il y a peu d'hommes qui connaissent leur véritable bien, ou qui, le connaissant, le poursuivent. »

Ceux qui gouvernent ont tant d'affaires sur les bras, qu'en général ils n'aiment pas se donner la peine d'examiner, ni d'exécuter de nouveaux projets. Les meilleures mesures d'intérêt public sont donc rarement adoptées par une sage prévoyance, elles s'imposent par la force des circonstances.

En envoyant à l'assemblée le plan arrêté par le congrès, le gouverneur de la Pensylvanie exprima son approbation en disant : « que ce projet lui paraissait conçu avec autant de clarté que de force, et qu'il le recommandait comme méritant la plus grande et la plus sérieuse attention. » La chambre cependant, grâce au manége d'un de ses membres, s'occupa de cette affaire pendant que je ne m'y trouvais pas, ce que je ne regardai pas comme très-loyal, et elle rejeta mes idées sans y donner la moindre attention, ce qui pour moi ne fut pas une petite mortification.

En me rendant à Boston, cette même année, je rencontrai à New-York notre nouveau gouver-

neur, qui arrivait d'Angleterre, c'était M. Morris avec qui j'avais été intimement lié. Il apportait une commission pour remplacer M. Hamilton, qui, fatigué des querelles auxquelles l'exposaient les instructions des propriétaires, avait résigné ses fonctions. M. Morris me demanda si je pensais qu'il dût avoir une administration aussi difficile. « Non, lui « répondis-je : vous pouvez au contraire en avoir « une très-commode, si seulement vous prenez soin « de ne point entrer en querelle avec l'Assemblée. « — Mon cher ami, reprit-il en plaisantant, com- « ment pouvez-vous me conseiller d'éviter les que- « relles ? vous savez que j'aime à disputer ; c'est un « de mes plus grands plaisirs ; cependant pour vous « montrer le cas que je fais de votre conseil, je vous « promets de les éviter, s'il est possible. » Il avait quelque raison d'aimer la dispute, car il était éloquent, adroit et subtil, aussi réussissait-il presque toujours dans la discussion. Dès son enfance, il avait été rompu à ce métier ; son père, à ce qu'on m'a dit, accoutumait ses enfants, pour s'amuser, à disputer entre eux, à table, après dîner. Je crois que cette conduite n'était pas sage ; l'expérience m'a appris que ces gens qui disputent, contredisent et réfutent tout le monde, sont généralement malheureux dans leurs affaires. Ils remportent quelquefois la victoire, mais ils ne gagnent jamais l'amitié des gens, ce qui leur serait plus utile. Nous nous sépa-

râmes; il allait à Philadelphie, je me rendais à Boston.

A mon retour, je trouvai à New-York les compte rendus de l'assemblée de Pensylvanie, et j'y vis que, malgré la promesse qu'il m'avait faite, le gouverneur était déjà en guerre ouverte avec la chambre; ce fut une bataille perpétuelle qui dura aussi longtemps qu'il resta en place. J'eus ma part du combat, car dès que je repris mon siége à l'assemblée, on me mit de tous les comités pour répondre à ses discours et à ses messages, et c'était toujours moi que les comités chargeaient de préparer les réponses. Elles étaient souvent aussi aigres que ses messages, et quelquefois même injurieuses. Comme il savait que j'en étais le rédacteur, on pourrait croire que, lorsque nous nous rencontrions, nous ne pouvions guère éviter de nous couper la gorge; mais il avait un si bon caractère, que cette lutte n'amena jamais entre lui et moi de discussion personnelle, et souvent même nous dînions ensemble.

Dans le plus grand feu de ces querelles publiques, nous nous rencontrâmes une après-midi : « Franklin, dit-il, il faut que vous veniez passer la soirée chez moi, vous y trouverez compagnie qui vous plaira. » Et me prenant par le bras, il m'emmena chez lui. Après souper, comme nous causions et buvions gaiement, M. Morris nous

dit en plaisantant qu'il aimait beaucoup l'idée de Sancho-Pança qui, lorsqu'on lui proposa un gouvernement, demanda que ce fût un gouvernement de nègres, parce que s'il ne pouvait s'entendre avec ses administrés, il les vendrait. Un de ses amis qui était à table près de moi, me dit : « Franklin, pourquoi continuez-vous à siéger avec ces maudits « quakers? Ne feriez-vous pas mieux de les vendre? le propriétaire vous en donnerait un bon « prix. — Le gouverneur, lui répondis-je, ne les a « pas encore assez noircis. » Il avait pourtant bien travaillé à noircir l'assemblée dans tous ses messages; mais on grattait ses couleurs aussitôt mises et on l'en barbouillait à son tour. Enfin, comme avait fait M. Hamilton, il trouva que c'était lui qui courait le risque de devenir *le nègre*, il se fatigua de la lutte, et renonça au gouvernement.

Au fond, ces querelles publiques étaient toutes de la faute de nos gouverneurs héréditaires, les propriétaires; chaque fois qu'il fallait faire quelque dépense pour la défense de leur province, ils donnaient, avec une bassesse incroyable, des instructions à leurs lieutenants[1], afin qu'ils ne laissassent passer aucune loi pour lever les taxes nécessaires, à moins que les vastes domaines des propriétaires n'en fussent expressément exemptés. Ils avaient

1. C'est-à-dire aux gouverneurs.

même exigé de leurs agents des garanties pour s'assurer qu'ils suivraient ces instructions. Les assemblées tinrent bon, pendant trois ans, contre cette injustice, mais elles furent obligées de céder. Enfin, le capitaine Denny, qui remplaça le gouverneur Morris, se hasarda de désobéir aux ordres qu'il avait reçus; je dirai plus tard quelle fut la cause de cet événement.

Mais je fais marcher mon histoire trop vite; j'ai encore à parler de quelques incidents qui arrivèrent sous l'administration du gouverneur Morris.

La guerre étant à peu près commencée contre la France, le gouvernement de Massachusetts-Bay projeta une attaque sur Crown-Point, et envoya en Pensylvanie pour solliciter des secours M. Quincy, et M. Pownall qui fut ensuite gouverneur, de New-York. Comme j'étais membre de l'assemblée, que j'en connaissais l'esprit, et que j'étais compatriote de M. Quincy, il vint me prier de l'aider de mon influence. Je dictai l'adresse qu'il devait présenter à l'assemblée, elle fut bien reçue, on vota un subside de dix mille livres[1], pour être employé en provisions; mais le gouverneur ayant refusé de sanctionner ce bill, (qui renfermait aussi la concession d'autres sommes pour le service de la cou-

1. 250 000 francs.

ronne), à moins qu'on n'y ajoutât une clause pour exempter les domaines des propriétaires, l'assemblée, tout en désirant secourir effectivement la Nouvelle-Angleterre, ne savait comment y parvenir. M. Quincy fit les plus grands efforts pour obtenir la sanction du gouverneur, qui la refusa obstinément.

Je suggérai alors un moyen de se passer du gouverneur : c'était de délivrer des ordonnances sur les *trustees* du *Loan-office*[1], ce que la loi permettait à l'assemblée. A la vérité il n'y avait en caisse que peu ou point de fonds ; je proposai donc que les ordonnances fussent payables à un an, et portassent un intérêt de cinq pour cent. Par ce moyen, je supposais qu'il serait facile d'acheter des provisions. L'assemblée adopta cette proposition sans hésiter. Les ordonnances furent imprimées aussitôt, je fus un des commissaires chargés de les signer et d'en disposer. Les fonds destinés à leur acquit étaient le produit de l'intérêt du papier-monnaie qu'on avait prêté sur nantissement dans toute la province, et le revenu de l'excise[2]. On savait que ces fonds étaient plus que suffisants : aussi les ordonnances trouvèrent-elles crédit ; non-seulement elles furent reçues en payement des provisions, mais les capitalistes qui avaient des fonds

1. Bureau des prêts sur nantissement.
2. Droits sur les spiritueux.

oisifs, achetèrent de ces mandats doublement avantageux puisqu'ils portaient intérêt en caisse et qu'on pouvait s'en servir comme d'argent comptant. Chacun s'empressa d'en prendre, et au bout de quelques semaines, il n'y en avait plus en circulation. Ce fut ainsi que cette importante affaire se termina par mes soins. M. Quincy remercia l'assemblée dans une belle adresse, et retourna à Boston, charmé du succès de son ambassade; il conserva toujours pour moi l'amitié la plus franche et la plus cordiale.

Le gouvernement anglais ne voulant pas permettre l'union des colonies, telle qu'on l'avait proposée à Albany, ni charger cette union de défendre l'Amérique, de peur que les colonies ne prissent un esprit trop militaire, et qu'elles ne sentissent leur propre force, car il y avait déjà jalousie et défiance, nous envoya le général Braddock avec deux régiments anglais de troupes régulières. Le général débarqua à Alexandrie, dans la Virginie, et s'avança jusqu'à Fredericktown, dans le Maryland, où il s'arrêta, faute de transports. Notre assemblée ayant reçu avis qu'on lui avait inspiré de violentes préventions contre elle, en la lui représentant comme mal disposée pour le service public, m'engagea à me rendre près de lui, non comme délégué, mais en ma qualité de maître général des postes. Le prétexte était de régler avec lui le mode de transmettre rapi-

dement et d'une manière sûre les dépêches échangées entre lui et les gouverneurs des différentes provinces avec lesquels il devait avoir des relations continuelles; l'assemblée proposait de payer tous les frais. Mon fils m'accompagna dans ce voyage.

Nous trouvâmes le général à Fredericktown, attendant avec impatience le retour des gens qu'il avait envoyés dans le Maryland et la Virginie, pour y rassembler des chariots. Je passai plusieurs jours avec lui, dînai chez lui tous les jours, et ne manquai pas d'occasions pour dissiper ses préventions en l'informant de ce que l'assemblée avait fait avant son arrivée, et de ce qu'elle voulait faire encore pour faciliter ses opérations. J'étais sur le point de partir lorsqu'on lui apporta le compte des chariots qu'on avait pu se procurer ; il n'y en avait que vingt-cinq, encore tous n'étaient-ils pas en état de servir. Le général et ses officiers furent surpris, et déclarèrent que l'expédition était manquée et impossible. Ils déclamèrent contre les ministres, dont l'ignorance les envoyait dans un pays où ils ne pouvaient trouver les moyens de faire marcher leurs provisions, leurs bagages, etc., cent cinquante chariots tout au moins leur étant nécessaires.

Il m'arriva de leur dire qu'il était malheureux qu'ils n'eussent pas débarqué en Pensylvanie, attendu qu'en ce pays il n'est guère de fermier qui n'ait son chariot. Le général saisit mes paroles au

vol, et dit : « Alors, monsieur, vous qui êtes là-bas « un homme influent, vous pourrez sans doute nous « procurer des voitures, je vous prie de vous en « charger. » Je lui demandai quelles conditions il offrait aux propriétaires de chariots. Il m'engagea à mettre par écrit celles qui me paraîtraient nécessaires. Je le fis, il consentit à tout, et l'on me prépara de suite une commission et des instructions. Quelles étaient ces conditions, on le verra dans l'avis que je fis publier aussitôt que j'arrivai à Lancastre. J'insère ici cette pièce en entier, parce qu'elle est curieuse à cause du grand et soudain effet qu'elle produisit.

AVIS.

Lancastre, 26 avril 1755.

« Attendu qu'on a besoin de cent cinquante chariots, attelés chacun de quatre chevaux, et de quinze cents chevaux de selle ou de bât pour le service des troupes de Sa Majesté, maintenant réunies à Wills-Creek, et qu'il a plu à S. E. le général Braddock de me charger de faire des marchés à ce sujet, je donne avis par ces présentes que je resterai pour cet objet à Lancastre, depuis aujourd'hui jusqu'à mercredi soir, et à York, depuis jeudi matin jusqu'à vendredi soir, où je serai prêt à recevoir les soumissions pour

la fourniture des chariots attelés ou des chevaux, aux conditions suivantes : 1° Pour chaque chariot attelé de quatre bons chevaux, avec un conducteur, il sera payé 15 shillings par jour ; pour chaque bon cheval avec son bât ou sa selle, 2 shillings par jour, et pour chaque bon cheval sans selle, 18 pence par jour. 2° Le payement commencera à partir du jour de l'arrivée à Wills-Creek, ce qui doit être au plus tard le 20 mai prochain ; on payera en outre une indemnité raisonnable pour l'aller à Wills-Creek, et pour le retour quand le service ne sera plus nécessaire. 3° Chaque voiture avec son attelage, chaque cheval de bât ou de selle sera estimé par des personnes tierces choisies par le propriétaire et par moi ; et en cas de perte au service, le montant de cette évaluation sera payé. 4° Au moment du contrat, tout propriétaire de chariot attelé ou de cheval recevra de moi, comptant, s'il le désire, sept jours d'avance de cette paye ; le reste lui sera payé par le général Braddock ou par le payeur de l'armée, à la fin du service, ou à différents termes, comme il voudra. 5° Sous quelque prétexte que ce soit, on ne pourra exiger d'aucun conducteur de chariots ou de chevaux, qu'ils fassent service de soldats, ni qu'ils fassent autre chose que conduire les voitures et soigner les chevaux. 6° L'avoine, le maïs, et tous les fourrages que les chariots porteront au camp au delà de ce qui est nécessaire pour la nourriture des

chevaux, seront pris pour le service de l'armée à un prix raisonnable.

« *Nota*. Mon fils, William Franklin, est autorisé à passer de semblables marchés avec tout habitant du comté de Cumberland.

« B. FRANKLIN. »

Aux habitants des comtés de Lancastre, d'York et de Cumberland.

« Amis et concitoyens,

« Étant par hasard au camp de Frederick, il y a quelques jours, je trouvai le général et les officiers fort irrités de n'avoir pu obtenir les chevaux et voitures qu'ils attendaient de cette province, comme étant le plus en état d'en fournir. Mais attendu les différends existant entre notre gouverneur et l'Assemblée, on n'avait ni voté de fonds, ni pris aucune mesure pour cet objet.

« Il a été proposé d'envoyer à l'instant une force armée dans ces comtés, pour y saisir les meilleurs chariots et chevaux qu'on y trouverait, et mettre en réquisition autant d'hommes qu'il serait nécessaire pour conduire les équipages et en prendre soin.

« J'ai craint que l'entrée des soldats anglais dans ces comtés, en une telle occasion, et dans un instant où ils ont conçu de l'humeur et du ressentiment contre nous, ne fût suivie de nombreux et grands désagréments pour les habitants; aussi ai-je pris volontiers la peine de voir d'abord ce qu'on pourrait faire par des moyens justes et équitables. Ces comtés se sont plaints dernièrement à l'assemblée qu'il ne s'y trouvait pas assez d'argent en circulation. Voici l'occasion de recevoir et de partager entre vous une somme considérable; car si le service de cette expédition continue, comme cela est plus que probable, il durera cent vingt jours; le loyer des chevaux et chariots produira plus de 30 000 livres[1], qui vous seront payés en or et en argent au coin du roi.

« Le service ne sera ni pénible ni difficile, car l'armée ne fera guère plus de douze milles par jour, et comme les chariots et les chevaux de bagage portent des objets absolument nécessaires à l'entretien de l'armée, ils doivent nécessairement l'accompagner et non la précéder; l'intérêt même de l'armée exige qu'ils soient toujours placés dans l'endroit le plus sûr, soit en marche, soit au camp.

« Si, comme je le crois, vous êtes réellement de bons et fidèles sujets de Sa Majesté, vous pouvez, en

1. 750 000 francs.

ce moment, rendre un véritable service et qui vous sera profitable. Trois ou quatre personnes qui séparément ne pourraient détacher de leurs plantations un chariot de quatre chevaux et un conducteur, peuvent se réunir, un pour fournir à l'armée le chariot, un autre un ou deux chevaux, le dernier le conducteur, et ils partageront le loyer proportionnellement. Mais si vous ne rendez pas volontairement ce service à votre roi et à votre pays, quand on vous offre une si bonne paye et des conditions si raisonnables, votre loyauté deviendra suspecte. Il faut que le service du roi se fasse ; tant de braves soldats venus de si loin pour vous défendre, ne peuvent pas rester dans l'inaction par votre faute, et parce que vous ne faites pas ce qu'on a droit d'attendre raisonnablement de vous. Il faut des chariots et des chevaux ; on aura probablement recours à des mesures violentes pour s'en procurer ; ce sera à vous de chercher une indemnité où vous pourrez, et vous ne trouverez peut-être ni pitié, ni égards.

« Je n'ai aucun intérêt particulier dans cette affaire, excepté le plaisir de faire le bien ; je n'aurai pour moi que ma peine. Si ce moyen d'obtenir des voitures et des chevaux ne réussit pas, je suis obligé d'en donner avis au général dans quatorze jours, et je suppose que sir John Saint-Clair, le hussard, entrera sur-le-champ dans la province avec une troupe de soldats pour s'en procurer. Je serai très-fâché de

l'apprendre, parce que je suis sincèrement et véritablement

« Votre ami qui souhaite votre bien.

« B. Franklin. »

Je reçus du général environ 800 livres sterling, pour payer une avance aux propriétaires de voitures ; mais comme cette somme était insuffisante, j'avançai plus de 200 livres en sus. En quinze jours, cent cinquante chariots avec deux cent cinquante-neuf chevaux de trait étaient en marche pour le camp. Mon avis contenait la promesse qu'en cas de perte des voitures et des chevaux, le payement en serait fait suivant l'évaluation ; mais les propriétaires alléguant qu'ils ne connaissaient pas le général Braddock, et qu'ils ne savaient pas jusqu'à quel point ils pouvaient compter sur sa promesse, insistèrent pour avoir mon cautionnement, je le donnai.

Tandis que j'étais au camp, comme je soupais un soir avec le colonel Dunbar et ses officiers, il m'exprima toute sa sollicitude pour les officiers subalternes[1]. En général, dit-il, ils ne sont pas riches, et dans ce pays où tout est si cher, ils ne pourront guère se procurer diverses provisions qui leur seraient nécessaires dans une si longue marche au

1. Sous le nom d'officiers subalternes, on comprend les lieutenants et capitaines.

travers d'une contrée sauvage, où l'on ne peut rien acheter. Je m'intéressai à la position de ces officiers, je résolus de faire tous mes efforts pour les aider; néanmoins je ne dis rien de mon intention au colonel, mais j'écrivis le lendemain matin au comité de l'assemblée, qui avait quelques fonds à sa disposition, je lui recommandai chaudement la situation de ces officiers, lui proposant de leur envoyer quelques provisions en présent. Mon fils, qui connaissait un peu la vie des camps et ses besoins, me fit une liste que j'insérai dans ma lettre. Le comité fit droit à ma demande, et y mit tant de diligence, que les provisions conduites par mon fils, arrivèrent au camp en même temps que les chariots. Elles consistaient en vingt ballots dont chacun contenait :

Six livres de sucre en pain.
Six de cassonade.
Une de thé vert.
Une de thé Bohea.
Six de café moulu.
Six de chocolat.
Une demi-caisse du meilleur biscuit blanc.
Une demi-livre de poivre.
Un quart de vinaigre blanc.
Un fromage de Gloucester.
Un pot de vingt livres de beurre.
Deux douzaines de bouteilles de vieux vin de Madère.
Deux gallons de rhum de la Jamaïque.
Une bouteille de fleur de moutarde.
Deux bons jambons.
Une demi-douzaine de langues fumées.
Six livres de riz.
Six livres de raisin sec.

Ces vingt ballots, bien conditionnés, furent placés sur autant de chevaux, et chaque cheval avec sa charge fut offert à un officier.

Ce présent fut reçu avec grand plaisir, les colonels des deux régiments en témoignèrent leur reconnaissance par des lettres qu'ils m'écrivirent dans les termes les plus flatteurs. Le général ne fut pas moins satisfait de la manière dont je lui avais procuré des voitures; il me paya sur-le-champ mes déboursés, me renouvela ses remercîments, et me pria de continuer à l'aider, en lui envoyant des provisions. Je consentis à m'en occuper, et y mis tous mes soins jusqu'à ce que j'eusse appris sa défaite. J'avançai de mes propres fonds, pour ce service, plus de 1000 livres, et je lui en fis parvenir le compte. Heureusement pour moi, il le reçut quelques jours avant la bataille, et me fit passer sur-le-champ une ordonnance de 1000 livres sur le payeur de l'armée, laissant le surplus pour le compte suivant. Je regarde ce payement comme un coup de fortune, car jamais je ne pus obtenir le remboursement du surplus, comme je le dirai plus loin.

Le général Braddock était, je crois, un brave; et dans une guerre en Europe, il aurait probablement figuré comme un bon officier. Mais il avait trop de confiance en lui-même, une trop haute opinion des troupes régulières, et une trop faible des Améri-

cains[1] et des Indiens. Georges Croghan, notre interprète, alla joindre le général pendant sa marche, et lui amena cent Indiens, qui auraient été très-utiles à l'armée comme guides et éclaireurs, si Braddock les avait traités avec bonté; mais il les dédaigna, les méprisa, et ils finirent par l'abandonner.

Causant un jour avec moi, il me parlait de ses projets de campagne. « Après avoir pris le fort Du-« quesne[2], me dit-il, je marcherai sur Niagara, et « après m'en être emparé, j'avancerai vers Fronte-« nac, si la saison le permet, ce que je suppose. « car le fort Duquesne ne peut pas m'arrêter plus « de trois ou quatre jours, et alors je ne vois rien « qui puisse retarder ma marche. » Pour moi qui repassais dans mon esprit le long parcours que devait suivre son armée par une route fort étroite qu'il fallait tailler à travers bois et buissons, et qui me rappelais en même temps ce que j'avais lu d'une défaite de quinze cents Français qui avaient pénétré dans le pays des Illinois, j'avais quelques doutes et quelques craintes sur le succès de la campagne. Mais je me permis seulement de lui dire : « Certainement, monsieur, si vous arrivez devant le fort Duquesne avec ces belles troupes, si bien pourvues

1. Les milices américaines servaient avec les troupes régulières dans ces expéditions contre les Français du Canada.

2. Le fort Duquesne a été remplacé par la ville de Pittsburg, au confluent de la Monongahela et de l'Alléghany.

d'artillerie, il est probable que, quoique bien défendu et soutenu par une garnison nombreuse, le fort ne pourra faire une longue résistance. Le seul danger que j'appréhende pour votre marche, ce sont les embuscades des Indiens; une pratique continuelle les a rendus fort habiles à en dresser, et la ligne mince que vos troupes vont tenir dans une longueur de quatre milles, peut exposer l'armée à être attaquée par surprise sur les flancs, à être coupée en morceaux, comme un fil, avant que la distance permette à un corps d'en secourir un autre. »

Il sourit de mon ignorance, et me répondit : « Ces « sauvages peuvent être des ennemis formidables « pour vos recrues et vos miliciens d'Amérique, « mais sur les troupes du Roi, sur une armée ré- « gulière et disciplinée il est impossible, monsieur, « qu'ils fassent la moindre impression. » Je sentis qu'il ne m'appartenait pas de disputer avec un militaire sur des affaires de sa profession, je n'en dis pas davantage.

L'ennemi ne prit pourtant pas sur les troupes du général Braddock l'avantage que lui offrait cette longue ligne de marche; il les laissa avancer sans obstacle jusqu'à neuf milles du fort. Là, l'armée étant plus rassemblée (elle venait de traverser une rivière, et la tête avait fait halte jusqu'à ce que tout le monde eût passé), et se trouvant dans un endroit

du bois plus ouvert que ceux qu'elle avait déjà traversés, son avant-garde fut attaquée par une vive fusillade qui partit de derrière les arbres et les buissons; ce fut le premier avis de l'approche de l'ennemi. Le désordre s'étant mis dans les rangs, le général poussa ses troupes au secours de l'avant-garde. Cela se fit en grande confusion, au milieu des chariots, des bagages et du bétail. Le feu de l'ennemi vint alors en flanc; les officiers qu'il était aisé de reconnaître, car ils étaient à cheval, servaient de but aux tirailleurs, et tombèrent vite[1]. Les soldats, entassés les uns sur les autres, ne recevant pas d'ordres, ou ne les entendant point, restèrent exposés au feu, jusqu'à ce que les deux tiers fussent tués; le reste, saisi d'une terreur panique, s'enfuit précipitamment.

Les voituriers détachèrent chacun un cheval de leur attelage, et décampèrent; l'exemple fut aussitôt suivi par d'autres; chariots, munitions, provisions, artillerie, tout fut abandonné à l'ennemi. Le général fut blessé, et ce ne fut pas sans difficultés qu'on parvint à l'emporter. Son secrétaire, M. Shirley, fut tué à ses côtés. Sur quatre-vingt-six officiers, soixante-trois furent tués ou blessés, et l'on perdit sept cent quatorze soldats sur onze cents.

1. De tous les aidesde camp du général Braddock, il n'y en eut qu'un seul qui ne fût ni tué ni blessé. C'était le major Washington.

Ces onze cents hommes avaient été choisis dans toute l'armée; le reste avait été laissé en arrière avec le colonel Dunbar, qui devait suivre avec ce qu'il y avait de plus lourd en munitions, provisions et bagages. Les fuyards, n'étant pas poursuivis, arrivèrent au camp de Dunbar; la panique qu'ils apportaient avec eux saisit le colonel et ses soldats. Quoiqu'il eût avec lui plus de mille hommes, et que l'ennemi qui avait battu Braddock n'excédât pas quatre cents hommes, Français et Indiens réunis, au lieu de marcher en avant et de regagner l'honneur perdu, le colonel fit brûler toutes les provisions, toutes les munitions, afin d'avoir plus de chevaux pour faciliter sa fuite aux colonies et moins de bagage à emporter. En arrivant aux frontières, il reçut les messages des gouverneurs de la Virginie, du Maryland et de la Pensylvanie, qui l'invitèrent à laisser quelques troupes pour protéger les habitants; mais il n'en continua pas moins sa marche précipitée au travers du pays, et ne se crut en sûreté qu'en arrivant à Philadelphie, où les habitants pouvaient le protéger. Cette affaire nous fit soupçonner, pour la première fois, à nous autres Américains, que les idées exaltées que nous avions conçues de la bravoure des troupes régulières anglaises n'étaient pas très-fondées.

Dans leur première marche, depuis le débarquement jusqu'au sortir de la colonie, les soldats

avaient de plus pillé et dépouillé les habitants, ruinant de pauvres familles, insultant, maltraitant, enfermant quiconque osait réclamer. C'en était assez pour nous ôter l'envie de recourir à de pareils défenseurs, si nous en avions eu vraiment besoin. Quelle différence de cette conduite avec celle de nos amis les Français, en 1781 ! Pendant une marche de près de sept cents milles, à travers la partie la moins peuplée de notre pays, de Rhode-Island jusqu'en Virginie, ils ne donnèrent pas lieu à la plus légère réclamation, pas même pour un cochon, une poule, ou une pomme !

Un des aides de camp du général, le capitaine Orme, qui avait été blessé grièvement, fut ramené avec Braddock et resta près de lui jusqu'à sa mort, qui ne tarda guère. Le capitaine me dit que le général avait gardé un silence complet pendant toute la première journée ; le soir seulement il s'écria : « Qui l'eût jamais pensé ? » Le lendemain il ne parla pas davantage ; quand il fut près de mourir, il dit seulement : « Nous saurons mieux comment les combattre une autre fois. » Il expira quelques minutes après.

Les papiers du secrétaire, les ordres du général, les instructions qu'il avait reçues, et sa correspondance étant tombés entre les mains des ennemis, ceux-ci en firent traduire en français différents passages, qu'ils firent imprimer comme preuve

des intentions hostiles de la cour de Londres, avant la déclaration de guerre. Dans ces papiers je vis, entre autres choses, des lettres du général au ministère, où il parlait très-favorablement du grand service que j'avais rendu à l'armée, et me recommandait particulièrement. David Hume, qui, quelques années après, fut secrétaire de lord Hertford, alors ambassadeur en France, et plus tard du général Conway, secrétaire d'État, m'a dit depuis qu'il avait vu au minisière quelques lettres de Braddock très-élogieuses pour moi. Mais l'expédition ayant été malheureuse, il paraît qu'on jugea que la valeur de mes services n'était pas considérable, car ces recommandations ne me furent jamais d'aucune utilité.

Quant au général je ne lui demandai qu'une récompense : ce fut de défendre à ses officiers d'enrôler nos serviteurs achetés, et de congédier ceux qui étaient déjà sous les drapeaux. Il me l'accorda sans difficulté, et plusieurs de ces serviteurs furent renvoyés à leurs maîtres, sur ma demande. Dunbar ne fut pas si généreux, quand le commandement lui fut dévolu. Tandis qu'il était à Philadelphie, après sa retraite, ou pour mieux dire, après sa fuite, je m'adressai à lui pour obtenir le congé des serviteurs de trois pauvres fermiers de Lancastre qu'il avait enrôlés, je lui rappelai les ordres de Braddock à cet égard. Il me promit que si les maîtres voulaient le venir trouver à Trenton, où il devait

passer dans quelques jours en se rendant à New-York, il leur ferait rendre leurs serviteurs. Ces malheureux prirent la peine et firent les frais d'aller à Trenton; mais là il refusa de tenir sa promesse, à leur grand désappointement et préjudice.

Aussitôt qu'on apprit la perte des voitures et des chevaux, tous les propriétaires vinrent me demander le payement de l'indemnité que je leur avais garanti. Leurs demandes me causèrent beaucoup d'embarras. Je leur dis que les fonds étaient prêts, et entre les mains du payeur de l'armée, qu'il fallait seulement obtenir du général Shirley un ordre de payement, et que je le lui avais demandé, mais que, comme il était éloigné, sa réponse pouvait se faire attendre, et qu'il fallait qu'ils eussent un peu de patience. Tout cela ne suffit pas pour les satisfaire, et quelques-uns commencèrent à me poursuivre. Enfin le général Shirley me délivra de cette terrible situation, en nommant des commissaires pour examiner les réclamations, et en ordonnant qu'elles fussent payées. La somme due montait à près de vingt mille livres [1]. S'il eût fallu la donner, j'étais ruiné.

Avant que la nouvelle de la défaite fût arrivée, les deux docteurs Bond vinrent me trouver avec un projet de souscription pour un feu d'artifice qu'ils

1. 500 000 francs.

se proposaient de faire tirer, en signe de joie, lorsqu'on recevrait la nouvelle de la prise du fort Duquesne. Je pris un air grave, et leur répondis que, selon moi, il serait temps de préparer les réjouissances quand nous saurions que nous avions lieu de nous réjouir. Ils parurent surpris que je n'adoptasse pas de suite leur proposition. « Comment « diable! me dit l'un d'eux, supposeriez-vous par « hasard que le fort ne sera pas pris? » — « Je ne sais « s'il sera pris, répondis-je; mais je sais que rien « n'est plus incertain que les événements de la « guerre. » Je leur donnai mes raisons de douter. La souscription fut ajournée, et les auteurs du projet échappèrent à la mortification qu'ils auraient éprouvée, si l'on eût préparé le feu d'artifice. Aussi le docteur Bond trouva-t-il occasion peu après de dire qu'il n'aimait pas les prédictions de Franklin.

CHAPITRE XI.

Franklin est nommé commissaire pour surveiller les dépenses et travaux nécessaires à la défense de la colonie. — Il propose un Bill de milice qui est voté par l'Assemblée. — Il est chargé de la défense des frontières, et construit une ligne de forts. — Il marche à la tête d'un corps de troupes. — Récit de cette marche. — Opérations militaires à Gnadenhutten. — Massacres indiens. — Les Moraves de Bethléem. — Franklin revient à Philadelphie. — Il est nommé colonel d'un régiment. — Voyage en Virginie. — Il refuse l'offre que lui fait le gouverneur de conduire une expédition contre le fort Duquesne. — Récit de ses découvertes électriques. — Il est nommé membre de la Société Royale de Londres. — Il reçoit la médaille de Copley.

Le gouverneur Morris, qui, avant la défaite de Braddock, avait harassé l'assemblée, en lui expédiant messages sur messages, pour en arracher des taxes destinées à la défense de la province, sans grever les domaines des propriétaires, et qui avait rejeté tous nos bills parce qu'ils ne

contenaient pas cette clause d'exemption, redoubla alors ses attaques avec plus d'espoir de succès, le danger et la nécessité ayant augmenté. La chambre resta inébranlable, pensant qu'elle avait la justice de son côté, et qu'elle abandonnerait un droit essentiel si elle permettait au gouverneur d'amender les lois de finances. Dans une de ces dernières qui avait pour objet d'accorder une somme de cinquante mille livres, il ne proposait, il est vrai, que le changement d'un seul mot. Le bill disait : « Que « toutes les propriétés réelles et personnelles se« raient taxées, celles des propriétaires non excep« tées. » Son amendement était : *au lieu de* NON, *lisez* SEULEMENT. Changement bien léger, mais qui était tout. Quand la nouvelle du désastre arriva en Angleterre, nos amis, à qui nous avions eu soin d'envoyer toutes les réponses de l'assemblée aux messages du gouverneur, jetèrent les hauts cris contre les propriétaires, en leur reprochant la bassesse et l'injustice des instructions qu'ils donnaient à leur gouverneur ; on alla jusqu'à dire qu'en mettant ainsi obstacle à la défense de leur province ils avaient commis une forfaiture qui leur faisait perdre tous leurs droits. Intimidés par ces clameurs, ils donnèrent ordre à leur receveur général d'ajouter cinq mille livres de leur argent à toute somme que l'Assemblée jugerait à propos de voter pour cet objet.

Cette résolution ayant été communiquée à la chambre, elle accepta cet argent, comme part des propriétaires dans la contribution générale, et un nouveau bill présenté avec la clause d'exemption fut alors adopté. Par le même acte, je fus nommé un des commissaires chargé de l'emploi des fonds qui s'élevaient à soixante mille livres sterling. J'avais mis beaucoup d'activité à dresser ce bill et à le faire passer; j'en avais, en même temps, préparé un autre pour établir et discipliner une milice volontaire; je le fis adopter par l'assemblée sans grande difficulté, parce que j'avais pris soin de ménager la liberté des quakers. Afin d'accélérer l'association nécessaire pour former la milice, j'écrivis un Dialogue dans lequel j'exposais et je réfutais toutes les objections que je pus imaginer contre cette mesure. Ce dialogue fut imprimé, et produisit, à ce que je crus, beaucoup d'effet.

Tandis que les diverses compagnies de la ville et de la campagne se formaient et apprenaient l'exercice, le gouverneur me détermina à me charger de la frontière du Nord-Ouest qui était infestée par l'ennemi, et à pourvoir à la défense des habitants, en levant des troupes et en construisant une ligne de forts. J'entrepris cette opération militaire, quoique je ne m'en crusse pas très-capable. Le gouverneur me donna une brevet avec de pleins pouvoirs, et un paquet de brevets en blanc pour

les officiers, que je pouvais choisir comme bon me semblait. Je trouvai peu de difficulté à lever des hommes, j'en eus bientôt cinq cent soixante sous mon commandement. Mon fils qui, dans la guerre précédente, avait été officier dans l'armée levée contre le Canada, fut mon aide de camp et me rendit de grands services. Les Indiens avaient brûlé Gnadenhutten, village établi par les Moraves[1], et en avaient massacré les habitants; néanmoins la position nous parut bonne pour y élever un fort.

Résolu d'y marcher, j'assemblai les compagnies à Bethléem, chef-lieu de l'établissement des Moraves. Je fus surpris de trouver cette place en aussi bon état de défense. La destruction de Gnadenhutten avait mis les habitants sur leurs gardes; ils avaient construit une palissade autour des principaux bâtiments; ils avaient acheté à New-York une grande quantité d'armes et de munitions, et avaient placé entre les fenêtres de leurs grandes maisons de pierre des amas de petits pavés, pour que leurs femmes les jetassent sur la tête des Indiens qui essayeraient d'en forcer l'entrée. Les frères armés montaient la garde, et se relevaient les uns les autres avec autant de régularité que dans une ville de garnison. En causant avec leur évêque Spangenberg, je lui exprimai ma surprise; je sa-

1. C'était le célèbre comte Zinzendorf qui avait établi ces colonies moraves.

vais qu'ils avaient obtenu du Parlement un acte qui les dispensait de tout service militaire dans les colonies, et j'avais supposé qu'ils se faisaient un cas de conscience de porter les armes. Il me répondit que ce n'était point un de leurs principes fondamentaux, mais qu'on le croyait lorsqu'on avait obtenu cet acte d'exemption. Dans ces dernières affaires, il avaient été surpris eux-mêmes de voir que très-peu de frères adoptaient ce principe. Il semble donc qu'ils s'étaient trompés eux-mêmes, ou qu'ils avaient trompé le Parlement; mais il doit arriver quelquefois que le bon sens aidé par un danger présent l'emporte sur des opinions bizarres.

Ce fut dans les premiers jours de janvier que nous commençâmes à bâtir des forts. J'envoyai un détachement vers le Minisink, avec ordre d'élever un fort pour protéger la partie haute du pays : un autre détachement fut dirigé vers la partie basse, avec les mêmes instructions; et je me rendis, avec le reste de mes forces, à Gnadenhutten, où la prompte érection d'un fort paraissait encore plus nécessaire. Les Moraves me fournirent cinq chariots pour le transport de nos outils, de nos provisions et de nos bagages.

A l'instant où nous allions quitter Bethléem, onze fermiers qui avaient été chassés de leurs plantations par les Indiens, vinrent me prier de leur fournir des armes à feu, afin de pouvoir retourner et reprendre leur bétail. Je leur donnai un fusil à

chacun, avec les munitions convenables. Nous n'avions encore fait que quelques milles quand il commença à pleuvoir; la pluie continua tout le jour; il n'y avait sur là route aucune habitation pour nous mettre à l'abri, et il était presque nuit quand nous arrivâmes chez un Allemand qui nous entassa dans sa maison et dans sa grange, aussi mouillés qu'il est possible de l'être. Il fut heureux pour nous de ne pas être attaqués en route, car nos armes étaient de l'espèce la plus commune, et nos hommes n'avaient pu tenir sèche la batterie de leurs fusils. Les Indiens ont pour cela des inventions qui nous manquent. Ils rencontrèrent ce jour-là les onze pauvres fermiers dont je viens de parler, et en tuèrent dix. Celui qui s'échappa nous dit que ni son fusil ni ceux de ses compagnons n'avaient pu servir, la pluie ayant mouillé l'amorce.

Le beau temps ayant reparu le lendemain, nous continuâmes notre marche, et nous arrivâmes à Gnadenhutten; c'était un lieu de désolation. Il y avait, à peu de distance, un moulin, autour duquel on avait laissé des planches de sapin; nous nous en servîmes pour nous construire des cabanes, opération d'autant plus nécessaire dans cette saison inclémente, que nous n'avions pas de tentes. Notre premier soin fut d'inhumer les morts que nous y trouvâmes, et qui n'avaient été qu'à moitié enterrés par les gens du pays.

Le lendemain matin, nous fîmes le plan du fort, et nous traçâmes les lignes. La circonférence mesurait quatre cent cinquante-cinq pieds, ce qui exigeait pareil nombre de pieux, d'un pied de diamètre, en moyenne. Nous avions soixante-dix haches, qui furent mises à l'œuvre sur-le-champ pour abattre les arbres, et, comme nos ouvriers étaient très-habiles à s'en servir, l'ouvrage alla grand train. Voyant les arbres tomber si vite, j'eus la curiosité de regarder à ma montre au moment où deux hommes commençaient à abattre un pin; en six minutes il fut par terre; il avait quatorze pouces de diamètre. Chaque pin faisait trois pieux de dix-huit pieds, pointus par un bout. Pendant qu'on les préparait, nos autres gens ouvraient une tranchée circulaire de trois pieds de profondeur pour les planter. Nous démontâmes les caisses de nos chariots, et séparant les trains de devant d'avec ceux de derrière en ôtant la clef qui unissait les deux parties de la perche de support, nous eûmes dix voitures, à deux chevaux chacune, pour porter les pieux de la forêt jusqu'au fort. Quand les pieux furent plantés, nos charpentiers construisirent avec des madriers et à la hauteur de six pieds, une plate-forme toute ronde à l'intérieur, qui devait protéger les soldats tirant par les meurtrières. Nous avions une pièce de campagne, que nous plaçâmes à un des coins, et nous fîmes feu dès

qu'elle fut établie, afin que les Indiens, s'il s'en trouvait dans les environs, sussent que nous avions du canon. Notre fort, si l'on peut donner ce nom à une aussi misérable construction, fut fini en une semaine, quoiqu'il tombât tous les deux jours une pluie si forte, qu'il était impossible à nos hommes de travailler.

Cela me donna occasion de remarquer que les hommes ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils sont occupés. Les jours où l'on travaillait, nos gens étaient gais, de bonne humeur, et passaient joyeusement la soirée, avec la conscience d'avoir fait une bonne journée de travail. Mais quand le mauvais temps les condamnait à l'oisiveté, ils étaient mutins, querelleurs, se plaignaient du porc et du pain, et étaient continuellement de mauvaise humeur. Ceci me rappela un capitaine de navire, qui s'était fait une règle de tenir constamment ses hommes à l'ouvrage : son lieutenant étant venu lui dire un jour que ses gens avaient fait tout ce qui était à faire, et qu'il n'avait plus d'ouvrage à leur donner : « Eh bien, lui dit-il, faites-leur écurer l'ancre. »

Ce genre de fort, tout misérable qu'il est, suffit pour se défendre contre les Indiens qui n'ont pas de canon. Nous trouvant désormais en sûreté, et ayant au besoin une place de retraite, nous nous hasardâmes à sortir en partisans, pour nettoyer les environs. Nous ne rencon-

trâmes pas d'Indiens; mais sur les collines du voisinage, nous trouvâmes les endroits qu'ils avaient occupés pour nous épier. La disposition des lieux attestait une adresse remarquable. Comme on était en hiver, le feu leur était indispensable; mais un feu ordinaire, allumé à la surface du sol, les aurait fait découvrir à distance. Ils avaient donc creusé des trous de trois pieds de diamètre, et d'une profondeur un peu plus considérable; ensuite, avec leurs haches, ils avaient détaché le charbon de grosses pièces de bois brûlé, laissées dans les forêts, et fait ainsi de petits feux dans le fond de ces trous. Ils se couchaient à l'entour, en y laissant pendre leurs jambes pour se tenir les pieds chauds, ce qui est pour eux un point essentiel. Nous vîmes encore sur le gazon et dans les herbes la trace de leur corps. Ce genre de feu ne produisant ni lumière, ni flamme, ni étincelles, ni même de fumée, ne pouvait les faire découvrir. Il paraît qu'ils étaient en petit nombre, et qu'ils nous trouvèrent trop forts pour nous attaquer avec chance de succès.

Nous avions pour chapelain un zélé ministre presbytérien, M. Beatty. Il se plaignit à moi que nos gens n'assistaient guère à ses prières et à ses exhortations. En les enrôlant, on leur avait promis, outre la paye et des vivres, une certaine quantité de rhum par jour; elle leur était servie régulièrement, moitié le matin, moitié le soir. Comme j'avais remarqué

qu'ils étaient fort exacts à venir la recevoir, je dis à M. Beatty : « Peut-être est-il au-dessous de votre « profession de vous faire surintendant du rhum, « mais si seulement vous en faisiez la distribution « après la prière, vous les auriez tous autour de « vous. » L'idée lui plut ; il se chargea de cette besogne et l'exécuta à la satisfaction générale, avec le secours de quelques mains pour verser la liqueur ; jamais prières ne furent suivies avec plus d'exactitude et de ponctualité. Aussi, je crois cette méthode préférable aux punitions infligées par quelques lois militaires à ceux qui manquent au service divin.

J'avais à peine terminé cette affaire et approvisionné mon fort, que je reçus une lettre du gouverneur ; il m'informait qu'il venait de convoquer l'assemblée, et il m'invitait à m'y rendre, si la situation des frontières n'y rendait plus ma présence nécessaire. Mes amis de l'Assemblée me pressaient aussi de venir, si cela m'était possible. Lac onstruction des trois forts était terminée ; les habitants, satisfaits de cette protection, consentaient à rester dans leurs fermes : je me décidai donc à retourner à Philadelphie. Je le fis d'autant plus volontiers qu'un officier de la Nouvelle-Angleterre, le colonel Clapham, habitué à la guerre contre les Indiens, étant venu visiter notre établissement, consentit à en accepter le commandement. Je lui donnai un brevet dont je fis lecture à la garnison

en la passant en revue; je le présentai à mes soldats comme un homme qui, par ses connaissances militaires, figurerait beaucoup mieux que moi à leur tête, et après une petite harangue je pris mon congé. On m'escorta jusqu'à Bethléem, où je restai quelques jours pour me remettre de mes fatigues. La première nuit que je passai dans un bon lit, je pus à peine fermer l'œil, tant cela était différent du coucher à la dure de Gnadenhutten sur le plancher d'une hutte, n'ayant qu'une ou deux couvertures pour m'envelopper.

Pendant mon séjour à Bethléem, je pris quelques renseignements sur les usages des Moraves; quelques-uns des frères m'avaient accompagné et tous étaient très-bons pour moi. Je vis qu'ils travaillaient pour le profit commun de toute la société, qu'ils mangeaient à une table commune, qu'ils dormaient en un dortoir commun, toujours réunis en grand nombre. Dans les dortoirs, des trous étaient pratiqués de distance en distance, au haut du plafond, fort judicieusement, à mon avis, pour le renouvellement de l'air. J'allai à leur église, où j'entendis de bonne musique; l'orgue était accompagné de violons, de hautbois, de flûtes, de clarinettes, etc. J'appris que leurs sermons ne se prononçaient pas ordinairement comme les nôtres devant des auditoires composés d'hommes, de femmes et d'enfants, mais qu'on réunissait séparément, tantôt les hom-

mes mariés, tantôt leurs femmes, tantôt les jeunes gens, tantôt les jeunes filles, ou les petits enfants, chaque classe à part. J'assistai à un sermon prêché aux enfants, qui furent placés en files sur des bancs, sous la surveillance, les garçons, d'un jeune homme, leur précepteur; et les filles, d'une jeune femme. Le discours me parut bien adapté à leur intelligence, le langage agréable et familier; on les caressait pour ainsi dire, afin qu'ils fussent bons. Le plus grand ordre régnait parmi eux, mais je les trouvai pâles et l'air maladif; ce qui me fit supposer qu'on les tenait trop renfermés, et qu'on ne leur faisait pas prendre assez d'exercice.

Je m'informai s'il était vrai, comme on l'assurait, que les mariages moraves se tirassent au sort. On me répondit qu'on n'avait recours au sort que dans des cas particuliers. En général, quand un jeune homme a envie de se marier, il en donne avis aux anciens de la classe, qui consultent les femmes âgées chargées de la surveillance des jeunes filles. Les anciens des deux sexes, connaissant le caractère et les dispositions de leurs pupilles, jugent au mieux de la convenance des mariages, et en général on suit leur jugement. Mais s'il se trouve, par exemple, que deux ou trois jeunes filles conviennent également à un jeune homme, alors on a recours au sort. Je fis observer que lorsque les mariages ne se font point par le choix mutuel des parties, il peut arriver

qu'ils soient fort malheureux. « N'en arrive-t-il pas « autant, me répondit-on, quand les parties consul- « tent leur inclination? » Je ne puis nier cette vérité.

De retour à Philadelphie, je trouvai que l'association pour la milice avait fait de grands progrès. Presque tous ceux des habitants qui n'étaient pas quakers, en faisaient partie; ils s'étaient formés en compagnies, et avaient nommé leurs capitaines, leurs lieutenants et leurs enseignes, conformément à la nouvelle loi. Le docteur Bond vint me voir; il me conta toutes les peines qu'il avait prises pour faire goûter cette loi, et attribua à ses efforts une bonne partie des succès obtenus. J'avais la vanité de tout attribuer à mon *Dialogue*. Toutefois ne sachant pas si le docteur n'avait pas raison, je le laissai jouir du plaisir de son opinion, ce que je regarde comme le plus sage en pareil cas. Les officiers s'étant assemblés, me nommèrent colonel du régiment, et cette fois j'acceptai. J'ai oublié combien de compagnies nous avions, mais je passai en revue douze cents hommes de bonne mine, et une compagnie d'artilleurs, qu'on avait munis de six pièces de campagne en bronze. Ils étaient devenus assez habiles pour tirer douze coups par minute. La première fois que je passai mon régiment en revue, il me reconduisit chez moi, et me salua devant ma porte de plusieurs décharges qui renversèrent et brisèrent plusieurs verres de mon appareil élec-

trique. Mes nouveaux honneurs ne furent pas moins fragiles; car tous nos brevets furent bientôt annulés, la loi ayant été cassée en Angleterre.

Pendant la courte durée de mon commandement, comme j'étais sur le point de partir pour la Virginie, les officiers de mon régiment se mirent en tête qu'il était convenable de m'escorter hors de la ville jusqu'au Bac d'en bas. Je montais à cheval, lorsqu'ils arrivèrent au nombre de trente à quarante, tous à cheval et en uniforme. Je n'avais pas été averti de leur projet, sans quoi je les en aurais détournés, car, par caractère, j'ai toujours détesté me donner des airs d'importance. Je fus donc assez contrarié de les voir, mais je ne pouvais les empêcher de m'escorter. Ce qu'il y eut de pis, c'est qu'à peine en marche, ils tirèrent leurs épées hors du fourreau, et m'accompagnèrent ainsi tout le long du chemin. On en écrivit au Propriétaire, qui s'en trouva fort offensé. On n'en avait jamais fait autant ni pour lui, quand il était venu dans la province, ni pour aucun de ses gouverneurs, et de tels honneurs, disait-il, n'étaient dus qu'aux princes du sang royal. Il est possible qu'il eût raison; car j'étais et je suis encore très-ignorant en fait d'étiquette.

Cette sotte affaire augmenta la rancune du Propriétaire; il m'en voulait déjà beaucoup de la conduite que j'avais tenue dans l'Assemblée où je m'étais toujours vigoureusement opposé à ce que

ses biens fussent exempts de taxes, sans lui ménager des réflexions sévères sur la bassesse et l'injustice d'une pareille prétention. Il me dénonça au ministère comme un homme qui apportait les plus grands obstacles au service du Roi; c'était moi, par mon influence, qui empêchais les bills financiers de passer dans la forme convenable; enfin il cita cette parade de mes officiers comme une preuve que j'avais l'intention de lui arracher de force le gouvernement de la province. Il s'adressa aussi à sir Everard Fawkener, maître-général des postes, pour qu'il me retirât ma commission. Mais cette démarche n'eut d'autre effet, que de me valoir une petite remontrance de la part de sir Everard.

Malgré les querelles perpétuelles entre le gouverneur et la chambre, querelles auxquelles je prenais une grande part, comme membre de l'Assemblée, il existait entre ce gentleman et moi un commerce d'amitié; nous n'eûmes jamais un seul différend personnel. Il savait pourtant que je rédigeais les réponses qui étaient faites à ses messages, mais j'ai pensé plus d'une fois que, s'il n'en concevait que peu ou point de ressentiment contre moi, c'était un effet des habitudes de sa profession. Élevé dans la pratique du barreau, il ne nous regardait peut-être tous deux que comme deux avocats qui bataillent pour leurs clients; nous plaidions lui pour les Propriétaires, et moi pour l'Assemblée. Il m'invitait

quelquefois à l'aller voir en ami pour me consulter sur dės points difficiles, et quelquefois, mais pas souvent, il suivait mon avis.

Nous agîmes de concert pour fournir des provisions à l'armée de Braddock, et lorsqu'arriva la triste nouvelle de sa défaite, le gouverneur me fit appeler en toute hâte pour aviser aux mesures qu'il convenait de prendre, afin d'empêcher l'abandon des Comtés du bas pays. Je ne me rappelle plus l'avis que je lui donnai ; je crois que ce fut d'écrire à Dunbar, pour tâcher de le déterminer à poster ses troupes sur la frontière, jusqu'à ce que des renforts venus des colonies le missent en état de poursuivre l'expédition. A mon retour de la frontière, le gouverneur aurait voulu que je marchasse à la tête des troupes provinciales, pour m'emparer du fort de Duquesne, Dunbar et ses soldats étant occupés ailleurs, et il me proposa un brevet de général. Je n'avais pas de mes talents militaires une opinion aussi haute, et je crois que le gouverneur en disait plus qu'il n'en pensait. Peut-être croyait-il que ma popularité déterminerait plus de gens à me suivre, et que mon influence dans l'Assemblée la déciderait plus facilement à voter la somme nécessaire pour cette expédition, et cela, peut-être, sans taxer le Propriétaire. Mais en me trouvant moins disposé à m'engager qu'il ne l'espérait, il laissa tomber ce projet, et quitta

bientôt le gouvernement; il fut remplacé par le capitaine Denny.

Avant de parler de la part que je pris aux affaires publiques, sous l'administration de ce nouveau gouverneur, il ne sera pas hors de propos de donner ici quelques détails sur le commencement et les progrès de ma réputation scientifique.

En 1746, je rencontrai à Boston un certain docteur Spence, qui arrivait d'Écosse; il fit devant moi quelques expériences d'électricité. Elles étaient fort imparfaites, car il n'était pas très-habile; mais comme le sujet était tout à fait neuf pour moi, elles me surprirent et me plurent également. Peu de temps après mon retour à Philadelphie, notre Bibliothèque reçut en présent de M. Pierre Collinson, membre de la Société royale de Londres, un tube de verre, avec quelques instructions sur la manière de s'en servir pour faire des expériences. Je saisis avidement l'occasion de répéter ce que j'avais vu à Boston. A force de pratique, j'acquis une grande facilité pour faire les expériences qu'on nous avait indiquées d'Angleterre, et j'en ajoutai de nouvelles. Je dis: à force de pratique, car ma maison était remplie de gens qui venaient voir ces nouveaux prodiges.

Pour me débarrasser de cet encombrement, je fis faire, à notre verrerie, un certain nombre de tubes semblables, dont mes amis se pourvurent, et nous

eûmes plusieurs démonstrateurs. Le principal était M. Kinnersley, mon voisin, homme fort ingénieux. Comme il s'était retiré des affaires, je l'engageai à faire voir ces expériences pour de l'argent, et je rédigeai pour lui deux leçons, dans lesquelles les expériences étaient rangées en tel ordre, et expliquées avec une telle méthode, que la première aidait à comprendre celle qui l'allait suivre. Il se procura un élégant appareil, dans lequel toutes les petites machines que j'avais fabriquées grossièrement pour mon usage, avaient été faites avec soin par des gens du métier. Ses lectures furent très-suivies et firent grand plaisir. Quelque temps après, il parcourut les colonies, pour en faire autant dans toutes les villes importantes, il y ramassa quelque argent. Cependant, aux Antilles, il n'était pas aisé de faire les expériences, à cause de l'humidité de l'atmosphère.

Obligés, comme nous l'étions, à M. Collinson pour le présent qu'il nous avait fait du premier tube, etc., je crus convenable de l'informer du succès que nous lui devions; je lui écrivis plusieurs lettres pour lui rendre compte de nos expériences. Il les lut à la Société royale, où l'on ne jugea pas d'abord qu'elles méritassent assez d'attention pour être imprimées dans les *Transactions*[1]. J'avais écrit

1. La *Société Royale* de Londres répond à notre Académie des

pour M. Kinnersley un Essai sur l'identité de la foudre et de l'électricité; je l'envoyai à un de mes amis, M. Mitchel, membre de la Société royale. Il me répondit qu'il avait été lu dans une séance de la société, et que les connaisseurs en avaient ri. On montra ce travail et mes lettres au docteur Fothergill qui les trouva trop précieux pour les étouffer; il conseilla de les faire imprimer. M. Collinson les donna à Cave, pour qu'il les insérât dans son *Gentleman's Magasine*, mais celui-ci préféra les imprimer en brochure séparée, et le docteur Fothergill écrivit la préface. Cave, ce semble, en jugea très-bien pour ses intérêts, car, avec les additions qui y furent faites par la suite, la brochure grossie devint un volume in-4°, qui a eu cinq éditions, et pour lequel il n'a jamais eu à payer de droits d'auteur.

Il se passa pourtant un certain temps avant qu'en Angleterre on fît attention à ces écrits. Un exemplaire en étant tombé entre les mains du comte de Buffon, savant qui jouit à juste titre d'une grande réputation en France et dans toute l'Europe, il engagea M. Dubourg à en faire une traduction française; elle fut imprimée à Paris. Cette publication offensa l'abbé Nollet, qui enseignait la physique aux enfants de France. C'était un homme habile dans l'art des expériences, qui avait écrit et

sciences; les *Transactions* sont les mémoires que publie la Société.

publié une théorie de l'électricité, suivant les idées en vogue. Il ne put croire d'abord qu'un tel ouvrage vint d'Amérique; il dit qu'il avait été fabriqué à Paris, par ses ennemis, pour contrecarrer son système. Quand on lui eut certifié qu'il existait réellement à Philadelphie une personne du nom de Franklin, ce dont il avait douté, il écrivit et fit imprimer un volume de *Lettres* qui m'étaient principalement adressées; il y soutenait sa théorie, niait la vérité de mes expériences et les conclusions que j'en tirais.

J'eus un instant le dessein de répondre à l'abbé, je commençai même une réponse. Mais en réfléchissant que mes écrits contenaient une description d'expériences, faciles à répéter et à vérifier, ou impossibles à défendre, si la vérification n'en était pas possible, que de plus mes observations y étaient présentées comme de simples *conjectures* et non pas comme des dogmes, ce qui me dispensait de l'obligation de prendre leur défense, enfin qu'une discussion entre deux personnes qui n'écrivent pas dans la même langue pouvait être considérablement prolongée par des erreurs de traduction, et faute de bien se comprendre l'un l'autre, une des lettres de l'abbé n'étant fondée que sur un contre-sens du traducteur, je finis par laisser mes écrits se défendre eux-mêmes; je pensai qu'il valait mieux employer à de nouvelles expériences le temps que

je pouvais dérober aux affaires publiques, plutôt que de disputer sur celles qui étaient déjà faites. Je ne répondis donc jamais à M. Nollet; l'événement ne me fit pas repentir de mon silence, car mon ami, M. Le Roy, de l'Académie royale des sciences, se chargea de ma cause et réfuta l'abbé. Mon livre fut traduit en italien, en allemand et en latin, et les principes qu'il contenait furent peu à peu adoptés par les savants d'Europe, de préférence à ceux de l'abbé, qui vécut assez pour se trouver seul de son bord, hormis M. B.... de Paris, son *élève* et son disciple immédiat.

Ce qui donna à mon livre une célébrité plus prompte et plus grande fut le succès d'une des expériences que j'y proposais, et qui fut faite à Marly par MM. Dalibard et de Lor; ils tirèrent la foudre d'un nuage. Cette expérience excita partout l'attention publique. M. de Lor, qui avait un cabinet de physique et qui enseignait cette science, entreprit de répéter ce qu'il appelait *les expériences* de Philadelphie; et après qu'il les eût faites en présence du Roi et de la cour, tous les curieux de Paris accoururent en foule pour les voir. Je ne grossirai pas ce récit des détails de cette expérience décisive, ni du plaisir infini que me fit éprouver quelque temps après le succès d'une expérience semblable que je fis à Philadelphie, avec un cerf-volant: tout cela se trouve dans les histoires de l'électricité.

Un médecin anglais, qui était à Paris, le docteur Wright, écrivit à un de ses amis, membre de la Société royale de Londres, pour lui rendre compte de la haute estime que les savants du continent avaient pour mes expériences, et de la surprise que leur causait le peu d'attention qu'on avait donnée à mes écrits en Angleterre. La Société se remit alors à examiner les lettres qu'on lui avait lues, le célèbre docteur Watson en fit une analyse sommaire, ainsi que de tout ce que j'avais depuis envoyé en Angleterre, sur le même sujet; il y joignit quelques mots d'éloge pour l'écrivain. Ce résumé fut imprimé dans les *Transactions*, et quelques-uns des membres de la Société de Londres, particulièrement le très-ingénieux M. Canton, ayant vérifié avec succès l'expérience de tirer la foudre des nuages au moyen d'une tige de fer pointue, la Société, qui en fut informée, me fit plus qu'amende honorable pour la légèreté avec laquelle elle m'avait d'abord traité. Sans que j'eusse sollicité cet honneur, elle me choisit pour un de ses membres, m'exempta des payements d'usage qui auraient monté à 25 guinées[1], et depuis m'a toujours envoyé gratis ses *Transactions*[2]. Elle me décerna aussi la médaille

1. 625 francs.

2. Franklin donne un détail plus circonstancié de son élection dans une lettre écrite à son fils, le gouverneur Franklin; en voici l'extrait :

« Londres, 19 décembre 1767.

« Nous avons eu dernièrement une vilaine affaire à la Société

d'or de sir Godfrey Copley, pour l'année 1753; la remise en fut accompagnée d'un discours très-flatteur du président, lord Macclesfield.

royale. Un certain Dacosta, un juif, qui, en qualité de notre secrétaire, était chargé de recevoir nos fonds, a commis l'infidélité de nous tromper de près de 1300 livres sterling en quatre ans. Étant membre du Conseil cette année, et l'ayant été l'année passée, j'ai été occupé toute la semaine dernière à examiner et à éplucher ses comptes, afin de parvenir à une connaissance exacte de ses fraudes. Il a été cautionné envers la Société jusqu'à concurrence de 1000 livres, les cautions payeront; mais nous courons grand risque de perdre le surplus. Il avait reçu cette année vingt-six payements d'admission, de vingt-cinq guinées chacun, qu'il n'a pas portés en compte.

« En m'occupant de cette affaire, j'ai eu occasion d'examiner les anciens registres et journaux du conseil de la Société; et ayant eu la curiosité de voir comment j'y étais entré, ce dont je n'avais jamais été bien informé, je pris les minutes de cette époque. Il faut que vous sachiez qu'il n'est pas d'usage de recevoir dans la Société ceux qui n'ont pas demandé à y être admis. D'après nos règlements, il faut qu'on nous présente en faveur du candidat une recommandation signée au moins par trois membres de la Société, et dans laquelle on assure qu'il désire avoir l'honneur d'être notre associé, et qu'il en est digne. Comme je n'avais jamais demandé ni espéré cet honneur, j'étais curieux de savoir comment l'affaire s'était faite. Je vis que le certificat, conçu en termes fort honorables pour moi, avait été signé par lord Macclesfield, alors président, lord Parker, et lord Willoughby, et que l'élection avait été faite à l'unanimité. Cet honneur m'ayant été conféré par la Société spontanément, et sans que je l'eusse sollicité, on jugea qu'il ne convenait point de me demander les honoraires d'usage, de sorte que mon nom fut inscrit sur la liste des membres, avec une délibération du Conseil portant *que je n'aurais rien à payer*, et en conséquence, on ne me demanda jamais rien. Ceux qui sont admis suivant la manière ordinaire ont à payer cinq guinées pour droit d'admission, et une contribution annuelle de deux guinées et demie, ou vingt-cinq guinées une fois payées. Ainsi pour moi l'honneur qu'on m'accordait fut accompagnée d'une faveur solide.

CHAPITRE XII.

Conversation avec le gouverneur Denny. — Disputes entre le gouverneur et l'Assemblée. — Franklin est envoyé par l'Assemblée pour présenter une pétition au Roi et pour agir en Angleterre comme agent de la Pensylvanie. — Il rencontre lord Loudoun à New-York. — Anecdotes sur ce personnage. — Franklin s'embarque à New-York. — Incidents du voyage. — Il arrive en Angleterre.

Notre nouveau gouverneur, le capitaine Denny, m'apporta de la part de la Société royale la médaille dont je viens de parler; il m'en fit la remise à une fête qui lui fut donnée par la ville. Il eut la politesse d'y joindre l'expression de son estime pour moi, et de me dire qu'il me connaissait de réputation depuis longtemps. Après le dîner, tandis que la compagnie, comme c'était alors l'usage, était occupée à boire, il me prit à part dans une autre salle et me dit que ses amis d'Angleterre lui avaient conseillé de cultiver mon amitié comme celle de

l'homme le plus capable de lui donner de bons avis, et de faciliter la marche de son administration ; il ajouta qu'il désirait par-dessus toutes choses s'entendre avec moi, et qu'il me priait d'être assuré du désir qu'il avait de me rendre service en toute occasion. Il me parla beaucoup des bonnes dispositions du Propriétaire en faveur de la province, me dit qu'il serait avantageux pour tout le monde, et pour moi en particulier, qu'on ne persistât pas davantage dans l'opposition qu'on avait depuis si longtemps faite à toutes ses mesures, et que l'harmonie se rétablit entre le peuple et lui, que personne ne pouvait y réussir plus facilement que moi, et que je devais compter qu'on saurait m'en remercier et m'en récompenser. Les buveurs voyant que nous ne revenions pas à table, nous envoyèrent un flacon de vin de Madère, dont le gouverneur fit amplement usage, il n'en devint que plus prodigue d'avances et de promesses.

Je lui répondis que, grâce au ciel, ma fortune était suffisante pour que les faveurs du Propriétaire ne me fussent pas nécessaires, et que d'ailleurs étant membre de l'Assemblée, je n'en pouvais accepter aucune ; que cependant je n'avais pas d'inimitié personnelle contre le Propriétaire, et que toutes les fois que les mesures qu'il proposerait me paraîtraient bonnes pour le pays, personne ne les épouserait et ne les seconderait avec plus de

zèle que moi ; que le seul motif de mon opposition avait été que les mesures proposées servaient les intérêts du Propriétaire au détriment de ceux du peuple. Je remerciai le gouverneur de l'estime qu'il voulait bien me témoigner ; je l'assurai qu'il pouvait compter que je ne négligerais rien pour aplanir les voies de son administration ; enfin j'ajoutai que j'espérais qu'il n'était pas porteur de ces malheureuses instructions dont on avait garrotté ses prédécesseurs.

Il ne s'expliqua point à ce sujet ; mais dès ses premiers rapports avec l'Assemblée, les instructions reparurent, les querelles recommencèrent, et je me montrai aussi actif que jamais dans l'opposition, tenant toujours la plume, d'abord pour demander communication des instructions, et ensuite pour faire des observations sur leur contenu, comme on peut le voir dans les procès-verbaux du temps et dans la *Revue historique*[1] que je publiai dans la suite. Mais entre le gouverneur et moi, il ne s'éleva aucune inimitié personnelle ; nous étions souvent ensemble. Il était homme de lettres, connaissait le monde, et avait une conversation instructive et agréable. Il m'apprit que mon ancien ami Ralph vivait encore, et qu'on le regardait comme un des meilleurs écrivains politiques d'Angleterre ; il avait

1. *Revue historique de la constitution et du gouvernement de Pensylvanie.* Londres 1759.

été employé dans la querelle entre le prince Frédéric et le Roi, et avait obtenu une pension de 300 livres par an; sa réputation comme poëte était fort mince, Pope ayant condamné ses vers dans la *Dunciade*, mais sa prose était aussi estimée que celle de quelque auteur que ce fût.

Finalement, l'Assemblée trouvant que le Propriétaire s'entêtait à brider les gouverneurs, en les enchaînant à des instructions contraires, non-seulement aux priviléges du peuple, mais au service de la Couronne, résolut d'adresser au Roi une pétition à ce sujet, et me nomma son agent pour me rendre en Angleterre afin de la présenter et de la soutenir. La Chambre avait envoyé au gouverneur un bill qui accordait une somme de 60 000 livres pour le service du roi (sur laquelle somme 10 000 livres devaient être mises à la disposition du général Loudoun). Le gouverneur, soumis à ses instructions, refusa absolument de sanctionner le bill.

J'avais traité de mon passage avec M. Morris, capitaine du paquebot de New-York, et j'avais déjà envoyé mes provisions à bord, quand lord Loudoun arriva à Philadelphie, tout exprès, comme il me le dit, pour tenter un rapprochement entre le gouverneur et l'Assemblée, afin que le service du roi ne souffrît point de leurs dissensions. En conséquence, il pria le gouverneur ainsi que moi de nous

rendre chez lui, pour entendre ce qu'on pouvait dire de part et d'autre. Nous nous réunîmes, et nous discutâmes l'affaire. En faveur de l'Assemblée, je fis valoir les différents motifs qu'on peut trouver dans les papiers publics du temps; je les avais rédigés moi-même, et ils sont imprimés dans les procès-verbaux de la Chambre. De son côté le gouverneur allégua ses instructions, l'engagement qu'il avait pris de s'y conformer, et sa ruine s'il désobéissait; il ne paraissait pourtant pas trop éloigné de se hasarder à le faire, si lord Loudoun lui en donnait le conseil. Sa Seigneurie ne crut point devoir le faire : j'espérai un instant l'y avoir décidée, mais finalement Lord Loudoun préféra solliciter la complaisance de l'Assemblée, et me pria de faire tous mes efforts en ce sens, déclarant qu'autrement il n'employerait pas les troupes du Roi pour la défense de nos frontières, et que, si nous ne voulions pas continuer à y pourvoir nous-mêmes, les frontières resteraient ouvertes à l'ennemi.

J'informai la Chambre de ce qui s'était passé, et je lui proposai une série de résolutions que j'avais rédigées, et où, après avoir affirmé nos droits, et sans y renoncer, nous déclarions en suspendre l'exercice pour cette fois, comme *contraints et forcés*, et en protestant contre cette violence. Au moyen de ce biais, la chambre consentit à rapporter le premier bill, et en adopta un autre, conforme aux instruc-

tions du Propriétaire. Naturellement le gouverneur le sanctionna, et rien ne s'opposa plus à mon voyage. Mais pendant ce temps, le paquebot était parti avec mes provisions, ce qui fut une perte pour moi ; je n'eus pour toute récompense que les remercîments de Sa Seigneurie, qui recueillit tout l'honneur de cette négociation.

Lord Loudoun partit pour New-York avant moi; comme il réglait le départ des paquebots, et qu'il s'en trouvait deux dans le port, dont l'un, me dit-il, devait bientôt se mettre en route, je le priai de me faire connaître l'époque précise où le bateau mettrait à la voile, afin de ne pas le manquer par ma faute.

« J'ai annoncé qu'il partirait samedi prochain, me répondit-il, mais, *entre nous*, je puis vous dire que si vous arrivez lundi matin, vous serez à temps, mais ne tardez pas davantage. »

Ayant éprouvé quelque retard à un passage de bac, je n'arrivai que le lundi après midi, je craignais beaucoup que le paquebot ne fût parti, car le vent était favorable, mais je fus bientôt rassuré, en apprenant que le bâtiment était encore dans le port, et qu'il ne mettrait pas à la voile avant le lendemain. On croira maintenant que j'étais à la veille de partir pour l'Europe. Je pensais de même; mais je ne connaissais pas encore le caractère de Sa Seigneurie, dont l'*indécision* formait le trait principal. J'en donnerai quelques exemples.

Ce fut vers le commencement d'avril que j'arrivai à New-York, et ce ne fut qu'à la fin de juin que nous partîmes. Il y avait alors dans le port deux paquebots prêts depuis longtemps, mais ils étaient retenus pour les dépêches du général, qui devaient toujours être prêtes *demain.* Un autre paquebot arriva; on le retint de même, et, avant notre départ, on en attendait un quatrième. Le nôtre fut le premier expédié, comme étant le plus anciennement arrivé. Il y avait des passagers engagés sur tous les paquebots, et quelques-uns étaient très-impatients de partir; les marchands étaient inquiets pour leurs lettres, pour les ordres d'assurance qu'ils avaient donnés (nous étions en temps de guerre), et pour les articles d'automne, mais leur inquiétude ne servait à rien; les dépêches de Sa Seigneurie n'étaient pas prêtes, et cependant quiconque l'allait voir le trouvait toujours à son bureau, la plume en main, d'où l'on concluait qu'il devait écrire énormément.

Un matin que j'allais lui rendre mes devoirs, je trouvai dans son antichambre un certain Innis, messager de Philadelphie, qui arrivait en exprès avec un paquet du gouverneur Denny pour le général. Il me remit des lettres de quelques-uns de mes amis : ce qui fit que je lui demandai quand il repartirait et où il logeait, afin de le charger de mes réponses. Il me dit qu'il avait ordre de venir le

lendemain à neuf heures du matin pour prendre la réponse du général au gouverneur, et qu'il partirait aussitôt. Je lui remis mes lettres le jour même. Quinze jours après je le retrouvai à la même place.

« Eh bien, Innis, lui dis-je, vous voilà déjà de retour?

— De retour? non; je ne suis pas encore parti.

— Par quel hasard?

— Je viens ici tous les matins depuis quinze jours pour prendre les lettres de Sa Seigneurie, et elles ne sont pas encore prêtes.

— Comment cela se fait-il, lui qui écrit sans cesse, car je le vois toujours à son bureau?

— Oui, dit Innis, mais il est comme le saint Georges des enseignes, *toujours à cheval et ne trottant jamais.* »

Cette observation du messager n'était pas mal fondée, car j'appris en Angleterre que M. Pitt, ensuite lord Chatham, avait donné pour motif du rappel de ce général, et de son remplacement par les généraux Amherst et Wolfe, *que le ministre n'entendait jamais parler de lui, et ne pouvait savoir ce qu'il faisait.*

Les trois paquebots étant descendus à Sandy-Hook pour y joindre la flotte, les passagers, qui chaque jour s'attendaient à partir, craignirent qu'un ordre soudain ne forçât les bâtiments de mettre à

la voile et qu'on ne laissât les absents en arrière, ils pensèrent que le plus sage était de se rendre à bord. Si je m'en souviens bien, nous restâmes ainsi environ six semaines, consommant nos provisions de mer, et obligés d'en acheter de nouvelles. Enfin la flotte mit à la voile pour transporter à Louisbourg le général et toute son armée, afin de faire le siége de cette forteresse, et de s'en emparer. Tous les paquebots à la fois eurent ordre de suivre le vaisseau qui portait le général, afin de recevoir ses dépêches quand elles seraient prêtes. Nous fûmes cinq jours avant de recevoir une lettre et la permission de partir; puis notre bâtiment quitta la flotte, et prit la route d'Angleterre. Lord Loudoun retint les deux autres paquebots, les emmena avec lui à Halifax, où il passa quelque temps à exercer ses troupes, en dirigeant de feintes attaques contre des forts supposés; il changea ensuite d'avis sur le siége de Louisbourg, et retourna à New-York avec toutes ses troupes, les deux paquebots dont j'ai parlé, et tous leurs passagers! Durant son absence, les Français et les sauvages avaient pris le fort Saint-Georges sur la frontière de cette province, et les Indiens avaient massacré une partie de la garnison, après la capitulation.

Je vis plus tard à Londres le capitaine Bound qui commandait un de ces paquebots. Il me dit qu'après avoir été retenu un mois, il avertit lord Lou-

doun que son bâtiment était tellement encrassé, que la rapidité de la marche, qualité essentielle d'un paquebot, s'en trouvait entravée, et il demanda le temps de mettre son navire en carène et d'en nettoyer la quille. Sa Seigneurie s'informa du temps qu'exigerait cette opération.

« Trois jours, répondit le capitaine.

— Si vous pouvez le faire en un jour, lui dit le général, je vous y autorise, autrement, non, car vous partirez certainement après-demain. »

Jamais il ne put obtenir cette permission, quoique de jour en jour, on le retint pendant trois mois entiers.

Je vis aussi à Londres un des passagers de Bonell; il était si furieux contre Sa Seigneurie qui l'avait trompé et retenu si longtemps à New-York, pour le conduire ensuite à Halifax, et le ramener à New-York, qu'il jurait qu'il poursuivrait lord Loudoun en dommages et intérêts. Le fit-il ou non, je l'ignore, mais il disait que tous ces retards lui avaient occasionné un tort considérable.

Somme toute, j'étais fort étonné qu'on eût confié à un tel homme une affaire aussi importante que la conduite d'une grande armée. Mais ayant, depuis ce temps, vu davantage le grand monde, les moyens qui y font obtenir comme les raisons qui y font donner les places et les emplois, mon étonnement a diminué. Si le général Shirley, qui prit le commandement à la mort de Braddock, avait été con-

servé dans ce poste, il aurait, à mon avis, fait une bien meilleure campagne que celle de Loudoun, en 1756, campagne mal conçue, coûteuse et plus honteuse pour nous qu'il n'est possible de l'imaginer. Shirley n'avait pas été élevé pour le métier des armes, mais il avait du sens et de la sagacité; il écoutait les bons avis, et il était aussi capable de former un plan judicieux, que prompt et actif à l'exécuter. Loudoun, au lieu de défendre les colonies avec sa grande armée, les laissa entièrement exposées à l'ennemi, tandis qu'il s'amusait à parader sottement à Halifax; c'est ainsi qu'on perdit le fort Saint-Georges. En outre il dérangea toutes nos opérations commerciales, et ruina nos marchands en mettant un long embargo sur l'exportation des provisions, sous prétexte d'empêcher l'ennemi de recevoir des vivres, mais en réalité, pour en faire tomber le prix au profit des fournisseurs qui lui accordaient, a-t-on dit, peut-être sur de simples soupçons, une part de leurs bénéfices. Lorsque enfin il leva cet embargo, il négligea d'en donner avis à Charleston, où la flotte de la Caroline fut retenue près de trois mois, de sorte que la quille des bâtiments fut tellement endommagée par les vers, qu'un grand nombre d'entre eux coula pendant la traversée.

Je crois que Shirley fut sincèrement charmé de se trouver débarrassé d'une charge aussi lourde

que doit l'être la conduite d'une armée, pour un homme peu habitué aux choses militaires. J'assistai à la fête donnée par la ville de New-York à lord Loudon, lorsqu'il prit le commandement. Shirley y était aussi présent quoique il fut remplacé. Il y avait nombreuse compagnie d'officiers, de citoyens, d'étrangers. On avait emprunté des chaises dans le voisinage, et parmi elles il s'en trouva une fort basse qui tomba en partage à M. Shirley. J'étais assis près de lui.

« Il me semble, lui dis-je, qu'on vous a mis un peu bas.

— N'importe, monsieur Franklin, me répondit-il, je trouve que *la place la moins haute* est la plus commode. »

Tandis que j'étais retenu à New-York, comme je viens de le dire, je reçus les comptes des provisions, etc., que j'avais fournies à Braddock, comptes que je n'avais pu obtenir plus tôt des diverses personnes qui m'avaient aidé dans cette affaire. Je les présentai à lord Loudoun, et le priai d'en payer le solde. Il les fit examiner, ainsi que les pièces à l'appui, par le comptable, qui lui certifia leur exactitude, et Sa Seigneurie me promit une ordonnance sur le payeur de l'armée, pour toucher ce reliquat. Il me remettait pourtant de jour en jour, et quoique j'allasse souvent chez lui sur rendez-vous donné, je n'obtenais rien. Enfin, la veille de

mon départ, il me dit qu'après y avoir bien réfléchi, il préférait ne pas mêler ses comptes avec ceux de ses prédécesseurs.

« Quand vous serez en Angleterre, me dit-il, vous n'aurez qu'à montrer vos comptes au trésor public, vous serez payé sur-le-champ. »

Je parlai, mais inutilement, des frais considérables et inattendus que m'avait occasionnés mon séjour forcé à New-York, comme d'un motif qui me faisait désirer d'être payé sur-le-champ; j'ajoutai qu'il n'était pas juste de me faire souffrir de nouveaux ennuis et de nouveaux délais, pour le recouvrement d'une somme que j'avais avancée sans demander de commission pour mes services.

» Oh! s'écria-t-il, ne cherchez pas à me persuader que vous n'avez rien gagné; nous connaissons ces sortes d'affaires, nous savons que quiconque fournit l'armée, trouve moyen d'emplir ses poches. »

J'eus beau l'assurer que je n'avais pas agi ainsi, que je n'avais pas mis en poche un liard, je vis clairement qu'il n'en croyait rien, et de fait j'appris dans la suite qu'on fait souvent par ce moyen des fortunes immenses. Quant au solde de mon compte, je l'attends encore; plus tard, j'en dirai plus long à ce sujet.

Avant notre départ, le capitaine de notre paquebot vantait beaucoup la vitesse de son bâtiment,

par malheur, une fois en mer, notre navire se montra le plus lourd des quatre-vingt-seize voiles qui composaient la flotte. Le capitaine n'en fut pas peu mortifié. Après bien des conjectures sur les causes de cette lenteur, le capitaine profita d'un moment où nous nous trouvions près d'un navire presque aussi mauvais marcheur que le nôtre, et qui pourtant gagnait sur nous, et il ordonna à tout l'équipage de se porter à l'arrière, le plus près possible de la poupe. Nous étions environ quarante, y compris les passagers. Une fois là, le vaisseau marcha mieux, et ne tarda pas à dépasser son voisin, ce qui nous prouva clairement que le capitaine ne s'était pas trompé, en pensant que le bâtiment était trop chargé à l'avant. Toutes les tonnes d'eau avaient été placées de ce côté, on les fit reporter à l'arrière, le paquebot reconquit sa réputation, et se montra le meilleur voilier de la flotte.

Le capitaine nous dit qu'il avait quelquefois filé treize nœuds à l'heure, ce qui équivaut à treize milles. Nous avions parmi les passagers un certain Archibald Kennedy, capitaine de la marine royale, qui soutenait que la chose était impossible, que jamais vaisseau n'avait marché si vite, et que sans doute il y avait eu erreur dans la division de la corde du loch, ou dans le calcul des nœuds. Il en résulta entre les deux capitaines une gageure à décider au premier bon vent. Kennedy examina

la corde du loch, et satisfait de l'examen, résolut de le jetter lui-même. Quelques jours après, le vent étant beau et frais, le capitaine Lutwidge dit qu'il croyait que son paquebot marchait alors à raison de treize nœuds par heure. Kennedy en fit l'expérience, et convint qu'il avait perdu la gageure.

J'ai rapporté le fait qui précède pour faire l'observation suivante. On a remarqué comme une imperfection dans l'art de construire les vaisseaux, que jusqu'à ce qu'un bâtiment ait pris la mer, on ne peut jamais savoir s'il sera bon voilier ou non. On a vu des navires construits exactement sur le modèle d'un bon voilier, avoir la marche extrêmement tarde. Je crains que cette incertitude ne tienne à la différence d'opinion des marins sur la manière de charger un bâtiment et d'en disposer les agrès et les voiles. Chacun a sa méthode, le même navire, chargé suivant la méthode et les ordres de tel capitaine, se trouvera moins bon voilier que sous les ordres de tel autre. D'ailleurs il est rare que le même homme construise un vaisseau, l'équipe, et le commande. L'un construit la coque, l'autre équipe le bâtiment, un troisième le charge et le conduit. Aucun d'eux n'a l'avantage de connaître toutes les idées des autres, et de réunir leur expérience. Il ne peut donc tirer des conclusions justes, faute de pouvoir raisonner sur l'ensemble.

Même en ce qui concerne le simple maniement des voiles, j'ai vu divers officiers, étant de quart, donner des ordres différents par le même vent. L'un voulait les voiles plus tendues, l'autre les voulait plus lâches, comme si, en ce point, ils n'avaient pas de règle certaine. Je crois pourtant qu'on pourrait faire une série d'expériences pour determiner d'abord quelle est la forme qui peut rendre un bâtiment meilleur voilier, ensuite quelles doivent être les dimensions et la place des mâts, la forme et le nombre des voiles, et leur position, selon le vent, enfin de quelle manière il faut disposer le chargement. Nous vivons dans un siècle d'expériences, je pense que celles dont je parle, faites avec soin et bien combinées, seraient d'une grande utilité.

Nous fûmes chassés plusieurs fois pendant notre traversée, mais aucune voile ne put nous atteindre, et au bout de trente jours nous commençâmes à sonder. Nous eûmes une bonne observation, et le capitaine se crut si près du port de Falmouth où nous devions aborder, qu'il nous dit que si nous avions bon vent pendant la nuit, nous serions le lendemain matin à l'entrée du port, et qu'ainsi nous échapperions aux corsaires ennemis qui croisaient souvent à l'entrée du Canal. Nous déployâmes donc tout ce que nous pouvions porter de toile, et le vent étant frais et bon, nous portâmes droit devant lui,

faisant grande route. Après son observation, le capitaine dirigea sa course de manière à éviter, à ce qu'il croyait, les rochers des Sorlingues, mais il paraît qu'il règne parfois dans le canal Saint-Georges un courant très-violent qui causa autrefois la perte de l'escadre de sir Cloudesley Shovel, en 1707; ce fut probablement aussi la cause de ce qui nous arriva.

On avait placé à l'avant du navire un homme de garde à qui l'on disait souvent :

» Attention! regardez bien devant vous. »

Il répondait toujours :

« Oui, oui. »

Mais peut-être répondait-il ainsi les yeux fermés, ou à moitié endormi; ces gens-là répondant quelquefois machinalement, comme on dit. Quoi qu'il en soit, notre homme ne vit pas une lumière qui était droit devant nous, et que la bonnette avait cachée au timonier et au reste des hommes de garde; un mouvement accidentel du bâtiment la découvrit tout à coup et occasionna une grande alarme, car nous étions fort près de la lumière et elle me parut large comme une roue de charrette. Il était minuit, notre capitaine était endormi; mais le capitaine Kennedy sautant sur le pont, et voyant le danger, ordonna de virer de bord sous toutes voiles, opération dangereuse pour les mâts, mais qui nous réussit, et grâce à laquelle nous évi-

tâmes le naufrage, car nous courions rapidement sur le rocher où le fanal était allumé. Cette heureuse délivrance me fit sentir vivement l'utilité des phares, et me fit prendre la résolution d'engager à en construire quelques-uns en Amérique, si je vivais assez pour y retourner[1].

Dans la matinée, on trouva en sondant que nous étions près du port, mais un brouillard épais nous dérobait la vue de la terre. Vers neuf heures le brouillard commença à s'élever; il semblait monter de la mer comme un rideau de théâtre, et nous découvrait la ville de Falmouth, les vaisseaux dans le port et les campagnes qui l'entourent. Quel agréable spectacle pour ceux qui depuis longtemps n'en avaient eu d'autre que l'uniformité et le vide de l'Océan! Le plaisir était d'autant plus grand que nous venions d'éprouver de plus vives inquiétudes.

Je partis à l'instant pour Londres avec mon fils[2].

1. Dans une lettre écrite à sa femme et datée de Falmouth, le 17 juillet 1757, Franklin, après avoir rendu un compte semblable de son voyage, du danger qu'il avait couru, et de son débarquement, ajoute : « La cloche de l'église sonnait quand nous sortîmes du paquebot : nous entrâmes sur-le-champ dans le temple; et le cœur plein de reconnaissance, nous rendîmes à Dieu de ferventes actions de grâces pour la protection qu'il nous avait accordée. Si j'étais catholique romain, peut-être ferais-je vœu en cette occasion de faire bâtir une chapelle à quelque saint; mais comme je ne le suis pas, si je faisais un vœu, ce serait celui de faire construire un fanal. »

2. William Franklin, qui fut ensuite gouverneur de New-Jersey.

Nous ne nous arrêtâmes en chemin que pour voir Stonehenge, dans la plaine de Salisbury, ainsi que le château et les jardins de lord Pembroke et les antiquités curieuses qui se trouvent à Wilton.

Nous arrivâmes à Londres le 27 juillet 1757.

FIN DES MÉMOIRES ÉCRITS PAR BENJAMIN FRANKLIN.

APPENDICE.

JOURNAL DES ÉVÉNEMENTS DE MON VOYAGE

DE LONDRES A PHILADELPHIE

A BORD DU BERKSHIRE, CAPITAINE HENRI CLARK, DE LONDRES.

Vendredi 22 *juillet* 1726. Hier dans l'après-midi nous sommes partis de Londres, et nous avons jeté l'ancre à la hauteur de Gravesend, vers onze heures du soir. J'ai passé toute la nuit à terre; ce matin, je suis allé faire une promenade jusqu'à Windmill-Hill, d'où l'on a une belle vue à vingt milles à la ronde; on suit les détours de la Tamise, on aperçoit les navires et les bateaux qui la descendent ou la remontent; sur l'autre bord on découvre le fort de Tilbury qui commande le passage. Ce Gravesend est une ville où l'on est horriblement écorché, le principal commerce du peuple étant d'exploiter les étrangers. Si vous y achetez une chose et que vous en donniez la moitié du prix

qu'on vous demande, vous la payez deux fois sa valeur. Grâce à Dieu, nous en partons demain.

Samedi 23. Ce matin nous avons levé l'ancre, et nous sommes descendus avec la marée, ayant peu ou point de vent. Dans l'après-midi une brise fraîche nous a conduits jusqu'à Margate, où nous passerons la nuit à l'ancre. Beaucoup de passagers sont fort malades. Vu quelques marsouins, etc.

Dimanche 24. Ce matin nous avons levé l'ancre, et, en arrivant aux Dunes, nous avons débarqué notre pilote à Deal, et avons continué notre marche. Tandis que j'écris ces mots, assis sur le pont, j'ai, ce me semble, devant moi, une des plus agréables vues du monde. Le temps est beau et clair, nous voguons, poussés par un vent frais et doux. Nous avons en vue une quinzaine de voiles qui semblent nous tenir compagnie. A gauche apparaît la côte de France à quelque distance; à droite, la ville et le château de Douvres avec les vertes collines et les falaises blanches d'Angleterre, à qui maintenant il faut dire adieu. — Albion, adieu!

Lundi 25. Toute la matinée calme. L'après-midi, le vent a sauté à l'est, il a soufflé rudement toute la nuit. Vue de l'île de Wight dans le lointain.

Mardi 26. Vents contraires et violents tout le jour. Dans la soirée, revu l'île de Wight.

Mercredi 27. Ce matin le vent d'ouest soufflant avec force, nous nous sommes rapprochés de la côte, afin de nous abriter. Vers midi, nous avons pris à bord un pilote sur un bateau de pêche; il nous a conduits dans la rade de Spithead, à la hauteur de Portsmouth. Le capitaine, M. Denham et moi, sommes descendus à terre; et, durant le peu de temps que nous

y sommes restés, j'ai fait quelques observations sur cette place.

Portsmouth a un beau port. L'entrée en est si étroite qu'on pourrait jeter une pierre d'un fort à l'autre; l'eau y a cependant dix brasses de profondeur. A l'intérieur, il y a place pour cinq cents, peut-être pour mille bâtiments. La ville est très-forte : elle est entourée d'un mur élevé et d'un fossé large et profond. On y entre par deux portes à ponts-levis; il y a en outre plusieurs forts, des batteries de gros canons et divers ouvrages dont j'ignore le nom, et que je n'ai pas eu le temps d'examiner d'assez près pour les décrire. En temps de guerre, la ville a une garnison de dix mille hommes, mais, en ce moment, il ne s'y trouve guère qu'une centaine d'invalides. Quoique l'Angleterre ait actuellement en mer tant d'escadres de guerre[1], j'ai compté dans le port plus de trente bâtiments de deuxième, troisième et quatrième rang, désarmés, il est vrai, mais pouvant être mis en état d'un instant à l'autre, tous leurs mâts et agrès étant marqués et numérotés dans les magasins qu'on a sous la main. Les chantiers et les docks de la marine royale emploient beaucoup de bras, qui, même en temps de paix, sont occupés constamment à construire et à radouber des navires de guerre pour le service du roi.

Gosport est situé en face de Portsmouth; la ville est presque aussi considérable que Porsmouth, si elle ne l'est davantage; mais, excepté le fort qui est à l'entrée du port et un ouvrage extérieur devant la principale

1. Il y avait une flotte dans la Baltique, une dans la Méditerranée et une aux Antilles.

rue, elle n'est défendue que par un mur de terre et par un fossé sans eau, de dix pieds de largeur et de profondeûr. Portsmouth fait peu de commerce en temps de paix, on y vit surtout de l'armement des vaisseaux de guerre. Spithead est l'endroit où d'ordinaire les flottes vont jeter l'ancre; c'est un très-bon abri.

Le peuple de Portsmouth conte d'étranges histoires de la sévérité qu'exerçait sur ses soldats un certain *Gibson*, qui était gouverneur de la place, du temps de la reine. On montre un misérable cachot près de la porte de la ville, qu'on appelle *le Trou de Johnny Gibson*, c'est là que, pour la faute la plus légère, il enfermait ses soldats jusqu'à ce qu'ils fussent à moitié morts de faim. C'est un axiome reçu que, sans une discipline sévère, il est impossible de gouverner la licence de la soldatesque. Je conviens que, si un commandant ne trouve pas en lui les qualités nécessaires pour se faire aimer de ses subordonnés, il faut qu'il ait recours à tous les moyens pour se faire craindre; mais Alexandre et César, ces célèbres généraux, furent mieux servis et firent de plus grandes choses par l'amour de leurs soldats, qu'ils n'en eussent jamais fait si, au lieu de l'affection et du respect, ils eussent inspiré la haine et la crainte.

Jeudi 28. Ce matin nous sommes retournés à bord après être restés toute la nuit à terre. Nous avons levé l'ancre; un vent modéré nous a conduits à Cowes, dans l'île de Wight; nous avons jeté l'ancre devant la ville, sur les onze heures. Six des passagers sont allés à terre, où ils se sont divertis jusqu'à minuit. Ils ont alors pris un bateau et sont revenus à bord, espérant qu'on mettrait à la voile de bonne heure.

Vendredi 29. Mais le vent continuant à être contraire, nous sommes retournés à terre ce matin et nous avons été nous promener à New-Port, ville située à quatre milles de Cowes et capitale de l'île. De là nous sommes allés jusqu'à Carisbrooke, à un mille plus loin, pour y voir le château où le roi Charles Ier fut enfermé. Revenus à Cowes dans l'après-midi, nous sommes retournés à bord dans l'espoir de mettre à la voile.

Cowes n'est qu'une petite ville; elle est située tout au bord de la mer, presque en face de Southampton, qui est sur la côte d'Angleterre. Elle est coupée en deux parties par un petit cours d'eau qui prend sa source à un quart de mille de New-Port. Il y a un fort de construction ovale, surmonté d'une batterie de huit à dix canons pour défendre la route. Cowes a un bureau de poste, une douane et une chapelle; le port en est bon, les vaisseaux y peuvent entrer par les vents d'est et d'ouest.

J'ai passé agréablement toute l'après-midi à jouer aux dames. C'est un jeu que j'aime beaucoup, mais il y faut avoir la tête libre; si l'on veut bien jouer, il ne faut pas trop songer à l'intérêt de la partie, car cela distrait l'attention, et expose le joueur à beaucoup de fautes; j'oserais même établir, comme une règle infaillible, que, si deux personnes d'*égale force* jouent gros jeu, la plus intéressée perdra; son inquiétude sur l'issue de la partie la troublera. Le courage est presque aussi nécessaire pour bien conduire son jeu que pour gagner une bataille; car, si le joueur s'imagine que son adversaire est beaucoup plus habile que lui, il se préoccupera tellement de se défendre qu'il ne profitera pas de ses avantages, faute de les voir.

New-Port vu du haut des collines qui l'entourent, offre une assez jolie perspective. Les maisons y sont agréablement mêlées aux arbres, un grand clocher gothique s'élève au milieu de la ville et y fait un bel ornement. Je n'ai pu savoir le nom de l'église; il y a aussi un beau marché pavé en pierres carrées, et formé de onze arcades. On voit de jolies rues, beaucoup de maisons bien bâties et de boutiques bien garnies. Mais je crois que New-Port est surtout remarquable par ses bonnes huîtres qu'on envoie à Londres et ailleurs; elles y sont fort estimées, et passent pour les meilleures de l'Angleterre. On m'a dit que les marchands de New-Port tirent ces huîtres d'autres pays et les parquent dans la rivière dont l'eau est excellente pour les engraisser; quand elles y ont séjourné le temps voulu, on les reprend et on les vend.

En arrivant à Carisbrooke, nous vîmes une ancienne église qui a servi de prieuré au temps du catholicisme, c'est la première église ou métropole de l'île. C'est un élégant édifice, de style gothique, flanqué d'une tour très-élevée; les ruines lui donnent un aspect vénérable. Il y a d'anciens tombeaux autour de l'église, mais la pierre est si friable qu'il n'y a plus d'inscription lisible. La même pierre a servi à la construction de presque toutes les tombes que j'ai remarquées dans l'île.

En sortant de l'église, nous passâmes le ruisseau qui donne son nom au village, et ayant pris pour guide un petit garçon, nous gravîmes une colline escarpée, en suivant des avenues et des passages fort étroits qui nous conduisirent jusqu'à la porte du château. Le fossé est presque entièrement comblé par les ruines

des murs écroulés et par la terre que les pluies y apportent des hauteurs voisines; nous l'avons traversé sur deux arches en briques qui, sans doute, supportaient autrefois un pont-levis. Une vieille femme qui demeure dans le château, voyant des étrangers, nous a fait offrir de nous en montrer l'intérieur, ce que nous avons accepté. Ce château, à ce qu'elle nous a dit, fut longtemps habité par les gouverneurs de l'île. Les appartements et la salle d'honneur qui sont très-grands et très-beaux, et dont les voûtes sont fort élevées, étaient alors richement meublés; chaque gouverneur, à son arrivée, payait le mobilier à son précécesseur; mais le dernier gouverneur, Cadogan, qui remplaça le général Webb, ayant refusé d'acheter l'ameublement, Webb enleva tout, même les tapisseries, et ne laissa que les quatre murs. Quelques-uns des planchers sont en plâtre de Paris; mais l'art de le travailler, nous a dit notre bonne femme, est perdu maintenant.

Le château est bâti sur une hauteur escarpée; on y voit les restes du fossé profond qui l'entourait; les murs en sont épais et paraissent solidement construits. Il a certainement été très-fort autrefois, au moins avant l'invention du gros canon. Il y a beaucoup de brèches dans les murs qu'on ne répare pas, sans doute à dessein, et le lierre en couvre partout les ruines. Il se divise en château d'en bas et château d'en haut. Le château d'en bas entoure l'autre, qui est de forme ronde et situé sur un promontoire où l'on monte par cent marches de pierre : ce château d'en haut servait de réduit en cas de prise du château d'en bas; c'est la partie la moins ruinée, si l'on excepte l'escalier dont les marches sont tellement brisées et délabrées que j'avais peur

d'en descendre lorsque je fus arrivé en haut ; car il est fort étroit et sans rampe.

Des créneaux de ce château d'en haut, qu'on nomme le Pigeonnier, vous avez une belle vue sur la plus grande partie de l'île, sur la mer, sur la route de Cowes à quelque distance ; la ville de New-Port semble sous vos pieds. Au milieu du Pigeonnier se trouve un puits qu'on appelle le puits sans fond à cause de sa grande profondeur ; mais à présent il est à moitié rempli de pierres et de décombres, et est couvert de deux ou trois méchantes planches; cependant, y ayant jeté une pierre, nous avons encore été un quart de minute avant de l'entendre tomber. Le puits qui fournit de l'eau maintenant est dans le château d'en bas, il a trente brasses de profondeur. On en tire l'eau à l'aide d'une grande roue avec un seau qui tient près d'une tonne. Si l'on parle dans ce puits, cela fait un grand bruit ; l'écho nous renvoya le son d'une flûte dont nous jouâmes très-doucement. Il n'y a que sept pièces de canons sur les murailles, encore ne sont-elles pas en très-bon état ; le vieillard, qui est canonnier et concierge du château et qui vend de l'ale dans une petite maison près de la porte, n'a en sa possession que six mousquets accrochés à la muraille, et dont l'un n'a pas de chien. Il nous dit que ce château, qui a 1203 ans, fut bâti par un certain Whitgert, Saxon, qui avait fait la conquête de l'île, et qu'il avait porté le nom de Whitgertsburg pendant plusieurs siècles.

On laisse tomber en ruine la pièce que le roi Charles occupa pendant sa captivité ; il n'en reste que les murs.

L'île a environ soixante milles de circonférence : elle

produit en abondance du blé et d'autres denrées. La laine y est aussi belle que celle de Cotswold. Sa milice ayant la réputation de valoir des troupes régulières et d'être la mieux disciplinée de toute l'Angleterre, le gouvernement de cette île fut confié sous le roi Guillaume à ****. A sa mort on reconnut qu'il était un grand coquin et un grand politique; il n'y avait pas de crime si noir qui lui coutât pour l'exécution de ses projets; mais il avait l'art de les couvrir d'un voile si épais que, pendant sa vie, il passa pour un saint. Ce qui me surprit, ce fut que le vieux bonhomme de concierge, qui avait connu cet ancien gouverneur, se fit une aussi juste idée de son caractère. Je crois impossible qu'un homme, eût-il toute l'astuce du diable, puisse vivre et mourir en coquin et emporter au tombeau une réputation d'honnêteté; il y aura toujours quelqu'un qui, de façon ou d'autre, le pénétrera. La vérité, la sincérité, ont un éclat naturel qu'on ne peut jamais contrefaire entièrement; elles sont comme la flamme et le feu, qu'on ne peut reproduire en peinture.

Le château fut réparé et embelli par la reine Élisabeth; elle le fortifia par un parapet qui entoure les murs, comme il résulte de cette inscription que l'on trouve à un ou deux endroits :

1598.
E. *R.*
40.

Samedi 30. Ce matin, vers huit heures, nous avons levé l'ancre et nous avons louvoyé jusqu'à ce que nous ayons gagné Yarmouth, autre petite ville de l'île. Nous avons encore été obligés d'y mouiller, le vent étant fort

et soufflant toujours de l'ouest. Yarmouth est moins considérable que Cowes; mais les maisons en sont plus belles et la ville offre de loin un plus joli aspect; les rues en sont propres. Il y a dans l'église un monument dont les habitants sont fiers et que nous avons été voir. Il fut érigé à la mémoire de sir Robert Holmes, ancien gouverneur de l'île. Une statue, plus grande que nature, le représente armé, debout sur son tombeau, tenant en main le bâton de commandement, entre deux colonnes de porphyre. Le marbre en est très-fin et très-beau; on dit que le roi de France le destinait à son palais de Versailles, mais un accident l'ayant jeté dans cette île, sir Robert lui-même s'en servit pour orner son tombeau; si bien que le monument fut terminé longtemps avant sa mort, quoiqu'il n'ait été mis en place qu'après son décès. Sir Robert a dit-on composé lui-même son épitaphe où les louanges ne sont pas épargnées. On serait tenté de croire ou qu'il n'avait aucun défaut, ou qu'il avait bien mauvaise opinion du monde, puisqu'il prenait tant de soin pour s'assurer un tombeau qui transmît à la postérité le souvenir de ses bonnes actions.

Après avoir visité l'église, la ville et le fort où se trouvaient sept gros canons montés, trois d'entre nous ont fait une promenade dans l'île. Après avoir marché environ deux milles, nous avons tourné un cours d'eau qui commence à une des extrémités de la ville, et nous sommes allés à l'église de Freshwater, située à un mille plus près de la ville, mais de l'autre côté du cours d'eau. Y étant restés quelque temps, la nuit survint, et mes compagnons songèrent au retour, de peur que ceux que nous avions laissés à boire, à l'endroit où nous avions

dîné, ne retournassent à bord sans nous. On nous avait dit que notre plus court était d'avancer jusqu'à l'embouchure du cours d'eau, et que là nous trouverions un passeur qui nous ferait rentrer en ville. Mais quand nous sommes arrivés au bac, le paresseux était couché, il a refusé de se lever et de nous conduire; nous sommes donc retournés au bord de l'eau, dans le dessein de prendre sa barque et de nous passer nous-mêmes. Mais il n'était pas aisé d'avoir la barque qui était attachée à un poteau, que la marée dépassait de cinquante pas. Je me déshabillai pour l'aller détacher; mais je m'écartai de la chaussée que la mer couvrait, et je m'enfonçai dans la vase jusqu'à la ceinture. Enfin, j'arrivai au poteau; mais, à mon grand désappointement, je trouvai que la chaîne de la barque était fermée par un cadenas. J'essayai d'ouvrir le cadenas avec une des clavettes, mais en vain; de déraciner le poteau, mais sans en venir à bout; après une heure de fatigue et d'inquiétude, dans l'eau et dans la boue, je fus forcé de revenir sans barque.

Nous n'avions pas d'argent en poche, aussi nous allions nous résigner à passer la nuit sous quelque meule de foin, malgré la force et la froidure du vent. Au milieu de notre embarras, un de nous se souvint qu'il avait dans sa poche un fer de cheval qu'il avait ramassé pendant la promenade; il me demanda si je pourrais m'en servir pour forcer le cadenas. Je pris le fer, revins au poteau, essayai, réussis, et ramenai la barque. Alors, pleins de joie, nous y sommes entrés tous trois, et dès que je me fus habillé, nous avons pris le large. Mais nous n'étions pas au bout de nos peines: la mer étant haute et le flot ayant couvert

les rives, nous ne pouvions, quoiqu'il fît clair de lune, reconnaître le chenal; nous nous mîmes à ramer à tour de bras, droit devant nous, mais à mi-chemin nous nous trouvâmes engravés sur un banc de vase; dans nos efforts pour nous dégager à l'aide de nos rames, nous en rompîmes une, et nous voilà embourbés n'ayant pas quatre pouces d'eau. Nous étions dans une perplexité extrême. Nous ne savions si la marée montait ou descendait. A la fin nous nous assurâmes que c'était le reflux, et qu'il fallait renoncer à avoir plus d'eau à portée de nos rames.

Il était dur de passer toute la nuit dans un bateau ouvert, exposés au vent et aux injures du temps, mais il était plus dur encore de songer à la sotte figure que nous ferions le lendemain matin, quand le propriétaire de la barque nous surprendrait dans cette situation où nous ne pouvions manquer d'être exposés aux regards de toute la ville. Après une demi-heure d'essais et d'efforts inutiles, nous nous sommes assis les bras croisés, désespérant d'en sortir. La marée était basse, mais nous n'en étions pas plus avancés; il fallait rester dans le bateau, car la vase était trop profonde pour que nous pussions aller à pied, nous nous serions enfoncés jusqu'au cou. A la fin nous avons cherché quelque moyen d'échapper: deux de nous se sont déshabillés et mis à l'eau; la barque ainsi allégée nous l'avons tirée et poussée près de cinquante pas, jusqu'à ce que nous ayons trouvé plus d'eau; et alors, à grand'-peine, aidés d'une seule rame, nous avons gagné la terre au-dessous du fort; là nous étant habillés et ayant attaché la barque, nous avons regagné pleins de joie l'auberge de la *Queen's Head* où nous avions laissé nos

compagnons qui nous attendaient encore quoiqu'il fût très-tard. Notre chaloupe étant retournée au vaisseau, nous avons été obligés de coucher à terre : ainsi s'est terminée notre promenade.

Dimanche 31. Ce matin, le vent s'étant adouci, notre pilote a résolu de lever l'ancre, et, profitant de la marée, s'est un peu avancé contre le vent. La chaloupe est venue à terre pour nous ramener à bord en toute hâte. A peine y étions-nous arrivés et avions-nous amarré le bateau qu'il s'est élevé un vent d'ouest si violent que, loin d'avancer, nous avons été obligés de retourner à Cowes, afin d'y être plus en sûreté. Nous y avons bientôt jeté l'ancre, et le pudding qu'on avait mis au pot pour nous à Yarmouth nous a servi pour dîner à Cowes.

Lundi 1er *août*. Ce matin, tous les bâtiments du port sont pavoisés en signe de fête, ce qui fait un agréable spectacle. Le vent continuant à souffler violemment de l'ouest, l'équipage a résolu d'aller à terre.

Nous avons pris avec nous quelques marchandises, et sommes allés faire notre marché à New-Port, où nous les avons vendues en perdant trois shillings sur le prix coûtant de Londres. Ayant dîné à New-Port, nous sommes retournés le soir à Cowes et avons logé à terre.

Mardi 2. Nous avons passé ce jour à terre, nous y divertissant autant que nous pouvions le faire ; et, le vent continuant à souffler de l'ouest, nous avons encore passé la nuit à terre.

Mercredi 3. Ce matin, nous avons été appelés en hâte à bord ; à peine nous a-t-on laissé le temps de dîner. Nous avons levé l'ancre et fait route de nouveau

pour Yarmouth, quoique le vent d'ouest continuât de régner; mais, ayant rencontré à mi-chemin un bateau qui avait pour nous des marchandises, nous avons viré de bord et sommes revenus mouiller une troisième fois à Cowes vers les quatre heures de l'après-midi.

Jeudi 4. A bord jusque vers cinq heures après-midi, puis allés à terre où nous avons passé la nuit.

Vendredi 5. On nous a éveillés ce matin et menés en grande hâte à bord, le vent étant du nord-ouest. Vers midi, nous avons levé l'ancre et laissé Cowes pour la troisième fois. En passant près de Yarmouth, nous sommes entrés dans le canal par les *Aiguilles*. Ce passage est gardé par le château de Hurst, placé sur une pointe de terre qui avance de l'Angleterre jusqu'à un mille de l'île de Wight. Vers le soir le vent a sauté à l'ouest, ce qui nous a fait craindre d'être forcés de rentrer encore une fois au port; mais bientôt nous avons eu calme plat. Ensuite légère brise fort bonne pendant une demi-heure et suivie d'un nouveau calme.

Samedi 6. Ce matin, bonne brise pendant quelques heures, puis un calme qui a duré tout le jour. Dans l'après-midi, je me suis jeté du bord, et j'ai nagé autour du vaisseau pour me baigner. Nous avons vu aujourd'hui quelques marsouins. Vers huit heures, nous avons jeté l'ancre au-dessous de Portland, à quarante brasses, par la marée montante, et nous nous sommes remis en route sur les onze heures avec une légère brise.

Dimanche 7. Jolie brise tout le jour. A quelque distance de Plymouth, nous hélons le bâtiment *le Rubis*, chargé pour Londres, venant de Nevis. L'après-midi, nous parlons au capitaine Homans, commandant un

navire chargé pour Boston, qui était sorti de la rivière en même temps que nous, et avait battu le canal tout le temps que nous sommes restés à Cowes[1].

Vendredi 19. Aujourd'hui bon vent d'est. Le matin nous avons signalé à bâbord une voile à deux lieues. Vers midi, elle arbore les couleurs d'Angleterre, nous lui répondons en hissant notre pavillon; et, dans l'après-midi, nous nous parlons. C'est un navire de New-York, capitaine Walter Kipper, venant de la Rochelle, en France, chargé de sel pour Boston. Notre capitaine et M. D. vont à bord et y restent jusqu'au soir, le temps étant fort beau. Des plaintes ayant été portées hier contre un M. G....n, passager, accusé d'avoir marqué frauduleusement des cartes, une cour de justice a été immédiatement convoquée, on lui a fait son procès en forme. Un Hollandais, qui ne sait pas l'anglais, a déposé, par le moyen d'un interprète, que, tandis que notre équipage était à terre à Cowes, l'accusé avait fait avec une plume des marques sur le dos de tout un jeu de cartes.

J'ai plus d'une fois remarqué que nous sommes portés à supposer qu'un homme qui ne peut nous parler est dépourvu d'intelligence; quand nous adressons deux ou trois mots d'anglais à un étranger, nous élevons la voix plus qu'à l'ordinaire, comme si nous pensions qu'il fût sourd et qu'il eût perdu l'usage de ses oreilles ainsi que de sa langue. Le cas de M. G....n avait, j'imagine, quelque chose de pareil : il s'était imaginé que le Hollandais ne pourrait pas voir ce qu'il faisait, parce que cet homme n'entendait pas l'an-

1. Du 8 au 18 *août*, remarques insignifiantes.

glais; c'est pour cela qu'il agissait devant lui sans se gêner.

La preuve était claire et certaine : l'accusé ne pouvait nier le fait; seulement il alléguait pour sa défense que les cartes qu'il avait marquées n'étaient pas celles qui nous servaient ordinairement; c'était un jeu incomplet qu'il avait ensuite donné au mousse. L'avocat général a fait observer à la cour qu'il n'était pas vraisemblable que l'accusé se fût donné la peine de marquer des cartes, sans quelque mauvais dessein ou sans autre intention que de les donner à un enfant qui n'entendait rien au jeu. On a appelé un autre témoin qui a déclaré avoir vu l'accusé dans le grand hunier, un jour qu'il ne se croyait pas observé, marquer un jeu de cartes sur le dos, quelques-unes par l'empreinte d'un pouce sale, d'autres par un coup d'ongle, etc. Or, comme il n'existait que deux jeux à bord, et que l'accusé avouait en avoir marqué un, la cour a reconnu l'existence du délit. Enfin, le jury a déclaré le prévenu coupable, il a été condamné à être attaché au mât de hune, à y rester exposé trois heures à la vue de tout le navire, puisque c'était l'endroit où le délit avait été commis, et à payer une amende de deux bouteilles d'eau-de-vie. Mais le condamné, résistant à l'autorité, et refusant de se soumettre au châtiment, un des matelots est monté au mât et nous a jeté une corde avec laquelle on a attaché notre homme par le milieu du corps, malgré sa résistance; puis on l'a hissé de force en l'air. Nous l'avons laissé suspendu, pestant et jurant, pendant près d'un quart d'heure; mais, à la fin, comme il criait au meurtre et qu'on a vu sa figure se noircir, la corde étant trop serrée, on a jugé à propos de le descendre; toutefois on

l'a excommunié jusqu'à ce qu'il payât son amende, personne jusque-là ne devant jouer, manger, boire ni causer avec lui[1].

Dimanche 21. Ce matin nous avons perdu de vue le navire de New-York, ayant un vent frais à l'est. Vers le soir, un pauvre petit oiseau est venu à bord, presque mort de fatigue, et se laissant prendre à la main. Nous calculons que nous sommes à près de deux cents lieues de la terre, et il n'y a nul doute qu'un peu de repos ne fût chose désirée pour cet infortuné voyageur qui avait probablement été jeté loin de la côte par un ouragan, et n'avait pu retrouver son chemin. Nous l'avons reçu avec hospitalité, et nous lui avons offert à boire et à manger, mais il a refusé l'un et l'autre, et je présume qu'il ne vivra pas longtemps. Un autre oiseau est de même venu à bord, il y a quelques jours, et a, je crois, été mangé par le chat[2].

Jeudi 25. Notre excommunié ayant jugé à propos d'exécuter la sentence rendue contre lui par la cour, et ayant annoncé qu'il était prêt à payer l'amende, ce matin nous l'avons admis de nouveau dans notre compagnie. L'homme est un être sociable, et l'un des châtiments les plus rigoureux pour lui est, à mon avis, celui d'être exclu de la société. J'ai lu force belles choses sur la solitude; je sais qu'un propos ordinaire dans la bouche de ceux qui veulent passer pour sages, est de se glorifier qu'*ils ne sont jamais moins seuls que lorsqu'ils sont seuls*. Je reconnais que la solitude est un délassement agréable pour un esprit occupé; mais,

1. 20 *août*, notes insignifiantes.
2. 22, 23, 24 *août*, rien de remarquable.

si l'on obligeait ces penseurs à rester toujours seuls, je penche à croire qu'ils ne tarderaient pas à se trouver eux-mêmes insupportables. On m'a parlé d'un personnage qui fut enfermé au secret, pendant sept ans, à la Bastille, à Paris. C'était un homme de sens, un penseur; mais, privé de toute conversation, à quoi lui aurait-il servi de penser? car on lui refusait même le moyen d'exprimer ses idées par écrit. Il n'y a point de fardeau plus lourd que celui du temps quand on ne sait qu'en faire. Voici l'invention à laquelle le prisonnier fut enfin obligé de recourir. Chaque jour, il répandait sur le plancher de sa petite chambre des morceaux de papier, puis il s'occupait à les ramasser et en formait des dessins et des figures sur le bras de son fauteuil. Lorsqu'il fut mis en liberté, il disait souvent à ses amis qu'il croyait véritablement que, s'il n'eût imaginé ce passe-temps, il aurait perdu l'esprit. Un ancien philosophe, c'était, je crois, Platon[1], avait coutume de dire qu'il aimerait mieux être un idiot que de posséder toute science, sans avoir un être intelligent à qui la communiquer.

Ce que je viens de dire peut expliquer certains détails de la vie que je mène à bord. Notre compagnie y est en général trop mélangée pour que le plaisir et le feu de la conversation puissent durer; si nous sommes trois ou quatre en état de causer agréablement ensemble une demi-heure, peut-être est-il rare que l'on se trouve en même temps en humeur de le faire. Je me lève de bon matin, je lis une heure ou deux jusqu'à ce que la lecture finisse par me lasser. Le défaut d'exercice

1. Cic., *de l'Amitié*, ch. XXIII.

amène le défaut d'appétit, de sorte qu'on boit et mange sans plaisir. Quand je m'ennuie du jeu de dames, j'ai recours aux cartes; il n'y a pas de jeu si puéril et si insignifiant dont on n'use pour passer le temps. Un vent contraire, je ne sais pourquoi, nous met tous de mauvaise humeur; nous devenons grondeurs, silencieux, défiants, et nous nous querellons à la moindre occasion. C'est une opinion reçue parmi les dames, que si un homme a un mauvais caractère, il le découvre infailliblement quand il a bu. Mais moi, qui ai vu plus d'un exemple du contraire, je puis leur indiquer un moyen plus sûr pour découvrir le fond du caractère de leurs humbles serviteurs. Qu'elles fassent avec eux un voyage de long cours : s'ils ont le moindre grain de mauvaise humeur et qu'ils n'en laissent rien percer avant la fin du voyage, je renonce à toutes mes prétentions aux bonnes grâces de ces dames. Le vent continue à être bon [1].

Vendredi 2 septembre. Ce matin le vent a changé, il est un peu meilleur. Nous avons pris deux dauphins, et les avons fait cuire pour notre dîner. Le goût n'en est pas mauvais. Ces poissons ont dans l'eau la plus belle apparence; leur corps est d'un vert brillant mêlé d'un blanc d'argent, leur queue du plus beau jaune doré, mais cet éclat s'évanouit dès qu'on les tire de leur élément, et ils deviennent d'un gris uniforme. J'ai remarqué que lorsque pour faire des amorces on coupe en morceaux un dauphin vivant qui vient d'être pêché, chacun de ces morceaux gardait son éclat et ses couleurs après la mort de l'animal. Chacun peut

1. Du 26 *août* au 1[er] *septembre*, rien d'important.

reconnaître l'erreur vulgaire des peintres qui représentent toujours ce poisson difforme et bossu, tandis qu'en réalité il est aussi beau et aussi bien conformé qu'aucun de ceux qui nagent dans les mers. Je ne sais quel peut être l'original de leur chimère, car il n'existe pas dans la nature de créature qui ressemble le moins du monde à leur dauphin. Peut-être ont-ils commencé par une mauvaise imitation d'un poisson qui va sauter, dont ils ont fait ensuite un monstre bossu, avec une tête et des yeux de taureau, un groin de cochon, et une queue pareille à une tulipe épanouie. Mais les matelots m'ont donné une autre raison que voici dans toute sa bizarrerie : c'est que ce beau poisson ne vivant que dans les mers lointaines du Sud, les peintres en ont volontairement altéré le portrait, de peur que les femmes enceintes n'en eussent des envies impossibles à contenter[1].

Vendredi 9. Cette après-midi nous avons pris quatre gros dauphins, trois à la ligne et le quatrième avec un harpon. L'amorce était une chandelle dans laquelle on avait fiché deux plumes, une de chaque côté, pour lui donner quelque figure du poisson volant dont les dauphins sont avides. Ils paraissaient fort affamés et happèrent l'hameçon dès qu'il toucha l'eau. En les ouvrant, on a trouvé dans l'estomac de l'un d'eux un petit dauphin à demi digéré. Il fallait qu'ils fussent à demi morts de faim, ou ce sont des bêtes d'une nature bien sauvage, pour dévorer ainsi des individus de leur espèce.

Samedi 10. Aujourd'hui nous avons dîné avec les

1. Du 3 au 8 *septembre*, rien d'important.

dauphins que nous avons pris hier; trois ont suffi pour tout l'équipage composé de vingt et une personnes [1].

Mercredi 14. Aujourd'hui et pendant que, vers deux heures, le temps étant beau et calme, nous jouions aux dames sur le pont, nous fûmes surpris par un obscurcissement soudain et extraordinaire du soleil qui pourtant ne nous a paru couvert que d'un petit nuage peu épais; ce nuage passé, nous vîmes que le glorieux luminaire souffrait d'une éclipse considérable. Les dix douzièmes au moins de son disque étaient voilés à nos yeux, et nous avons craint une éclipse totale [2].

Dimanche 18. Nous avons eu toute cette journée le plus beau temps du monde, accompagné de ce qui nous faisait plus de plaisir encore, un vent favorable. Chacun a mis du linge blanc et montre la meilleure humeur; nous commençons à être de bonne compagnie. Fasse le ciel que ce vent continue! Nous avons été tellement contrariés dans notre marche que les mots *naviguer contre le vent* sonnent presque aussi désagréablement à nos oreilles que la sentence d'un juge à celles d'un condamné [3].

Mardi 20. Le vent est retourné à l'ouest, à notre grand déplaisir; on nous a réduits à une ration de deux biscuits et demi par jour.

Mercredi 21. Ce matin notre maître d'hôtel a reçu le fouet pour avoir follement dissipé notre farine en puddings, et pour quelques autres méfaits. Nous avons eu toute la journée calme plat et grande chaleur. J'étais résolu à me baigner aujourd'hui dans la

1. Du 11 au 13 *septembre*, rien d'intéressant.
2. Du 15 au 16 *septembre*, rien à signaler.
3. *Lundi* 19, rien d'intéressant.

mer, et je l'aurais fait si la vue d'un requin, ce mortel ennemi des nageurs, ne m'eût fait changer d'avis. Il paraissait avoir cinq pieds de long, et tournait autour du vaisseau à quelque distance, avec une lenteur majestueuse, accompagné d'une douzaine de ces poissons qu'on nomme *poissons pilotes;* ils étaient de différentes grosseurs; le plus gros n'avait pas la taille d'un petit maquereau et le plus petit n'était pas plus gros que mon petit doigt. Deux de ces pilotes en miniature étaient placés devant le nez du monstre et semblaient le diriger, tandis que les autres nageaient indifféremment auprès de lui. Jamais on ne voit un requin sans ce cortége; ils sont ses pourvoyeurs et lui découvrent sa proie, tandis qu'en retour il les protége contre les attaques du dauphin affamé. On regarde communément le requin comme un poisson vorace; cependant celui-ci n'a pas voulu mordre à l'hameçon que nous lui avons jeté. Probablement il a fait depuis peu un bon repas.

Jeudi 22. Vent frais à l'ouest tout le jour. Le requin nous a abandonnés.

Vendredi 23. Ce matin nous avons découvert une voile à deux lieues de nous sous le vent. Nous avons hissé notre pavillon et cargué nos voiles jusqu'à midi qu'elle nous a rejoints. C'était *la Neige,* venant de Dublin, allant à New-York avec une cinquantaine d'engagés[1] des deux sexes; ils sont tous montés sur le pont et paraissaient enchantés de nous voir. Dans la rencontre d'un vaisseau en mer, il y a un plaisir des plus vifs. Après avoir été longtemps séparés du reste des humains et comme excommunié, on aime à re-

1. *Servants,* c'étaient des émigrants dont on vendait le service pour quelques années.

trouver des créatures de son espèce et dans la même situation. A voir toutes ces figures humaines, mon cœur battait de joie, je riais de plaisir. Quand nous avons été pendant un temps considérable ballottés sur les vastes ondes sans voir ni terre, ni vaisseau, ni êtres vivants autres que nous-mêmes, hormis quelques poissons et quelques oiseaux de mer, il nous semble que le monde entier a été englouti par un second déluge et que nous sommes comme Noé et les siens, dans l'arche, les derniers survivants de la race humaine. Les deux capitaines se sont promis de voguer de compagnie; mais je regarde cette promesse comme une pure politesse, car lorsque les deux bâtiments n'ont pas la même marche, on s'attend rarement, surtout entre étrangers. Cette après-midi, le vent, qui nous a été si longtemps contraire, a tourné vers l'est, et semble vouloir s'y tenir, à notre grande satisfaction. Je trouve nos compagnons de meilleure humeur, et plus contents de leur situation qu'ils ne l'ont été depuis le départ; ce que j'attribue à l'aspect de l'état misérable des passagers nos voisins, et à la comparaison que fait notre équipage. Nous nous trouvons dans une espèce de paradis, lorsque nous considérons comment ils vivent, entassés et étouffés au milieu de la vermine et de la puanteur, sous cette brûlante latitude.

Samedi 24. La nuit dernière, nous avons eu beaucoup de vent et un temps fort couvert; nous avons perdu notre compagnon. Ce matin, de bonne heure, nous avons aperçu un bâtiment qui avait le vent sur nous, et que nous avons pris pour *la Neige;* mais maintenant, après en avoir découvert un second, nous voyons que ni l'un ni l'autre ne peut être ce bâti-

ment ; l'un ne fait pas attention à nous, et l'autre porte directement sur nous avec l'avantage du vent. Quand ce dernier s'est approché, nous avons été un peu surpris, ne sachant trop qu'en penser; car d'après sa marche il ne semblait se diriger sur aucun port, et paraissait dans l'intention de nous aborder. J'ai vu toutes les figures du bord se rembrunir, mais le navire nous a rassurés en s'éloignant. Lorsque nous avons hissé notre pavillon, il y a répondu par celui de France qu'il a aussitôt descendu, et nous n'avons pas tardé à le perdre de vue. Le premier bâtiment s'est approché de nous en moins d'une demi-heure, et nous a répondu avec les couleurs anglaises; il s'est arrêté à l'est; mais la violence du vent nous a empêchés de parler à l'un comme à l'autre. Vers neuf heures, nous avons revu *la Neige* qui avait beaucoup d'avance sur nous. Elle avait sans doute fait voile durant la nuit tandis que nous avions serré notre maîtresse voile pendant le gros temps. Elle a eu la politesse de nous attendre; nous faisons maintenant route de compagnie par le meilleur vent.

De chaque côté coule la vague partagée.
Tandis qu'au-dessous le noir Océan mugit et écume.

Dimanche 25. La nuit dernière, nous avons pris l'avance à notre tour. Vers minuit, nous étant perdus de vue, nous avons cargué nos voiles pour attendre notre compagnon; mais ce matin il était en avant de nous, du plus loin que nous puissions l'apercevoir; il avait passé près de nous sans que l'obscurité permît de le voir. En forçant les voiles nous l'avons rejoint vers midi. Si nous le dépassons pendant la nuit, il est convenu que nous allumerons un fanal, afin de ne plus

nous séparer. Le vent continue à être favorable, nous avons fait plus de chemin pendant ces dernières vingt-quatre heures qu'en aucun autre jour de notre voyage. Nous ne parlons plus que de Philadelphie, nous commençons déjà à nous croire à terre. Cependant un petit changement de temps et un vent d'ouest suffiraient pour flétrir la fleur de nos espérances et nous ôter toute notre bonne humeur [1].

Mardi 27. Le bon vent continue. J'ai parié un bol de punch que nous serions de samedi en huit à Philadelphie; d'après nos calculs, nous sommes à cent cinquante lieues de terre. *La Neige* nous tient toujours compagnie.

Mercredi 28. Nous avons eu la nuit dernière des vents capricieux avec abondance de pluie. Le vent est retourné à l'ouest, contre-temps qu'il nous faut supporter avec patience. Cette après-midi, nous avons recueilli plusieurs branches d'herbe du golfe dont la mer est couverte, depuis les îles de l'ouest jusqu'à la côte d'Amérique; une de ces branches avait quelque chose de particulier. De même que les autres, elle avait des feuilles de trois quarts de pouce de longueur, dentelées comme une scie, et portait un fruit jaune qui ne contenait que du vent, mais elle était, en outre, chargée d'un autre fruit du genre animal, très-surprenant à voir. C'était un petit coquillage en forme de cœur, et la tige par où il était attaché à la branche était cartilagineuse. Sur cette seule branche on voyait une quarantaine de ces animaux végétants; les plus petits, qui étaient vers le bout, contenaient une sub-

1. *Lundi* 26 *septembre,* détails de mer.

stance à peu près semblable à celle d'une huître, mais les plus grands étaient visiblement animés; ils ouvraient leur coquille à chaque instant, et en faisaient sortir des bras mal formés, assez peu différents de ceux d'un crabe; la partie intérieure était encore gélatineuse. En examinant la plante de plus près, j'y découvris un très-petit crabe, à peu près gros comme une tête de clou et de couleur jaunâtre comme la plante même. Cela me fit penser qu'il était né sur cette branche, qu'il avait été, peu de temps auparavant, dans le même état que les petits embryons que j'y voyais dans des coques, que c'était le mode de leur génération, et que par conséquent tout le reste de cette singulière espèce de fruits deviendrait crabe avec le temps. Pour vérifier ma conjecture, j'ai résolu de conserver cette branche dans de l'eau de mer que je renouvellerai tous les jours jusqu'à notre arrivée, je verrai ainsi si d'autres crabes seront produits ou non de cette manière.

Je me souviens que, pendant notre dernier calme, nous vîmes à la surface de l'eau un gros crabe nageant d'une branche de ces herbes à l'autre; il semblait y trouver sa nourriture; je me rappelle aussi qu'à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, j'ai souvent vu de petits crabes portant des coquilles sur le dos comme les limaçons; j'en ai vu aussi à Portsmouth en Angleterre. Il est probable que la nature leur a fourni cette forte coquille pour les préserver de tout accident, jusqu'à ce que la leur soit suffisamment durcie; alors ils quittent leur vieille habitation et s'aventurent au dehors, confiants dans leur propre force. Les diverses métamorphoses par lesquelles passent les vers à soie, les

papillons et d'autres insectes, font que ces changements n'ont rien d'improbable. Aujourd'hui le capitaine de *la Neige* est venu à notre bord avec un de ses passagers, mais, le vent ayant commencé à souffler, ils ne sont pas restés à dîner et sont retournés sur leur bâtiment.

Jeudi 29. En vidant l'eau dans laquelle j'avais mis hier ma branche, j'ai trouvé un autre crabe beaucoup plus petit que le premier ; il paraissait avoir quitté tout nouvellement son habitation. Mais la branche commence à se flétrir, et les autres embryons sont morts. Ce nouveau venu achève de me convaincre que telle est, pour cette sorte de crabes au moins, le mode de génération. Le capitaine de *la Neige* a dîné aujourd'hui à bord. Peu ou point de vent.

Vendredi 30. J'ai encore ramassé aujourd'hui avec le harpon quelques branches d'herbes du golfe ; j'y ai trouvé des coquilles semblables à celles dont j'ai parlé, et trois petits crabes vivants bien formés, tous plus petits què l'ongle de mon petit doigt. Un d'eux a quelque chose de curieux ; un petit morceau de la coquille blanchâtre qui les couvre dans leur état d'embryon est resté attaché à sa coque naturelle, sur son dos. Cette observation me confirme dans mon opinion sur le mode de leur génération. J'ai mis ce crabe remarquable avec un morceau de la branche, des coques, etc., dans une fiole remplie d'eau de mer (à défaut d'esprit-de-vin), pour tâcher de conserver cette curiosité jusqu'à mon arrivée. Le vent est au sud-ouest[1].

Dimanche 2 *octobre*. La nuit dernière, nous avons

1. *Samedi* 1er *octobre*, détails de mer.

préparé la sonde pour ce matin, à quatre heures, mais, le vent étant revenu au nord-ouest, nous avons renoncé à ce dessein. Je ne puis m'empêcher de croire que l'eau a un peu changé de couleur, comme il arrive lorsqu'on approche des endroits où l'on peut sonder; mais il est probable que je me trompe, car je ne trouve qu'une personne de mon avis, et l'on est très-disposé à croire ce qu'on désire.

Lundi 3. L'eau est visiblement changée aux yeux de tout le monde, excepté à ceux du capitaine et du contre-maître, qui n'en veulent pas convenir, peut-être parce qu'ils n'ont pas vu ce changement les premiers. Il y a abondance de dauphins autour de nous, mais ils sont très-sauvages et se tiennent à distance. Vent du nord-ouest.

Mardi 4. Nous avons harponné un dauphin, la nuit dernière, et ce matin nous avons trouvé un poisson volant mort sur le navire. Il est de la taille d'un petit maquereau, a la tête pointue, la bouche petite. Sa queue, fourchue comme celle d'un dauphin, est jaunâtre et à branches inégales; son dos et ses côtes sont d'un bleu foncé, son ventre blanc, sa peau épaisse. Ses ailes sont des espèces de nageoires, d'une palme de long; quand elles sont fermées, elles vont d'un pouce au-dessous des ouïes à un pouce plus loin que la queue. Quand ces poissons volent, c'est en ligne droite (car ils ne tournent pas facilement), à un yard ou deux au-dessus de l'eau; ils n'en peuvent parcourir plus de cinquante sans plonger, parce qu'ils ne peuvent se soutenir en l'air qu'autant que leurs ailes restent mouillées. Ces poissons volants sont la proie ordinaire du dauphin, qui est leur ennemi mortel. Quand il les poursuit, ils

sautent hors de l'eau et se mettent à voler, mais le dauphin les suit de près en nageant et les happe dès qu'ils retombent. Ils volent d'ordinaire en troupe de quatre ou cinq, quelquefois d'une douzaine, et il est rare qu'on prenne un dauphin sans qu'on lui en trouve un ou deux dans le ventre. Nous avons attaché ce poisson volant à un hameçon, dans l'espoir de prendre un dauphin, mais en quelques minutes les dauphins s'en sont emparés sans se prendre à l'hameçon, et ils n'ont voulu mordre à aucun autre appât.

Mardi, dans la nuit. Depuis onze heures, nous avons harponné trois beaux dauphins, qui sont pour nous un grand régal. Nous avons vu dans l'après-midi un grand nombre d'épaulards, qui s'éloignent rarement des côtes, mais nous avons eu dans la soirée une preuve plus certaine du voisinage de la terre par la visite d'un petit oiseau fatigué, assez ressemblant à une alouette; il s'est reposé sur le vaisseau, c'est certainement un américain; il était probablement sur la côte ce matin. Nous avons du calme; nous espérons un bon vent.

Mercredi 5. Ce matin, nous avons vu un héron qui s'était logé à bord pour la nuit. C'est un oiseau à longues jambes, à long cou, n'ayant, à ce qu'on dit, qu'un boyau. Il vit de poisson, et il avalera quelquefois jusqu'à trois reprises une anguille vivante avant qu'elle reste dans son corps. Le vent est retourné à l'ouest. La ration d'eau vient d'être diminuée pour l'équipage.

Jeudi 6. Ce matin, abondance d'herbes, de plantes marines, etc., qui passent à côté de nous, preuve évidente que la terre n'est pas loin.

Vendredi 7. Hier soir, à neuf heures, il s'est élevé

un bon vent de nord-est, qui nous a fait marcher toute la nuit à sept milles à l'heure. Nous espérions voir la terre, mais elle ne paraît pas. L'eau que nous avions crue changée est maintenant aussi bleue que le ciel. Si nous n'avons point passé sur quelques bas-fonds inconnus, nos yeux nous ont déçus étrangement. Tous nos calculs se trouvent faux depuis quelques jours; le capitaine dit que, d'après son opinion, nous sommes encore à cent lieues de terre. Pour ma part, je ne sais qu'en penser. Nous avons très-bien marché toute la journée, et maintenant que la nuit est venue, nous ne pouvons sonder. A coup sûr, tout le continent américain n'est pas tombé dans l'eau depuis que nous l'avons quitté.

Samedi 8. Le vent continue d'être favorable. Nous avons marché toute la nuit, sondant inutilement toutes les quatre heures, mais sans trouver le fond; malgré le chemin que nous avons fait, la couleur de l'eau n'a pas changé. Cette après-midi, nous avons vu *un lord irlandais* et un oiseau qui avait l'air d'un canard jaune. On dit que ces oiseaux ne s'écartent jamais beaucoup des côtes. Aucun autre indice de terre. Un grand nombre de gros marsouins nous ont escortés, et nous étions suivis par un banc de petits marsouins qui sautaient hors de l'eau, lorsqu'ils étaient près du navire. Vers le soir, nous avons aperçu une voile à l'avant et lui avons parlé, comme la nuit approchait. C'était un bâtiment allant de New-York à la Jamaïque, et parti la veille à midi de Sandy-Hook; il s'en croit à quarante-cinq lieues. Nous en concluons que nous ne sommes guère qu'à trente lieues de nos caps, et nous espérons voir la terre demain.

Dimanche 9. Nous avons eu bon vent toute la matinée ; à midi, nous avons jeté la sonde, reconnaissant que l'eau avait visiblement changé de couleur; nous trouvâmes fond par vingt-cinq brasses, à la joie universelle. Après le dîner, un homme est monté sur le mât pour observer, et le voilà qui, enfin, fait entendre le cri si longtemps désiré : *terre ! terre!* En moins d'une heure, nous avons pu l'apercevoir du pont, apparaissant comme des bouquets d'arbres. Je ne l'ai pas distinguée aussitôt que les autres ; mes yeux étaient obscurcis par deux petites larmes de joie. A trois heures, nous en étions à deux lieues, et nous avons vu un petit bâtiment près du rivage. Nous aurions bien voulu lui parler, car notre capitaine ne connaissait pas la côte, et ne savait pas quelle était cette terre que nous voyions. Nous avons fait force de voiles, et nous avons fait le signal de détresse, mais tout a été inutile, ce mauvais chien n'a jamais voulu venir à nous : aussi avons-nous été obligés de courir des bordées toute la nuit, n'osant pas approcher trop près de la côte.

Lundi 10. Ce matin nous avons de nouveau regardé la terre ; tous ceux d'entre nous qui connaissaient la côte ont reconnu le cap Henlopen. Vers midi, nous en étions fort près; et, à notre grande joie, nous avons vu arriver le bateau pilote qui a été on ne peut mieux accueilli. Il nous a apporté un panier de pommes; elles m'ont paru les plus délicieuses que j'eusse mangées de ma vie, les salaisons du bord leur donnaient du goût. Nous avons eu toute la soirée un vent merveilleusement bon, et nous avions remonté la Delaware à environ cent milles, avant dix heures du soir. Le pays est de très-agréable aspect, étant couvert de bois, excepté çà

et là une maison avec une plantation. Nous avons jeté l'ancre à la marée descendante, à environ deux milles au-dessous de New-Castle, nous y attendons la marée du matin.

Mardi 11. Ce matin, nous avons levé l'ancre par un joli vent, et nous avons passé par New-Castle, d'où on nous a hélés et salués. Le temps est très-beau. Le soleil, par la chaleur et l'éclat de ses glorieux rayons, ranime nos membres engourdis. Le ciel est gai, il y a çà et là un nuage d'argent. Les fraîches brises de nos bois nous rafraîchissent; l'approche de la liberté, après un emprisonnement si long et si monotone, nous ravit. Bref, tout conspire à rendre ce jour le plus gai que j'aie vu. A notre passage près de Chester, quelques personnes de l'équipage ont quitté le navire, impatientes de se trouver sur la terre ferme, et dans l'intention de se rendre par terre à Philadelphie. Quatre d'entre nous sont restés à bord, ne se souciant pas de se fatiguer à faire ce chemin, après toute la faiblesse que nous a laissée notre voyage. Vers huit heures du soir, le vent nous manquant, nous avons jeté l'ancre à Redbank, à six milles de Philadelphie; nous pensions qu'il faudrait passer la nuit à bord, mais des jeunes gens de Philadelphie, qui étaient en partie de plaisir, sont venus nous offrir des places dans leur barque. Nous avons accepté leur offre aimable, et, à dix heures du soir, nous avons pris terre à Philadelphie, nous félicitant de bon cœur les uns les autres d'avoir heureusement terminé un si ennuyeux et si dangereux voyage. — Dieu soit loué!

CORRESPONDANCE DE FRANKLIN.

(1725-1757[1].)

A SIR HANS SLOANE.

Londres, 2 juin 1725[2].

Monsieur,

Ayant été dernièrement dans le nord de l'Amérique, j'en ai rapporté une bourse faite d'*asbestos*, un morceau de la pierre, et un morceau du bois, dont la moelle est de même nature, et est appelé par les habitants : *Coton salamandre*. Vous êtes connu comme un amateur de curiosités; c'est à ce titre que je vous écris. Si vous désirez voir ou acheter ces objets, faites-moi connaître votre vo-

1. Les mémoires de Franklin s'arrêtent en 1757; nous essayerons de les continuer à l'aide de sa correspondance, en y joignant les éclaircissements nécessaires. La correspondance de 1725 à 1757 n'aura point de place dans cette suite, et fait naturellement partie des mémoires. Voilà pourquoi nous la donnons ici en supplément.

2. V. les *Mémoires*, supp. 94. Franklin avait alors dix-neuf ans.

lonté par un mot à mon adresse, *Golden Fan*, *Little Britain*, je me rendrai chez vous.

Je suis, Monsieur, votre humble serviteur,

B. FRANKLIN.

P. S. — Je dois quitter Londres dans deux ou trois jours, je vous demande donc une réponse immédiate.

A MISS JANE FRANKLIN[1].

Philadelphie, 6 janvier 1726-7.

Chère sœur,

Je suis bien charmé du récit que le capitaine Freeman m'a fait de vous. Votre conduite, quand vous étiez enfant, m'a toujours fait juger que vous feriez une bonne et aimable femme ; vous savez que vous avez toujours été ma favorite. J'ai cherché quelles étrennes il me conviendrait le mieux de vous faire et il vous conviendrait le mieux de recevoir, à présent que vous voilà, dit-on, devenue une beauté célèbre. J'avais choisi une table à thé ; mais j'ai réfléchi que la réputation d'une bonne ménagère était bien préférable à celle de n'être rien qu'une jolie dame, et je me suis décidé à vous envoyer un *rouet*, que vous accepterez, je l'espère, comme un faible gage de ma tendresse et de mon affection.

Adieu, ma sœur ; rappelez-vous que la modestie fait de la jeune fille la plus simple un être aimable et charmant, tandis que l'absence de cette qualité rend infailliblement

1. Sa plus jeune sœur, qui allait avoir quinze ans. En 1727, elle épousa M. Edward Mecom, de Boston. Son nom reviendra souvent dans la correspondance.

désagréable et odieuse la plus parfaite beauté. Mais quand cette vertu, la plus brillante de toutes les vertus féminines, paraît, dans la même personne, au milieu d'autres perfections du corps et de l'âme, elle fait d'une femme une créature plus aimable qu'un ange. Excusez ma liberté, et usez-en de même avec moi.

Je suis, chère Jenny, votre frère qui vous aime,

B. F.

A JOSIAH FRANKLIN.

Des Opinions religieuses[1].

Philadelphie, 13 avril 1738.

Honoré père,

J'ai reçu votre honorée du 21 mars, dans laquelle vous et ma mère semblez craindre que je n'aie reçu des opinions erronées. Sans aucun doute j'en ai ma part. A considérer la faiblesse naturelle, et l'imperfection de l'entendement humain, l'inévitable influence que l'éducation, la coutume, les livres et la société exercent sur nos façons de penser, j'imagine qu'il faut à un homme un grand fond de vanité pour croire, et un grand fond de hardiesse pour affirmer que toutes les doctrines qu'il tient sont vraies, et que toutes celles qu'il rejette sont fausses. On en pourrait

1. Le père de Franklin était d'une grande piété, et suivant la coutume de son Eglise, il faisait de longues prières au commencement et à la fin de chaque repas. C'était trop demander peut-être à l'impatience d'un enfant. Aussi, un jour qu'on salait les provisions d'hiver, Franklin, fort jeune alors, dit à son père : « Père, si une fois pour toutes, vous disiez grâces sur le tonneau aux provisions, ce serait beaucoup de temps d'économisé. » Parton, I, 0.

dire autant de toute secte, église ou société qui s'attribue l'infaillibilité qu'elle refuse au pape ou au concile.

Je crois qu'il faut juger des opinions par leur influence et leurs effets. Si un homme a des opinions dont l'effet est de ne le rendre ni moins vertueux, ni moins vicieux, on en peut conclure que ses opinions ne sont pas dangereuses. J'espère que c'est là ma position.

Je suis affligé de vous causer un déplaisir, et s'il était possible de changer ces opinions pour être agréable à autrui, je ne connais personne à qui je ferais plus volontiers ce sacrifice qu'à vous. Mais puisqu'il n'est pas plus au pouvoir d'un homme de *penser* que de *voir* de la même façon qu'un autre, il me semble que tout ce qu'on peut me demander, c'est de garder mon esprit ouvert à la vérité, d'écouter avec patience, et d'examiner avec attention. Si, après cela, je persiste dans les mêmes erreurs, je crois que votre charité habituelle vous portera à avoir pitié de moi, et à m'excuser plus qu'à me blâmer. En attendant, croyez que je vous suis bien reconnaissant de vos soins et de votre intérêt.

Ma mère se plaint qu'un de ses fils est Arien, et un autre Arminien[1]. Ce que c'est qu'un Arien ou un Arminien, je n'oserais dire que je le sache parfaitement. La vérité est que je m'occupe fort peu de ces distinctions. Je crois que la religion vivante a toujours souffert, quand on a fait plus d'attention à l'orthodoxie qu'à la vertu; et les Écritures m'assurent qu'au dernier jour, on ne nous examinera pas sur ce que nous avons *pensé*, mais sur ce que nous avons *fait*. Ce qui nous recommandera, ce ne sera pas d'avoir

1. Un Arien ou disciple d'Arius, est celui qui croit que le fils de Dieu est subordonné au père; un Arminien ou disciple d'Arminius (théologien hollandais qui vivait au XVIIe siècle), est un homme qui, dans l'œuvre du salut, fait une part des plus larges à la liberté humaine ; pour la pieuse Abiah Franklin un Arminien était un *esprit fort*.

dit : *Seigneur, Seigneur !* mais d'avoir fait du bien à nos frères, V. Math., XXV.

Votre fils obéissant,

B. F.

A JOHN FRANKLIN, A BOSTON.

Plaisanteries sur l'expédition du cap Breton[1].

Philadelphie, 1745.

Nos gens sont très-impatients d'apprendre vos succès au cap Breton. A chaque poste, j'ai trente questionneurs dans ma boutique. Il y en a qui s'étonnent que la place ne soit pas prise. Je leur dis que je serais très-heureux d'apprendre cette nouvelle dans trois mois. Les villes fortifiées sont des noix dures à croquer ; vos dents n'y sont pas habituées. Prendre des forteresses, c'est un métier particulier, que vous avez pris sans apprentissage. Les armées régulières et les vieux soldats ont besoin d'habiles ingénieurs pour les diriger dans leurs attaques. En avez-vous? Mais certaines gens s'imaginent qu'un fort n'est pas plus difficile à prendre qu'une prise de tabac.

Les prières du père Moody sont assez modestes. Pour réussir, vous avez établi un jour de jeûne et de prière ; je calcule que ce sont cinq cent mille pétitions qui ont été offertes, le même jour, dans la Nouvelle-Angleterre. Si j'y joins les prières de chaque famille, soir et matin, multipliées par le nombre de jours depuis le 25 janvier, cela fait quarante-cinq millions de prières. Mettez cela en face des prières que quelques prêtres de la garnison adressent

1. L'expédition du cap Breton (c'était une possession française) réussit aux Américains; Louisbourg se rendit le 17 juin 1745.

à la Vierge Marie, la balance est furieusement en votre faveur.

Si vous ne réussissez pas, je n'aurai jamais qu'une pauvre idée des prières puritaines en pareil cas. Pour attaquer une ville forte, j'aurais plus de confiance dans les *œuvres* que dans la *foi*[1], car les villes fortes sont comme le royaume du ciel, il faut les conquérir par force et violence; et dans une garnison française, je suppose qu'il y a de cette sorte de diables, qu'on ne peut chasser ni par la prière, ni par le jeûne, à moins que ce ne soit en les faisant jeûner eux-mêmes, faute de provisions. Je crois qu'il y a de l'*Écriture* dans ma lettre, mais je ne puis en orner la marge avec des citations, ayant une mauvaise mémoire, et n'ayant pas de concordance sous la main. De plus, je n'ai que le temps de me dire

Votre, etc.

B. F.

A MISTRISS ABIAH FRANKLIN.

Philadelphie, 16 octobre 1749.

Honorée mère,

La journée a été fort occupée pour votre fille, elle s'est mise au lit très-fatiguée, et ne peut pas écrire.

Je vous envoie ci-inclus un de nos nouveaux almanachs. Nous les imprimons de bonne heure, parce que nous les envoyons à une foule d'endroits très-éloignés. Je vous envoie également, ci-inclus, un moidore[2]; je vous prie de l'accepter pour la location d'une voiture, afin d'aller chau-

1. Les protestants ne croient qu'à la justification par la *foi*, tandis que les catholiques font une part aux *œuvres;* c'est un grand sujet de controverses entre les deux communions.

2. Pièce d'or portugaise.

dement à l'*assemblée*[1] cet hiver. Dites-nous quelle maladie vous avez eue à Boston cet été. Sans parler de la rougeole et de la dyssenterie qui ont emporté beaucoup d'enfants, nous avons perdu quelques grandes personnes, de ce qu'on appelle la *fièvre jaune*. Elle est à peu près passée, grâce à Dieu qui a conservé toute notre famille en parfaite santé.

Nous avons ici les cousins Coleman, et deux Folgers, tous vont bien. Votre petite-fille est, de tous les enfants que j'aie jamais connus, la plus amie de ses livres et de son école; elle est fort obéissante pour sa maîtresse et pour nous.

Votre fils obéissant,

B. F.

A LA MÊME.

(Date incertaine.)

Honorée mère,

Nous avons reçu votre bonne lettre du 2 courant; nous sommes charmés d'apprendre, que, nonobstant votre grand âge, vous ayez encore autant de santé. Nous lisons très-aisément votre écriture. Dans vos lettres, je ne rencontre jamais un mot que je ne comprenne facilement; car, si la main n'est pas toujours des meilleures, le sens rend tout clair. Ma jambe, dont vous me demandez des nouvelles, est à peu près guérie. Je garderai ces serviteurs, mais l'homme ne restera pas dans ma maison. Je l'ai loué à celui qui s'occupe de mon imprimerie allemande. Pour son travail, il le nourrit, l'habille et me donne, en outre, un dollar par semaine. Depuis cette affaire, sa femme se conduit parfaitement bien, mais nous sommes résolus à

1. Nous dirions : *à l'église.*

les vendre tous deux à la première occasion, car nous n'aimons pas les serviteurs nègres. Nous avons rattrapé à peu près la moitié de ce que nous avons perdu.

Quant à votre petit-fils Will, il a maintenant dix-neuf ans. C'est un grand jeune homme, et un *beau*. Dans l'expédition [1], il a pris des habitudes d'oisiveté; mais il commence enfin à se mettre aux affaires, et j'espère qu'il deviendra un homme laborieux. Il s'imaginait que son père avait gagné assez d'argent pour lui, mais je l'ai assuré que si Dieu me prêtait vie, je comptais dépenser pour moi-même le peu que j'ai gagné; et comme Will ne manque pas d'esprit, il peut voir à ma façon de vivre que je tiendrai ma promesse.

Sally devient une belle fille; elle travaille beaucoup de son aiguille, et se plaît à son ouvrage. Elle est d'un caractère très-affectueux, parfaitement obéissante, gracieuse pour ses parents et pour tout le monde. Je me flatte peut-être, mais j'espère qu'elle sera une femme intelligente, sensible, distinguée et bonne, comme sa tante Jenny. Elle apprend maintenant à danser.

Pour moi, à présent, je passe mon temps assez agréablement. Grâce à Dieu, je jouis d'une assez bonne santé. Je lis beaucoup, je sors un peu à cheval, je fais quelque peu d'affaires pour moi, et de temps en temps pour les autres, je me repose quand je puis, et je vais en société quand je veux; ainsi passent les années, jusqu'à ce que vienne la dernière. Puisse-t-on dire alors : *Il a vécu utilement*, plutôt que : *Il est mort riche.*

Les cousins Josiah et Sally vont bien; je crois qu'ils réussiront, car c'est un couple aimable et laborieux, mais il leur faudrait un peu plus de fonds pour mener doucement leurs affaires.

1. William avait été officier dans les troupes levées en Pensylvanie pour une expédition contre le Canada, en 1746.

Mes amitiés à frère et sœur Mécom, à leurs enfants, et à tous mes parents en général.

Votre fils obéissant,

B. F.

A SAMUEL JOHNSON[1].

Importance de l'Éducation. — Du grand nombre des Églises.

Philadelphie, 23 août 1750.

Cher Monsieur,

Nous avons reçu votre honorée du 16 courant. M. Peters n'aura guère le temps de vous écrire par ce courrier, et je dois être bref. M. Francis a passé la soirée d'hier avec moi; nous sommes tous charmés d'apprendre que vous pensez sérieusement à nous faire une visite, vers la fin du mois prochain, et que vous nous préviendrez de votre arrivée par un mot. Nous avons bu à votre santé et à celle de mistriss Johnson, en nous rappelant l'aimable réception que vous nous avez faite, à Stratford.

Comme vous, je crois que, pour le bien public, rien n'est plus important que de former et d'habituer la jeunesse à la sagesse et à la vertu. Dans mon opinion les sages et les gens de bien sont la force d'un État, beaucoup plus que la richesse et les armes, qui, aux mains de l'ignorance et

1. Le docteur Samuel Johnson a été le premier président du King's (aujourd'hui Columbia) collége à New-York; c'est une espèce d'université. Johnson fut en outre le père de l'Église anglicane au Connecticut, l'apôtre de l'érudition et de la littérature classique, dans la Nouvelle-Angleterre. Les offres qu'on lui avait faites à New-York l'empêchèrent d'accepter la présidence du collége de Philadelphie, que lui proposaient Franklin et ses amis.

de la méchanceté, bien loin de servir à la sécurité du pays, attirent sur lui la destruction. L'instruction, donnée au *grand nombre*, ne réussira sans doute que chez *quelques hommes*, mais l'influence de ces quelques hommes peut être très-grande, ainsi que les services qu'ils sont capables de rendre. Une seule femme, qui était sage, sauva la cité par sa sagesse.

Je crois aussi que c'est de l'éducation de la jeunesse, beaucoup plus que des exhortations adressés des hommes faits, qu'on peut espérer d'obtenir la vertu dans le monde. Les mauvaises habitudes, les vices de l'esprit sont comme les maladies du corps; il est plus aisé de les prévenir que de les guérir. Je crois enfin que le talent d'élever la jeunesse est un don de Dieu. Dès qu'une voie s'ouvre, celui qui a reçu ce talent est aussi fortement *appelé* que s'il entendait une voix du ciel. Dans un service public, rien n'indique plus clairement le devoir, que la capacité et l'occasion de le remplir.

Je n'ai point encore parlé avec le docteur Jenney de votre appel ici. Vous avez raison de demander s'il ne lui sera pas désagréable de vous voir venir parmi nous, sur le pied que j'ai proposé, mais je ne crois pas que cela doive lui déplaire; car, alors même que son intérêt particulier en serait quelque peu affecté, qu'est-ce que cela, en comparaison du *bien général*; d'ailleurs, il est vieux, riche et sans enfants. Toutefois, avant le prochain courrier, je saurai ses sentiments. Quelque influence du reste que ces sentiments puissent avoir sur votre établissement en ces lieux, ils n'en doivent avoir aucun sur la visite que vous nous avez promise; et si vous venez il n'est pas nécessaire de lui écrire à l'avance, pour connaître ses dispositions. Vous le verrez, et quand nous serons tous réunis, il sera bien plus facile de régler tout cela en causant, que par écrit, et à distance.

Votre amour de la paix de l'Église est vraiment louable.

Mais, il me semble, que bâtir une nouvelle église en un pays qui grandit, ce n'est pas *diviser*, mais *multiplier ;* c'est vraiment augmenter le nombre de ceux qui adorent Dieu de cette façon. Beaucoup de personnes, qui aujourd'hui ne trouvent point de place dans notre église, vont ailleurs, ou restent chez elles, et si nous en avions une autre, beaucoup de personnes, qui vont ailleurs, ou restent chez elles, iraient à l'église. Je crois qu'à Boston, l'intérêt de l'Église a été loin de souffrir de la construction de deux temples érigés de mon temps. Pendant plusieurs années, j'avais cloué, contre le mur de ma maison, une volière qui pouvait contenir six paires de pigeons et quoiqu'ils couvassent aussi vite que les pigeons de mes voisins, je n'en avais jamais que six paires ; les vieux et les forts chassaient les jeunes et les faibles, et les obligeaient de chercher ailleurs un logis. A la fin, j'ajoutai, à mon pigeonnier, une cage supplémentaire où douze paires nouvelles pouvaient s'installer ; les cases furent bientôt remplies par l'excédant de ma première volière, ou par des pigeons du voisinage. J'imagine qu'il en serait de même si l'on bâtissait ici une nouvelle église.

Votre âge n'est pas assez avancé pour être une objection, surtout en considérant la vigueur de votre constitution. Quant à la petite vérole, si elle venait ici, vous pourriez vous faire inoculer avec toutes chances favorables, et je crois que cette affection est plus bénigne ici qu'au nord. Pour ce qui est de la politesse de Philadelphie, et de la rusticité que vous vous supposez, ce sont là de purs compliments, et votre défiance de vous-même n'a pas le moindre fondement.

Mes humbles respects, je vous prie, à vos frères du Commencement. J'espère qu'ils vous conseilleront ce qui est le bien général, et je pense, alors, qu'ils vous conseilleront de vous établir ici. Offrez, je vous prie, mes respects et mes services à mistriss Johnson et à votre fils.

de la méchanceté, bien loin de servir à la sécurité du pays, attirent sur lui la destruction. L'instruction, donnée au *grand nombre*, ne réussira sans doute que chez *quelques hommes*, mais l'influence de ces quelques hommes peut être très-grande, ainsi que les services qu'ils sont capables de rendre. Une seule femme, qui était sage, sauva la cité par sa sagesse.

Je crois aussi que c'est de l'éducation de la jeunesse, beaucoup plus que des exhortations adressés des hommes faits, qu'on peut espérer d'obtenir la vertu dans le monde. Les mauvaises habitudes, les vices de l'esprit sont comme les maladies du corps; il est plus aisé de les prévenir que de les guérir. Je crois enfin que le talent d'élever la jeunesse est un don de Dieu. Dès qu'une voie s'ouvre, celui qui a reçu ce talent est aussi fortement *appelé* que s'il entendait une voix du ciel. Dans un service public, rien n'indique plus clairement le devoir, que la capacité et l'occasion de le remplir.

Je n'ai point encore parlé avec le docteur Jenney de votre appel ici. Vous avez raison de demander s'il ne lui sera pas désagréable de vous voir venir parmi nous, sur le pied que j'ai proposé, mais je ne crois pas que cela doive lui déplaire; car, alors même que son intérêt particulier en serait quelque peu affecté, qu'est-ce que cela, en comparaison du *bien général;* d'ailleurs, il est vieux, riche et sans enfants. Toutefois, avant le prochain courrier, je saurai ses sentiments. Quelque influence du reste que ces sentiments puissent avoir sur votre établissement en ces lieux, ils n'en doivent avoir aucun sur la visite que vous nous avez promise; et si vous venez il n'est pas nécessaire de lui écrire à l'avance, pour connaître ses dispositions. Vous le verrez, et quand nous serons tous réunis, il sera bien plus facile de régler tout cela en causant, que par écrit, et à distance.

Votre amour de la paix de l'Église est vraiment louable.

Mais, il me semble, que bâtir une nouvelle église en un pays qui grandit, ce n'est pas *diviser*, mais *multiplier ;* c'est vraiment augmenter le nombre de ceux qui adorent Dieu de cette façon. Beaucoup de personnes, qui aujourd'hui ne trouvent point de place dans notre église, vont ailleurs, ou restent chez elles, et si nous en avions une autre, beaucoup de personnes, qui vont ailleurs, ou restent chez elles, iraient à l'église. Je crois qu'à Boston, l'intérêt de l'Église a été loin de souffrir de la construction de deux temples érigés de mon temps. Pendant plusieurs années, j'avais cloué, contre le mur de ma maison, une volière qui pouvait contenir six paires de pigeons et quoiqu'ils couvassent aussi vite que les pigeons de mes voisins, je n'en avais jamais que six paires ; les vieux et les forts chassaient les jeunes et les faibles, et les obligeaient de chercher ailleurs un logis. A la fin, j'ajoutai, à mon pigeonnier, une cage supplémentaire où douze paires nouvelles pouvaient s'installer ; les cases furent bientôt remplies par l'excédant de ma première volière, ou par des pigeons du voisinage. J'imagine qu'il en serait de même si l'on bâtissait ici une nouvelle église.

Votre âge n'est pas assez avancé pour être une objection, surtout en considérant la vigueur de votre constitution. Quant à la petite vérole, si elle venait ici, vous pourriez vous faire inoculer avec toutes chances favorables, et je crois que cette affection est plus bénigne ici qu'au nord. Pour ce qui est de la politesse de Philadelphie, et de la rusticité que vous vous supposez, ce sont là de purs compliments, et votre défiance de vous-même n'a pas le moindre fondement.

Mes humbles respects, je vous prie, à vos frères du Commencement. J'espère qu'ils vous conseilleront ce qui est le bien général, et je pense, alors, qu'ils vous conseilleront de vous établir ici. Offrez, je vous prie, mes respects et mes services à mistriss Johnson et à votre fils.

de la méchanceté, bien loin de servir à la sécurité du pays, attirent sur lui la destruction. L'instruction, donnée au *grand nombre*, ne réussira sans doute que chez *quelques hommes*, mais l'influence de ces quelques hommes peut être très-grande, ainsi que les services qu'ils sont capables de rendre. Une seule femme, qui était sage, sauva la cité par sa sagesse.

Je crois aussi que c'est de l'éducation de la jeunesse, beaucoup plus que des exhortations adressés des hommes faits, qu'on peut espérer d'obtenir la vertu dans le monde. Les mauvaises habitudes, les vices de l'esprit sont comme les maladies du corps; il est plus aisé de les prévenir que de les guérir. Je crois enfin que le talent d'élever la jeunesse est un don de Dieu. Dès qu'une voie s'ouvre, celui qui a reçu ce talent est aussi fortement *appelé* que s'il entendait une voix du ciel. Dans un service public, rien n'indique plus clairement le devoir, que la capacité et l'occasion de le remplir.

Je n'ai point encore parlé avec le docteur Jenney de votre appel ici. Vous avez raison de demander s'il ne lui sera pas désagréable de vous voir venir parmi nous, sur le pied que j'ai proposé, mais je ne crois pas que cela doive lui déplaire; car, alors même que son intérêt particulier en serait quelque peu affecté, qu'est-ce que cela, en comparaison du *bien général;* d'ailleurs, il est vieux, riche et sans enfants. Toutefois, avant le prochain courrier, je saurai ses sentiments. Quelque influence du reste que ces sentiments puissent avoir sur votre établissement en ces lieux, ils n'en doivent avoir aucun sur la visite que vous nous avez promise; et si vous venez il n'est pas nécessaire de lui écrire à l'avance, pour connaître ses dispositions. Vous le verrez, et quand nous serons tous réunis, il sera bien plus facile de régler tout cela en causant, que par écrit, et à distance.

Votre amour de la paix de l'Église est vraiment louable.

Mais, il me semble, que bâtir une nouvelle église en un pays qui grandit, ce n'est pas *diviser*, mais *multiplier ;* c'est vraiment augmenter le nombre de ceux qui adorent Dieu de cette façon. Beaucoup de personnes, qui aujourd'hui ne trouvent point de place dans notre église, vont ailleurs, ou restent chez elles, et si nous en avions une autre, beaucoup de personnes, qui vont ailleurs, ou restent chez elles, iraient à l'église. Je crois qu'à Boston, l'intérêt de l'Église a été loin de souffrir de la construction de deux temples érigés de mon temps. Pendant plusieurs années, j'avais cloué, contre le mur de ma maison, une volière qui pouvait contenir six paires de pigeons et quoiqu'ils couvassent aussi vite que les pigeons de mes voisins, je n'en avais jamais que six paires ; les vieux et les forts chassaient les jeunes et les faibles, et les obligeaient de chercher ailleurs un logis. A la fin, j'ajoutai, à mon pigeonnier, une cage supplémentaire où douze paires nouvelles pouvaient s'installer ; les cases furent bientôt remplies par l'excédant de ma première volière, ou par des pigeons du voisinage. J'imagine qu'il en serait de même si l'on bâtissait ici une nouvelle église.

Votre âge n'est pas assez avancé pour être une objection, surtout en considérant la vigueur de votre constitution. Quant à la petite vérole, si elle venait ici, vous pourriez vous faire inoculer avec toutes chances favorables, et je crois que cette affection est plus bénigne ici qu'au nord. Pour ce qui est de la politesse de Philadelphie, et de la rusticité que vous vous supposez, ce sont là de purs compliments, et votre défiance de vous-même n'a pas le moindre fondement.

Mes humbles respects, je vous prie, à vos frères du Commencement. J'espère qu'ils vous conseilleront ce qui est le bien général, et je pense, alors, qu'ils vous conseilleront de vous établir ici. Offrez, je vous prie, mes respects et mes services à mistriss Johnson et à votre fils.

Je suis, cher Monsieur, votre obligé, affectionné, et humble serviteur, B. F.

A JARED ELIOT.

De l'amour des louanges.

Philadelphie, 12 septembre 1751.

.... Ce que vous dites de l'amour des louanges est très-vrai ; cet amour règne plus ou moins en chaque cœur, quoique en général nous soyons hypocrites en ce point ; nous faisons fi de la louange, la délicatesse et la modestie de nos oreilles est blessée de ce bruit qu'un ancien appelle *la plus douce espèce de musique*. Mais cette hypocrisie n'est rien qu'un sacrifice fait à l'orgueil ou à l'envie d'autrui, deux vices que selon moi il vaudrait mieux mortifier. C'est le même sacrifice que nous faisons quand nous oublions de *nous louer nous-mêmes*, ce à quoi nous inclinons naturellement, et je suppose que jadis c'était là mode, autrement Virgile, ce poëte courtisan, n'aurait pas mis dans la bouche de son héros, un langage qui aujourd'hui nous semble d'une extrême inconvenance :

Sum pius Æneas,
.... fama super æthera notus[1].

Un Romain, j'oublie son nom, faisant son éloge, se justifiait en disant : *Tout homme libre a le droit de dire ce qu'il pense de lui-même aussi bien que des autres.* Que cela soit un penchant naturel, on le voit chez les enfants, qui tous disent franchement : *Je suis un bon garçon ; ne suis-je pas une bonne fille ?* et autres choses semblables, jusqu'à ce

1. Je suis le pieux Énée, dont la gloire atteint jusqu'aux cieux.

qu'on les ait grondés, en leur répétant que *leur trompette est mort*, et *qu'il est inconvenant de sonner sa propre louange*, etc., mais *naturam expellas furcâ, tamen usque recurret*[1]. On leur défend de se louer eux-mêmes, en échange ils apprennent à critiquer les autres, ce qui n'est qu'un moyen détourné de se louer soi-même; car, condamner la conduite d'autrui en un point particulier, cela équivaut à dire : *Je suis si honnête, si bon, si prudent, que jamais je ne ferai ou n'approuverai telle action*. Je crois que la source générale de la critique et de la médisance vient moins d'une malveillance pour autrui, que de cette tendresse que nous avons pour nous-mêmes, et je voudrais qu'on n'eût pas appris aux hommes à barrer ainsi un courant naturel, au grand dommage des terres de leurs voisins.

Si nous pouvions dire franchement le bien que nous pensons de nous-mêmes, il y aurait encore à cela un grand avantage. Quand nous aurions tort, il se trouverait aisément quelqu'un pour nous redresser. Mais aujourd'hui nous cachons avec tant de soin la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, l'erreur de notre vanité, que nous l'emportons avec nous jusqu'à la tombe ; offre-t-on une médecine à l'homme qui paraît en parfaite santé ? En outre, le privilége de raconter librement nos bonnes actions, pourrait nous encourager à en faire, afin de pouvoir en parler sans craindre une juste contradiction, ou une accusation de mensonge, tandis qu'aujourd'hui, où il ne nous est pas permis de mentionner nos bonnes actions, et où il est douteux que les autres y fassent attention, nous ne sommes, peut-être, que trop indifférents en ce point. Ainsi donc, à tout prendre, je souhaiterais que la vieille coutume de se louer soi-même revînt un jour à la mode, comme font toutes les vieilles modes. Mais ce jour, je crains que nous ne le voyions pas, si bien qu'en attendant, il faut nous

1. Chassez le naturel, il revient au galop.

contenter du peu d'éloges que nous pouvons obtenir les uns des autres. Et, pour m'excuser de l'ennui que vous cause ce long bavardage, je vous dirai que j'ai pour vous la plus sincère estime, et que je vous considère comme un homme d'esprit et un homme de bien, deux qualités qui, réunies ensemble, font le bon membre de la société.

A EDWARD ET JANE MECOM.

Mort de sa mère.

Philadelphie, 21 mai 1752.

Cher frère, chère sœur,

J'ai reçu votre lettre et la triste nouvelle de la mort de notre chère et bonne mère. Je vous remercie des soins continuels que vous lui avez donnés dans sa vieillesse et dans sa maladie. L'éloignement où nous vivons nous a empêchés d'être auprès d'elle; mais vous nous avez tous remplacés. Elle a vécu une longue et bonne vie, et elle est heureuse[1].

1. On s'étonnera peut-être de la brièveté de cette lettre; mais Franklin était une de ces âmes qui renferment leur douleur en elles-mêmes, et qui se résignent sous la main de Dieu. Une autre lettre à sa sœur nous fera pénétrer dans son cœur.

« Plus longtemps nous vivons et plus nous sommes exposés à ces coups de la Providence; mais quoique nous les considérions de cette façon, et que nous sachions qu'il est de notre devoir de nous soumettre à la divine volonté, cependant, lorsque c'est notre tour de supporter ce que des millions d'hommes ont supporté avant nous, ce que des millions d'hommes supporteront après nous, il nous semble que notre sort est plus rude que celui des autres. Des consolations, quelque doucement qu'elles soient offertes, nous soulagent rarement. Il faut que les douleurs naturelles aient leurs cours, et le temps est notre meilleur consolateur. Je l'ai éprouvé. »

A PIERRE COLLINSON [1].

Pauvreté et oisiveté. — Difficulté de civiliser les Indiens. Condition et caractère des Allemands en Pensylvanie.

Philadelphie, 9 mai 1753.

Monsieur,

Je vous remercie pour les bonnes et judicieuses remarques que vous avez faites sur mon petit écrit. J'ai souvent observé avec étonnement le défaut des pauvres ouvriers anglais que vous me signalez, et je reconnais qu'il n'est que trop commun. Quand ils viennent ici, où le travail est bien mieux payé qu'en Angleterre, il semble que leur activité diminue en proportion de leur salaire. Il n'en est pas de même chez les ouvriers allemands; ils gardent l'activité et la frugalité qu'ils ont apportées, et comme ils reçoivent de meilleurs salaires, l'économie les enrichit

1. C'était un des correspondants de Franklin à Londres. « C'est, écrit Franklin en 1751, un très-digne homme, très-bienveillant, grand amateur de botanique et d'histoire naturelle, et passionné pour les améliorations agricoles. » Ce fut lui qui envoya, en Amérique, la première machine électrique qu'on y ait vue. Il mourut le 11 août 1768.

Franklin en a fait l'éloge dans une lettre écrite vers 1768, et qui trouvera ici sa place.

A MICHEL COLLINSON

« Cher Monsieur,

« J'aprends qu'on donnera au public des mémoires sur le cher ami qui nous a quittés, M. Pierre Collinson; j'approuve ce dessein. La vie des hommes de bien est un exemple, et stimule souvent les belles âmes à une imitation bienfaisante pour l'humanité, honorable pour l'individu. Peut-être ne connaissez-vous pas certaines preuves de son zèle et de son dévouement à la science que j'ai été à même d'observer; aussi je prends la liberté de vous informer qu'en 1730, lorsqu'on établit à Philadelphie une bibliothèque par souscription, M. Collinson encouragea cette entreprise en lui faisant des cadeaux considérables, et en lui procurant

tous. Quand je considère que les Anglais sont fils des Saxons, qu'ils vivent dans un climat sensiblement pareil, et qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse créer cette différence, je suis tenté d'en accuser les institutions. Je me suis quelquefois demandé si *en forçant le riche à soutenir le pauvre*, les lois d'Angleterre n'avaient pas donné au pauvre un secours qui affaiblit singulièrement chez lui le soin de pourvoir aux besoins de sa vieillesse.

On a remarqué qu'en Europe, sur le continent, les pau-

les dons de ses amis. La bibliothèque avait chaque année une somme importante pour acheter des livres, elle avait besoin d'avoir à Londres un ami judicieux qui fît là-bas ses affaires; M. Collinson entreprit volontiers et gracieusement de nous rendre ce service. Durant plus de trente années il nous a aidés à choisir des livres, il a pris sur lui tout l'ennui de les rassembler et de les expédier, sans jamais demander ni accepter aucune indemnité de ses peines. Le succès de cette bibliothèque (succès dû en grande partie à son concours et à ses bons avis) a encouragé d'autres villes à en établir sur le même plan. On suppose que dans les différentes colonies, il en existe à présent plus de trente, qui ont grandement contribué à répandre des connaissances usuelles dans cette partie du monde; les livres que M. Collinson nous recommandait étaient en effet tous des livres de science usuelle, et le catalogue de notre première bibliothèque a été respecté et suivi par les bibliothèques qu'on a établies plus tard.

« En même temps, M. Collinson transmettait au directeur de la bibliothèque les premières nouvelles de tous les progrès que l'agriculture et les arts faisaient en Europe, il nous informait également de toutes les découvertes scientifiques. Parmi ces découvertes, il nous envoya, en 1745, un récit des nouvelles expériences qu'on faisait en Allemagne sur l'électricité, il y joignit un tube de verre et quelques indications sur la façon d'en user pour répéter ces expériences. C'est la première nouvelle que j'aie eu de ce fait curieux, que plus tard j'ai étudié avec quelque soin, encouragé par l'accueil amical que M. Collinson fit aux lettres que je lui écrivis à ce sujet. Recevez, je vous prie, ce petit hommage que je rends à une mémoire pour laquelle j'aurai toujours le plus profond respect, et croyez-moi avec une sincère estime, cher Monsieur, votre très-humble serviteur.

« B. F. »

vres des pays protestants étaient généralement plus industrieux que ceux des pays papistes. Cela ne tiendrait-il pas à ce que, chez les catholiques, un plus grand nombre de fondations charitables rendrait le pauvre moins prévoyant? Soulager la misère de nos frères, c'est concourir à l'œuvre de Dieu, c'est chose divine ; mais si nous donnons des encouragements à la paresse, et des secours à la folie, ne combattons-nous pas contre l'ordre de Dieu et de la nature, qui peut-être a établi le besoin et la misère, comme la punition, le préservatif et la conséquence nécessaire de l'oisiveté et du désordre? Quand on essaye de corriger les plans de la Providence, et d'intervenir dans le gouvernement du monde, il faut être fort circonspect, si l'on ne veut faire plus de mal que de bien. Dans la Nouvelle-Angleterre, on crut un jour que les merles étaient inutiles, et qu'ils nuisaient au grain. On s'efforça de les détruire. Les merles diminuèrent, mais une espèce de ver qui mangeait l'herbe, et que détruisaient les merles, s'accrut prodigieusement ; et alors les habitants qui perdaient plus en foin qu'ils ne gagnaient en grain, se prirent à regretter leurs merles.

Il y a quelques années, nous avions ici un Tartare de Transylvanie qui avait beaucoup voyagé en Orient ; il était venu chez nous pour voir l'Occident, il comptait rentrer chez lui par l'Amérique espagnole, la Chine, etc. Il me demanda un jour pour quelle raison tant de peuples nombreux, tels que les Tartares en Europe et en Asie, les Indiens en Amérique, les Nègres en Afrique, continuaient à mener une vie errante et insouciante, refusant de vivre dans les villes, et de cultiver les arts que pratiquent les nations civilisées? Tandis que je cherchais quelle réponse je pourrais lui faire, il me dit dans son mauvais anglais : « Dieu faire l'homme pour paradis ; Dieu faire l'homme pour vivre oisif. L'homme mettre Dieu en colère ; Dieu chasser l'homme du paradis, et lui commander de travailler. L'homme ne pas aimer travailler ; lui, vouloir retourner

en paradis, vouloir vivre sans rien faire. Ainsi, tous les hommes aimer ne rien faire. »

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le grand ressort du travail, chez la plupart des hommes, c'est l'espoir de s'affranchir un jour de la peine et du souci; c'est encore la crainte de la misère. Pour ceux qui ont été élevés dans une élégante abondance, les secours donnés au pauvre peuvent paraître misérables; mais pour ceux qui n'ont guère trouvé mieux dans la vie, ces secours peuvent sembler bons et suffisants. Le pauvre n'a donc rien à craindre de pis que sa position présente, et guère mieux à espérer que ce que donne la paroisse. La difficulté d'obtenir cette pitance, tant qu'il est capable de travailler, ou l'idée de honte qu'il y attache, voilà le seul motif qui l'engage à travailler; voilà pourquoi il ne travaille que de façon à vivre de *la main à la bouche*[1].

Le peu de succès de tous nos efforts pour civiliser nos Indiens d'Amérique, fait bien voir combien notre nature penche vers une vie facile, exempte de peines et de soucis. De la façon dont vivent nos Indiens, ils satisfont presque tous leurs besoins avec quelques fruits que la terre produit sans culture. Ils travaillent très-peu, si même on peut appeler travail la chasse et la pêche, en un pays où gibier et poissons sont si abondants. Ils nous visitent souvent, ils voient les avantages que nous procurent les arts, les sciences, une société compacte. Ils ne manquent pas d'intelligence naturelle. Et cependant, jamais ils n'ont montré la moindre inclination pour changer leur manière de vivre, ou apprendre aucun de nos arts. Qu'un enfant indien soit élevé parmi nous, qu'il apprenne notre langage, qu'il s'habitue à nos usages, il suffira d'une visite à ses parents, d'une course indienne avec eux, pour qu'il ne veuille jamais revenir parmi nous. Et

1. Nous disons : *au jour le jour.*

que cela leur soit naturel, non pas seulement comme Indiens, mais comme hommes, on en a facilement la preuve. Lorsque des blancs, de l'un ou de l'autre sexe, sont pris par les Indiens et vivent quelque temps avec eux, en vain leurs amis les rachètent, et les traitent avec toute la tendresse imaginable pour les décider à rester parmi les Anglais, ils sont bientôt dégoûtés de notre manière de vivre, des soins et des peines nécessaires pour subsister ; à la première occasion ils s'échappent pour retourner dans les bois, et il est impossible de les en faire revenir. On m'a parlé d'un blanc qu'on avait ainsi ramené chez les siens pour y jouir d'une belle fortune ; il trouva que pour l'administrer il fallait trop de soins, la laissa à un frère cadet, et ne garda pour lui qu'un fusil et une couverture, avec quoi il reprit le chemin du désert.

Je suis donc enclin à supposer que les sociétés établies, qui vivent de travail et d'art, doivent leur condition non pas au choix, mais à la nécessité. Des peuplades, poussées par la guerre hors du territoire où elles chassaient, empêchées par la mer ou par d'autres nations d'obtenir des terres nouvelles où chasser, ont été refoulées dans quelque lieu étroit, où elles ne pouvaient se nourrir qu'en travaillant. Quoi qu'il en soit, les choses sont aujourd'hui en tel état, que la prévoyance et l'industrie sont nécessaires à notre bien-être. Il nous faut donc leur donner tous les encouragements que nous pouvons inventer ; il ne faut supprimer aucun motif de travail. Ce n'est pas en maintenant les pauvres dans l'oisiveté qu'il nous les faut secourir, mais en les employant à quelque travail proportionné à leurs forces. C'est ainsi, me dit-on, qu'on agit en Angleterre, où l'on bâtit des *work houses*[1] à cet effet. Si ces mesures étaient générales, je crois que le pauvre deviendrait plus prévoyant, et qu'il travaillerai-

1. *Maisons de travail.*

volontiers, afin d'amasser pour les mauvais jours, plutôt que de courir le risque d'être obligé de travailler suivant le bon plaisir des autres, pour n'obtenir que du pain, et cela en étant enfermé.

Un traité fait il y a quelques années entre quelques-unes de nos colonies et les sauvages des Six-Nations, nous donne un curieux exemple du peu de prix que les Indiens attachent à ce que nous estimons si haut, sous le nom d'éducation. Quand tout eut été réglé à la satisfaction commune, et qu'il ne resta plus rien à faire qu'un mutuel échange de civilités, les commissaires anglais dirent aux Indiens qu'il y avait en Angleterre un collége pour l'instruction de la jeunesse, où l'on enseignait divers langages, les arts et les sciences. Ils ajoutèrent qu'il y avait une fondation particulière en faveur des Indiens, et qu'on y élèverait gratuitement ceux de leurs enfants qui voudraient profiter de ce bienfait. Si donc les Indiens acceptaient l'offre qu'on leur faisait, les Anglais emmèneraient une demi-douzaine de leurs plus brillants jeunes gens, et les élèveraient de la meilleure façon. Après s'être consultés, les Indiens répondirent qu'ils se rappelaient que, naguère, quelques-uns de leurs enfants avaient été élevés dans ce collége, mais qu'on avait remarqué que, longtemps après leur retour chez leurs parents, *ils n'avaient été absolument bons à rien*, ne sachant ni tuer le daim, ni attraper le castor, ni surprendre l'ennemi. Néanmoins, ajoutèrent-ils, ils regardaient la proposition comme une marque du bon vouloir que les Anglais portaient aux nations indiennes, et entendaient la payer de retour. Si donc messieurs les Anglais voulaient envoyer à Onondago une douzaine ou deux de leurs enfants, le Grand-Conseil prendrait soin de leur éducation, les élèverait vraiment de la meilleure façon, et en ferait des hommes.

Je suis tout à fait de votre avis : des mesures de grande prudence sont nécessaires avec les Allemands. Je crains

que, par leur faute, ou par la nôtre, il ne naisse un jour de grands désordres parmi nous. Les Allemands qui viennent ici, sont généralement les plus stupides de leur nation, et comme l'ignorance est souvent accompagnée de crédulité quand la fraude l'égare, ou de soupçon quand l'honnêteté veut la remettre dans le droit chemin, comme, en outre, peu d'Anglais savent l'allemand, et qu'ils ne peuvent s'adresser aux émigrants, ni dans la presse, ni dans la chaire, il est à peu près impossible de guérir ces derniers de leurs préjugés. Le clergé a peu d'influence sur un peuple qui semble prendre plaisir à insulter et maltraiter ses pasteurs à la moindre occasion. N'étant pas habitués à la liberté, les allemands ne savent pas en user avec modération. Kolben nous dit que les jeunes Hottentots ne sont pas regardés comme des hommes, jusqu'à ce qu'ils aient prouvé leur virilité, en *battant leur mère;* il en est de même des Allemands; il semble qu'ils ne se croient pas libres, s'ils ne mettent leur liberté à maltraiter et insulter leurs maîtres. Ainsi l'Église n'est pas pour eux une barrière; toutefois, en ce moment, ils montrent assez de soumission au gouvernement civil; je souhaite que cela continue. Je me rappelle le temps où ils refusaient modestement de se mêler de nos élections, maintenant ils viennent par volées, et emportent tout, excepté dans un ou deux comités.

Parmi leurs enfants, il en est peu qui sachent l'anglais. Ils importent beaucoup de livres d'Allemagne, et des six imprimeries de la province, deux sont entièrement allemandes, deux sont moitié allemandes, moitié anglaises, il n'y en a que deux qui sont purement anglaises. Ils ont un journal allemand, et un à moitié allemand. Les annonces qui s'adressent à tout le monde sont maintenant imprimées en allemand et en anglais. Les noms des rues sont en deux langues, et dans quelques endroits en allemand seulement. Ils ont commencé depuis peu de temps à dresser tous les contrats dans leur langue; ces contrats sont reçus dans nos

cours de justice (ce qui selon moi ne devrait pas être), et les procès allemands s'accroissent tellement, qu'il y a un besoin continuel d'interprètes. Encore quelques années et je suppose que dans notre assemblée, il sera nécessaire de traduire à la moitié de nos législateurs ce qu'aura dit l'autre moitié.

Bref, à moins que le flot de cette émigration ne soit dirigé sur d'autres colonies, comme vous le proposez fort judicieusement, les Allemands nous seront bientôt tellement supérieurs en nombre, que, malgré tous les avantages que nous possédons, nous ne serons pas en état de garder notre langue, et que notre gouvernement même deviendra précaire. Les Français, qui épient tous les avantages, établissent en ce moment des Allemands derrière nous, dans le pays d'Illinois. Par le moyen de ces Allemands, ils pourront un jour s'entendre avec les nôtres, et déjà, dans la dernière guerre, les Allemands ont montré des dispositions qui ne nous présagent rien de bon. Lorsque les Anglais, qui n'étaient point des Quakers[1], s'alarmèrent du danger d'un pays sans défense, s'associèrent unanimement, et, dans la Pensylvanie et les Bas-Comtés[2], levèrent, armèrent, et disciplinèrent près de dix mille hommes, les Allemands, à l'exception d'un petit nombre, refusèrent d'entrer dans l'association, disant, et même imprimant, que s'ils restaient tranquilles, les Français, dans le cas où ils s'empareraient du pays, ne les molesteraient pas. En même temps ils injuriaient les Philadelphiens qui armaient des corsaires, et représentaient la peine, le risque et la dépense de défendre la province comme un inconvénient plus grand que celui même d'un changement de gouvernement.

Cependant je ne refuse pas d'admettre les Allemands

1. Les *Quakers* de Pensylvanie avaient refusé de prendre les armes, par scrupule religieux.

2. Ce qu'on nomme le Delaware.

dans nos colonies. Tout ce qui me semble nécessaire, c'est de les distribuer plus également, de les mêler aux Anglais, d'établir des écoles anglaises, là où ils sont trop entre eux. C'est enfin de prendre quelque soin pour empêcher les pratiques de quelques armateurs qui vident les prisons allemandes pour compléter le nombre de leurs passagers. Je le répète, je ne suis point opposé à l'admission des Allemands, car ils ont leurs vertus. Leur travail et leur économie sont exemplaires. Ce sont d'excellents agriculteurs, et ils contribuent beaucoup au progrès du pays[1].

Je prie Dieu de garder longtemps à la Grande-Bretagne les lois, les mœurs, les libertés, la religion anglaises. Malgré les plaintes journalières de vos papiers publics sur la corruption et la dégradation du peuple, je sais qu'il reste encorè parmi vous beaucoup de vertu, et j'espère que la constitution n'est pas aussi près de se dissoudre que certaines gens semblent le craindre. Je ne crois pas qu'en général, vous soyez devenus esclaves de nos vices, au point d'attirer la *justice* dont parle Milton, lorsqu'il dit[2]....

1. L'avenir a donné tort aux craintes de Franklin. Les Allemands de Pensylvanie sont devenus Américains de langue et de cœur, et les États de l'Ouest, qui ont reçu et qui reçoivent d'immenses émigrations allemandes, ne sont ni les moins florissants, ni les moins patriotes.

2. La lettre finit ici, dans la copie qu'on a retrouvée. Les vers de Milton qui terminaient la lettre sont probablement ceux-ci :

« Quelquefois les nations déclinent si loin de la vertu, qui est raison, que ce n'est point un crime, mais la *justice*, jointe à quelque fatal anathème, qui les prive de leur liberté extérieure ; leur liberté intérieure elles l'ont déjà perdue. » (*Paradis perdu*, XII, 97.)

A GEORGES WHITEFIELD[1].

De la Charité, de la Foi et des Œuvres. Exemple du Christ.

Philadelphie, 6 juin 1753.

Monsieur,

J'ai reçu votre bonne lettre du 2 courant, je suis charmé d'apprendre que vos forces reviennent; j'espère que vous irez de mieux en mieux jusqu'à ce que vous retrouviez votre santé et votre solidité premières. Dites-moi si vous usez encore des bains froids, et quel en est l'effet.

Quant aux bons offices dont vous parlez, j'aurais voulu qu'ils vous fussent plus utiles. S'ils vous ont profité, le seul remercîment que je désire, c'est que vous soyez également prêt à rendre service à toute personne qui aura besoin de votre secours; aidons-nous à la ronde, tous les hommes ne font qu'une famille.

Pour moi, quand j'oblige les autres, il ne me semble pas que je fasse une générosité, je crois payer une dette. Dans mes voyages, et depuis mon établissement ici, j'ai éprouvé la bienveillance de personnes, que je n'aurai jamais occasion de payer de retour; j'ai reçu des grâces innombrables de Dieu, qui est infiniment trop au-dessus de nous, pour que nos services lui soient de quelque prix. Le bien que m'ont fait quelques hommes, je ne peux le rendre qu'à leurs semblables, je ne puis témoigner à Dieu ma reconnaissance, qu'en étant toujours prêt à aider ses enfants, mes frères. Car je ne crois pas que des actions de grâce, et des compliments, répétés chaque semaine, puissent nous acquitter de nos véritables obligations les uns

1. Voy. *Mémoires*, p. 200 et suiv.

envers les autres; moins encore peuvent-ils nous acquitter auprès de notre Créateur. L'idée que je me fais des bonnes œuvres vous montrera que je suis loin d'attendre qu'elles me méritent le ciel. Par le ciel nous entendons un état de bonheur, infini en degré, éternel en durée. Je ne puis rien faire qui mérite une telle récompense. L'homme qui, pour un verre d'eau donné à celui qui a soif, attendrait d'être payé en retour avec une bonne plantation, serait modeste dans son espérance, auprès de ceux qui pensent mériter le ciel pour le peu de bien qu'ils font sur la terre. Les plaisirs mêmes dont nous jouissons dans ce monde, plaisirs mêlés, imparfaits, viennent de la bonté de Dieu, plutôt que de notre mérite; combien plus encore le bonheur du ciel! Pour moi, je n'ai ni la vanité de croire que je le mérite, ni la folie de l'espérer, ni l'ambition de le désirer; je me contente de me soumettre à la volonté et à la disposition de ce Dieu qui m'a fait, qui m'a conservé jusqu'à présent, qui m'a béni; sa bonté paternelle m'assure qu'il ne me rendra jamais misérable, et que les afflictions même, que je puis éprouver, seront pour mon bien.

La foi, dont vous parlez, a certainement son utilité dans le monde. Je ne désire pas la voir diminuer, et je ne voudrais rien faire pour l'affaiblir chez personne. Mais je désirerais qu'elle produisît plus de bonnes œuvres que je n'en vois d'ordinaire, j'entends des bonnes œuvres réelles: œuvres de bienveillance, de charité, de pitié, d'esprit public, et non pas observation du sabbat, lecture ou audition de sermons, cérémonies d'église, longues prières, remplies de flatteries et de compliments que dédaignerait un sage, et qui bien moins encore peuvent plaire à la divinité. Le culte de Dieu est un devoir; lire et entendre des sermons peut être chose utile, mais se borner à écouter et à prier, comme font trop de gens, c'est ressembler à un arbre qui s'estimerait utile, parce qu'on l'arrose, et qu'il pousse des feuilles, quoiqu'il ne donne jamais de fruits.

Votre grand Maître estimait beaucoup moins ces apparences et ces professions extérieures, que ne le font aujourd'hui ses disciples. Il préférait ceux qui *exécutent* la parole à ceux qui se contentent de *l'entendre.* Le fils qui, en apparence, refusait d'obéir à son père, et qui cependant exécutait ses commandements, lui était plus agréable que le fils qui faisait parade de son obéissance et qui oubliait d'agir. Il préférait l'hérétique, mais charitable Samaritain, au prêtre orthodoxe, au Lévite sanctifié, à qui manquait la charité ! Il a déclaré qu'au dernier jour, ceux-là seront acceptés, n'eussent-ils jamais connu son nom, qui ont donné à manger aux affamés, à boire à ceux qui ont soif, des habits à ceux qui sont nus, un asile à l'étranger, des secours aux malades, tandis que ceux qui crient : Seigneur ! Seigneur ! qui s'estiment par leur foi, fût-elle assez grande pour faire des miracles, mais qui négligent les bonnes œuvres, seront rejetés. Il annonçait qu'il venait pour appeler, non pas les justes, mais les pécheurs au repentir, ce qui suppose chez lui l'opinion modeste qu'il y avait de son temps des hommes assez vertueux pour n'avoir pas besoin d'écouter même le Christ, afin de s'améliorer; mais aujourd'hui il n'est si chétif pasteur qui ne pense que le devoir de tout homme qui vit dans la paroisse, est de se mettre à l'ombre de son petit ministère, et que quiconque néglige de le faire offense Dieu.

A gens de telle sorte, je souhaite un peu plus d'humilité, et à vous, santé et bonheur, car je suis votre ami et serviteur,

B. F.

A MISS CATHERINE RAY, A BLOCK-ISLAND.

Philadelphie, 4 mars 1755.

Chère Katy,

Votre bonne lettre du 20 janvier ne fait que d'arriver en mes mains, je saisis la première occasion d'y répondre. J'ai grand plaisir à apprendre que, le jour même, vous êtes arrivée saine et sauve à la maison, Je trouvais que c'était trop remettre au hasard, quand je vous ai vu prendre la mer dans ce petit esquif, ballotté par la vague. Mais la cause était forte et juste, un pauvre père malade. Resté sur la grève, je vous ai suivi des yeux, jusqu'à ce qu'il ne m'ait plus été possible de vous distinguer, même avec une longue-vue ; je suis alors retourné me joindre aux prières de votre sœur pour votre heureux passage. Vers le soir, tout le monde a été d'accord que vous deviez être arrivée, ayant un vent favorable ; cela m'a rendu ma gaieté, car j'étais vraiment inquiet de vous.

J'ai quitté la Nouvelle-Angleterre lentement, et avec grand regret. Durant trois ou quatre semaines, de petits voyages, des petites visites le long de la route, ont montré combien il me coûtait de quitter le pays où je suis né, où j'ai passé mes premiers et mes plus heureux jours, où je viens de recevoir tant de marques de bonté et de bienveillance, un accueil si tendre et si affectueux. J'avais presque oublié que j'avais un *foyer*, je ne m'en suis souvenu qu'à moitié chemin, après avoir quitté, un à un, tous mes amis de la Nouvelle-Angleterre, et lorsque je me suis trouvé sur les frontières du Connecticut, au milieu d'étrangers. Alors, comme un vieillard, qui, ayant enterré tout ce qu'il aimait dans ce monde, commence à penser au ciel, je me suis mis à songer à mon foyer, et à soupirer après lui. Plus j'approchais et plus l'attraction devenait forte. Mon

ardeur et ma célérité croissaient avec mon impatience. Je courais, et j'ai tant forcé la marche qu'un petit nombre de journées m'a ramené à ma maison, dans les bras de ma bonne vieille femme, et de mes enfants ; c'est là que, grâce à Dieu, je reste à présent, bien portant et heureux.

Les gens sujets à l'*hypocondrie* se plaignent du vent du *Nord-Est*, qui, disent-ils, augmente leur maladie. Mais depuis que vous m'avez promis de m'envoyer des baisers par ce vent-là, et que je vous sais aussi bonne que votre parole, je trouve que ce vent est le plus agréable du monde, il me met de la plus belle humeur. Je vous écris durant un orage de neige, qui souffle du Nord-Est ; c'est le plus violent que nous ayons eu cet hiver. Vos faveurs m'arrivent mêlées à ces flocons de neige, aussi purs que votre innocence virginale, aussi blancs que votre sein charmant, et.... aussi froids. Mais qu'il s'échauffe un jour pour quelque digne jeune homme, et que Dieu vous bénisse tous deux, en vous donnant tous les bonheurs.

.... Croyez-moi, chère fille, votre affectionné et fidèle ami, et votre humble serviteur,

B. F.

A LA MÊME.

Philadelphie, 11 septembre 1755.

A dieu les affaires, au moins pour une heure ; laissez-moi bavarder un peu avec ma Katy.

Chère fille, j'ai là devant moi trois de vos lettres, 3 mars, 30 mars, 1er mai. La première, je l'ai reçue au moment de partir pour un long voyage ; les deux autres sont venues pendant mon absence, qui a duré près de six semaines. Depuis mon retour, des affaires publiques de

différentes espèces m'ont tellement pris mon temps, qu'il m'a été impossible de tenir à jour mes correspondances privées, même celles qui me procurent le plus grand plaisir.

Dans votre dernière lettre, vous me demandez comment je me porte, ce que je fais, si tout le monde m'aime encore, et comment je m'y prends pour qu'il en soit ainsi.

A la première question, je puis répondre, que, grâce à Dieu, je ne me souviens pas de m'être jamais mieux porté. Je goûte encore tous les plaisirs de la vie qu'un homme modéré peut désirer raisonnablement, et j'ai le bonheur de les avoir tous à ma portée. Cette heureuse situation durera aussi longtemps qu'il plaira à Dieu; il sait ce qui est bon pour ses créatures, et j'espère que s'il juge à propos de m'envoyer quelque changement, moins agréable, il me donnera la force de le supporter avec patience et respectueuse soumission.

Quant à la seconde question, j'avoue (mais ne soyez pas jalouse) qu'il y a plus de gens que jamais pour m'aimer, car, depuis que je ne vous ai vue, j'ai été à même de rendre quelques services au pays et à l'armée; tous deux m'ont remercié et loué, tous deux disent qu'ils m'aiment. Ils le disent, comme vous faisiez; si je leur demandais quelque faveur, peut-être seraient-ils aussi prompts à me refuser, si bien que je ne trouve pas avantage réel à être aimé; mais cela me plait.

Il y a quatre mois que je n'ai reçu de vous une seule ligne, mais je ne me fâcherai pas, c'est ma faute. Je vous dois trois ou quatre lettres, et comme je ne vous paye pas, vous n'avez plus confiance en moi, vous n'avez pas tort. Mais, croyez-moi, je suis honnête, et si je ne vous fais jamais de retours suffisants, vous verrez comme je tiens bien les comptes. Quand je vous écrirais par chaque courrier, pourrais-je vous payer de retour? Le plaisir que me donne une de vos lettres est plus grand que celui que deux des

miennes peuvent vous apporter. Tout contribue à augmenter mon plaisir : les petites nouvelles, les histoires de vos amis, les portraits naturels que vous faites des personnes, vos justes observations, la façon aisée, familière, avec laquelle vous exprimez toute chose; tout cela me rappelle ces heures et ces milles, durant lesquelles nous causions si agréablement, bien que ce fût en voyage, en hiver, sur une mauvaise route, et par une pluie qui nous mouillait jusqu'aux os.

J'ai grande envie de savoir si vous êtes restée dans votre monastère[1], ou si vous êtes rentrée dans le monde pour y faire vos ravages; comment vont les dames Ward; y en a-t-il qui sont mariées, ou près de l'être; que devient M. B. et M. L., et quel est l'état de votre cœur en ce moment? Mais cela, peut-être, je ne dois point le savoir, et par conséquent je ne vous conjurerai pas, comme vous dites que je fais quelquefois. Si je pouvais vous conjurer, ce serait pour savoir qu'elle est la *plus bizarre question sur moi qu'on ait jamais imaginée*, et qu'une dame, me ditesvous, vient de vous adresser.

J'approuve vos résolutions prudentes sur l'article des faveurs qu'il convient d'accorder aux amoureux. Mais, si je vous faisais la cour, j'aurais de la peine à approuver cette conduite. J'aurais même assez de malice pour vous dire que vous en savez trop, et pour vous raconter la vieille histoire de la Fille et du Meunier. Je vous envoie ci-inclus les chansons que vous demandez, et votre lettre espagnole avec la traduction. J'honore cet honnête Espagnol parce qu'il vous aime. Cela montre la bonté de son goût et de son jugement. Mais il vous faut l'oublier, et faire le bonheur de quelque jeune et digne Anglais.

Vous avez filé un long fil, cinq milles et vingt deux yards. Il irait de Block-Island ici. Je voudrais en tenir

1. Block-Island.

un bout pour vous tirer à moi. Mais vous le casseriez plutôt que de venir. Les cordes de l'amour et de l'amitié sont plus longues et plus fortes; au temps passé elles m'ont tiré de plus loin et ramené d'Angleterre à Philadelphie. J'imagine qu'une corde de cette espèce vous tirera quelque jour de votre île.

Votre envoi m'a fait le plus grand plaisir. Les Irlandais qui l'ont vu disent que c'est la bonne espèce ; nous n'avons rien de pareil ici. Les fromages, un surtout, étaient excellents. Tous nos amis en ont goûté, tous conviennent qu'ils sont supérieurs aux fromages anglais qu'ils ont jamais goûtés. Mistriss Franklin était très-fière qu'une jeune lady eût tant d'égards pour son vieux mari qu'elle lui envoyât un pareil cadeau. Nous parlons de vous chaque fois qu'on le met sur la table. Ma femme dit qu'elle est sûre que vous êtes une fille sensible, une excellente ménagère, et elle parle de vous léguer ma personne, mais je dois vous souhaiter un meilleur mari et j'espère que ma femme vivra ses cent ans ; car nous avons vieilli ensemble, et si elle a quelque défaut, j'y suis si bien habitué que je ne les vois pas, comme dit la chanson :

« Nous avons tous nos défauts, et ma Jane a les siens ; mais ils sont excessivement petits, et maintenant que j'y suis habitué, ils ressemblent si bien aux miens, que, mes chers amis, je ne le vois plus du tout[1]. »

En vérité je crois qu'elle n'a pas de défauts, et j'en pense autant de vous. Et puisqu'elle veut bien que je vous

1. Cette chanson est de Franklin, qui l'avait faite pour la Junte. Elle est caractéristique ; aussi la donnons-nous tout entière.

Jane, ma payse, chanson.

« Que les poëtes bavardent de leur Chloé et de leur Philis, je chante Jane, ma payse, ma femme depuis douze ans, aujour-

aime autant que vous voulez être aimée de moi, unissons-nous pour souhaiter à la vieille dame une longue et heureuse vie.

Croyez-moi, chère fille, etc..

B. F.

P. S. — Sally dit : « Papa, mes tendresses à miss Katy. » Si ce n'était chose déraisonnable, je vous prierais de m'écrire par chaque courrier, que vous receviez ou non de mes nouvelles. Quant à votre orthographe, ne vous laissez pas troubler par ces petites filles qui se permettent de rire. Elle est la meilleure du monde, car chaque lettre y est pour quelque chose.

d'hui encore la joie de ma vie. Heureux le jour où j'en ai fait ma femme.

« Je ne vous dirai rien de son visage, de sa tournure, de son air; je ne vous parlerai ni de flammes, ni de dards ; j'admire la beauté, mais je prise la vertu, qui à soixante-dix ans n'est pas fanée.

« Suis-je accablé d'ennui, Jane en prend une grande part, afin que le fardeau ne m'écrase pas; la bonne fortune vient-elle la joie de ma femme double le plaisir que je ressens.

« Elle me défend, même quand je suis à blâmer, c'est le plus sûr ami qui fût jamais donné ; son tendre cœur souffre pour tous les malheureux, et sa bonté attire sur nous les bénédictions du ciel.

« En santé, c'est une compagne charmante, gaie, engageante et franche; en maladie, c'est la plus soigneuse des gardes, et la plus tendre.

« C'est elle qui, dans ma maison, maintient la paix et le bon ordre, toujours soigneuse d'épargner ce que je gagne; et cependant elle dépense gaiement, et sourit aux amis que j'ai le plaisir de recevoir.

« Nous avons tous nos défauts, etc.

« M'offrit-on, en échange de ma Jane, la plus belle et la plus jeune des princesses, avec des millions dans sa bourse, je ne pourrais pas avoir une meilleure femme, j'en pourrais avoir une plus mauvaise; aussi je m'en tiens à ma Jane, ma vieille chérie. »

A WILLIAM PARSONS [1].

Défense des frontières.

Philadelphie, 15 décembre 1755.

Cher ami,

Nous avons reçu votre lettre du 13. Vous avez sans doute déjà les armes, les munitions, les couvertures, etc., qu'on vous a envoyées pour former un parti de tirailleurs. Servez-vous-en pour la défense de la ville, jusqu'à notre arrivée. Le capitaine Trump, d'Upper-Dublin, partira après-demain avec cinquante hommes, pour aller à votre secours. Ils emportent leurs provisions, et ne seront pas une charge pour vous. Ordre a été donné aux capitaines Aston et Wayne de marcher immédiatement avec leurs compagnies. Ils resteront deux ou trois mois sur votre frontière, jusqu'à ce qu'ils soient relevés par d'autres troupes.

Jeudi, M. Hamilton et moi, nous partirons pour vous visiter, et pour construire des *block-houses* aux endroits convenables. Trouvez-nous des officiers capables pour lever et commander des hommes à la solde de la province, car M. Hamilton ne connaît pas vos gens, et je n'ai personne à recommander. Il apportera quelques brevets en blanc. Je vous envoie, ci-inclus, trente livres pour acheter de la farine et de la viande aux pauvres fugitifs qui se réfugient près de vous. Bon courage et que Dieu vous guide. Vos amis ne vous abandonneront jamais. Je suis tout à vous.

B. F.

1. William Parsons était un des premiers membres de la Junte (*Mémoires*, p. 129). Il mourut en 1758.

A MISTRISS DÉBORAH FRANKLIN.

Gnadenhutten, 25 janvier 1756.

Ma chère enfant,

Il y a aujourd'hui huit jours que nous sommes arrivés ici. Je vous ai écrit à mon arrivée, et une fois depuis. Nous continuons tous à nous bien porter, grâce à Dieu. Le mauvais temps nous a retardés; mais notre fort est déjà en bonne condition de défense, et, de jour en jour, notre vie devient plus commode. On bâtira deux nouveaux forts, à droite et à gauche de celui-ci, à environ quinze milles de distance. J'espère qu'ils seront construits dans huit ou dix jours, et alors je me propose de mettre le cap sur ma maison.

Nous avons fêté votre bœuf rôti, et aujourd'hui nous attaquerons le veau rôti. Tout le monde convient qu'ils n'ont jamais eu leur pareil. Vos bourgeois, qui trouvent leur dîner tout cuit, ne savent pas ce que c'est qu'un bon repas. Nous le trouvons bien plus parfait quand la cuisine est à quatre-vingts milles de la salle à manger.

Les pommes ont été très-bien venues; elles font merveille après notre porc salé; nous n'avons pas encore les pâtés sous la main, mais je suppose que nous les trouverons dans l'envoi que nous attendons mardi de Bethleem; le sirop de capillaire est excellent, mais, comme personne de nous n'est encore enrhumé, nous n'avons fait qu'y goûter.

Quant à notre logement, nous couchons sur des lits de plumes faits de planches de sapin, dans de chaudes couvertures, et nous sommes beaucoup mieux que dans l'auberge où nous avons passé la nuit de notre première étape. La servante allait mettre dans nos lits des draps fort humides, nous l'avons priée de les *aérer*. Une demi-heure plus tard, elle

vint nous dire que les lits étaient prêts, et les draps bien *aérés*. Je me couche ; mais aussitôt je saute à bas du lit, les draps étaient froids comme la mort, et à moitié gelés. Elle les avait *aérés*, en les mettant au grand air, sur la haie. Je fus forcé de m'habiller avec ma capote et ma culotte de drap. Tout le reste du lit était horriblement sale.

Comme j'espère être bientôt avec vous et ma famille, et bavarder tout à notre aise, je n'ajoute plus qu'une chose, chère Déborah, c'est que je suis votre affectionné mari,

B. F.

A UN AMI.

Gnadenhutten, 25 janvier 1756.

Cher Monsieur,

Nous avons rejoint Hays le soir même du jour où nous vous avons quitté, et, en chemin, nous avons passé en revue la compagnie Craig. Une grande partie du lendemain matin s'est passée à changer les mauvaises armes contre de bonnes. La compagnie Wayne nous ayant ralliés nous avons rejoint le soir celle d'Uplinger ; là nous avons trouvé de bons quartiers. Samedi matin nous avons marché sur Gnadenhutten ; nous avons fait deux milles, mais la journée menaçant d'être tout à fait pluvieuse, les hommes étant sans capote, et beaucoup ne sachant pas préserver leurs armes de l'humidité, nous avons jugé à propos de faire volte-face, et de retourner à nos quartiers, où nos hommes ont pu se sécher et dormir chaudement. A marcher en avant ils seraient arrivés à Gnadenhutten trempés, et peut-être sans abri et sans moyen de se sécher. Au fait,

il plut toute la journée, et nous avons dû nous applaudir de nous être arrêtés.

Le lendemain, qui était dimanche, nous nous sommes mis en route, et sommes arrivés ici, vers les deux heures de l'après-midi. Avant cinq heures, nous avions entouré notre camp d'un bon parapet à l'épreuve du mousquet, et nous nous sommes fait un abri contre les injures de l'air avec les planches que, par mon ordre, on avait expédiées de Dunker's Mill. Le lundi, il y eut un épais brouillard qui dura tout le jour; le temps était si noir que nous n'avons pu chercher un endroit pour y bâtir, ni voir où l'on trouverait des matériaux. Mardi, nous pûmes nous reconnaître, choisir une place, et tracer notre fort sur le terrain. A trois heures de l'après-midi, tous les pieux étaient coupés, beaucoup amenés sur le terrain, le fossé creusé pour les y enfoncer de trois pieds, beaucoup déjà taillés en pointe et placés. Le lendemain, la pluie nous arrêta presque toute la journée. Jeudi, on reprit l'ouvrage, et avant la nuit nous étions parfaitement fermés; vendredi matin la palissade a été terminée, et à l'intérieur on a dressé une partie de la plate-forme, qui a été terminée le lendemain. Alors nous avons renvoyé les compagnies Foulke et Wetherhold, et nous avons expédié Hays pour chercher un convoi de provisions. Ce jour même, nous avons hissé notre drapeau, et fait une décharge générale de nos fusils qui étaient chargés depuis longtemps, et de nos deux coulevrines. Nous avons nommé la place *Fort Allen*, en l'honneur de notre vieil ami. Il a cent vingt-cinq pieds de long et cinquante de large; les pieux de la palissade ont un pied d'épaisseur, trois pieds en terre, douze pieds au dehors, et ils ont le bout pointu par en haut.

Voilà le récit de notre besogne, cette semaine; j'ai pensé qu'il pourrait vous faire plaisir. Foulke est parti bâtir un autre fort entre celui-ci et le fort Schuylkill, j'espère qu'il sera fini en huit ou dix jours, pour le retour

d'Hays. J'enverrai un autre détachement pour construire un autre fort à Surfass, et j'espère qu'il sera achevé en même temps que le premier; là je suppose finira ma campagne, si Dieu le veut, et j'aurai le plaisir de vous voir à mon retour.

Jé n'ai plus rien à vous dire, sinon que je suis avec grande estime et affection, etc., B. F.

A MISS E. HUBBARD.

Sur la mort de son frère John Franklin 1.

Philadelphie, 23 février 1756.

Je suis de cœur avec vous. Nous avons perdu un cher et précieux parent. Mais c'est la volonté de Dieu qu'on dépouille ce corps mortel, quand l'âme va entrer dans la véritable vie. La vie d'ici-bas n'est qu'un état embryonnaire, une préparation à l'existence. On n'est complétement né, qu'après la mort. Pourquoi donc nous désoler parce qu'un nouvel enfant est né parmi les immortels, un nouveau membre ajouté à leur heureuse société?

Nous sommes des esprits. La bonté, la bienveillance de Dieu nous prête un corps, aussi longtemps que cette enveloppe peut nous donner quelque plaisir, nous aider à acquérir des connaissances, ou à faire du bien à nos semblables. Quand ce corps devient impuissant à nous servir, nous cause de la peine au lieu de plaisir, est un embarras au lieu d'un secours et ne répond plus à l'objet

1. John Franklin venait de mourir à Boston, à l'âge de soixante-cinq ans. Il était le beau-père de miss Hubbard, ayant épousé en secondes noces la veuve d'un M. Hubbard.

pour lequel il nous fut donné, c'est une nouvelle marque de bonté et de bienveillance qu'il y ait un moyen de nous délivrer de cette dépouille. La mort est ce moyen. Nous-mêmes, en certain cas, nous choisissons par prudence une mort partielle. Nous nous faisons couper un membre mutilé qui nous fait souffrir et qui ne peut guérir. Celui qui s'arrache une dent, s'en sépare volontiers, parce que la douleur s'en va avec elle; et celui qui quitte son corps se délivre tout d'un coup de toutes les peines, de toutes les chances de peines et de maladies auxquelles il était exposé, et qui l'auraient fait souffrir.

Notre ami et nous, nous sommes invités là-haut à une partie de plaisir, qui doit durer toujours. La voiture de notre ami est venue la première; il est parti avant nous; il ne serait pas convenable de partir tous ensemble; mais pourquoi nous en affliger puisque nous le suivrons bientôt et que nous savons où le trouver. Adieu. B. F.

A MISTRISS DÉBORAH FRANKLIN.

Easton, 13 novembre 1756.

Ma chère enfant,

Je vous ai écrit il y a quelques jours, par un messager spécial, je lui ai remis des lettres pour toutes nos femmes et toutes nos maîtresses; je comptais qu'il me rapporterait de vos nouvelles, avec les journaux du Nord, et les lettres d'Angleterre; mais il arrive et n'a pas un bout de lettre pour nous autres, pauvres diables. Aussi, j'avais pris mon parti de ne pas vous écrire par ce courrier, mais je ne peux jamais être assez méchant, même quand l'occasion est si belle. Le messager dit qu'il a remis les lettres chez vous; il vous a vue ensuite chez M. Duché, il vous a

it l'époque de son départ, et qu'il logeait chez Honey, porte porte avec vous, et cependant vous ne m'avez pas écrit! Que Goody Smith[1] rende une fois encore un juste jugement, et qu'elle dise ce qu'on doit vous faire. Pour moi, je ne vous dirai pas que nous nous portons bien, ni que nous comptons retourner vers le milieu de la semaine; je ne vous enverrai pas un mot de nouvelles; c'est décidé.

Mes devoirs à la mère, mes tendresses aux enfants, et à miss Betsey et Gracy, etc. Votre mari qui *vous aime*,

B. F.

P. S. — J'ai effacé les *mots de tendresse;* c'est par erreur que je les avais écrits, étant si pressé que *j'ai oublié que j'étais fâché.*

A MISTRISS DÉBORAH FRANKLIN.

En se rendant à New-York, où il va prendre passage pour l'Angleterre.

Trenton, 5 avril 1757.

Ma chère enfant,

Nous avons trouvé les routes beaucoup meilleures que nous n'esperions, et nous sommes heureusement arrivés ici avant la nuit. La voiture de mon bon ami M. Griffith, n'ayant pas les roues assez fortes, j'ai accepté l'offre obligeante de M. Master, j'emmène sa voiture; il retourne en ville dans celle de M. Griffith. Une douzaine d'amis nous ont accompagnés jusqu'ici, pour nous voir sortir de la province, nous avons passé tous ensemble une très-agréable soirée. En quittant mon foyer pour entreprendre ce long

1. Goody Smith était la servante de Franklin.

voyage, ce qui me donne du cœur, c'est que j'ai pleine confiance dans votre prudence pour conduire mes affaires, et élever notre chère enfant; et cependant je ne puis m'empêcher de vous la recommander encore une fois avec toute la tendresse d'un père. Mes amitiés à tous. Si les routes ne sont pas plus mauvaises, nous serons ce soir à Woodbridge. Je crois que je n'ai pas pris congé de M. Dunlap, faites-lui mes amitiés. Billy[1] présente ses respects et ses amitiés à tout le monde.

Je suis votre affectionné mari, B. F.

A MISTRISS JANE MECOM.

Respect de la vieillesse.

New-York, 19 avril 1757.

Chère sœur,

Hier, je vous ai écrit quelques lignes, mais j'ai oublié de vous répondre, touchant notre sœur Dowse. Comme la plus grande douceur de la vie pour les vieilles gens est de *ne pas changer leurs habitudes*, je pense que leurs parents et amis doivent s'efforcer de leur plaire en ce point comme en tout le reste. Quand un vieillard a longtemps vécu dans une maison, elle lui devient naturelle; il y tient comme une tortue à son écaille, l'en arracher, c'est le faire mourir. Vieilles gens et vieux arbres, si vous les déplacez, il y a dix contre un à parier que vous les tuez; ne tourmentez donc plus notre bonne vieille sœur à ce sujet. Nous devenons vieux nous-mêmes et nous aurons besoin des mêmes égards; ayons-les pour elle, afin d'avoir droit de les réclamer pour nous, à notre tour.

1. William, fils de Franklin.

Quant au peu de belles choses qu'elle possède, je pense qu'elle a raison de ne pas les vendre, et cela par le motif qu'elle donne, c'est qu'elles rapporteront peu d'argent. Une fois cet argent dépensé, ces objets ne lui serviront plus de rien, tandis que l'espoir d'en hériter peut rendre la personne qui la soigne, tendre et attentive pour dix fois leur prix. S'il en est ainsi, garder ces objets est donc le meilleur usage qu'on en puisse faire.

J'espère que vous allez voir notre sœur aussi souvent que vos affaires le permettent, et que vous lui donnez tous les secours et toutes les douceurs possibles dans sa situation présente. *Vieillesse*, *infirmité* et *pauvreté* réunies, c'est assez d'afflictions. Il n'y faut pas ajouter la *négligence* et l'*indifférence* des parents. Dans l'état où est notre sœur, on a quelquefois de pareils soupçons, et sans cause ; il faut donc, dans notre conduite, faire autant d'attention aux *apparences* qu'à la *réalité*. J'écris par ce courrier au cousin Williams pour qu'il continue ses soins ; je ne doute pas qu'il ne le fasse.

Nous comptons mettre à la voile dans huit jours ; je n'espère donc plus recevoir de vos nouvelles, de ce côté de l'eau, mais écrivez-moi quelques lignes de temps à autre, tant que je serai à Londres. Je compte y rester au moins un an. Adressez vos lettres au *Pensylvania-Coffee-house*, *Birchin Lane*, *London*. Amitiés à tout le monde, chère sœur, de la part de votre frère affectionné, B. F.

P. S. — 25 *avril*. Nous sommes encore ici, et nous n'en partirons peut-être pas avant huit jours. Une fois encore, adieu, ma chère sœur.

A LA MÊME.

Affaires de famille. — Règles de conduite.

New-York, 30 mai 1757.

Chère sœur,

J'ai sous les yeux vos lettres du 9 et 16 courant; je suis heureux de vous savoir décidée à visiter plus souvent notre sœur Dowse ; ce sera une grande consolation pour elle de sentir que vous ne la négligez pas, votre exemple sera peut-être suivi par quelques autres de ses parents.

Comme Neddy est encore un jeune homme, j'espère qu'il surmontera le malaise dont il se plaint, et qu'avec le temps il prendra le dessus. Mes amitiés à lui, à sa femme et au reste de vos enfants. J'ai grand plaisir à apprendre qu'Eben va bientôt s'établir dans son commerce. S'il veut être laborieux et économe, il y a dix à parier contre un qu'il fera fortune, car il a de l'intelligence et de l'activité.

Je suis charmé que Pierre connaisse assez la partie du *savon-couronne*, pour en fabriquer les meilleures sortes. J'espère qu'il aura soin de le faire toujours comme il le faut, sans jamais négliger la fabrication, sans essayer de tromper par l'apparence. En ce cas, qu'il y mette hardiment son nom et sa marque, et en peu de temps, il aura aussi bonne réputation que feu son oncle [1], ou personne au monde. Je crois que sa tante de Philadelphie [2] peut l'aider à en vendre beaucoup, et je ne doute pas qu'elle ne fasse tout ce qu'elle pourra pour l'aider de cette façon. Qu'il lui envoie une caisse de savon (mais qu'il n'en envoie pas

1. Un des frères de Franklin, John, était fabricant de savon et, en mourant, avait laissé son commerce à sa veuve.
2. C'est-à-dire Déborah Franklin.

s'il n'est excellent), et elle lui en retournera aussitôt le prix, argent comptant. Ce savon avait commencé d'être en usage à Philadelphie, mais mon frère John, m'ayant envoyé une caisse de sorte ordinaire, la vente s'en est arrêtée.

Je ne voudrais pas que Pierre mît sur ce savon les armes des Franklin; mais quant aux armes des savonniers, il a le droit de s'en servir, s'il le juge à propos. Mettre les armes des Franklin, cela ressemblerait trop à un essai de contrefaçon. Dans ses annonces, Pierre peut dire qu'il a la recette de l'inventeur, mais qu'il mette sa marque propre, ou son enseigne sur l'enveloppe. Quant au savon puisqu'on l'appelle *savon-couronne*, il semble nécessaire d'y mettre une marque significative, et peut-être n'y a-t-il pas dans tous les domaines du Roi, un savonnier qui ait plus de droit que Pierre à la couronne.

Personne ne m'a écrit un mot sur l'usage que Pierre a fait du marteau des Franklin, personne ne m'a fait la moindre plainte ni de lui, ni de vous. Je suis fâché cependant qu'il ait pris cette marque sans permission. C'était irrégulier, et si vous n'aviez pas approuvé sa conduite, je dirais qu'il y a eu de l'indiscrétion à agir de la sorte. *Permettre est facile*, dit-on, et il me semble que le respect dû à sa tante[1], exigeait qu'il lui demandât cette permission, je ne suppose pas qu'elle l'eût refusée.

Je suis charmé d'apprendre que Johnny est un si bon et si diligent ouvrier. S'il s'établit jamais orfèvre, qu'il se rappelle qu'il est une qualité sans laquelle il ne peut réussir dans cette industrie, je veux dire une *parfaite honnêteté*. Avec quelque droiture qu'on s'y comporte, c'est un commerce qui prête toujours au soupçon[2], la moindre fraude est bientôt connue de tout le monde, chacun se met sur ses gardes. Achètera-t-on chez celui dont on se

1. La veuve de John Franklin.

2. Il n'y avait pas de contrôle ni de garantie publique dans les colonies.

défie? Lui confiera-t-on son argenterie? Il est ruiné du coup. J'espère donc que mon neveu se fera une réputation d'*honnête* et fidèle marchand, non moins que d'*habile* ouvrier; cela fait, il n'a pas à craindre de manquer de pratiques.

Venons maintenant à ce que vous demandez pour Benny[1]. Je crois qu'il a, comme vous dites, les qualités requises. Et quand il sera près de s'établir, s'il survient une vacance, il est très-probable qu'on pensera à lui pour la remplir; mais c'est chez moi une règle de ne jamais déplacer un employé qui fait bien son métier, tient des comptes en ordre, et paye exactement; je crois que cette règle est fondée en raison et en justice. Je n'ai jamais montré aucune répugnance à aider Benny, quand la chose pourra se faire sans faire tort à autrui. Mais si mes parents me demandent de servir non-seulement leurs désirs, mais leurs ressentiments, ils m'en demandent trop. Pardessus tout, je déteste les querelles de famille, et quand elles éclatent parmi les miens, rien ne m'afflige davantage. Puis-je m'établir juge des querelles qui existent entre vous et la veuve et les enfants de notre frère? Dans l'éloignement où je suis, ai-je qualité pour bien juger, surtout n'ayant entendu qu'une des parties? Ils m'ont toujours traité avec égards et amitié, vous en avez fait autant. Que puis-je vous dire à tous, sinon que je désire votre réconciliation, et que la partie que j'aimerai le mieux sera celle qui, la première, oubliera la querelle, et obligera son adversaire. A me voir mettre eux et vous sur le même pied, vous m'en voudrez; je n'en suis pas moins, chère sœur, votre frère vraiment affectionné, B. F.

1. Un bureau de poste.

A MISTRISS DÉBORAH FRANKLIN.

New-York, 2 juin 1757.

Ma chère enfant,

Je reçois votre lettre du 29. Vous ne me dites pas si vous avez pris avec vous la malle de livres, je suppose que vous l'ayez fait. On dit que demain nous irons tous à bord, et mettrons à la voile. Je le souhaite, car n'ayant rien à faire, mon séjour ici est fort ennuyeux. Présentez mes respects à mistriss Moore, assurez-lui que j'aurai soin de ses lettres. Vous trouverez quelques paquets venus de Londres, les uns à l'adresse de la Bibliothèque, les autres pour M. Bartram. Remettez-les à leur adresse, si la chose n'est déjà faite. Priez M. Normandy de m'envoyer une seconde note de ce qu'il désire; M. Collinson a perdu la première.

J'espère que ma chère Sally se conduira en toutes choses à votre satisfaction, qu'elle s'occupera de s'instruire et de se perfectionner. Mon absence rendra la maison plus tranquille, vous aurez moins à faire, il vous restera donc plus de temps pour l'instruire et la former. Je prie Dieu qu'il vous bénisse toutes deux, et qu'un jour encore il nous donne une heureuse réunion. Que Dieu vous préserve, vous garde, et vous guide.

Il est douteux que vos prochaines lettres nous trouvent ici. Billy se joint à moi pour faire des amitiés à tous les amis, il vous envoie ses respects et à sa sœur ses tendresses. Mes respects à la mère, amitiés à toute la famille. Je tâcherai de vous écrire une fois encore, avant de mettre à la voile; je suis comme toujours, ma chère enfant, votre époux affectionné, B. F.

TABLE DES MATIERES.

CORRESPONDANCE.

FIN DE LA TABLE.



3576. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

